



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



VI. 1785/1(73)



~~S. 115~~









**O E U V R E S**

**C O M P L E T E S**

**D E**

**V O L T A I R E.**



O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

TOME SOIXANTE-TREIZIEME.

43

---

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-  
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.



**R E C U E I L**  
**D E S L E T T R E S**  
**D E M. D E V O L T A I R E.**

**Suite de l'année 1757-1760.**

***Corresp. générale.*    Tome VI. \* A**





R E C U E I L  
D E S L E T T R E S  
D E M. D E V O L T A I R E.

L E T T R E P R E M I E R E.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices , 25 de juin.

**M** O N cher ange , je serais bien homme à courir à Plombières pour y faire ma cour à la moitié de mon ange ; mais pourquoi madame d'*Argental* met-elle son salut dans des eaux ? Le grand *Trônchin* prétend qu'elles ne valent rien , et que la nature n'a point fait nos corps pour s'inonder d'eaux minérales. Madame de *Muy*, qui était mourante, est venue dans notre temple d'Epidaure, et s'en est retournée jeune et fraîche. C'est le lac qui est la fontaine de Jouvence ; ce n'est pas le précipice de Plombières. — 1757.

Vous n'allez donc point aux eaux ! Vous jugez à Paris , vous y voyez des Iphigénie et des Astarbé ; mais , je vous en conjure , mettez

A 2

— au cabinet les Fanime, ou du moins ne donnez cette nourriture légère qu'en temps de disette.

Je doute fort que mon héros passe par Plombières pour aller se battre en Allemagne ; cela n'aurait pas bon air pour un général d'armée. Il faut qu'un héros se porte bien, et ne prenne ni ne fasse semblant de prendre les eaux ; mais, s'il y va, il sera le second objet de mon voyage. Ce sera apparemment sur la fin d'août, à la seconde saison, que madame d'*Argental* ira boire. Je me flatte que ma santé, toute faible qu'elle est, mes travaux qui ne sont que petits, et les soins de la campagne me permettront cette excursion hors de ma douce retraite.

Je n'ai point encore reçu la vie de monsieur *Damiens* dont vous m'aviez flatté, mais je viens d'en lire un exemplaire qu'on m'a prêté. L'ouvrage est bien ennuyeux ; mais il y a une douzaine de traits singuliers qui sont assez curieux : au bout du compte, cet abominable coquin n'était qu'un fou.

Vous n'êtes pas trop curieux, je crois, de nouvelles allemandes ; et comme vous ne m'en dites jamais de françaises, je devrais vous épargner mes rogatons tudesques. Cependant je veux bien que vous sachiez que dans la pauvre armée du comte de *Dawn*, il y a

treize mille hommes qui n'ont ni culottes ni fusils, et que l'impératrice leur en fait faire à Vienne. En attendant, ils montrent leur cu au roi de Prusse; mais il y a cu et cu. A l'égard de ceux qui sont dans Prague, mal nourris de chair de cheval, je ne fais pas ce qu'on en fera. Il n'y a pas d'apparence que le prince *Charles* imite la retraite des dix mille du maréchal de *Bellisle*. Le pain n'est pas à bon marché dans votre armée de Westphalie. Vous me croyez un auteur tragique, et je ne suis qu'un gazetier. Mon très-cher ange, je vous aime de tout mon cœur, et je me dépîte bien souvent d'être si loin de vous. 1757.

## L E T T R E I I.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 2 de juillet.

QUI! moi, que je me donne avec mon héros le ridicule de parler de ce qui n'est pas de mon métier? non assurément, je n'en ferai rien. Si vous avez envie d'avoir le modèle en question, envoyez vos ordres. Faites prier de votre part, ou *Florian*, ou *Montigni* de l'académie des sciences, de venir chez vous. Tous

— 1757. deux ont travaillé à cette machine. Elle est toute prête. C'est à mon héros à en juger. Et ce n'est pas à moi chétif à l'ennuyer par des explications qui ne donnent jamais une idée nette. Il n'y a que les yeux qui puissent bien comprendre les machines.

Vous avez, sans doute, Monseigneur, tous les détails de la bataille donnée le 18 en Bohême, et de la sortie exécutée le 21 par le prince *Charles*. Il paraît qu'on peut battre les Prussiens sans le secours d'une nouvelle machine. Mais, malgré les vingt-deux postillons sonnant du cor à Vienne, et malgré les cent bouches de la Renommée, on ne voit pas encore que les Prussiens aient évacué la Bohême. Ils paraissent encore être en force au camp de Kollin et auprès de Prague.

Je voudrais, pour bien des raisons, que ce fût mon héros qui les battît complètement. Ah, quelle consolation charmante ce serait pour votre ancien courtisan, pour votre vieux idolâtre, de vous voir avant et après vos triomphes ! Je ne fais pas trop ce que pourra mon corps malingre ; mais je réponds bien de mon ame. Où ne me conduirait-elle pas pour vous faire ma cour ? J'irais par-tout hors à Paris. J'imagine que vous ferez plus d'un tour au-delà du Rhin ; que vous verrez l'électeur palatin ; que vous passerez quelquefois dans la

maison de campagne qu'il achève. Il m'honore de beaucoup de bontés. Ce ne sont pas les caresses du roi de Prusse : il ne me baise pas la main , et il ne met pas de soldats , la baïonnette au bout du fusil , au chevet du lit de ma nièce ; mais il daigne me témoigner quelque confiance. Je ne fais s'il ne serait pas mieux que j'allasse vous faire ma cour dans ce pays-là que dans Strasbourg , où vous n'aurez pas un moment à vous. J'aimerais mieux vous tenir un jour à la campagne , que quatre dans une ville bruyante. Mais où ne voudrais-je pas vous voir , vous entendre , vous renouveler mon tendre et profond respect !

## L E T T R E I I I.

A M. LE MARQUIS DE COURTIVRON.

Aux Délices , le 12 de juillet.

M O N S I E U R ,

**V**ous savez qu'il faut pardonner aux malades ; ils ne remplissent pas leurs devoirs comme ils voudraient. Il y a long-temps que je vous dois les plus sincères remerciemens de votre lettre obligeante et instructive.

Je commence par vous prier de vouloir bien

A 4

— faire souvenir de moi monsieur le comte de  
 1757. *Lauraguais* ; je ne savais pas qu'il fût aussi chimiste. Le sujet de ses deux Mémoires est bien curieux. Non-seulement il est physicien, mais il est inventeur. On lui devra une opération nouvelle.

A l'égard de *Constantin*, je vous répondrai que, si je ne m'étais pas imposé une autre tâche, celle-là me plairait beaucoup ; mais on serait obligé de dire des vérités bien hardies, et de montrer la honte d'une révolution qu'on a consacrée par les plus révoltans éloges.

Il est vrai que, dans les Etats généraux, les députés de la noblesse mettaient un moment un genou en terre ; il est vrai aussi que les usages ont toujours varié en France : ce sont des fantômes que le pouvoir absolu a fait disparaître.

Ce que vous me dites des chapitres de Bourgogne, de Lorraine et de Lyon, fait voir que les usages de l'Empire ont plus long-temps subsisté que ceux de France. La Lorraine, la Comté, et tout ce qui borde le Rhône, était terre d'Empire.

A l'égard de la petite anecdote sur le premier président de *Mefmes*, il est très-vrai que l'abbé de *Chaulieu* le régala de ce petit couplet :

Juge, qui te déplaces ,  
 Courtifan berné ,  
 Des Grands que tu lasses  
 Jouet obstiné ,  
 Sur notre Parnasse  
 Le laurier d'Horace  
 T'est donc destiné.

---

 1757.

Mais cela n'a rien de commun avec l'affaire de *Roussseau*, qui est un chaos d'iniquités et de misères, et l'opprobre de la littérature.

*Le dernier maréchal de Tessé* est en effet un terme impropre, c'est un anglicisme, *the late marshall*. J'étais anglais alors, je ne le suis plus depuis qu'ils assassinent nos officiers en Amérique, et qu'ils sont pirates sur mer; et je souhaite un juste châtiment à ceux qui troublent le repos du monde.

Ce que je souhaite encore plus, Monsieur, c'est la continuation de vos bontés pour votre très-humble, &c.



1757.

## L E T T R E I V.

A M. D E C I D E V I L L E.

Aux Délices, le 15 de juillet.

**M**ON cher et ancien ami, j'ai l'air bien paresseux; je ne vous ai point remercié de la belle exposition de la tragédie d'Iphigénie en Tauride, que vous m'avez envoyée. De maudites occupations que je me suis faites, emportent tout mon temps. On sort fatigué de son travail, on dit, j'écrirai demain : la mauvaise santé vient encore affaiblir les bonnes résolutions, et on croupit long-temps dans son péché. C'est-là la confession de l'hermite des Délices.

Je vous crois à présent dans vos Délices de Normandie, vers les bords de votre Seine. Vous y jugerez la famille d'*Agamemnon* à la lecture; vous verrez si les vers sont bien faits, si on les retient aisément, si l'ouvrage se fait relire : car c'est-là le grand point, sans lequel il n'y a pas de salut.

La tragédie qu'on joue en Bohême n'est pas encore à son dernier acte. La pièce devient très-implexe. J'espère que le vainqueur de Mahon y jouera un beau rôle épisodique. Celui des peuples qui représente le chœur fera

toujours le même ; il payera toujours la guerre et la paix , les belles actions et les sottises. 1757.

On a cru d'abord le roi de Prusse perdu par la victoire du comte de *Dawn* , et par la délivrance de Prague ; mais il est encore au milieu de la Bohême , et maître du cours de l'Elbe jusqu'en Saxe. On croit qu'enfin il succombera. Tous les chasseurs s'assemblent pour faire une Saint-Hubert à ses dépens. Français , Suédois , Russes se mêlent aux Autrichiens ; quand on a tant d'ennemis , et tant d'efforts à soutenir , on ne peut succomber qu'avec gloire. C'est une nouveauté dans l'histoire que les plus grandes puissances de l'Europe aient été obligées de se liguier contre un marquis de Brandebourg ; mais , avec cette gloire , il aura un grand malheur ; c'est qu'il ne sera plaint de personne. Il ne savait pas , lorsque je le quittai , que mon sort serait préférable au sien. Je lui pardonne tout , hors la barbarie vandale dont on usa avec madame *Denis*. Adieu , mon cher ami.

1757.

## L E T T R E V.

A MADAME DE FONTAINE, à Paris.

Aux Délices, 18 de juillet.

**M**A chère nièce, mille amitiés à vous et aux vôtres. Que faites-vous à présent? Il y a un an que vous étiez bien malade à mes Délices; mais il paraît aujourd'hui que vous vous passez à merveille du docteur. Etes-vous à Paris? êtes-vous à la campagne? allez-vous à Ornoi? vous amusez-vous avec le philosophe du grand conseil? votre fils n'a-t-il pas déjà fix pieds de haut? Mettez-moi au fait, je vous en prie, de votre petit royaume. Quant à celui de France, il me paraît qu'il fait grande chère et beau feu. Il jette l'argent par les fenêtres; il emprunte à droite et à gauche, à sept, à huit pour cent; il arme sur terre et sur mer. Tant de magnificence rend nos normands de Genève circonspects; ils ne veulent pas prêter à de si grands seigneurs; et ils disent que le dernier emprunt de quarante millions n'étrenne pas.

Pour vous, monsieur le grand écuyer de Cyrus, je crois que vous avez montré la curiosité, la rareté de la tactique assyrienne et persane à un moderne qui se moque quelquefois

du temps présent et du temps passé. Je m'ima-  
gine qu'à présent on croit n'avoir pas besoin 1757  
de machines pour achever la ruine de *Luc*.  
Mais quand j'écrivis au héros de Mahon qu'il  
fallait qu'il vît notre char d'Assyrie, on avait  
alors besoin de tout. Les choses ont changé  
du 6 de juin au 18 ; et on croit tout gagné ,  
parce qu'on a repoussé *Luc* à la septième  
attaque. Les choses peuvent encore éprouver  
un nouveau changement dans huit jours , et  
alors le char paraîtra nécessaire ; mais jamais  
aucun général n'osera s'en servir , de peur du  
ridicule en cas de mauvais succès. Il faudrait  
un homme absolu , qui ne craignît point  
les ridicules , qui fût un peu machiniste ,  
et qui aimât l'histoire ancienne. Mandez-moi ,  
je vous prie , quelque chose de l'histoire  
moderne de vos amusemens. Je vous embrasse  
tous de tout mon cœur. *Valete.*

1757.

## L E T T R E V I.

A M A D A M E

## LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Aux Délices, premier d'août.

J'AURAIS bien voulu, Madame, être le porteur de ma lettre ; quelque arrêt qu'ait rendu notre grand docteur *Tronchin* contre les eaux de Plombières, je serais venu au moins vous les voir prendre. Vous savez quel serait l'empressement de vous faire ma cour ; mais je ne suis pas comme vous, Madame ; je ne me porte pas assez bien pour faire cent lieues. Madame *Denis*, que je comptais vous amener, s'est trouvée aussi malade, et n'a pu s'éloigner de notre docteur en qui est notre salut. J'ai un double regret, celui de n'avoir point fait le voyage de Plombières, et celui de voir que vous n'avez pas donné la préférence à *Tronchin*, qui engraisse les dames, sur des eaux chaudes qui les amaigrissent. Ah, Madame, que n'êtes-vous venue à Genève ! que n'ai-je pu vous recevoir dans mon petit hermitage ! Vous auriez passé par Lyon, vous auriez vu l'illustre et saint oncle (\*) qui vous

(\*) Le cardinal de *Tençin*.

aurait donné mille préservatifs contre les poisons du pays hérétique où je suis, et plût à Dieu que M. d'Argental vous eût accompagnée ! mais je ne suis pas heureux. Je ne fais pas positivement quel est votre mal, mais je crois très-positivement que M. Tronchin vous aurait guérie ; enfin, je suis réduit à souhaiter que Plombières fasse ce que Tronchin aurait fait. 1757.

Nous avons presque tous les jours, dans notre hermitage, des nouvelles des succès qu'on obtient du dieu des armées en Bohême contre mon ancien et étrange Salomon du Nord. On lui prend toujours quelque chose. Cependant il reste en Bohême, il y est cantonné, il est toujours maître de la Saxe et de la Silésie. Que m'importe tout cela, Madame, pourvu que vous vous portiez bien ! Soyez heureuse, et ne vous embarrassez pas qui est roi et qui est ministre. Pour moi, j'oublie tous ces messieurs aussi parfaitement que je me souviendrai toujours de vous. Retournez à Paris bien saine et bien gaie, ayez beaucoup de plaisirs, si vous pouvez, et jamais d'ennui. Amusez-vous de la vie, il faut jouer avec elle ; et quoique le jeu ne vaille pas la chandelle, il n'y a pourtant pas d'autre parti à prendre. Vous avez encore un des meilleurs lots dans ce monde. Je ne suis de triste dans

— 1757. mon lot que d'être éloigné de vous. Daignez m'en consoler en conservant vos bontés au fuisse V.

## L E T T R E V I I.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Aux Délices , près de Genève , 7 d'auguste.

**A**VANT d'avoir reçu les mémoires dont votre Excellence m'a flatté , j'ai voulu vous faire voir du moins , par mon empressement , que je cherche à n'en être pas indigne. J'ai l'honneur de vous envoyer huit chapitres de l'Histoire de *Pierre I* : c'est une légère esquisse que j'ai faite sur des mémoires manuscrits du général *le Fort* , sur des relations de la Chine , et sur les mémoires de *Stralemborg* et de *Perry*. Je n'ai point fait usage d'une vie de *Pierre le grand* , faussement attribuée au prétendu boyard *Nestefuranoy*, et compilée par un nommé *Roussel* en Hollande. Ce n'est qu'un recueil de gazettes et d'erreurs très-mal digéré ; et d'ailleurs un homme sans aveu , qui écrit sous un faux nom , ne mérite aucune créance. J'ai voulu savoir d'abord si vous approuveriez mon plan , et si vous trouvez que j'accorde la vérité de l'histoire avec les bienséances.

Je

Je ne crois pas , Monsieur , qu'il faille toujours s'étendre sur des détails des guerres , à moins que ces détails ne servent à caractériser quelque chose de grand et d'utile. Les anecdotes de la vie privée ne me paraissent mériter d'attention qu'autant qu'elles font connaître les mœurs générales. On peut encore parler de quelques faiblesses d'un grand-homme , surtout quand il s'en est corrigé. Par exemple , l'emportement du czar avec le général *le Fort* peut être rapporté , parce que son repentir doit servir d'un bel exemple ; cependant , si vous jugez que cette anecdote doive être supprimée , je la sacrifierai très-aisément. Vous savez , Monsieur , que mon principal objet est de raconter tout ce que *Pierre I* a fait d'avantageux pour sa patrie , et de peindre ses heureux commencemens qui se perfectionnent tous les jours sous le règne de son auguste fille.

Je me flatte que vous voudrez bien rendre compte de mon zèle à sa Majesté , et que je continuerai avec son agrément. Je sens bien qu'il doit se passer un peu de temps avant que je reçoive les mémoires que vous avez eu la bonté de me destiner. Plus j'attendrai , plus ils seront amples. Soyez sûr , Monsieur , que je ne négligerai rien pour rendre à votre empire la justice qui lui est due. Je ferai

*Corresp. générale.* Tome VI. \* B



— 1757. conduit à la fois par la fidélité de l'histoire et par l'envie de vous plaire. Vous pouviez choisir un meilleur historien , mais vous ne pouviez vous confier à un homme plus zélé. Si ce monument devient digne de la postérité , il fera tout entier à votre gloire , et j'ose dire à celle de sa Majesté l'impératrice , ayant été composé sous ses auspices. J'ai l'honneur, &c.

P. S. M. de *Vetslof* m'a dit que votre Excellence voulait envoyer quatre jeunes russes étudier dans le pays que j'habite. Lausanne est bien moins chère que Genève , et je me chargerai de les établir à Genève , avec tout le zèle et toute l'attention que méritent vos ordres.

*Nota.* Il paraît important de ne point intituler cet ouvrage, *Vie ou Histoire de Pierre I* ; un tel titre engage nécessairement l'historien à ne rien supprimer. Il est forcé alors de dire des vérités odieuses ; et s'il ne les dit pas , il est déshonoré sans faire honneur à ceux qui l'emploient. Il faudrait donc prendre pour titre , ainsi que pour sujet , la Russie sous *Pierre I* ; une telle annonce écarte toutes les anecdotes de la vie privée du czar qui pourraient diminuer sa gloire , et n'admet que celles qui sont liées aux grandes choses qu'il a commencées et qu'on a continuées depuis

lui. Les faiblesses ou les emportemens de son caractère n'ont rien de commun avec ces objets importans , et l'ouvrage alors concourt également à la gloire de *Pierre le grand* , de l'impératrice sa fille , et de sa nation. On travaillera sur ce plan avec l'agrément de sa Majesté , qui est nécessaire. 1757.

## L E T T R E V I I I.

A U M E M E.

Aux Délices , ce 11 d'auguste.

M O N S I E U R ,

CELLE-CI est pour informer votre Excellence que je lui ai envoyé une esquisse de l'Histoire de l'empire de Russie sous *Pierre le grand* , depuis *Michel Romanof* jusqu'à la bataille de Nerva. Il y a des fautes que vous reconnaîtrez aisément. Le nom du troisième ambassadeur qui accompagna l'empereur dans ses voyages est erroné. Il n'était point chancelier , comme le disent les mémoires de *le Fort* qui sont fautifs en cet endroit. Je ne vous ai envoyé , Monsieur , ce léger crayon , qu'afin d'obtenir de vous des instructions sur les erreurs où je serais tombé. C'est une peine que vous n'aurez pas

B 2

— 1757. fans doute le temps de prendre ; mais il vous fera bien aisé de me faire parvenir les corrections nécessaires. Le manuscrit que j'ai eu l'honneur de vous adresser, n'est qu'une tentative pour être instruit par vos ordres. Le paquet a été envoyé à Paris, le 8, nouveau style, à M. de *Bektejef*, et en son absence à monsieur l'ambassadeur.

Je me suis muni, Monsieur, de tout ce qu'on a écrit sur *Pierre le grand*, et je vous avoue que je n'ai rien trouvé qui puisse me donner les lumières que j'aurais désirées. Pas un mot sur l'établissement des manufactures, rien sur les communications des fleuves, sur les travaux publics, sur les monnaies, sur la jurisprudence, sur les armées de terre et de mer. Ce ne sont que des compilations très-défectueuses de quelques manifestes, de quelques écrits publics, qui n'ont aucun rapport avec ce qu'a fait *Pierre I* de grand, de nouveau et d'utile. En un mot, Monsieur, ce qui mérite le mieux d'être connu de toutes les nations, ne l'est en effet de personne. J'ose vous répéter que rien ne vous fera plus d'honneur, rien ne sera plus digne du règne de l'impératrice, que d'ériger ainsi, dans toute la terre, un monument à la gloire de son père. Je ne ferai qu'arranger les pierres de ce grand édifice. Il est vrai que l'histoire

de ce grand-homme doit être écrite d'une manière intéressante : c'est à quoi je consacrerai tous mes soins. J'observerai d'ailleurs avec la plus grande exactitude tout ce que la vérité et la bienfaisance exigent. Je vous enverrai tout le manuscrit dès qu'il sera achevé. Je me flatte que ma conduite et mon zèle ne déplairont pas à votre auguste souveraine, sous les auspices de laquelle je travaillerai sans discontinuer, dès que les mémoires nécessaires me seront parvenus. — 1757.

## L E T T R E I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 19 d'auguste.

**J**E commente, mon cher ange, par vous dire que *Tronchin* s'est trompé sur les eaux de Plombières, et que j'en suis très-aise. J'avais pris la liberté d'écrire à madame d'*Argental* contre les eaux, et je me rétracte; mais à l'égard des eaux d'Aix-la-chapelle, je trouve que ce serait au duc de *Cumberland* à les prendre, et non pas au maréchal d'*Estrées*. Il vient de gagner une bataille; il faut que M. de *Richelieu* en gagne deux, s'il veut qu'on lui pardonne d'avoir envoyé aux eaux un général

— 1757. heureux. A l'égard du roi de Prusse, l'affaire n'est pas finie; il s'en faut beaucoup. Il est encore maître absolu de la Saxe, et les Anglais envoient quinze mille hommes à Stade, l'armée de France peut se trouver dans une position embarrassante. Je me hâte de quitter cet article pour venir à celui de Fanime. Je vous avoue que je ne suis guère en train à présent de rapetasser une tragédie amoureuse, et que le czar *Pierre* a un peu la préférence. Comment voulez-vous que je résiste à sa fille? Il ne s'agit pas ici de redire ce qui s'est passé aux batailles de Nerva et de Pultava; il s'agit de faire connaître un empire de deux mille lieues d'étendue, dont à peine on avait entendu parler il y a cinquante ans. Il me semble que ce n'est pas une entreprise désagréable de crayonner cette création nouvelle; c'est un beau spectacle de voir Pétersbourg naître au milieu d'une guerre ruineuse, et devenir une des plus belles et des plus grandes villes du monde; de voir des flottes où il n'y avait pas une barque de pêcheur, des mers se joindre, des manufactures se former, les mœurs se polir, et l'esprit humain s'étendre. J'ai au bord de mon lac un russe qui a été un des ministres de *Pierre le grand* dans les cours étrangères. Il a beaucoup d'esprit, il fait toutes les langues, et m'apprend bien des choses utiles. J'ai vu chez moi

des jeunes gens nés en Sibérie : il y en a un ———  
 que j'ai pris pour un petit-maître de Paris. 1757.  
 C'est donc , mon cher ange , ce vaste tableau  
 de la réforme du plus grand empire de la terre  
 qui est l'objet de mon travail. Il n'importe  
 pas que le czar se soit enivré , et qu'il ait  
 coupé quelques têtes au fruit ; il importe de  
 connaître un pays qui a vaincu les Suédois et  
 les Turcs , donné un roi à la Pologne , et qui  
 venge la maison d'Autriche. On me fait copier  
 les archives , on me les envoie. Cette marque  
 de confiance mérite que j'y sois sensible. Je  
 n'ai à craindre d'être ni satirique ni flatteur ,  
 et je ferai bien tout mon possible pour ne  
 déplaire ni à la fille de *Pierre le grand* ni au  
 public. Je me suis laissé entraîner à me justifier  
 auprès de vous sur cet ouvrage que j'entre-  
 prends , qui convient à mon âge , à mon goût ,  
 aux circonstances où je me trouve. Une autre  
 fois je vous parlerai au long de cette pauvre  
 Fanime ; mais je crois qu'il faut laisser oublier  
 le grand succès de l'Iphigénie en Tauride.  
 Mes Russes prirent la Tauride , il y a dix-huit  
 ans. Adieu , mon divin ange , je vous embrasse  
 mille fois.

1757.

## L E T T R E X.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices , le 21 d'auguste.

**M**ON héros , c'est en tremblant que je vous écris. Je n'aurais pas été peut-être importun à Strasbourg , mes lettres peuvent l'être quand vous êtes à la tête de votre armée. Je vous jure que , sans la maladie de ma nièce , j'aurais assurément fait le voyage. Je voudrais vous suivre à Magdebourg , car je m'imagine que vous l'assiégerez. Il y a plus de quatre mois que j'eus l'honneur de vous mander qu'on en viendrait là. Je ne prévoyais pas alors que ce serait vous qui vous mesureriez contre le roi de Prusse ; mais vous savez avec quelle ardeur je le souhaitais. Vous irez peut-être à Berlin , et d'*Argens* viendra au-devant de vous.

Sérieusement , vous voilà chargé d'une opération aussi brillante qu'en ait jamais fait le maréchal de *Villars*. Je vous connais , vous ne traiterez pas mollement cette affaire-là ; et , soit que vous ayez en tête le duc de *Cumberland*, soit que vous vous adressiez au roi de Prusse , il est certain que vous agirez avec la plus grande vigueur. Je ne fais pas ce que c'est que  
la

la dernière victoire remportée sur le duc de *Cumberland*; j'ignore si c'est une grande bataille, si les ennemis avaient assez de force, si les Anglais viennent ajouter quinze mille hommes aux Hanovriens; mais ce que je fais, c'est que vous êtes dans la nécessité de faire quelque chose d'éclatant, et que vous le ferez. 1757.

Permettez que je vous parle du commissaire du roi pour les domaines des pays conquis; c'est un M. de *la Porte* qui sera sans doute chargé plus d'une fois de vos ordres. J'espère que vous en ferez très-content. Vous le trouverez très-empressé à vous obéir.

Je fais, dans ma retraite, mille vœux pour vos succès, pour votre gloire, pour votre retour triomphant.

Favori de *Vénus*, de *Minerve* et de *Mars*, soyez aussi heureux que le souhaitent votre ancien courtisan le fuisse *Voltaire* et sa nièce.



## L E T T R E X I.

1757.

A U M E M E.

*(A vous seul.)*

**M**ON héros, vous avez vu et vous avez fait des choses extraordinaires. En voici une qui ne l'est pas moins, et qui ne vous surprendra pas. Je la confie à vos bontés pour moi, à vos intérêts, à votre prudence, à votre gloire.

Le roi de Prusse s'est remis à m'écrire avec quelque confiance. Il me mande qu'il est résolu de se tuer, s'il est sans ressource; et madame la margrave sa sœur m'écrit qu'elle finira sa vie, si le roi son frère finit la sienne. Il y a grande apparence qu'au moment que j'ai l'honneur de vous écrire, le corps d'armée de M. le prince de *Soubise* est aux mains avec les Prussiens. Quelque chose qui arrive, il y a encore plus d'apparence que ce sera vous qui terminerez les aventures de la Saxe et du Brandebourg, comme vous avez terminé celles de Hanovre et de la Hesse. Vous courez la plus belle carrière où on puisse entrer en Europe; et j'imagine que vous jouirez de la gloire d'avoir fait la guerre et la paix.

Il ne m'appartient pas de me mêler de politique, et j'y renonce comme aux chars des

Assyriens ; mais je dois vous dire que , dans ma dernière lettre à madame la margrave de *Bareith* , je n'ai pu m'empêcher de lui laisser entrevoir combien je souhaite que vous joigniez la qualité d'arbitre à celle de général. Je me suis imaginé que , si l'on voulait tout remettre à la bonté et à la magnanimité du roi , il vaudrait mieux qu'on s'adressât à vous qu'à tout autre : en un mot , j'ai hasardé cette idée sans la donner comme conjecture ni comme conseil , mais simplement comme un souhait qui ne peut compromettre ni ceux à qui on écrit , ni ceux dont on parle ( 1 ) ; et je vous en rends compte sans autre motif que celui de vous marquer mon zèle pour votre personne et pour votre gloire. Vous n'ignorez pas que madame de *Bareith* a voulu déjà entamer une négociation qui n'a eu aucun succès : mais ce qui n'a pas réussi dans un temps , peut réussir dans un autre , et chaque chose a son point de maturité. Je n'ajoute aucune réflexion ; je crois seulement devoir vous dire que , dans le cas où l'on puisse résoudre le roi de Prusse à remettre tout entre vos mains , ce ne sera que par madame la margrave sa sœur qu'on pourra y réussir.

( 1 ) L'idée de M. de *Voltaire* fut adoptée , comme on le voit par les lettres suivantes , et elle eût épargné de très-grands malheurs à la France , si elle eût produit à la cour l'effet qu'on pouvait raisonnablement en attendre.

1757. J'espère que ma lettre ne sera pas prise par des hofards pruffiens ou autrichiens ; je ne figne ni ne date. Vous connaissez mon hermitage : j'ofe vous fupplier de m'écrire feule- ment quatre mots qui m'inftroient que vous avez reçu ma lettre.

J'ai eu l'honneur de mettre fous votre protection une lettre pour madame la ducheffe de *Saxe-Gotha*. Plus d'une armée mange fon pauvre pays, et, tout galant que vous êtes, vous y avez quelque part. Vous ne pouvez toujours contenter toutes les dames.

Permettez que j'ajoute que vous avez, parmi vos aides de camp, un comte d'*Ivonne*, mon voifin, qu'on dit très-aimable et très-empreffé à vous bien fervir. Vous êtes très-bien en médecins et en aides de camp. Ils font bien-heureux. Que ne puis-je, comme eux, être à portée de voir mon héros !

*Lettre de sa Majesté le roi de Prusse, à M. le  
maréchal de Richelieu.* 1757.

A Rote, le 6 de septembre 1757.

**J**E sens, monsieur le Duc, que l'on ne vous a pas mis dans le poste où vous êtes pour négocier ; je suis cependant très-persuadé que le neveu du grand cardinal de *Richelieu* est fait pour signer des traités comme pour gagner des batailles. Je m'adresse à vous par un effet de l'estime que vous inspirez à ceux qui ne vous connaissent pas même particulièrement. Il s'agit d'une bagatelle, Monsieur ; de faire la paix, si on le veut bien. J'ignore quelles sont vos instructions ; mais, dans la supposition qu'assuré de la rapidité de vos progrès, le roi votre maître vous aura mis en état de travailler à la pacification de l'Allemagne, je vous adresse M. *Delchelet* dans lequel vous pouvez prendre une confiance entière. Quoique les événemens de cette année ne devraient pas me faire espérer que votre cour conserve encore quelque disposition favorable pour mes intérêts, je ne puis cependant me persuader qu'une liaison, qui a duré seize années, n'ait pas laissé quelque trace dans les esprits ; peut-être que je juge des autres par moi-même. Quoi qu'il en soit enfin, je préfère de confier mes intérêts au roi votre maître plutôt qu'à tout autre. Si vous n'avez, Monsieur, aucune instruction relative aux propositions que je vous fais, je vous prie d'en,

1757. demander et de m'informer de leur teneur. Celui qui a mérité des statues à Gênes, celui qui a conquis l'île de Minorque, malgré des obstacles immenses, celui qui est sur le point de subjuguier la Basse-Saxe, ne peut rien faire de plus glorieux que de travailler à rendre la paix à l'Europe. Ce sera, sans contredit, le plus beau de vos lauriers. Travaillez-y, Monsieur, avec cette activité qui vous fait faire des progrès si rapides, et soyez persuadé que personne ne vous en aura plus de reconnaissance, monsieur le Duc, que votre fidelle ami,

FÉDÉRIC.

*Réponse de M. le maréchal de Richelieu au roi de Prusse.*

SIRE,

QUELQUE supériorité que votre Majesté ait en tout genre, il y aurait peut-être beaucoup à gagner pour moi de négocier, plutôt qu'à combattre vis-à-vis un héros tel que votre Majesté. Je crois que je servirais le roi mon maître d'une façon qu'il préférerait à des victoires, si je pouvais contribuer au bien d'une paix générale. Mais j'assure votre Majesté que je n'ai ni instructions ni notions sur les moyens d'y pouvoir parvenir.

Je vais envoyer un courier pour rendre compte des ouvertures que votre Majesté veut bien me faire, et j'aurai l'honneur de lui rendre la réponse de l'affaire dont je suis convenu avec M. Delchelet.

Je sens, comme je le dois, tout le prix des choses flatteuses que je reçois d'un prince qui fait l'admiration de l'Europe, et qui, si j'ose le dire, a fait encore plus la mienne particulière. Je voudrais bien au moins pouvoir mériter ses bontés en le servant dans le grand ouvrage qu'il paraît désirer, et auquel il croit que je peux contribuer; je voudrais surtout pouvoir lui donner des preuves du profond respect avec lequel je suis, &c.

## L E T T R E X I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 12 de septembre.

**M**ON divin ange, moi qui n'ai point pris les eaux de Plombières, je suis bien malade, et je suis puni de n'avoir point été faire ma cour à madame d'Argental. Je voudrais qu'on eût brûlé, avec la fausse *Jeanne*, le détestable auteur de cette infame rapsodie. Elle est incontestablement de *la Beaumelle*; mais s'il n'est pas ars, il est en lieu où il doit se repentir.

On dit que c'est l'abbé de *Bernis* qui a ménagé le rétablissement du parlement: si cela est, il joue un bien beau rôle dans l'Europe et en France. Je ne lui ai jamais écrit depuis mon absence; j'ai toujours craint que mes lettres

ne parussent intéressées, et je me suis contenté  
 1757. d'applaudir à sa fortune, sans l'en féliciter.  
 Qui eût cru, quand le roi de Prusse faisait  
 autrefois des vers contre lui, que ce serait lui  
 qu'il aurait un jour le plus à craindre ?

Les affaires de ce roi, mon ancien disciple  
 et mon ancien persécuteur, vont de mal en  
 pis. Je ne fais si je vous ai fait part de la lettre  
 qu'il m'a écrite, il y a environ trois semaines :  
*J'ai appris*, dit-il, *que vous vous étiez intéressé*  
*à mes succès et à mes malheurs* ; il ne me reste  
*qu'à vendre cher ma vie*, &c., &c. Sa sœur, la  
 margrave de *Bareith*, m'en écrit une beau-  
 coup plus lamentable.

Allons, ferme, mon cœur, point de faiblesse humaine.

Mon cher ange, j'écrirai pour *Brizard* tout  
 ce que vous ordonnerez. Ayez la bonté de  
 m'instruire de son admission dans le rang des  
 héros, dès qu'on l'aura reçu. J'espère que  
 l'autre héros de Mahon gouvernera mieux  
 son armée que le tripot de la comédie. A pro-  
 pos de Mahon, savez-vous que l'amiral *Bing*  
 m'a fait remettre, en mourant, sa justification ?  
 Me voilà occupé à juger *Pierre le grand* et l'ami-  
 ral *Bing* ; cela n'empêchera pas que je n'obéisse  
 à vos ordres tragiques.

. . . . . Si qua  
*Numina lava sinunt, auditque vocatus Apollo.*

En voilà beaucoup pour un malade.

Madame Denis et le suisse Voltaire vous embrassent tendrement. 1757.

## L E T T R E   X I I I.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 12 de septembre.

J'AI reçu un gros paquet des *Mémoires de l'abbé Hubert*, une lettre de M. de la Poplinière, et rien de son compère. Le compère est-il malade ? méprise-t-il ses anciens amis parce qu'ils sont des suisses ? est-il à la campagne, dans quelque terre des *Montmorencis* ? S'il n'était pas occupé auprès des grandes et belles dames, je lui dirais : Venez passer l'hiver à Laufane, dans une très-belle maison que je viens d'ajuster, et puis venez passer l'été aux Délices ; on vous donnera des spectacles l'hiver, et vous verrez, l'été, le plus beau pays de la terre ; et vous apprendrez, messieurs les Parisiens, qu'il y a des plaisirs ailleurs que chez vous. De plus, vous mangerez des gélinoites dont vous ne tâtez guère dans votre ville ; mais vous êtes des casaniers. Ecrivez-moi donc : morbleu, quel paresseux ! Adieu. *Vale, amice.*



## L E T T R E X I V.

1757.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices , premier d'octobre.

**J**E ne vous ai point encore parlé , mon divin ange , de M. et de madame de *Montferrat*, qui sont venus bravement faire inoculer leur fils unique à Genève. Ils viennent souvent dîner dans mon petit hermitage , où ils voient des gens de toutes les nations , sans excepter le pays d'*Alzire*.

Nous avons aux portes de Genève une troupe dans laquelle il y a quelques acteurs passables. J'ai eu le plaisir de voir jouer l'*Orphelin de la Chine* , pour la première fois de ma vie. J'ai , dans plus d'un endroit , souhaité des *Clairon* et des *le Kain* ; mais on ne peut tout avoir. C'est vous , mon cher et respectable ami , que je souhaite toujours , et que je ne vois jamais. Vous m'allez dire qu'après avoir vu des comédies , je devrais être encouragé à en donner ; que je devrais vous envoyer l'anne dans son cadre pour le mois de novembre ; mais je vous conjure de vous rendre aux raisons que j'ai de différer. Empêchez , je vous en supplie , qu'on ne me prodigue à Paris. Ce serait actuellement un très-grand chagrin pour moi d'être livré au public. Il viendra un temps

plus favorable , et alors vous gratifierez les comédiens de cette Fanime , quand vous la jugerez digne de paraître. Nous nous amuserons à donner des essais sur notre petit théâtre de Laufane , et nous vous enverrons ces essais ; mais point de Paris à présent. Comptez que ce n'est point dégoût , c'est sagesse : car , en vérité , rien n'est si sage que de s'amuser paisiblement de ses travaux , sans les exposer aux critiques de votre parterre. Je vous supplie instamment de me mander s'il est vrai que vous ayez à Paris ou à la cour un comte de *Götter* , grand maréchal de la maison du roi de Prusse , tout fraîchement débarqué pour demander quelque accommodement qui sera , je crois , plus difficile à négocier que ne l'a été l'union de la France et de l'Autriche. Je reçois assez souvent des lettres du roi de Prusse , beaucoup plus singulières , beaucoup plus étranges que toute sa conduite avec moi depuis vingt années. Je vous jure que la chose est curieuse. Je vois tout à présent avec tranquillité. Je suis heureux aux pieds des Alpes ; mais je n'y ferais pas si l'envie et le brigandage qui règnent à Paris dans la littérature ne m'avaient arraché à ma patrie et à vous. Je me flatte que madame d'*Argental* continue à jouir d'une bonne santé. Je vous embrasse tendrement , mon cher et respectable ami.

1757.

## L E T T R E X V.

A U M E M E.

Aux Délices, 5 d'octobre.

**V**OILA qui est plaifant, mon cher ange ; M. d'*Arget* m'envoie un manufcrit que le roi de Pruffe fit rédiger pour moi, il y a près de vingt ans, et dont j'ai déjà fait ufage dans les dernières éditions de Charles XII. Je ne lui en fuis pas moins obligé. Il me promet quelques autres anecdotes que je ne connais pas. C'est donc vous qui vous mettez à favoriser l'hiftoire, et qui faites des infidélités au tripot. Je vous renouvelle la prière que je vous ai faite par ma précédente ; et cette prière eft d'attendre. Lailfons Iphigénie en Crimée reparaître avec tous fes avantages ; ne nous présentons que dans les temps de difette ; ne nous prodiguons point : il faut qu'on nous délire un peu. Eh bien, ce M. de *Gotter* eft-il à Paris, comme on le dit ? Perfonne ne m'en parle, et je fuis bien curieux. Je voudrais vous écrire quatre pages, et je finis parce que la pofte part. Nous fefons ici des mariages ; nous rendons fervice, madame *Denis* et moi, à notre petit pays roman, et nous allons jouer en trois actes la Femme qui a raifon.

Mille tendres respects.

## L E T T R E X V I.

1757.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices , le 5 de novembre.

**J**E fais bien que quand on fait des marches savantes , quand on a quatre-vingts mille hommes et de grandes affaires , un héros ne répond guère à un pauvre diable de fuisse. Mais , en vérité , Monseigneur , je vous ai mandé une anecdote assez singulière , assez intéressante , assez importante pour devoir me flatter que vous voudrez bien ne me pas laisser dans l'incertitude inquiétante si vous avez reçu ou non ma lettre. Les choses sont toujours dans le même état. On persiste dans la première résolution qu'on avait prise : on dit qu'on l'exécutera , si l'on est poussé à bout.

Je vous ai mandé que j'avais pris la liberté de conseiller qu'on s'adressât à vous préféralement à tout autre. Je vous demande en grâce au moins de mander , par un secrétaire , à votre ancien courtisan , le fuisse *Voltaire* , si vous avez reçu la lettre dans laquelle je vous faisais part d'une chose aussi singulière.

*Madame Denis* se porte toujours fort mal , et vous présente ses hommages , aussi-bien que le solitaire votre admirateur affligé de votre silence.

1757.

## L E T T R E X V I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices , 8 de novembre.

C E L A est d'une belle ame , mon cher ange , de m'envoyer de quoi vous faire des infidélités. Je veux avoir des procédés aussi nobles que vous : vous trouverez le premier acte assez changé. C'est toujours beaucoup que je vous donne des vers quand je suis abymé dans la prose , dans les bâtimens et dans les jardins. J'ai bien moins de temps à moi que je ne croyais ; on s'est mis à venir dans mes retraites : il faut recevoir son monde , dîner , se tuer , et , qui pis est , perdre son temps. J'en ai trouvé pourtant pour votre Fanime ; mais je vous avertis que je la veux un peu coupable , c'est-à-dire coupable d'aimer comme une folle , sans avoir d'autres motifs de sa fuite que les craintes que l'amour lui a inspirées pour son amant. Je serai d'ailleurs honteux pour le public s'il reçoit cette tragédie amoureuse plus favorablement que Rome sauvée et qu'Oreste ; cela n'est pas juste. Une scène de *Cicéron* , une scène de *César* sont plus difficiles à faire et ont plus de mérite que tous les emportemens

d'une femme trompée et délaissée. Le sujet de l'Anime est bien trivial, bien usé ; mais enfin, 1757. vos premières loges sont composées de personnes qui connaissent mieux l'amour que l'histoire romaine. Elles veulent s'attendrir, elles veulent pleurer, et avec le mot d'amour on a cause gagnée avec elles. Allons donc, mettons-nous à l'eau rose pour leur plaire. Oublions mon âge. Je ne devrais ni planter des jardins ni faire des vers tendres, cependant j'ai ces deux torts, et j'en demande pardon à la raison.

Je ne déside pas plus entre *Brizard* et *Blainville*, qu'entre Genève et Rome. Je vous envoie, selon vos ordres, mon compliment à l'un et à l'autre, et vous choisirez.

Vraiment, on m'a demandé déjà la charpente de mon visage pour l'académie. Il y a un ancien portrait d'après *la Tour*, chez ma nièce de *Fontaine*, il faut qu'elle fasse une copie de ce hareng foret ; mais elle est actuellement avec son ami et ses dindons dans sa terre, et ne reviendra que cet hiver. Vous aurez alors ma maigre figure. D'*Alembert* s'était chargé auprès d'elle de cette importante négociation. Je ne suis pas fâché que mon *Salomon* du Nord ait quelques partisans dans Paris, et qu'on voye que je n'ai pas loué un sot. Je m'intéresse à sa gloire par amour propre, et

— je suis bien aise en même temps , par raison  
 1757. et par équité , qu'il soit un peu puni. Je veux  
 voir si l'adversité le ramènera à la philosophie.  
 Je vous jure qu'il y a un mois qu'il n'était  
 guère philosophe ; le désespoir l'emportait :  
 ce n'est pas un rôle désagréable pour moi de  
 lui avoir donné dans cette occasion des con-  
 seils très-paternels (\*). L'anecdote est curieuse.  
 Sa vie et, révérence parler , la mienne sont  
 de plaisans contrastes : mais enfin , il avoue  
 que je suis plus heureux que lui ; c'est un grand  
 point et une belle leçon. Mille respects à tous  
 les anges.

## L E T T R E X V I I I.

A U M E M E , à Paris.

Aux Délices , 19 de novembre.

**V**ous avez un cœur plus tendre que le mien,  
 mon cher ange ; vous aimez mieux mes tra-  
 gédies que moi : vous voulez qu'on parle  
 d'amour , et je suis honteux de nommer ce  
 beau mot avec ma barbe grise. Toutes mes  
 bouteilles d'eau rose sont à l'autre bout du  
 grand lac , à Lausanne. J'y ai laissé Fanime et

(\*) Voyez la Correspondance du roi , année 1757.

la Femme, qui a raison, et tout l'attirail de *Melpomène* et de *Thalie*; c'est à Lausanne qu'est le théâtre. Nous plantons aux Délices, et actuellement je ne pourrais que traduire les *Giorgiques*. Cependant je vous envoie à tout hasard le petit billet que vous demandez. Je croyais l'avoir mis dans ma dernière lettre; j'ai encore des distractions de poète, quoique je ne le sois plus guère. 1757.

Je serais bien fâché, mon divin ange, de donner des spectacles nouveaux à votre bonne ville de Paris, dans un temps où vous ne devez être occupé qu'à réparer vos malheurs et votre humiliation; il faut qu'on ait fait ou d'étranges fautes, ou que les Français soient des lévriers qui se soient battus contre des loups. *Luc* n'avait pas vingt-cinq mille hommes, encore étaient-ils harassés de marches et de contre-marches. Il se croyait perdu sans ressource, il y a un mois; et si bien, si complètement perdu, qu'il me l'avait écrit; et c'est dans ces circonstances qu'il détruit une armée de cinquante mille hommes (\*). Quelle honte pour notre nation! Elle n'osera plus se montrer dans les pays étrangers. Ce ferait-là le temps de les quitter, si, malheureusement, je n'avais fait des établissemens fort chers que je ne peux plus abandonner.

(\*) La journée de Rosbac.



— 1757. Ces correspondances dont on vous a parlé, mon cher ange, sont précisément ce qui devrait engager à faire ce que vous avez eu la bonté de proposer, et ce que je n'ai pas demandé. Je trouve la raison qu'on vous a donnée aussi étrange que je trouve vos marques d'amitié naturelles dans un cœur comme le vôtre.

Si madame de *Pompadour* avait encore la lettre que je lui écrivis quand le roi de Prusse m'enquinauda à Berlin, elle y verrait que je lui disais qu'il viendrait un temps où l'on ne serait pas fâché d'avoir des français dans cette cour. On pourrait encore se souvenir que j'y fus envoyé en 1743, et que je rendis un assez grand service; mais M. *Amelot*, par qui l'affaire avait passé, ayant été renvoyé immédiatement après, je n'eus aucune récompense. Enfin, je vois beaucoup de raisons d'être bien traité, et aucune d'être exilé de ma patrie : cela n'est fait que pour des coupables, et je ne le suis en rien.

Le roi m'avait conservé une espèce de pension que j'ai depuis quarante ans, à titre de dédommagement; ainsi ce n'était pas un bien-fait, c'était une dette comme des rentes sur l'hôtel de ville. Il y a sept ans que je n'en ai demandé le paiement : vous voyez que je n'importune pas la cour.

Le portrait que vous daignez demander , —  
mon cher ange , est celui d'un homme qui vous 1757.  
est bien tendrement uni , et qui ne regrette  
que vous et votre société dans tout Paris.  
L'académie aura la copie du portrait peint par  
*la Tour*. Il faut que je vous aime autant que  
je fais , pour songer à me faire peindre à pré-  
sent. Quant au roman que vous m'envoyez ,  
il faudrait en aimer l'auteur autant que je vous  
aime , pour le lire ; et vous savez que je n'ai  
pas beaucoup de temps à perdre. Il faut que  
je démêle dans l'histoire du monde , depuis  
*Charlemagne* jusqu'à nos jours, ce qui est roman  
et ce qui est vrai. Cette petite occupation ne  
laisse guère le loisir de lire les anecdotes égypti-  
ennes et syriennes.

Puisque vous avez un avocat nommé  
*d'Outremont* ; je changerai ce nom dans la  
*Femme qui a raison* ; j'avais un *d'Outremont*  
dans cette pièce. Je me suis déjà brouillé avec  
un avocat qui se trouva par hasard nommé  
*Grifon* : il prétendit que j'avais parlé de lui ,  
je ne fais où.

M. le maréchal de *Richelieu* me boude et ne  
m'écrit point. Il trouve mauvais que je n'aye  
pas fait cent lieues pour l'aller voir.

1757.

## L E T T R E X I X.

A MADAME DE FONTAINE, à Ornoi.

Aux Délices, 24 de novembre.

**J**E reçois, ma chère nièce, votre lettre du 14 de novembre. Vous devez en avoir reçu une très-ample de moi, écrite il y a environ un mois, et adressée au château d'Ornoi, près d'Abbeville, par Amiens en Picardie. Peut-être cette méprise du voisinage d'Abbeville aura fait retarder la réception de la lettre : je vous y disais à peu-près les mêmes choses que vous me dites.

Je vous demandais si vous vous étiez déjà mise au rang des bons citoyens qui donnent leur vaisselle d'argent à l'Etat ; je plaignais comme vous la France ; je vous demandais quand vous reverriez la grande, vilaine, triste et gaie, riche et pauvre, raisonneuse et frivole ville de Paris. Je vous contais comment nous nous sommes amusés à Tournay, pour nous dépiquer des malheurs publics. Nous nous vantions, madame *Denis* et moi, d'avoir tiré des larmes des plus beaux yeux qui soient actuellement à Turin : ces yeux sont ceux de madame de *Chauvelin*, l'ambassadrice.

Je ne pourrai jamais vous dire combien nous vous avons regrettée dans nos fêtes. Nous difions : Ah, si elle était là ! si le grand écuyer de *Cyrus*, si le jurifconsulte étaient avec elle, ils verraient les choses bien changées ! ils seraient bien contents du petit palais, d'ordre *ionique*, ne vous déplaise, d'ordre *ionique* bâti, achevé à Tournay ; et cela n'est point *ironique* : ce n'est point pour insulter à vos maçons qui n'ont pas été plus vite que nous. 1757.

*Luc* est toujours *Luc*, très-embarrassé et n'embarrassant pas moins les autres ; étonnant l'Europe, l'appauvrissant, l'ensanglantant, et faisant des vers, et m'écrivant quelquefois les choses du monde les plus singulières. M. le duc de *Choiseul*, qui a plus d'esprit que lui, et un meilleur esprit, me fait toujours l'honneur de me donner des marques de bonté auxquelles je suis plus sensible qu'au commerce de *Luc*. Je compte aussi sur les bontés de madame de *Pompadour* ; avec cela, j'aime ma terre ou mes terres, ma retraite ou mes retraites, à la folie ; mais je vous aime davantage.

1757.

## L E T T R E X X.

A M. DE LA MICHODIERE,

INTENDANT D'Auvergne.

Ferney, novembre.

MONSIEUR,

C'EST à Breslau, à Londres et à Dordrecht qu'on commença, il y a environ trente ans, à supputer le nombre des habitans par celui des baptêmes. On multiplia, dans Londres, le nombre des baptêmes par 35, à Breslau, par 33. M. de *Kersebourn*, magistrat de Dordrecht prit un milieu. Son calcul se trouva très-juste : car, s'étant donné la peine de compter un par un tous les habitans de cette petite ville, il vérifia que sa règle de 34 était la plus sûre.

Cependant elle ne l'est ni dans les villes dont il part beaucoup d'émigrans, ni dans celles où viennent s'établir beaucoup d'étrangers ; et, dans ce dernier cas, on ajoute pour les étrangers un supplément qu'il n'est pas mal-aisé de faire.

Toutes ces règles ne sont pas d'une justesse mathématique ; vous savez mieux que moi, Monsieur, qu'il faut toujours se contenter de l'à peu-pres. La fameuse méridienne de France n'est certainement pas tirée en ligne droite ;

le roi n'a pas le même revenu tous les ans , 1757.  
 et le complet n'est jamais dans les troupes.  
 Il n'y a que DIEU qui ait fait au juste le  
 dénombrement des combattans du peuple  
 d'Israël , qui se trouva de six cents mille hom-  
 mes au bout de deux cents quinze ans , tous  
 descendans de *Jacob*, sans compter les femmes,  
 les vieillards et les enfans.

Les habitans de Clermont en Auvergne ne  
 peuvent avoir augmenté dans cette miracu-  
 leuse progression. Ceux qui ont attribué qua-  
 rante-cinq mille citoyens à cette ville , ont  
 presque autant exagéré que l'historien *Josèphe*  
 qui comptait douze cents mille ames dans  
 Jérusalem , pendant le siège. Jérusalem n'en a  
 jamais pu contenir trente mille. Lorsque j'étais  
 à Bruxelles , on me disait que la ville avait cin-  
 quante mille habitans : le pensionnaire , après  
 avoir pris toutes les instructions qu'il pouvait,  
 m'avoua qu'il n'en avait pas trouvé dix-sept  
 mille.

J'ai fait usage de la règle de 34 , à Genève ;  
 elle s'est trouvée un peu trop forte. On  
 compte dans Genève environ vingt-cinq mille  
 habitans : il y naît environ sept cents soixante-  
 quinze enfans , année commune ; or 775 ,  
 multiplié par 34 , donne 26350.

La règle de 33 donnerait 25575 têtes à  
 Genève. Cela posé , Monsieur , il paraît

1757. évident qu'il y a tout au plus vingt mille personnes à Clermont, et ce nombre ne doit pas vous paraître extraordinaire; les hommes ne peuplent pas comme le prétendent ceux qui nous disent froidement qu'après le déluge il y avait des millions d'hommes sur la terre. Les enfans ne se font pas à coups de plume, et il faut des circonstances fort heureuses pour que la population augmente d'un vingtième en cent années. Un dénombrement fait en 1718, probablement très-fautif, ne donne à Clermont que 1324 feux; si on comptait (en exagérant) dix personnes par feu, ce ne serait que 13240 têtes; et si, depuis ce temps, le nombre en était monté à vingt mille, ce serait un progrès dont il n'y a guère d'exemples. Il vaut mieux croire que l'auteur du dénombrement des feux s'est trompé; mais quand même il se serait trompé de moitié, quand même il y aurait eu le double de feux qu'il suppose, c'est-à-dire 2648, jamais on ne compte que cinq à six habitans par feu; mettons-en six, il y aurait eu alors 15888 habitans à Clermont, et, depuis ce temps, le nombre se serait accru jusqu'à vingt mille, par une administration heureuse et par des événemens que j'ignore. Tout concourt donc, Monsieur, à persuader que Clermont ne contient en effet que vingt mille habitans : s'il s'en trouvait quarante mille

mille, sur environ 588 baptêmes par an, ce  
 ferait un prodige unique dont je ne pourrais  
 demander la raison qu'à vos lumières. 1757.

Voilà, Monsieur, ce que mes faibles connaissances me permettent de répondre à la lettre dont vous m'avez honoré. Cette lettre me fait voir quelle est votre exactitude et votre sage application dans votre gouvernement; elle me remplit d'estime pour vous, Monsieur; et ce n'est que par pure obéissance à vos ordres, que je vous ai exposé mes idées que je dois en tout soumettre aux vôtres. Vous êtes à portée de faire une opération beaucoup plus juste que ma règle. On vient, dans toute l'étendue de la domination de Berne, d'envoyer dans chaque maison compter le nombre des maîtres, des domestiques, et même des chevaux. Il est vrai qu'on s'en rapporte à la bonne foi de chaque particulier, dans le seul pays de l'Europe où l'on ne paye pas la moindre taxe au souverain, et où cependant le souverain est très-riche. Mais, sous une administration telle que la vôtre, quel particulier pourrait déranger, par sa réticence, une opération utile qui ne tend qu'à faire connaître le nombre des habitans, et à leur procurer des secours dans le besoin?

J'ai l'honneur d'être avec la plus respectueuse estime, &c.

*Corresp. générale.* Tome VI. \* E



---

 1757. LETTRE XXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 2 de décembre.

**M**ON cher et respectable ami, dès que vous m'eûtes écrit que celui *qui mifcuit utile dolci* voulait bien se souvenir de moi, je lui écrivis pour l'en remercier. Je crus devoir lui communiquer quelques rogatons très-finguliers qui auront pu au moins l'amuser. J'ai pris la liberté de lui écrire avec ma naïveté ordinaire, sans aucune vue quelle qu'elle puisse être. Il est vrai que j'ai une fort fingulière correspondance, mais assurément elle ne change pas mes sentimens; et dans l'âge où je suis, solitaire, infirme, je n'ai et ne dois avoir d'autre idée que de finir tranquillement ma vie dans une très-douce retraite. Quand j'aurais vingt-cinq ans et de la santé, je me garderais bien de fonder l'espérance la plus légère sur un prince qui, après m'avoir arraché à ma patrie, après m'avoir forcé par des séductions inouïes à m'attacher auprès de lui, en a usé avec moi et avec ma nièce d'une manière si cruelle.

Toutes les correspondances que j'ai ne sont dues qu'à mon barbouillage d'historien. On

m'écrit de Vienne et de Pétersbourg, aussi bien ———  
 que des pays où le roi de Prusse perd et gagne 1757.  
 des batailles. Je ne m'intéresse à aucun événement  
 que comme français. Je n'ai d'autre intérêt  
 et d'autre sentiment que ceux que la France  
 m'inspire : j'ai en France mon bien et mon  
 cœur.

Tout ce que je souhaite , comme citoyen  
 et comme homme , c'est qu'à la fin une paix  
 glorieuse venge la France des pirateries anglai-  
 ses , et des infidélités qu'elle a essuyées ; c'est  
 que le roi soit pacificateur et arbitre , comme  
 on le fut aux traités de Westphalie. Je désire  
 de n'avoir pas le temps de faire l'histoire du  
 czar *Pierre*, et quelque mauvaise tragédie avant  
 ce grand événement.

Si vous pouvez rencontrer , mon divin  
 ange , la personne qui a bien voulu vous  
 parler de moi , dites-lui , je vous prie , que  
 j'aurais été bien consolé de recevoir deux  
 lignes de sa main par lesquelles il eût seulement  
 assuré ce vieux fuisse des sentimens qu'il vous  
 a témoignés pour moi.

Savez-vous que le roi de Prusse a marché, le  
 10 de novembre, au général *Marshall* qui allait  
 entrer avec quinze mille hommes en Brande-  
 bourg , et qui a reculé en Lusace ? Vous pour-  
 riez bien entendre parler encore d'une bataille.  
 Ne cessera-t-on point de s'égorger ? Nous

— craignons la famine dans notre petit canton.  
 1757. Un tremblement de terre vient d'engloutir la moitié des îles Açores, dont on m'avait envoyé le meilleur vin du monde; la reine de Pologne vient de mourir de chagrin; on se massacre en Amérique; les Anglais nous ont pris vingt-cinq vaisseaux marchands. Que faire? gémir en paix dans sa tanière, et vous aimer de tout son cœur.

## L E T T R E X X I I.

A U M E M E.

2 de décembre.

**N**E pourriez-vous point, mon cher ange, faire tenir à M. l. de B. la lettre que je vous écris (\*)? vous me feriez grand plaisir. Serait-il possible qu'on eût imaginé que je m'intéresse au roi de Prusse? J'en suis pardieu bien loin. Il n'y a mortel au monde qui fasse plus de vœux pour le succès des mesures présentes. J'ai goûté la vengeance de consoler un roi qui m'avait maltraité; il n'a tenu qu'à M. de *Soubise* que je le consolasse davantage. Si on s'était emparé des hauteurs que le diligent

(\*) L'abbé de Bernis.

prussien garnit d'artillerie et de cavalerie, tout était fini. Le général *Marshall* entraît de son côté dans le Brandebourg. Nous voilà renvoyés bien loin avec une honte qui n'est pas courte. Figurez-vous que , le soir de la bataille , le roi de Prusse , soupant dans un château voisin , chez une bonne dame , prit tous ses vieux draps pour faire des bandages à nos blessés. Quel plaisir pour lui ! que de générosités adroites qui ne coûtent rien , et qui rendent beaucoup ! et que de bons mots , et que de plaisanteries ! Cependant , je le tiens perdu si on veut le perdre et se bien conduire. Mais qu'en reviendra-t-il à la France ? de rendre l'Autriche plus puissante que du temps de *Ferdinand II* , et de se ruiner pour l'agrandir ! Le cas est embarrassant. Point de l'âme quand on nous bat et qu'on se moque de nous ; attendons des hivers plus agréables. Bonsoir , mon divin ange. — 1757.

*Nota bene* que ce que j'ai confié à M. l. de B. prouve que le roi de Prusse était perdu , si on s'était bien conduit. Ce n'est pas là chercher à déplaire à *Marie-Thérèse* , et ce que j'ai mandé méritait un mot de réponse vague , un mot d'amitié.

1757.

## L E T T R E X X I I I.

A U M E M E.

3 de décembre.

**J**E vous écrivis par le dernier ordinaire, mon cher et respectable ami, un petit barbouillage assez indéchiffrable, avec une lettre ostensible pour une personne qui a été de vos amis, et que vous pouvez voir quelquefois. J'ai bien des choses à y ajouter, mais l'état de la santé de madame d'*Argental* doit passer devant. Je voudrais que vous fussiez tous ici comme madame d'*Epinai*, madame de *Montferrat* et tant d'autres. Notre docteur *Tronchin* fortifie les femmes; il ne les saigne point, il ne les purge guère, il ne fait point la médecine comme un autre. Voyez comme il a traité ma nièce de *Fontaine*; il l'a tirée de la mort.

Vous ne m'avez jamais parlé de madame de *Montferrat*; c'est pourtant un joli salmigondis de dévotion et de coquetterie. Je ne fais où prendre madame de *Fontaine* à présent pour avoir ces portraits. L'affaire commence à m'intéresser, depuis que vous voulez bien avoir la triste ressemblance de celui qui probablement n'aura jamais le bonheur de vous

revoir ; mais moi , pourquoi n'aurais-je pas ,  
 dans mes Alpes , la consolation de vous regarder sur toile , et de dire : voilà celui pour qui  
 1757.  
 seul je regrette Paris ? C'est à moi à demander  
 votre portrait , c'est moi qui ai besoin de  
 consolation.

Je reviens à ma dernière lettre. Il est certain  
 qu'on a pris ou donné furieusement le change  
 quand on vous a parlé. Que pourrait-on attribuer à mes correspondances ? quel ombrage  
 pourrait en prendre la cour de Vienne ? quel  
 prétexte singulier ! Je voudrais qu'on fût aussi  
 persuadé de mes sentimens à la cour de France  
 qu'on l'est à la cour de l'impératrice. Mais ,  
 quelques soient les sentimens d'un particulier  
 obscur , ils doivent être comptés pour rien ;  
 s'ils l'étaient pour quelque chose , la personne  
 en question devrait me savoir un assez grand  
 gré des choses que je lui ai confiées. S'il a  
 pensé que cette confidence était la suite de  
 l'intérêt que je prenais encore au roi de Prusse ,  
 et si une autre personne a eu la même idée ,  
 tous deux se sont bien trompés ; je les ai  
 instruits d'une chose qu'il fallait qu'ils fussent.  
*Madame de Pompadour* , à qui j'en écrivis  
 d'abord , m'en parut satisfaite par sa réponse.  
 L'autre , à qui vous m'avez conseillé d'écrire ,  
 et à qui je devais nécessairement confier les  
 mêmes choses qu'à madame de *Pompadour* ,

— ne m'a pas répondu. Vous sentez combien son  
1757. silence est désagréable pour moi, après la  
démarche que vous m'avez conseillée, et après  
la manière dont je lui ai écrit. Ne pourriez-  
vous point le voir ? ne pourriez-vous point,  
mon cher ange, lui dire à quel point je dois  
être sensible à un tel oubli ? S'il parlait encore  
de mes correspondances, s'il mettait en avant  
ce vain prétexte, il serait bien aisé de détruire  
ce prétexte en lui faisant connaître que depuis  
deux ans le roi de Prusse me proposa, par  
l'abbé de Prades, de me rendre tout ce qu'il  
m'avait ôté. Je refusai tout sans déplaire, et  
je laissai voir seulement que je ne voulais  
qu'une marque d'attention pour ma nièce,  
qui pût réparer en quelque sorte la manière  
indigne dont on en avait usé envers elle. Le  
roi de Prusse, dans toutes ses lettres, ne m'a  
jamais parlé d'elle. Madame la margrave de  
Bareith a été beaucoup plus attentive. Vous  
voilà bien au fait de toute ma conduite, mon  
divin ange, et vous savez tous les efforts que  
le roi de Prusse avait faits autrefois pour me  
retenir auprès de lui. Vous n'ignorez pas qu'il  
me demanda lui-même au roi. Cette malheu-  
reuse clef de chambellan était indispensable-  
ment nécessaire à sa cour. On ne pouvait  
entrer aux spectacles sans être bourré par ses  
soldats, à moins qu'on n'eût quelque pauvre

marque qui mît à l'abri. Demandez à d'Arget —  
comme il fut un jour repoussé et houspillé : il 1757.  
avait beau crier , je suis secrétaire ; on le  
bourrait toujours.

Au reste , le roi de Prusse savait bien que  
je ne voulais pas rester là toute ma vie ; et  
ce fut la source secrète des noïses. Si vous  
pouviez avoir une conversation avec l'homme  
en question , il me semble que la bonté de  
votre cœur donnerait un grand poids à toutes  
ces raisons ; vous détruiriez surtout le soupçon  
qu'on paraît avoir conçu que je m'intéresse  
encore à celui dont j'ai tant à me plaindre.

Enfin , à quoi se borne ma demande ? à rien  
autre chose qu'à une simple politesse ; à un  
mot d'honnêteté qu'on me doit d'autant plus  
que c'est vous qui m'avez encouragé à écrire.  
Ne point répondre à une lettre dont on a pu  
tirer des lumières , c'est un outrage qu'on ne  
doit point faire à un homme avec qui on a  
vécu et qu'on n'a connu que par vous.

Encore un mot ; c'est que si on vous disait :  
*J'ai montré la lettre ; on ne veut pas que je réponde  
à un homme qui a conseillé , il y a six semaines ,  
au roi de Prusse de s'accommoder : vous pour-  
riez répondre que je lui ai conseillé aussi d'ab-  
diquer plutôt que de se tuer comme il le  
voulait , et qu'il me répondit , cinq jours  
avant la bataille :*



1757.

*Je dois , en affrontant l'orage ,  
Penser , vivre et mourir en roi.*

Tout cela est fort étrange. Je confie tout à votre amitié et à votre sagesse. Ma conduite est pure , vous la trouverez même assez noble. Le résultat de tout ceci, c'est que mon procédé avec votre ancien ami , ma lettre et ma confiance méritent ou qu'il m'écrive un mot, ou, s'il ne le peut pas , qu'il soit convaincu de mes sentimens , et qu'il les fasse valoir : voilà ce que je veux devoir à un cœur comme le vôtre.

## L E T T R E X X I V.

## A U M E M E.

Aux Délices , 10 de décembre.

**M**ON cher et respectable ami , je reçois une lettre de *Babet* , qui a troqué son panier de fleurs contre le porte-feuille de ministre. J'en suis enchanté. M. *Amelot* ni même M. de *Saint-Contest* n'écrivaient pas de ce style. Je vous remercie de m'avoir procuré un bouquet de fleurs de la grosse *Babet*.

Rengainez mes inquiétudes ; mais si , dans l'occasion , on vous parlait encore de mes

correspondances, assurez bien que ma première correspondance est celle de mon cœur avec la France. J'ai goûté la vengeance de consoler le roi de Prusse, et cela me suffit. Il est battant d'un côté et battu de l'autre : à moins d'un nouveau miracle, il sera perdu. Il valait mieux être philosophe, comme il se vantait de l'être. — 1757.

## L E T T R E X X V.

A MADAME DE FONTAINE.

Aux Délices, 10 de décembre.

**Q**UE faites-vous, ma paresseuse nièce ? comment vous portez-vous ? aurez-vous le temps de faire copier le portrait de votre oncle pour l'académie française ? D'*Alembert* se chargera de le donner, puisqu'on le demande. Je l'ai promis, et je vous prie de dégager ma parole. J'aime mieux les tableaux que vous m'avez envoyés pour *Laufane* ; cela est plus gai que le squelette d'un vieil académicien.

Je n'ai point eu de vos nouvelles depuis long-temps. Il s'est passé d'étranges choses. J'ai consolé *Luc* ; je lui ai donné des conseils de philosophe, et il a été trop roi pour les suivre. Il nous a battus indignement. Il valait

— mieux , dira votre ami , faire courir des chariots d'Assyrie en rase campagne que de se faire assommer entre deux collines , et d'être obligés de s'enfuir avec honte devant six bataillons prussiens , sans avoir combattu. Quand M. de *Custine* est mort de ses blessures , le roi de Prusse a dit : *Je plains les Français , je regrette leur vie et leur gloire.* Il a fait déchirer les draps d'une dame auprès de Mersbourg pour faire des bandages à nos blessés , et il nous accable de bons mots. Les Autrichiens n'en disent point , mais ils battent ses troupes ; ils nous vengent et nous humilient.

Vous savez que le prince de *Bevern* , son meilleur général , est prisonnier ; que Breslau appartient du 23 de novembre à l'impératrice ; que les Autrichiens vont marcher vers Berlin ; que peut-être à présent M. de *Richelieu* a donné bataille aux troupes du roi d'Angleterre , qui ne sont pas plus honnêtes sur terre que sur mer : le droit des gens est devenu une chimère , mais le droit du plus fort n'en est point une. Voilà probablement le système de l'Europe qui va entièrement changer. Mais , que nous importe ? nous n'avons que notre maigre individu à conserver.

Ayez soin de votre santé. Nous avons toujours ici de belles dames de Paris : une madame de *Montferrat* est venue faire inoculer son fils ;

madame d'*Epinai* vient demander des nerfs à *Tronchin* : que ne venez-vous en demander aussi ? J'embrasse toute votre famille , et vous surtout , et de tout mon cœur. 1757.

## L E T T R E   X X V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 17 de décembre.

**I**L faut que vous me pardonniez , mon cher ange ; je suis un bon fuisse qui avait trop pris les choses à la lettre. Vous me mandiez qu'on a plus de ménagemens et plus de jalousies qu'un amant et une maîtresse , et que mes correspondances mettaient obstacle à un retour qu'on pourrait attribuer à ces correspondances mêmes. Daignez considérer que le temps où vous me parliez ainsi était précisément celui où le bon fuisse n'avait fait aucune difficulté d'avouer à madame de *Pompadour* ces liaisons que je crus un peu dangereuses , sur votre lettre. Rien n'est assurément plus innocent que ces liaisons ; elles se sont bornées , comme je vous l'ai dit , à consoler un roi qui m'avait fait beaucoup de mal , et à recevoir les confidences du désespoir dans lequel il était plongé

— alors. Je vous avertis que le roi de Prusse et  
 1757. l'impératrice pourraient voir les lettres que  
 j'ai écrites à Versailles , sans que ni l'un ni  
 l'autre pût m'en savoir le moindre mauvais  
 gré. J'avais cru seulement que le désespoir où  
 je voyais le roi de Prusse , pouvait être un  
 acheminement à une paix générale , si néces-  
 saire à tout le monde , et qu'il faudra bien faire  
 à la fin. Je ne m'attendais pas alors que nos  
 chers compatriotes se couvriraient d'opprobre,  
 et qu'une armée de cinquante mille hommes  
 fuirait comme des lièvres devant six bataillons  
 dont les justaucorps viennent à la moitié des  
 fesses ; je ne prévoyais pas que les Hanovriens  
 assiégeraient Harbourg , et qu'ils seraient plus  
 forts que M. de *Richelieu*. Nous avons grand  
 besoin d'être heureux dans ce pays-là , car  
 nous y sommes en horreur pour nos briganda-  
 ges , et méprisés pour notre lâcheté du 5 de  
 novembre. Les Autrichiens disent qu'ils n'ont  
 pris Bresslau , et gagné la bataille , que parce  
 qu'ils n'avaient pas de français avec eux. Enfin,  
 nous n'avons d'appui en Allemagne que ces  
 mêmes Autrichiens qui se moquent de nous.  
 Il faut espérer que M. de *Richelieu* rétablira  
 notre crédit et notre gloire , et que les succès  
 de *Marie-Thérèse* nous piqueront d'honneur.  
 Si le roi de Prusse était tombé sur nous après  
 sa victoire , nos armées découragées se seraient

trouvées entre les Hanovriens enragés contre nous, et les Pruffiens vainqueurs ; il ne revenait peut-être pas un français d'Allemagne. Je me flatte enfin que tout sera réparé. Vous voyez que je suis aussi bon français que bon suisse. Tout bon que je suis, j'ai toujours sur le cœur les quatre baïonnettes que ma nièce eut dans le ventre. J'aurais voulu que le roi de Prusse eût réparé cette infamie ; mais je vois qu'il est difficile de venir à bout de lui, même en lui prenant Breslau. 1757.

Au moment que je griffonne, la nouvelle vient de Francfort que nous avons été mal menés devant Harbourg ; je n'en veux rien croire : ce sont des hérétiques qui le mandent ; passons vite.

On a joué à Vienne l'Orphelin de la Chine ; l'impératrice l'a redemandé pour le lendemain : voilà des nouvelles du tripot assez agréables. Le tripot de la guerre n'est pas si plaisant. Venons à l'article du portrait ; donnez-moi des dents et des joues, et je me fais peindre par *Vanloo*. En attendant, mon cher ange, envoyez aux charniers SS. Innocens, mon effigie est là trait pour trait.

J'ai actuellement chez moi madame d'*Epinaï* qui vient demander des nerfs à *Tronchin*. Il n'y a point là de salmigondis : cela est philosophe, bien net, bien décidé, bien ferme.

— 1757. Je la quitte pourtant , et je vais au palais Laufane. Vous verrez , mon cher ange , des écoffais francisés , des *Douglas* qui ont des terres dans mon voisinage , qui ont un procès au conseil , au rapport de M. de *Courteille*. Je baise pour eux le bout de vos ailes ; je vous demande votre protection. Mais vous ! vous ! vous avez une affaire et point d'audience ; cela est drôle. Pour Dieu , expliquez-moi cela , et vale , et ama nos.

## L E T T R E X X V I I.

## A U M E M E.

A Laufane , 20 de décembre , au soir.

QUAND les Prussiens tuent tant de monde , il faut bien aussi que je vous assassine de lettres , mon cher ange. Il est difficile que vous ayez su , plutôt que nous autres Suisses , la nouvelle victoire du roi de Prusse , près de Neumarck en Silésie. Ce diable de *Salomon* est un terrible philistin. La renommée le dit déjà dans Breslau ; mais il ne faut pas croire toujours la renommée. Elle parle d'une bataille entre M. de *Richelieu* et les Hanovriens ; elle prétend que nous avons été très-mal menés , et je n'en veux rien croire : car , si cela était vrai ,

vrai , nous perdrons encore cent mille hommes et deux cents millions , comme dans la guerre de 1741 , dont Dieu nous préserve. 1757.  
 Peut-on songer à des Fanime , à l'eau rose , quand on joue des tragédies si sanglantes ? Dites-moi donc , je vous en prie , si vous êtes content , si vous avez eu ce que vous appelez votre audience. Ecrivez-moi un mot pour consoler le suiffe.

## L E T T R E X X V I I I.

A. M. V E R N E S.

A Laufanc , le 24 de décembre.

**V**OICI , Monsieur , ce que me mande M. d'Alembert : *J'écris à votre ami , monsieur Vernes , il pourra vous communiquer ma lettre. Il me paraît que ces messieurs, n'ont pas lu l'article Genève , ou qu'ils se plaignent de ce qui n'y est pas.*

Or , puisque vous voilà mon ami déclaré à Paris , communiquez-moi donc , mon cher ami , cette lettre de M. d'Alembert , Je n'ai point encore le nouveau tome de l'*Encyclopédie* , et j'ignore absolument de quoi il s'agit. Je fais seulement , en général , que M. d'Alembert a voulu donner à votre ville

Corresp. générale. Tome VI. • F



— 1757. des témoignages de son estime. Il dit que le clergé de France l'accuse de vous avoir trop loués , tandis que vous autres , vous vous plaignez de n'être pas loués comme il faut. Que vous êtes heureux dans votre petit coin de ce monde , de n'avoir que de pareilles plaintes à faire , tandis qu'on s'égorge ailleurs !

Puissent tous vos confrères perpétuer cette heureuse paix , cette humanité , cette tolérance qui console le genre-humain de tous les maux auxquels il est condamné ! Qu'ils détestent le meurtre abominable de *Servet* , et les mœurs atroces qui ont conduit à ce meurtre , comme le parlement de Paris doit détester l'assassinat infame dont on fit périr *Anne Dubourg* , et comme les Hollandais doivent pleurer sur la cendre des *Barneveldt* et des *Witt*. Chaque nation a des horreurs à expier , et la pénitence qu'on en doit faire est d'être humain et tolérant.

Ne soyons ni calvinistes ni papistes , mais frères , mais adorateurs d'un Dieu clément et juste. Ce n'est point *Calvin* qui fit votre religion ; il eut l'honneur d'y être reçu , et vous avez parmi vous des esprits plus philosophes et plus modérés que lui , qui font l'honneur de votre république.

Bonsoir. Quand il s'agit de paix et de tolérance , je suis trop babillard. Mes complimens à notre arabe.

## L E T T R E X X I X .

1757

A U M E M E .

A Laufane, le 29 de décembre.

OUI, je vous tiens, mon ami, et, tout jeune que vous êtes, je vous fais mon prêtre. Je signe votre profession de foi (\*) à condition que, ni vous ni votre aimable arabe, vous n'y changerez jamais rien, et que vous ne mettrez jamais, comme milord *Pierre*, ni nœud d'épaule ni ruban sur votre bel habit uni.

Ayez la bonté de me garder les grands-hommes lyonnais jusqu'à mon retour. Le grand-homme du jour m'a fait faire des complimens, et va peut-être donner une nouvelle bataille pour ses étrennes. Il est vrai qu'il a fait conduire à Spandau (bastille prussienne) le théologien de *Prades*, qu'il a soupçonné d'avoir eu quelque commerce avec la pauvre reine de Pologne. Je ne fais fi de *Prades* l'a confessée et communiee; mais avouez que c'est une singulière destinée, pour un gentil-homme bordelais, d'être excommunié à Paris, chanoine en Silésie, et prisonnier à Spandau.

(\*) Le catéchisme du pasteur *Vernes*.

— 1757. Que ne venait-il, sur les bords de mon lac ?  
Il aurait signé votre catéchisme, et aurait vécu paisiblement.

Or ça, *carissime frater in Deo, et in Servetto*, êtes-vous bien fâché, dans le fond du cœur, qu'on dise dans l'*Encyclopédie* que vous pensez comme *Origène*, et comme deux mille prêtres qui signèrent leur protestation contre le pétulant *Athanase* ? le bon homme *Abaufit* ne rit-il pas dans sa barbe ? Vous voilà bien malades, que quelques gros hollandais vous traitent d'hétérodoxes ! Serez-vous bien lésés quand on vous reprochera d'être des infames, des monstres, qui ne croient qu'un seul Dieu plein de miséricorde ? Allez, allez, vous n'êtes pas si fâchés. Soyez comme *Dorine* qui aimait *Lycas*, comme vous devez le favoir. *Lycas* s'en vanta, et *Dorine*, qui en fut bien aise, dit :

Lycas est peu discret

D'avoir dit mon secret.

D'Alembert est *Lycas*, vous autres êtes *Dorine*, et moi je suis tout à vous, très-tendrement,

Au reste, si quelque orthodoxe ou hétérodoxe m'accusait d'avoir la moindre part à l'article *Genève*, je vous supplie instamment de rendre gloire à la vérité. J'ai appris le dernier toute cette affaire. Je ne veux que le

repos, et je le souhaite à tous mes confrères ;  
moines, curés, ministres, séculiers, réguliers, 1757.  
trinitaires, unitaires, quakers, moraves,  
turcs, juifs, chinois, &c. &c. &c. &c. &c.

## L E T T R E X X X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Laufane, 5 de janvier.

**L**E roi de Prusse, en parlant à M. *Mitchel*,  
ministre d'Angleterre, de la belle entreprise 1758.  
de la flotte anglaise sur nos côtes, lui dit :  
Eh bien, que faites-vous à présent ? Nous  
laissons faire DIEU, répondit *Mitchel*. Je ne  
vous connaissais pas cet allié, dit le roi. C'est  
le seul à qui nous ne payons pas de subsides,  
répliqua *Mitchel* : aussi, dit le roi, c'est le seul  
qui ne vous assiste pas.

Voilà, mon cher ange, les dernières nou-  
velles après la prise de Breslau. Le roi de  
Prusse a quarante mille prisonniers à présent,  
en nous comptant. Je fais des vœux et je  
crains pour M. de *Richelieu* : quoiqu'il ait  
refusé un malheureux quart de part à *le Kain*.  
je l'aime toujours. Mais que diable allait-il  
faire dans cette galère ? et vous, pourquoi  
avez-vous une maison dans une maudite île ?

— 1758. c'est l'affaire de M. de *Boulogne*, de vous la payer. Son père l'aurait peinte ; il a peint le plafond de la comédie.

Mais daignez donc me dire ce qu'on fait en faveur des pauvres auteurs qui viennent se faire siffler sous ce plafond. De mon temps , on ne cherchait pas à les consoler. Nous allons, nous autres suisses, donner nos comédies gratis ; nous ne payons ni auteurs , ni acteurs ; mais aussi nous ne sommes point sifflés. Nous n'avons point de premier gentilhomme , et nous ne jouons point à la cour. *Le Kain* m'a fait faire des habits pour *Zamti* et pour *Narbas*. Nous jouerons la Femme qui a raison ; et , si cette femme et Fanime font plaisir , nous vous les enverrons.

Pour comble de bénédiction , il nous vient un peintre assez bon. Il ne peint qu'en pastel : il travaillera sur ma maigre effigie , pour vous et pour les quarante. Il faudra une copie à l'huile pour mes confrères qui ne veulent pas de crayons. Vous aurez l'original, mon cher et respectable ami ; cela est bien juste. Il y a une comédie du roi de Prusse , intitulée *le Singe de la mode* : nous pourrions bien la jouer , tandis qu'il fait de si terribles tragédies en Allemagne. La catastrophe était peu attendue : vous n'auriez pas dit , au premier d'octobre , qu'il écraserait tout , quand vous

autres le teniez pour écrasé , et qu'il m'écrivait qu'il était perdu et qu'il voulait mourir , et que j'essuyais de loin ses larmes que je ne veux plus effuyer de près. Il n'y a qu'à vivre pour voir des prodiges. 1758.

Adieu, mon divin ange. Ah ! si vous pouviez voir ma maison qui forme un cintre sur mon jardin , et qui voit d'un côté quinze lieues de lac , et sept de l'autre , et qui a le lac en miroir au bout du jardin , et la Savoie par-delà ce lac , et les Alpes au-delà de cette Savoie ; vous me diriez : tenez-vous là. Mais je suis trop loin de vous.

## L E T T R E   X X X I.

A M. D' A R G E T.

A Lausanne , 8 de janvier.

**V**ous me demandez , mon cher et ancien compagnon de Potsdam , comment *Cintas* s'est accommodé avec *Pyrrhus*. C'est , premièrement , que *Pyrrhus* fit un opéra de ma tragédie de *Mérope* , et me l'envoya ; c'est qu'ensuite il eut la bonté de m'offrir sa clef qui n'est pas celle du paradis , et toutes ses faveurs qui ne conviennent plus à mon âge ; c'est qu'une de

— 1758. ses sœurs , qui m'a toujours conservé ses bontés , a été le lien de ce petit commerce qui se renouvelle quelquefois entre le héros-poète - philosophe - guerrier - malin - singulier-brillant - fier - modeste , &c. et le suisse *Cinéas* retiré du monde. Vous devriez bien venir faire quelque tour dans nos retraites , soit de Laufane , soit des Délices : nos conversations pourraient être amusantes. Il n'y a point de plus bel aspect dans le monde que celui de ma maison de Laufane. Figurez-vous quinze croisées de face en cintre , un canal de douze grandes lieues , une terrasse qui domine sur cent jardins , ce même lac qui présente un vaste miroir au bout de ces jardins , les campagnes de la Savoie au-delà du lac , couronnées des Alpes qui s'élèvent jusqu'au ciel en amphithéâtre , enfin , une maison où je ne suis incommodé que des mouches au milieu des plus rigoureux hivers. Madame *Denis* l'a ornée avec le goût d'une parisienne. Nous y faisons beaucoup meilleure chère que *Pyrrhus* ; mais il faudrait un estomac : c'est un point sans lequel il est difficile aux *Pyrrhus* et aux *Cinéas* d'être heureux. Nous répétâmes hier une tragédie ; si vous voulez un rôle , vous n'avez qu'à venir. C'est ainsi que nous oublions les querelles des rois et celles des gens de lettres , les unes affreuses , les autres ridicules.

On

On nous a donné la nouvelle prématurée d'une bataille entre M. le maréchal de *Richelieu* et M. le prince de *Brunswick*. Il est vrai que j'ai gagné aux échecs une cinquantaine de pistoles à ce prince ; mais on peut perdre aux échecs , et gagner à un jeu où l'on a pour seconds trente mille baïonnettes. Je conviens avec vous que le roi de Prusse a la vue basse et la tête vive ; mais il a le premier des talens au jeu qu'il joue , la célérité. Le fonds de son armée a été discipliné pendant plus de quarante ans. Songez comment doivent combattre des machines régulières , vigoureuses , aguerries , qui voient leur roi tous les jours , qui sont connues de lui , et qu'il exhorte , chapeau bas , à faire leur devoir. Souvenez - vous comme ces drôles-là font le pas de côté et le pas redoublé , comme ils escamotent les cartouches en chargeant , comme ils tirent six à sept coups par minute. Enfin , leur maître croyait tout perdu , il y a trois mois ; il voulait mourir ; il me faisait ses adieux en vers et en prose , et le voilà qui , par sa célérité et par la discipline de ses soldats , gagne deux grandes batailles en un mois , court aux Français , vole aux Autrichiens , reprend Breslau , a plus de quarante mille prisonniers , et fait des épigrammes. Nous verrons comment finira cette sanglante tragédie , si vive et

*Corresp. générale.* Tome VI. \* G



— si compliquée. Heureux qui regarde d'un œil  
1758, tranquille tous ces grands événemens du meilleur des mondes possibles.

Je n'ai point encore tiré au clair l'aventure de l'abbé de *Prades*. On l'a dit pendu, mais la renommée ne fait souvent ce qu'elle dit. Je serais fâché que le roi de Prusse fit pendre ses lecteurs. Vous ne me dites rien de M. *Duverney*: vous ne me dites rien de vous. Je vous embrasse bien tendrement, et j'ai une terrible envie de vous voir.

*Le suisse V.*

## L E T T R E   X X X I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Laufane, 22 de janvier.

J'AI reçu votre lettre du 13, mon cher et respectable ami; mais rien de M. de *Choiseul*. J'ai présumé, par ce que vous me dites, qu'il s'agissait d'obtenir un congé pour monsieur son fils blessé et prisonnier. Je doute fort que le roi de Prusse voulût, à ma chétive recommandation, s'écarter des idées qu'il s'est prescrites, et je suis d'autant moins à portée de lui demander une pareille grâce pour M. de *Choiseul*, que je lui écrivis, il y a huit

jours, en faveur d'un gènevois qui est dans le même cas, et qui, probablement, restera estropié à Mersbourg. 1758.

Mais le roi de Prusse a une sœur qui doit avoir quelque crédit auprès de lui, et à qui je puis tout demander. Je lui ai écrit de la manière la plus pressante, et je lui ai recommandé M. le marquis de *Choiseul* comme je le dois. Ne doutez pas qu'elle n'en écrive au roi son frère : il ne doit lui rien refuser. Je crois que le roi de Prusse peut s'amuser actuellement à faire des grâces ; il n'y a pas moyen de se battre avec six pieds de neige : aussi Schwednitz n'est pas pris, mais j'ai toujours grand'peur que M. de *Richelieu* ne se trouve entre les Hanovriens et les Prussiens. On se moque de tout cela dans votre Paris, et, pourvu que les rentes de l'hôtel de ville soient payées, et qu'on ait quelques spectacles, on se soucie fort peu que les armées périssent. La chose peut pourtant devenir sérieuse, et vos libarites peuvent un jour gémir.

Pour moi, mon cher ange, qui ne m'occupe que des siècles passés, je ne crois pas devoir cette année m'exposer au refus de la médaille. Qui diable a imaginé cette médaille ? On ne l'aurait pas donnée à l'auteur de *Britannicus* qui n'eut que cinq représentations,

— 1758. et on l'aurait donnée à l'auteur de Régulus !  
 Fi donc ! il n'y a de médailles que celles que la postérité donne. Il faut un ami comme vous pour le temps présent, et de beaux vers pour l'avenir ; mais je suis plus sensible à votre amitié qu'aux vains applaudissemens de quelques connaisseurs obscurs qui pourront dire dans cent ans : Vraiment ce drôle-là avait quelques talens.

Mille respects à madame d'Argental et à tout ange.

## LETTRE XXXIII.

A MADAME DE FONTAINE, à Paris.

Lausanne, 26 de janvier.

**J**E reçois votre lettre du 19, ma chère nièce, et je me flatte que vous aurez la bonté de m'accuser la réception de celles que je vous ai envoyées par M. d'Alembert. Il faut d'abord que je justifie M. Constant que vous appelez *gros suisse*. Il n'est ni suisse ni gros. Nous autres lausannois, qui jouons la comédie, nous sommes du pays roman, et point suisses. Il envoya, avant de partir, chercher la boîte chez madame de Fontaine. On alla chez la fermière générale

qui envoya promener le courier , et qui dit qu'elle n'envoyait jamais rien à Laufane. 1758.

On peint, il est vrai, la charpente de mon visage ; mais c'est à condition que vous le copierez. Votre sœur attend l'habit d'*Idamé* avec plus d'impatience que je n'attends ceux de *Narbas* et de *Zamti*. Si elle avait bien fait, elle se serait habillée à sa fantaisie, sans suivre la fantaisie des autres, et sans vous donner tant de peines. Pour moi, avec sept ou huit aunes d'étoffe de Lyon, j'aurais très-bien arrangé mes guenilles de vieux bon homme : je n'aime à imiter ni le jeu, ni le style, ni la manière de se mettre ; chacun a son goût, bon ou mauvais. Madame *Denis* a cru qu'on ne pouvait avoir une jarretière bien faite, sans la faire venir de Paris, à grands frais : elle voulait que je fisse faire mon jardin des Délices à Paris ; mais, comme ce jardin est pour moi, j'ai été mon jardinier, et je m'en trouve très-bien. Vous en jugerez, s'il vous plaît. J'aurais tout aussi-bien été mon tailleur, et je voudrais que vous pussiez en juger. Toutes ces dépenses répétées ruinent quand on a acheté, réparé, raccommode, meublé une maison spacieuse, et qu'on l'embellit ; mais il ne faut pas y prendre garde : il ne faut songer qu'à la bonté que vous avez d'entrer dans ces misères.

1758. Je ne crois pas que l'abbé de *Prades* soit à Breßlau, et je crois encore moins qu'on le fouette avec un écriteau au dos : car, s'il avait au dos cette belle devise, ce serait sur l'écriteau qu'on frapperait. Peut-être le fouette-t-on sur le cu, mais cela est sujet à des inconvéniens : les théologiens disent que cette façon peut occasionner ce qu'ils appellent des pollutions. Je crois encore moins qu'on ait exigé à Paris des cartons pour l'article *Genève* : la cour se soucie peu de nos hérétiques, et d'ailleurs il n'est pas possible d'aller proposer un carton à tous les souscripteurs qui ont reçu le livre. Il n'y a pas quatre lecteurs qui l'achètent sans avoir souscrit.

Je ne crois pas non plus que M. le maréchal de *Richelieu* soit disgrâcié ; il n'a point perdu la bataille de Rosbac ; il a passé l'Aller, il a fait reculer les Hanovriens, il a fait de son mieux : on ne doit punir que la mauvaise volonté, et le roi est toujours juste.

Je ne crois point encore qu'il faille vingt ans pour détromper le public sur une très-mauvaise pièce ; mais je crois fermement que le public d'aujourd'hui ne vaut pas la peine qu'on travaille pour lui, en quelque genre que ce puisse être.

Voilà, ma chère nièce, tout ce que je crois, et tout ce que je ne crois pas. Je vous ai ouvert

le fond de mon cœur. Si vous avez quelque chose à croire dans ce monde, croyez que ce cœur est à vous. Vous ne me dites point si vous continuez à vous frotter circulairement avec de l'artanit, si vous mangez, si vous digérez, si vous êtes agréablement logée. Il faut, s'il vous plaît, que vous m'instruisiez de votre manière d'exister, car mon être s'intéresse tendrement au vôtre.

Savez-vous si c'est à Paris qu'on élève le prince de Parme, ou si l'abbé de *Condillac* va à Parme lui apprendre à raisonner? savez-vous quand il part? seriez-vous femme à lui persuader de prendre sa route par Genève et par Turin? S'il fait ce voyage cet hiver, nous le recevrons à Lausanne, nous le mènerions aux Délices, et de là nous le guinderions par le mont Cénis à Turin, de Turin dans le Milanais, et du Milanais dans le Parmesan.

Portez-vous bien, et aimez-nous.

1758.

## L E T T R E X X X I V.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Laufane, le 3 de février.

**M**ON adorable gouverneur, béni soit le fleur *Légier* et ses conforls, et les mauvais vers, et la sottise, puisque tout cela m'attire tant de bontés de votre part. Soyez bien sûr que je ne suis sensible qu'aux marques généreuses de votre amitié, et point du tout à ces platitudes moitié franc-comtoises et moitié lotharingiennes. La nation des petits collets et des petits beaux esprits de province, a été oubliée par M. de *Réaumur* dans l'histoire des insectes, ainsi ne prenons pas garde à leur existence.

J'étais fort malade quand on me régala de ces beaux vers dignes d'une académie de... Madame *Denis* les renvoya à Toul, bien cachetés; elle est aussi sensible que moi à la mention que vous voulez bien faire d'elle: vous l'aimeriez davantage si vous l'aviez vue jouer avant-hier dans une tragédie nouvelle, sur un très-joli théâtre, avec de très-bons acteurs dont j'étais le plus médiocre. Je ne me tirai pourtant pas mal du rôle de vieillard,

attendu que malheureusement je le joue d'après nature. J'aurais bien voulu que monsieur le gouverneur de Toul nous eût honorés de sa présence réelle. 1758.

Les infamies et les persécutions dont on a affublé nos philosophes *Diderot* et d'*Alembert* me tiennent plus au cœur que les beaux vers de M. l'abbé *Légier*. Je persiste toujours dans mon idée qu'il faut déclarer qu'on renonce unanimement à l'*Encyclopédie* jusqu'à ce qu'on soit assuré d'une honnête liberté, et d'un peu de protection. Trois mille souscripteurs se joindront à eux ; ils crieront comme des aveugles ; et le cri public est la plus infailible des intrigues et la meilleure des protections.

Vous avez vu , sans doute , que notre ami d'*Alembert* appelé *O* , a , dans l'article *Genève* , loué beaucoup cette Eglise calviniste de n'être pas chrétienne ; vous savez que ces prêtres en ont été très-ébaubis , et qu'ils ont fait une belle profession de foi dans laquelle ils résument , pour somme totale , qu'ils ont de la vénération pour *Jésu* , et qu'ils croient en DIEU. Leurs voisins leur reprochent à présent d'avoir autrefois brûlé *Servet* , et d'aller aujourd'hui plus loin que *Servet* : c'est un bon article pour l'histoire des contradictions de ce monde.

Voici le champ de l'histoire des meurtres qui va se rouvrir. M. le comte de *Clermont*



— aura une armée terriblement délabrée ; son  
1758. bifaïeul y eût été bien empêché. Qu'aurait  
dit *Louis XIV*, s'il avait vu un marquis de  
Brandebourg résister mieux que lui aux trois  
quarts de l'Europe ? Heureux qui voit du port  
tous ces orages !

Je vais planter aux Délices ; de là , je reviens  
à Laufane pour nos spectacles ; cela est plus  
sensé que d'aller en Allemagne. Je ne regrette  
aucun roi , aucun prince , mais je regrette fort  
le gouverneur de Toul , pour qui je suis péné-  
tré de la plus tendre et de la plus respectueuse  
reconnaissance , et à qui je serai attaché toute  
ma vie.

## LETTRE XXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Laufane, 5 de février.

**J**E me flatte , mon divin ange , que M. le  
comte de *Choiseul* a reçu ma lettre ; je lui fais  
mon compliment , et surtout au prince *Henri*  
qui a prévenu sa sœur : c'était à qui des deux  
ferait une action honnête. Ce *Henri* est très-  
aimable ; ce n'est pas *Henri IV* , mais il a des  
grâces , des talens , de la douceur ; et c'est lui  
qui était à la tête de cinq bataillons devant

qui toute votre armée prit la poudre d'escampette, le 5 de novembre; journée qui a changé la destinée de l'Allemagne. Je reconnais bien mes chers compatriotes à l'enthousiasme où ils sont à présent pour le roi de Prusse, qu'ils regardaient comme *Mandrin*, il y a cinq ou six mois. Les Parisiens passent leur temps à élever des statues et à les briser; ils se divertissent à siffler et à battre des mains; et, avec bien moins d'esprit que les Athéniens, ils en ont tous les défauts, et sont encore plus excessifs.

Je m'affirmais tous les jours dans l'opinion qu'il ne faut pas perdre un demi-quart d'heure de sommeil pour leur plaire. La persécution excitée contre l'*Encyclopédie* achève de me rendre mon lac délicieux; je goûte le plaisir d'être mieux logé que les trois quarts de vos importants, et d'être entièrement libre: si j'avais été à la tête de l'*Encyclopédie*, je serais venu où je suis; jugez si j'y dois rester. La littérature est un brigandage; le théâtre est une arène où on est livré aux bêtes; et une médaille pour deux succès, qui d'ordinaire sont deux exemples de mauvais goût, n'est qu'une sottise de plus. Les fous de la cour portaient autrefois des médailles, c'est apparemment celles-là qu'on donnera.

Nos médailles sont ici d'excellens soupers;

---

 1758.

— nous n'avons point de cabales : on regarde  
 1758. comme une très-grande faveur d'être admis  
 à nos spectacles. Les habits sont magnifiques,  
 nos acteurs ne sont pas mauvais. Madame  
*Denis* est devenue supérieure dans les rôles  
 de mère ; je ne suis pas mauvais pour les  
 vieux fous : nous ne pouvons commencer que  
 dans quinze jours , parce que nous avons  
 eu des malades : voilà l'état des choses. Je  
 suis très-touché de l'état de madame d'*Argental* ;  
 il faut qu'elle vienne à Epidaure consulter  
*Esculape*. Madame d'*Epinai* a obtenu des nerfs ;  
 madame de *Muy* a été guérie , ma nièce  
*Fontaine* a été tirée de la mort. Il faut aller à  
 Lyon voir son oncle ; de là , dans une terre  
 qui est à M. de *Mondorge* ou à son frère ; et,  
 de cette terre , aux Délices.

Je vous prie de dire à M. le chevalier de  
*Chauvelin* que je lui souhaite quelque étisie ;  
 quelque marasme , quelque atrophie , afin  
 qu'il prenne son chemin par Genève , quand  
 il retournera à *Turin*.

Mais qu'est devenue la maison de votre fille ?  
 Que ne demandez-vous un remboursement  
 sur Hanovre ou sur Clèves ?

Comment vont vos affaires de Cadix ? ne  
 recevez-vous pas quelques débris de temps en  
 temps ? Vivez heureux , mon cher ange ; ce  
 sont les vœux du plus maigre suisse des Treize-  
 Cantons.

## L E T T R E X X X V I.

1758.

A U M E M E.

A Lausanne, ce 9 de février.

A VEZ-VOUS, lisez-vous l'*Encyclopédie* ; mon cher ange ? savez-vous les tracasseries, les tribulations qu'elle essuie ? J'ai retiré mes enjeux, et j'ai mandé à M. *Diderot* de me renvoyer les articles et les papiers concernant cet ouvrage, et j'ai pris la liberté de stipuler qu'il renverrait chez vous les papiers cachetés ; vous me le permettrez ; sans doute : ce n'est plus la peine de travailler pour une entreprise qui va cesser d'être utile, et qui est traversée de tous côtés. Si *Diderot*, qui est entouré de sacs comme *Perrin Dandin*, et qui est accablé du fardeau, oubliait mes paperasses ; j'ose vous supplier de vouloir bien envoyer chez lui, rue Taranne, quand vous serez à la comédie.

Nous allons, nous autres Suisses, jouer *Fanime* et la *Femme qui a raison*. Je pense qu'il faut différer long-temps pour le tripot de Paris, et laisser dégorger *Iphigénie* en Crimée ; Par ma foi, vous autres Parisiens, vous n'avez pas le sens commun ; *Luc* n'en a pas davantage d'avoir commencé cette horrible guerre

— qui lui a donné, à la vérité, de la gloire,  
 4758. mais qui le rend très-malheureux, lui et onze  
 ou douze cents mille hommes ses semblables,  
 s'il y a quelque chose de semblable à *Luc*. Je  
 ne vois que folie et bêtise. *Interim, vale.*  
 Heureux qui digère tranquillement. Comment  
 va la fanté de madame d'Argental?

## L E T T R E   X X X V I I .

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Laufane, 13 de février.

J E reçois, Monsieur, une réponse à la lettre  
 que j'eus l'honneur de vous écrire hier.  
 Votre bonté m'avait prévenu. Je ne savais pas  
 que vous eussiez déjà reçu le fatras énorme  
 dont vous voulez bien charger les tablettes  
 de votre bibliothèque. Il y a là bien des inu-  
 tilités; mais, si on se réduisait à l'utile,  
 l'*Encyclopédie* même n'aurait pas tant de  
 volumes. Il y a d'excellens articles; et celui  
 de *Génie* n'est pas le moindre. Si vous étiez  
 encore dans les gardes, n'est-il pas vrai que  
 vous auriez arrêté ce père *Chapelain* qui  
 prêche comme l'autre *Chapelain* faisait des  
 vers, et qui a l'insolence de condamner,  
 devant le roi, un livre muni du sceau du roi?  
 Ces marauds-là ont peut-être raison de crier

contre la vérité , et de sonner l'alarme quand leur ennemi est aux portes ; mais on n'a pas raison de souffrir leurs impertinentes et punissables clameurs. 1758.

Voilà le temps où tous les philosophes devraient se réunir. Les fanatiques et les fripons forment de gros bataillons , et les philosophes dispersés se laissent battre en détail : on les égorge un à un ; et , pendant qu'ils sont sous le couteau , ils se brouillent ensemble , et prêtent des armes à l'ennemi commun. D'*Alembert* fait bien de quitter, et les autres font lâchement de continuer. Si vous avez du crédit sur *Diderot* et consors , vous ferez une action de grand général de les engager à se joindre tous , à marcher ferré , à demander justice , et à ne reprendre l'ouvrage que quand ils auront obtenu ce qu'on leur doit , justice et liberté honnête. Il est infame de travailler à un tel ouvrage comme on rame aux galères. Il me semble que les exhortations d'un homme comme vous doivent avoir du poids : c'est à vous de donner du cœur aux lâches.

Vous pensez comme il faut d'*Iphigénie* en Crimée ; mais ce n'est pas la première fois que les badauds de Paris se sont trompés , et ce ne sera pas la dernière.

Vous persistez donc dans le goût de la physique ; c'est un amusement pour toute la vie.

— Vous êtes-vous fait un cabinet d'histoire  
 1758. naturelle ? Si vous avez commencé , vous ne finirez jamais. Pour moi , j'y ai renoncé , et en voici la raison : un jour , en soufflant mon feu , je me mis à songer pourquoi du bois se fait de la flamme ; personne ne me l'a pu dire , et j'ai trouvé qu'il n'y a point d'expérience de physique qui approche de celle-là. J'ai planté des arbres , et je veux mourir si je fais comment ils croissent. Vous avez eu la bonté de faire des enfans , et vous ne savez pas comment. Je me le tiens pour dit , je renonce à être scrutateur : d'ailleurs , je ne vois guère que charlatanisme ; et , excepté les découvertes de *Newton* et de deux ou trois autres , tout est système absurde ; l'histoire de *Gargantua* vaut mieux.

Maphysique est réduite à planter des pêchers à l'abri du vent du Nord. C'est encore une belle invention que les poêles dans les antichambres ; j'ai eu des mouches dans mon cabinet tout l'hiver. Un bon cuisinier est encore un brave physicien ; cela est rare à Lausanne. Plût à Dieu que le mien pût vous servir de nos grosses truites , et que je fusse assez heureux pour philosopher avec vous , le long de mon beau lac de Lausanne à Genève.

Recevez les tendres respects du vieux suisse  
 V.

LETTRE

## L E T T R E   X X X V I I I .

1758.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Laufane, 25 de février.

**I**L ne s'agit point, mon cher et respectable ami, des articles qu'on m'avait demandés pour le huitième tome de l'*Encyclopédie*, ils sont à présent entre les mains de d'*Alembert* : il s'agit de papiers que *Diderot* a entre ses mains, au sujet de l'article *Genève*, et des *Kakouacs*.

Il faut que mon ame soit bien à son aise pour retravailler à Fanime, dans la multiplicité de mes occupations et de mes maladies. Nous la jouâmes hier, et avec un nouveau succès. Je jouais *Mohadar*; nous étions tous habillés comme les maîtres de l'univers. Je vous avertis que je jouai le bon homme de père mieux que *Sarrazin* : ce n'est point vanité, c'est vérité. Quand je dis mieux, j'entends si bien que je ne voudrais pas de *Sarrazin* pour mon sacristain. J'avais de la colère et des larmes; et une voix tantôt forte; tantôt tremblante; et des attitudes ! et un bonnet ! non, jamais il n'y eut de si beau bonnet. Mais je veux encore donner quelques

Corresp. générale.    Tome VI.    \* H



— coups de rabot à mon loisir, si DIEU me prête  
1758. vie.

Oui, vous êtes des fibarites, fort au-dessous des Athéniens, dans le siècle présent. La décadence est arrivée chez vous beaucoup plutôt que chez eux; mais vous leur ressemblez dans votre inconstance: vous traitiez le roi de Prusse de *Mandrin*, il y a six mois; aujourd'hui c'est *Alexandre*. Dieu vous bénisse; *Alexandre* n'a point fui dix lieues à Molvitz, et n'a point croché les armoires de *Darius*, pour avoir un prétexte de prendre l'argent du pays. Peut-être *Alexandre* aurait récompensé Iphigénie en Crimée, comme il récompensa *Chérile*.

Je vous remercie, mon divin ange, de ce que vous faites pour ces *Douglas*. C'est vous qui ne démentez jamais votre caractère, et qui êtes toujours bienfaisant. Voulez-vous bien faire mes complimens à M. de *Chauvelin*? Je suis toujours fâché qu'il s'en retourne par Lyon; M. l'abbé de *Bernis* trouverait fort bon qu'il passât par les *Délices*. J'ai reçu trois lettres de lui, dans lesquelles il me marque toujours la même amitié. Madame de *Pompadour* a toujours la même bonté pour moi. Il est vrai qu'il y a toujours quelques bigots qui me voient de travers, et que le roi a toujours sur le cœur ma chambellanerie; mais je n'en suis

pas moins content dans la retraite que j'ai choisie. Je n'aime point votre pays dans lequel on n'a de considération qu'autant qu'on a acheté un *office*, et où il faut être janséniste ou moliniste pour avoir des appuis. J'aime un pays où les souverains viennent souper chez moi. Si vous aviez vu hier Fanime, vous auriez cabalé pour me faire avoir la médaille. Mais qui donc jouera *Enide*? Si c'est la *Gauffin*, elle a les fesses trop avalées, et elle est trop monotone. Madame d'*Hermences* l'a très-bien jouée. Et que dirons-nous de la belle-fille du marquis de *Langalerie*, belle comme le jour? et elle devient actrice, son mari se forme, tout le monde joue avec chaleur. Vos acteurs de Paris sont à la glace: Nous eûmes après Fanime des rafraîchissemens pour toute la salle; ensuite le très-joli opéra des *Troqueurs*, et puis un grand souper. C'est ainsi que l'hiver se passe: cela vaut bien l'empire de madame *Geoffrin*, &c.

Il faut ajouter à ma lettre que la déclaration des prêtres de Genève justifie entièrement d'*Alembert*. Ils ne disent point que l'enfer soit éternel, mais qu'il y a dans l'*Ecriture* des menaces de peines éternelles: ils ne disent point *Jésus* égal à DIEU le père; ils ne l'adorent point; ils disent qu'ils ont pour

— lui plus que du respect ; ils veulent apparem-  
1758. ment dire du goût. Ils se déclarent , en un  
mot , chrétiens déistes.

## L E T T R E   X X X I X .

A M. D E C I D E V I L L E .

A Laufane , le 3 de mars.

**J**e reçois de vous , mon cher et ancien ami ,  
deux lettres charmantes , vers et prose , tout  
me rappelle la bonté de votre cœur et les  
grâces de votre esprit. J'aime mieux vous dire  
bien vite , et tout simplement , combien j'en  
suis touché , que d'attendre l'inspiration et  
le moment heureux de faire des vers , pour  
vous remercier dignement. D'ailleurs je suis  
plongé dans les détails de l'histoire , attendu  
qu'on va réimprimer cette Histoire générale , ce  
portrait des sottises et des horreurs du genre-  
humain pendant huit à neuf siècles.

Un peu d'hisfrionage partage encore mon  
temps. Nous avons joué une pièce nouvelle  
sur un très-joli théâtre ; madame *Denis* a été  
applaudie comme mademoiselle *Clairon* , et  
elle l'aurait été de même à Paris. Je vous  
avertis , sans vanité , que je suis le meilleur

vieux fou qu'il y ait dans aucune troupe. Croyez que vous auriez été bien surpris, si vous aviez vu, sur le bord de notre lac, une tragédie nouvelle très-bien jouée, très-bien sentie, très-bien jugée, suivie de danses exécutées à merveille, et d'un opéra-buffa, encore mieux exécuté; le tout par de belles femmes, par des jeunes gens bien faits, qui ont de l'esprit, et devant une assemblée qui a du goût. Les acteurs se sont formés en un an; ce sont des fruits que les Alpes et le mont Jura n'avaient point encore portés. *César* ne prévoyait pas, quand il vint ravager ce petit coin de terre, qu'il y aurait un jour plus d'esprit qu'à Rome.

Comptez que les Iphigénie, les Astarbé, ne nous épouvantent pas, et que notre pays roman n'est pas à dédaigner. Je suis malheureusement obligé de quitter tout cela, pour aller faire, quelques jours, le métier de jardinier aux Délices. Chacun a son Launay. Je cours du théâtre à mes plans, à mes vignes, à mes tulipes; et de là je reviens au théâtre, du théâtre à l'histoire, et de tout cela à votre amitié, qui est la première des consolations.

Les vers du roi de Prusse, dont vous me parlez, étaient fourrés dans une lettre qu'il m'écrivit trois jours avant la journée de Rosbac. La date rend les vers très-beaux. Je

1758.

— 1758; lui avais gardé le secret ; mais il a donné lui-même des copies ; et vous savez que les rois, qui sont les maîtres du bien d'autrui , sont aussi les maîtres du leur. Ce diable d'homme est, sans contredit , celui de tous les rois qui fait le plus de vers , et qui donne le plus de batailles. Nous verrons comment le tout finira.

La canaille de vos convulsionnaires est, sans doute , digne des petites-maisons ; mais il y a eu des corps , des ordres qui mériteraient d'y être admis. Il faut toujours qu'il y ait en France quelque maladie épidémique, et très-souvent elle tombe sur les cervelles ; si la guerre continue , elle tombera sur les bourses , j'entends *supra loculos*.

Vous ne me dites rien du grand abbé ; on parlait d'un voyage qu'il devait faire au pays roman ; mais il n'osera , ni vous non plus. Je vous embrasse avec bien de la tendresse et des regrets.

## L E T T R E X L.

1758.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Laufane , 7 de mars.

**M**ON cher ange , êtes-vous couché sur le testament de M. le cardinal de *Tencin* ? a-t-il laissé quelque chose à son *Gouffaut* ? viendrez-vous à Lyon discuter la succession ? Ce serait-là une belle occasion pour madame d'*Argental* de venir consulter *Tronchin* ; nous ferions un feu de joie aux Délices , non pas pour la mort de l'oncle , mais pour le joyeux avènement du neveu. J'ai perdu , dans cet oncle , un homme qui , depuis trois mois , s'était lié avec moi de la manière la plus intime et la plus extraordinaire ; mais il n'y a pas moyen de vous dire comment.

Il suffit que tout le monde nous redemande l'âme , et que nous la rejouons encore demain.

Je persiste , mon cher ange , à conseiller aux encyclopédistes de s'unir comme des frères , et d'être opiniâtres comme des prêtres ; de déclarer qu'ils abandonnent tout ; et de forcer le public à se mettre à leurs pieds.

Avez-vous vu le vainqueur de *Mahon* , qui

— ne devait pas aller sur le Véser ? est-il encore  
 1758. fâché contre moi , de ce que madame *Denis* étant très-malade des suites de cette ancienne cuisse , je ne l'ai pas abandonnée pour aller à Strasbourg dans l'anti chambre de monsieur le maréchal qui , en passant le nez haut au milieu des deux haies d'officiers , m'aurait demandé s'il y avait une bonne troupe dans la ville ? Ce ferait pour vous , mon cher ange , que je ferais cent lieues.

## L E T T R E X L I.

A U M E M E.

A Lausanne , 12 de mars.

**M**ON cher ange , je viens de lire un volume de lettres de mademoiselle *Aïssé* , écrites à une madame *Calendrin* de Genève. Cette cirassienné était plus naïve qu'une champenoise ; ce qui me plaît de ses lettres , c'est qu'elle vous aimait comme vous méritez d'être aimé. Elle parle souvent de vous comme j'en parle et comme j'en pense.

Vous dites donc que *Diderot* est un bon homme. Je le crois , car il est naïf. Plus il est bon homme , et plus je le plains d'être dépendant des libraires qui ne sont point du tout

bonnes

bonnes gens , et d'être en proie à la rage des ennemis de la philosophie. C'est une chose pitoyable que des associés de mérite ne soient ni maîtres de leur ouvrage , ni maîtres de leurs pensées ; aussi l'édifice est-il bâti moitié de marbre , moitié de boue. J'ai prié d'*Alembert* de vous donner les articles que j'avais ébauchés pour le huitième volume ; je vous supplie de vouloir bien me les renvoyer contresignés , ou de les donner à *Jean - Robert Tronchin* qui me les apportera à son retour. 1758.

J'avais toujours cru que *Diderot* et d'*Alembert* me demandaient de concert les articles dont on m'envoyait la liste ; je suis très-fâché que ces deux hommes nécessaires l'un à l'autre , soient défunis , et qu'ils ne s'entendent pas pour mettre le public à leurs pieds.

Pour moi , je me suis amusé à jouer *Fanime* et *Alzire*. Mademoiselle *Clairon* , je vous demande pardon , mais vous n'avez jamais bien joué la tirade du troisième acte :

*De l'hymen , de l'amour venge ici tous les droits ;  
Punis une coupable , et sois juste une fois.*

Pourquoi cela , Mademoiselle ? c'est que vous n'avez jamais lié les quatre vers de la fin , et appuyé sur le dernier : c'est le secret. Vous n'avez jamais bien joué l'endroit où l'*Alzire*

*Corresp. générale.*      Tome VI. \* I



— 1758. demande grâce à son mari pour son amant, et cela par la même raison. Vous êtes une actrice admirable, j'en conviens ; mais madame *Denis* a joué ces deux endroits mieux que vous. Et vous , vieux débagouleur de *Sarrazin*, vous n'avez jamais joué *Alvarès* comme moi, entendez-vous.

Mon divin ange , depuis cette maudite affaire de Rosbac , tout a été en décadence dans nos armées , comme dans les beaux arts à Paris. Je ne vois de tous côtés que sujets d'affliction et de honte. On dit pourtant que *M. Colardeau* est remonté sur son Astarbé ; je ne fais pas sur quoi nos généraux remonteront. Dieu nous soit en aide !

Comment se porte madame d'*Argental* ? quelles nouvelles sottises a-t-on faites ? quel nouveau mauvais livre avez-vous ? quelle nouvelle misère ? Si vous voyez ce bon *Diderot*, dites à ce pauvre esclave que je lui pardonne d'aussi bon cœur que je le plains.

## L E T T R E X L I I.

1758.

A M. L I N A N T. (\*)

A Laufane, le 12 de mars.

**Q**UAND je lis vos vers séduifans,  
 Je reffemble aux vieilles coquettes,  
 Qui n'ofant plus avoir d'amans,  
 Baiffent leurs yeux et leurs cornettes;  
 Mais fi quelque jeune galant  
 Parle d'amour en leur préfence,  
 Adieu fageffe ; adieu prudence,  
 La rage d'aimer leur reprend.

La rage des vers ne me reprend pas tout-à-fait, Monsieur ; je me contente de fentir le mérite des vôtres. Il eft plus aifé que vous ne le dites, de faire entendre raifon à mes fuiſſes de Laufane : il y a fuiſſes et fuiſſes ; ceux de Laufane différent plus des petits Cantons, que Paris des Bas-Bretons.

Je reviendrai aux Délices le plutôt que je pourrai, pour faire ma cour à madame d'Epinaï. Nem'oubliez pas auprès du grand philoſophe, votre pupille, &c.

(\*) Ce M. Linant n'eſt point de la famille d'un autre Linant, élève de M. de Voltaire.

1758.

## L E T T R E X L I I I .

A M. LE BARON DE ZURLAUBEN,

BRIGADIER D'INFANTERIE, ET CAPITAINE  
AU REGIMENT DES GARDES-SUISSSES.

A Laufane, le 14 de mars.

MONSIEUR,

**I**L y a long-temps que je respectais votre nom ; et votre histoire militaire des Suisses, en France, m'a inspiré pour votre personne l'estime qu'on ne peut lui refuser. Je conviens avec vous que *Benjamin de Rohan* était un grand et digne chef de parti. Il prenait de l'argent des Espagnols, superstitieux catholiques, pour faire révolter les calvinistes foudroyés de France ; il en prenait ensuite du roi de France, pour faire la paix. Il faisait toujours étaler une grande Bible sur une table dans tous les cabarets où il couchait ; d'ailleurs, entendant mieux que personne la manière dont on faisait la guerre dans ce temps-là. J'ai fait mention de lui dans une Histoire générale, au chapitre du ministère du cardinal de Richelieu ; mais je n'en ai parlé dans ce

tableau des malheurs de l'univers , qu'autant qu'on le peut d'un ambitieux subalterne qui n'a troublé qu'une petite province dans un coin du monde , et qui n'a pas réussi. Il aurait fait de plus grandes choses sur un plus grand théâtre , surtout s'il eût employé contre les ennemis de l'Etat le génie qu'il employa contre sa patrie. Les hommes qui n'ont pas changé le destin des Etats , n'ont aujourd'hui qu'une place bien médiocre dans les niches du temple de la gloire , où l'on trouve une foule prodigieuse de guerriers. On a tant célébré de grands-hommes , qu'il n'y a presque plus de grands-hommes. Cependant, Monsieur, si un homme de votre mérite gratifie le public d'une partie des mémoires du duc de Rohan sur la guerre de la Valteline , je me ferai un plaisir et un honneur d'obéir à vos ordres , supposé que je trouve par hasard quelque idée qui ne soit pas tout-à-fait indigne de vos peines et du service que vous rendez aux amateurs de l'histoire.

J'ai l'honneur d'être , &c.

1758.

## A U M E M E.

Aux Délices , près de Genève.

**V**ous me donnez, Monsieur, une extrême envie de vous obéir, mais vous ne pouvez me donner le talent de faire quelque chose d'heureux qui remplisse votre idée, et qui plaise au public et à vous. La langue française n'est guère propre aux inscriptions et aux épigraphes; cependant, si vous en voulez souffrir une médiocre à la tête d'un bon livre, et au bas du portrait du duc de *Rohan*, en voici une que je hasarde, uniquement pour obéir à vos ordres. Puisqu'il s'agit du petit pays et de la petite guerre de la *Valtelline*, ne trouvez pas mauvais que je trouve le théâtre petit; c'est assez que votre héros ne le soit pas.

Sur un plus grand théâtre il aurait dû paraître :

Il agit en héros, en sage il écrivit.

Il fut même un grand-homme en combattant son maître,

Et plus grand lorsqu'il le servit.

Vous voudriez, sans doute, de meilleurs vers, Monsieur, et moi aussi; mais il y a longtemps que j'ai renoncé à rimer. Une chose à

laquelle je sens que je ne renoncerais jamais ,  
 c'est aux sentimens d'estime que je vous dois , 1758.  
 et à l'envie de vous plaire. Pardonnez cette  
 courte prose et ces plats vers à un pauvre  
 malade. J'ai l'honneur d'être , &c.

## L E T T R E X L I V.

A M. L'ABBÉ AUBERT, à Paris.

Aux Délices , 22 de mars.

J E n'ai reçu , Monsieur , que depuis très-peu de jours , dans ma campagne où je suis de retour , la lettre pleine d'esprit et de grâces dont vous m'avez honoré , accompagnée de votre livre qui me rend encore votre lettre plus précieuse. Je ne fais quel contre-temps à pu retarder un présent si flatteur pour moi. J'ai lu vos fables avec tout le plaisir qu'on doit sentir , quand on voit la raison ornée des charmes de l'esprit. Il y en a quelques-unes qui respirent la philosophie la plus digne de l'homme. Celle du *Merle* , du *Patriarche* , des *Fourmis* sont de ce nombre. De telles fables sont du sublime écrit avec naïveté. Vous avez le mérite du style , celui de l'invention , dans un genre où tout paraissait avoir été dit. Je

— vous remercie et je vous félicite. Je donnerais  
1758. ici plus d'étendue à tous les sentimens que  
vous m'inspirez, si le mauvais état de ma santé  
me permettait les longues lettres ; je peux à  
peine dicter, mais je ne suis pas moins sen-  
sible à votre mérite et à votre présent.

J'ai l'honneur d'être, avec toute l'estime  
que je vous dois, &c.

## L E T T R E X L V.

A MADAME DE GRAFFIGNI.

Aux Délices, le 22 de mars.

**D**I E U conserve votre santé, Madame ! Je  
vous tiens ce propos parce que je suis revenu  
malade à ma retraite des Délices, et je sens  
que, sans la santé, on n'a ni plaisir, ni phi-  
losophie, ni idées.

Si j'étais capable de regretter Paris, je  
regretterais surtout de ne me pas trouver à la  
naissance de *la Fille d'Aristide* (\*), et de ne  
pas faire ma cour à madame sa mère. *Melpomène*  
et *Thalie* sont donc logées dans la même mai-  
son ? Vous dites que M. de *la Touche* connaît

(\*) Comédie de madame de Graffigni, représentée le 29  
avril 1758.

les livres, et très-peu le monde ; mais c'est le ———  
 connaître très-bien que de vivre avec vous. 1758.  
 Vous lui apprendrez comme le monde est fait,  
 et il verra en vous ce que le monde a de  
 meilleur. Vous le peindrez tous deux ; vous,  
 Madame, avec le pinceau de *Ménandre*, et lui,  
 avec ceux d'*Euripide* ; car vous voilà tous  
 deux grecs.

Vous avez voulu mettre un homme juste  
 sur le théâtre, il a fallu chercher dans l'an-  
 cienne Grèce : nous n'avons eu que *Louis XIII*  
 qui ait eu ce beau surnom ; DIEU fait comme  
 il le méritait. Ce titre de *juste* fut la définition  
 d'*Aristide*, et le sobriquet de *Louis XIII*.

Quant au très-aimable et très-brillant petit-  
 neveu du ministre plus grand que juste de  
*Louis le juste*, je vous félicite tous deux de ce  
 qu'il vient oublier avec vous les tracasseries  
 de la cour et de l'armée. Je ne puis pas me  
 vanter à vous de recevoir de ses lettres,  
 comme vous vous vantez de jouir des charmes  
 de sa conversation ; il m'a abandonné : c'est  
 depuis qu'il est allé guerroyer chez les Cimbres.  
 Il m'avait donné rendez-vous à Strasbourg ;  
 mais, précisément dans ce temps-là, une des  
 cuisses de ma nièce s'avisa de devenir aussi  
 grosse que son corps. Elle avait déjà été à la  
 mort de cette maladie : c'était une suite de la  
 belle peur que le roi de Prusse lui avait faite



1758. à Francfort. Si tous ceux à qui il a fait peur, avaient la cuisse enflée, il faudrait élargir bien des chausses. Je ne fais si M. le maréchal de *Richelieu* m'a trouvé un oncle trop tendre de ne lui pas sacrifier une cuisse pour le voyage de Strasbourg ; mais, depuis ce temps-là, il a eu la barbarie de ne me plus écrire.

Je me suis dépiqué avec le roi de Prusse qui est beaucoup plus régulier que lui ; mais je fens cependant que je ferais plus volontiers un voyage pour revoir mon héros français, que mon héros prussien.

Je voudrais bien, Madame, me trouver entre vous deux ; ma destinée ne le veut pas ; elle m'a fait suisse et jardinier. Jem'accommode très-bien de ces deux qualités. Heureux qui fait vivre dans la retraite ; cela n'est pas aisé aux grands de ce monde, mais cela est très-facile pour les petits.

Je me trouve fort bien, et je suis toujours, Madame, votre très-fidèle suisse, *Voltaire*.

## L E T T R E X L V I.

1758.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON,

*Qui avait envoyé à l'auteur son motet français :*

Les Israélites sur la montagne d'Oreb.

Mars.

**M**ON cher évêque (\*), j'ai été enchanté de votre souvenir, et de votre beau mandement israélite : on ne peut pas mieux demander à boire : c'est dommage que *Moïse* n'ait donné à boire que de l'eau à ces pauvres gens ; mais je me flatte que vous ferez, pour Pâques prochain, au moins une noce de Cana. Ce miracle est au-dessus de l'autre ; et rien ne vous manquera plus, quand vous aurez apaisé la soif des buveurs de l'ancien et du nouveau Testament. Franchement, votre petit ouvrage est très-bien fait et très-lyrique. *Mondonville* doit vous avoir beaucoup d'obligation ; et j'ai plus de soif de vous revoir que vous n'avez de venir à mes petites Délices ; mais ce n'est pas aux Délices qu'il fallait venir, c'est

(\*) On l'appelait l'évêque de Montrouge, parce qu'il était souvent au château de M. le duc de la Vallière, à Montrouge.

1758. à Laufane. Madame *Denis* y a la même réputation que mademoiselle *Clairon* a dans votre pays. Vous seriez assez étonné de voir des pièces nouvelles en Suisse, et mieux jouées, en général, qu'elles ne le seraient à Paris : c'est à quoi nous avons passé notre hiver, pour nous dépiquer du malheur de nos armées. Nous vous aurions très-bien logé; nous vous aurions fait manger force gélinotes et de grosses truites; nous vous aurions crevé, et *M. Tronchin* vous aurait guéri; mais vous n'êtes pas un prêtre à faire une mission chez nous autres hérétiques; jamais votre zèle ne fera assez grand pour venir sur notre beau lac de Genève. Je vous avertis pourtant qu'il y a de très-jolies femmes à convertir dans Laufane. Madame *Denis* se souvient toujours de vous avec bien de l'amitié, et n'en compte pas sur vous davantage. Vous nous écrivez une fois en cinq ans; nous reconnaissons-là les mœurs de Paris : encore est-ce beaucoup que, dans vos dissipations, vous vous soyez ressouvenu de vos amis, qui ne vous oublient jamais, et qui savent, autant que vos parisiennes, combien vous êtes aimable. Nous ne regrettons pas beaucoup de choses, mais nous regrettons toujours le très-aimable et très-volage évêque de Montrouge.

## L E T T R E X L V I I.

1758.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, à Paris,

Aux Délices, 4 d'avril.

**M**ON cher et respectable ami, je ne devrais être étonné de rien à mon âge. Je le suis pourtant de ce testament. Je fais, à n'en pouvoir douter, que le testateur (\*) était l'homme du sacré collège qui avait le plus d'argent comptant. Il y a sept ou huit ans que l'homme de confiance, dont vous me parlez, lui sauva cinq cents mille livres qui étaient en dépôt chez un homme d'affaires dont le nom ne me revient pas; c'est celui qui se coupa la gorge pour faire banqueroute, ou qui fit croire qu'il se l'était coupée. On eut le temps de retirer les cinq cents mille livres avant cette belle aventure.

Certainement, si madame de Groslès ne se retire pas à Grenoble, si elle reste à Lyon, l'homme de confiance sera l'homme le plus propre à vous servir; et vous croyez bien, mon cher ange, que je ne manquerai pas à l'encourager, quoiqu'un homme qui vous a vu et qui vous connaît, n'ait assurément nul besoin d'aiguillon pour s'intéresser à vous.

(\*) Le cardinal de Tencin.

— Je suis charmé, que M. le maréchal de  
 1758. *Richelieu* ait exigé du cardinal, votre oncle, l'action honnête qu'il fit quand il vous assura une partie de sa pension ; mais s'il faut toujours envoyer de nouvelles armées se fondre en Allemagne, il est à craindre qu'à la fin les pensions ne soient mal payées. Heureux ceux dont la fortune est indépendante. Je ne reviens point de votre singulière aventure de cette maison dans une île que les Anglais ont brûlée. Il faut au moins que, par un dédommagement très-légitime, la pension vous soit payée exactement.

Je ne fais si M. le maréchal de *Richelieu* a beaucoup de crédit à la cour ; je crois que vous le voyez souvent. Je ne suis pas trop content de lui. Je vous ai déjà dit qu'il s'était figuré que je devais courir à Strasbourg pour le voir à son passage, lorsqu'il alla commander cette malheureuse armée. Madame *Denis* était alors très-malade ; elle avait la fièvre. Vous vous souvenez que le roi de Prusse lui avait fait enfler une cuisse, il y a cinq ans ; cette cuisse renflait encore. Les maux que les rois causent n'ont point de fin. M. de *Richelieu* a trouvé mauvais apparemment que je ne lui aye pas sacrifié une cuisse de nièce. Il ne m'a point écrit, et le bon de l'affaire est que le roi de Prusse m'écrit souvent. Cependant

je veux toujours plus compter sur M. de Richelieu que sur un roi. Il est vrai que, dans mon agréable retraite, ni les monarques ni les généraux d'armées ne troublent guère mon repos. 1758.

Je suis toujours affligé que *Diderot*, d'*Alembert* et autres ne soient pas réunis, n'aient pas donné des lois, n'aient pas été libres, et je suis toujours indigné que l'*Encyclopédie* soit avilie et défigurée par mille articles ridicules, par mille déclamations d'écolier qui ne mériteraient pas de trouver place dans le *Mercur*. Voilà mes sentimens, et parbleu j'ai raison.

Mille tendres respects à tous les anges. Je vous embrasse tant que je peux.

## LETTRE XLVIII.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Aux Délices, près de Genève, le 20 d'avril.

MONSIEUR,

Je me console du retardement des instructions que votre Excellence veut bien m'envoyer, dans l'espérance qu'elles n'en seront que plus amples et plus détaillées. La création

— de *Pierre le grand* devient chaque jour plus  
 1758. digne de l'attention de la postérité. Tout ce  
 qu'il a créé se perfectionne sous l'empire de  
 son auguste fille l'impératrice, à qui je souhaite  
 une vie plus longue que celle du grand-homme  
 dont elle est née. Je me flatte, Monsieur, que  
 ceux qui sont chargés par votre Excellence du  
 soin de rédiger ces Mémoires n'oublieront  
 ni les belles campagnes contre les Turcs, ni  
 celles contre les Suédois, ni ce que votre  
 illustre nation fait aujourd'hui. Plus votre  
 empire sera bien connu, plus il sera respecté.  
 Il n'y a point d'exemple sur la terre d'une  
 nation qui soit devenue si considérable en  
 tout genre, en si peu de temps. Il ne vous a  
 fallu qu'un demi-siècle pour embrasser tous  
 les arts utiles et agréables. C'est surtout ce  
 prodige unique que je voudrais développer.  
 Je ne serai, Monsieur, que votre secrétaire  
 dans cette grande et noble entreprise. Je  
 ne doute pas que votre attachement pour  
 l'impératrice et pour votre patrie ne vous ait  
 porté à rassembler tout ce qui pourra contri-  
 buer à la gloire de l'une et de l'autre. La cul-  
 ture des terres, les manufactures, la marine,  
 les découvertes, la police publique, la disci-  
 pline militaire, les lois, les mœurs, les arts,  
 tout entre dans votre plan. Il ne doit man-  
 quer aucun fleuron à cette couronne. Je  
 consacrerai

consacrerai avec zèle les derniers jours de ma vie à mettre en œuvre ces monumens précieux, bien persuadé que la collection que je recevrai de vos bontés sera digne de celui qui me l'envoie, et répondra à la grandeur et à l'universalité de ses vues patriotiques. J'ai, &c.

1758

## LETTRE XLIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 8 de mai.

MON cher ange, il doit y avoir une petite caisse plate, qui contient quelque chose d'assez plat, à votre adresse, au bureau des coches de Dijon. Cette platitude est mon portrait. Un gros et gras fuisse, barbouilleur en pastel, qu'on m'avait vanté comme un *Raphaël*, me vint peindre à Lausanne, il y a six semaines, en bonnet de nuit et en robe de chambre. Je fis partir ma maigre effigie par le coche de Dijon ou par les voituriers. Une madame *Rameau*, commissionnaire de Dijon, s'est chargée de vous faire tenir ce barbouillage. Je vous demande pardon pour ma face de carême; mais non-seulement vous l'avez permis, vous l'avez ordonné; et j'obéis

Corresp. générale.

Tome VI. \* K



1758.

toujours tôt ou tard à mon cher ange. Est-il vrai que *la Fille d'Aristide* le juste, ait été aussi maltraitée par le parterre parisien, que son père le fut par les Athéniens? Cela n'est pas poli; heureusement vous aurez bientôt madame *du Bocage* qui revient, dit-on, avec une tragédie. Madame *Geoffrin* ne nous donnera-t-elle rien?

J'ignore ce qu'on fait sur mer et sur terre; il paraît que les chiens de la guerre, comme dit *Shakespeare*, cessent de mordre et même d'aboyer : les Anglais admirent cette expression. Je suis toujours émerveillé de ce qui se passe : celui que vous appeliez tous *Mandrin*, il y a deux ans, il y a un an, devient un homme supérieur à *Gustave-Adolphe* et à *Charles XII*, par les événemens. On sera réduit à faire la paix. Dieu nous doint cette douce humiliation ! Cependant nous avons une assez bonne troupe aux portes de Genève. La nièce et l'oncle vous baissent les ailes.

## L E T T R E L.

1758.

## A U M E M E.

Aux Délices, 15 de mai.

**J**E suis chargé, mon cher ange, de vous supplier encore de vouloir bien donner un petit coup d'aiguillon au rapporteur de mesfieurs de *Douglas* : je plains plus que jamais les plaideurs que les rapporteurs négligent. Il y a huit ans que, madame *Denis* et moi, nous sommes très-négligés dans une affaire plus grave que celle de MM. de *Douglas*. Mon émerveillement dure toujours que le fils de *Samuel* nous ait fait banqueroute fix mois après avoir pris notre argent, et qu'il ait trouvé le secret de fricasser huit millions obscurément et sans plaisir. Votre premier président, son beau-frère, ne ferait-il pas, entre nous, un peu engagé par son honneur et par celui de sa place à faire finir une affaire si odieuse? Le fils d'un banqueroutier, dans notre Suisse, ne peut jamais parvenir à aucun emploi, à moins d'avoir payé les dettes de son père; mais c'est que nous sommes des barbares, et vous autres, gens polis, vous donnez vite une belle charge d'avocat général au

K 2

— 1758. fils d'un banqueroutier frauduleux. Cependant une partie de la succession entre dans les coffres du receveur des consignations, qui prend d'abord cinq pour cent par an pour garder l'argent, et qui gagne six pour cent à le faire valoir; le tout pendant vingt années.

Est-ce-là faire droit, est-ce-là comme on juge? Pardon; je suis un peu en colère, parce que j'ai perdu environ le quart de mon bien en opérations de cette espèce; mais je ne dois pas me plaindre devant celui dont les Anglais ont brûlé la maison.

Mon divin ange, je songe à une chose. Si *Babet* vous procurait une ambassade! Vous me direz que vous êtes trop honnête homme pour négocier; mais il y a des honnêtes gens par-tout. Je voudrais que vous relevassiez M. de *Chavigny*. Comptez que tous nos Suisses feraient enchantés. Que fait-on? Ce que je vous dis là n'est point si sot; pensez-y.

Ma nièce *Fontaine* est à Lyon: j'espère qu'elle m'apportera mes paperasses encyclopédiques. Savez-vous des nouvelles de cette *Encyclopédie*? Je les aime mieux que les nouvelles publiques qui sont presque toujours affligeantes. Mille respects à tous les anges. Je baise toujours le bout de vos ailes; le suiffe V.

## L E T T R E L I.

1758.

A MADAME DE GRAFFIGNI.

Aux Délices, le 16 de mai.

**J**E suis bien sensible, Madame, à la marque de confiance que vous me donnez. Nous pouvons nous dire l'un à l'autre ce que nous pensons du public, de cette mer orageuse que tous les vents agitent, et qui tantôt vous conduit au port, tantôt vous brise contre un écueil; de cette multitude qui juge de tout au hasard, qui élève une statue pour lui casser le nez, qui fait tout à tort et à travers; de ces voix discordantes qui crient *hosanna* le matin et *crucifige* le soir; de ces gens qui font du bien et du mal sans savoir ce qu'ils font. Les hommes ne méritent certainement pas qu'on se livre à leur jugement, et qu'on fasse dépendre son bonheur de leur manière de penser. J'ai tâté de cet abominable esclavage, et j'ai heureusement fini par fuir tous les esclavages possibles.

Quand j'ai quelques rogatons tragiques ou comiques dans mon porte-feuille, je me garde de les envoyer à votre parterre. C'est mon vin du cru; je le bois avec mes amis. J'histrionne

— 1758. pour mon plaisir , sans avoir ni cabale à craindre , ni caprice à effuyer. Il faut vivre un peu pour soi , pour la société ; alors on est en paix. Qui se donne au monde est en guerre ; et , pour faire la guerre , il faut qu'il y ait prodigieusement à gagner ; sans quoi on la fait en dupe : ce qui est arrivé quelquefois à quelques puissances de ce monde.

Au reste , les cabales n'empêcheront jamais que vous ne soyez du monde qui a l'esprit le plus aimable et le meilleur goût. Je n'ose vous prier de m'envoyer votre grecque ; mais je vous avoue pourtant que les lettres de la mère me donnent une grande envie de voir *la Fille*. Comptez , Madame , sur la tendre et respectueuse amitié du fuisse V.

## L E T T R E L I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices , 24 de mai.

**M**ON divin ange , je vous envoie de la prose. Vous aimeriez mieux une tragédie , je le fais bien ; et j'aimerais mieux travailler pour vous que pour l'*Encyclopédie* ; mais , entre nous , il est plus aisé de faire le métier de *Diderot* que celui de *Racine*. Je vous demande

en grâce de lire cet article *Histoire* ; il me —  
semble qu'il y a quelque chose d'assez neuf et 1758.  
d'assez utile ; mais si vous n'en jugez pas  
ainsi , j'en jugerai comme vous. J'ai plus de  
foi à votre goût que je n'ai d'amour propre.

Je n'en ai point sur mon portrait , c'est  
d'amour propre dont je parle. Vous dites que  
le portrait ne me ressemble pas : vous êtes  
la belle *Javote*, et moi le beau *Cléon*. Vous  
croyez donc qu'après huit ans la charpente de  
mon visage n'a point changé. Je vous jure ,  
en toute humilité, que le portrait ressemble.  
Je le trouve encore bien honnête à mon âge  
de soixante et quatre ans , et si vous vouliez  
vous entendre avec mon patron d'*Olivet* , pour  
en faire tirer une copie et la nicher dans l'aca-  
démie , au-dessous de la grosse et rubiconde  
face de M. l'abbé de *Bernis*, vous empêcheriez  
nos amis les dévots de dire qu'on n'a pas osé  
mettre la mine d'un profane comme moi au-  
dessous de celle du plus gras des abbés. J'aurais  
plus de raisons , mon cher et respectable ami ,  
de vous demander votre effigie que vous de  
demander la mienne ; mais j'espère vous voir  
en personne. Je ne peux pas concevoir que  
madame de *Groslée* ne vous prie pas à mains  
jointes de venir la voir, et alors je serai un  
homme heureux. J'aurais bien des choses à  
vous dire à présent *secretò* ; et surtout sur le

— 1758. ridicule dont je suis affublé de ne pouvoir venir qu'après la paix. Cette aventure est d'un très-bon comique.

Il est vrai , mon cher ange , que , dans les horreurs et les vicissitudes de cette guerre , il y a eu des scènes bouffonnes comme dans les tragédies de *Shakspeare*. Premièrement , le roi de Prusse , qui a un petit grain dans la tête , fait un opéra en vers français , de ma tragédie de *Mérope* , en faisant son traité avec l'Angleterre , et m'envoie ce beau chef-d'œuvre ; ensuite , quand il est battu , et que les Hano-vriens sont chassés d'Hanovre , il veut se tuer , il fait son paquet , il prend congé en vers et en prose ; moi qui suis bon dans le fond , je lui mande qu'il faut vivre. Je le conseille comme *Cintus* conseillait *Pyrrhus*. J'aurais voulu même qu'il se fût adressé à M. le maréchal de *Richelieu* , pour finir tout en cédant quelque chose. Arrive alors l'inconcevable affaire de *Rosbac* ; et voilà que mon homme , qui voulait se tuer , tue en un mois , Français , Autrichiens , et est le maître des affaires. Cette situation peut changer demain , mais elle est très-affermie aujourd'hui.

Or , maintenant je suppose que les Autrichiens ont intercepté mes lettres ; y a-t-il là de quoi leur donner la moindre inquiétude ? n'est-ce pas le lion qui craint une souris ?  
qu'ai-je

qu'ai-je affaire à tout cela , s'il vous plaît ? —  
 Tout le monde , je crois , souhaite la paix. Si 1758.  
 on empêche de venir dans votre ville tous  
 ceux qui désirent la fin de tant de maux , il  
 ne viendra chez vous personne. J'avoue que  
 je voudrais que M. de *Staremborg* fût bien  
 persuadé que personne n'a plus applaudi que  
 moi au traité de Versailles , en qualité de  
 spectateur de la pièce ; j'ai battu des mains  
 dans un coin du parterre.

C'est une chose rare que le roi de Prusse  
 m'ayant tant fait de mal , les Autrichiens m'en  
 fassent encore. Patience : DIEU est juste. Mais,  
 en attendant que je sois récompensé dans  
 l'autre monde , votre ami , le chevalier de  
*Chauvelin* , l'ambassadeur , ne pourrait-il pas ,  
 à votre instigation , dire un petit mot de moi  
 à cet ambassadeur impérial et royal ? ne pour-  
 rait-il pas lui glisser qu'il y a un barbouilleur  
 de papier qui a trouvé son traité admirable ,  
 et qui désire d'en écrire un jour les suites heu-  
 reuses. Ce ferait-là une belle négociation :  
*M. de Chauvelin* verrait ce que *M. de Staremborg*  
 pense. Pour moi , je pense que ce monde est  
 fou , et que vous êtes le plus aimable des  
 hommes.



1758.

## L E T T R E L I I I .

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

7 de juin.

**M.** de *Florian* ne sera pas assurément le seul, mon très-cher gouverneur, qui vous écrira du petit hermitage des Délices; c'est un plaisir dont j'aurai aussi ma part. Il y a bien longtemps que je n'ai joui de cette consolation. Ma déplorable santé rend ma main aussi paresseuse que mon cœur est actif : et puis on a tant de choses à dire qu'on ne dit rien. Il s'est passé des aventures si singulières dans ce monde, qu'on est tout ébahi, et qu'on se tait; et, comme cette lettre-ci passera par la France, c'est encore une nouvelle raison pour ne rien dire. Quand je lis les *Lettres de Cicéron*, et que je vois avec quelle liberté il s'explique au milieu des guerres civiles, et sous la domination de *César*, je conclus qu'on disait plus librement sa pensée du temps des Romains que du temps des postes; cette belle facilité d'écrire d'un bout de l'Europe à l'autre traîne après elle un inconvénient assez triste, c'est qu'on ne reçoit pas un mot de vérité pour son argent. Ce n'est que quand les lettres

passent par le territoire de nos bons Suisses qu'on peut ouvrir son cœur. Par quelque poste que ce petit billet passe , je peux au moins vous assurer que vous n'avez ni de plus vieux serviteur , ni de plus tendrement attaché que moi. Peut-être , quand vous aurez la bonté de m'écrire par la Suisse , me direz-vous ce que vous pensez sur bien des choses. Par exemple, sur l'*Encyclopédie*, sur *la Fille d'Aristide*, sur l'académie française. N'aurai-je jamais le bonheur de m'entretenir avec vous ? n'irai-je jamais à Plombières ? pourquoi *Tronchin* ne m'ordonne-t-il point les eaux ? pourquoi ma retraite est-elle si loin de votre gouvernement, quand mon cœur en est si près ?

Mille tendres respects, le suisse V.

## LE T T R E L I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de juin.

**M**ON divin ange , ce paquet contient de plats articles pour ce *Dictionnaire encyclopédique*. L'article *Heureux* a pourtant quelque chose d'intéressant , ne fût-ce que par le sujet. Il n'appartient guère à un homme éloigné de vous de traiter cette matière.

L 2

1758. — Si vous avez la bonté de donner ces papiers avec *Histoire*, on commence à présent le huitième volume, et votre présent sera bien reçu. *Diderot* ne m'a point écrit; c'est un homme dont il est plus aisé d'avoir un livre qu'une lettre. Il est vrai qu'il n'a pas trop de temps, et qu'on peut lui pardonner. Ce n'est qu'à la campagne qu'on a du temps, encore n'en ai-je guère.

Il est toujours bon, mon cher ange, de dire aux auteurs que leur pièce est bonne. Il n'y a que moi à qui on puisse dire franchement la vérité; d'ailleurs, la pièce en question est si intriguée, si chargée, que je n'y comprends plus rien. On dit que les places du parterre ont été mises au double, et que cela indispose le public contre l'auteur; il n'y a que le temps qui décide du mérite des ouvrages. Il faut donc attendre.

Je rends mille grâces à votre aimable ami, au plus aimable des ambassadeurs. Je suis pénétré de reconnaissance pour vous et pour lui. Sa médiation sera d'autant mieux placée qu'elle sera seulement l'effet de la bonté de son cœur, qu'elle ne paraîtra point mendrée, qu'elle ne pourra embarrasser en rien la personne à qui cette médiation s'adressera, et que probablement elle sera très-bien reçue. Rien ne presse; et on peut attendre très-patiemment.

le *mollia fandi tempora*. Ce qui me tient beaucoup plus au cœur, c'est que vous veniez à Lyon, mon cher ange. Il faut absolument que *Tronchin*, qui va partir, fasse cette négociation, et qu'il la fasse de lui-même, et qu'il y réussisse. Comptez qu'il entend ces affaires-là comme celles du change. Mon Dieu, le joli coup que ce ferait ! On est riche comme un puits. On radote. J'aurais le bonheur de vous voir. J'ai toujours peur de radoter moi-même en me livrant trop à mes idées ; mais pardonnez-moi la plus douce illusion du monde.

Madame de *Fontaine* vous rapportera *Fanime* et la Femme qui a raison. Si ces misères vous amusent, elles en amuseront bien d'autres.

Je me flatte que madame d'*Argental* est en bonne fanté. Je baise les ailes de tous les anges.

Je fais mille tendres complimens à M. de *Sainte-Palaye* ; je suis aussi honoré qu'enchanté de l'avoir pour confrère.

1758.

## L E T T R E L V.

A U M E M E.

Aux Délices , 16 de juin.

**M**ON cher ange , je cours grand risque de vous déplaire en ne vous envoyant que de la prose pour l'*Encyclopédie* , au lieu de vous dépêcher des cargaisons de vers pour *Clairon* et pour *le Kain*. Je fais partir , sous l'enveloppe de M. de *Chauvelin* , *Imagination* et *Idolâtrie* ; ce sont deux morceaux qui m'ont coûté bien de la peine. C'est une entreprise hardie de prouver qu'il n'y a point eu d'idolâtres. Je crois la chose prouvée , et je crains de l'avoir trop démontrée. C'est à vous à protéger les vérités délicates que j'ai dites dans les articles *Idolâtrie* et *Imagination*. Elles pourront passer au tribunal des examinateurs , si elles ne sont pas annoncées sous mon nom. Ce nom est dangereux , et met tout bon théologien en garde.

Enfin , *sermonum nostrorum candide judex* , voyez si vous pouvez avoir la bonté de donner ces articles à *Diderot*. Je vous ai déjà envoyé celui d'*Histoire* par M. de *Chauvelin* ; tout cela composerait un livre. J'ai sacrifié mon temps à l'*Encyclopédie* ; je ne plaindrai pas mes

peines , si le livre devient meilleur de jour en jour , et je souhaite que mes articles soient les moins bons. 1758.

Peut-être est-ce prendre bien mal son temps de vous parler de ce qui ne peut occuper que des philosophes , tandis qu'il se passe tant de choses qui doivent intéresser tout le monde.

Je me flatte au moins que vous n'avez de maison ni à Saint-Malo , ni sur les bords du Rhin.

Puisse M. le comte de *Clermont* battre les Hanovriens ! puissent les Anglais , qui sont descendus près de Saint-Malo , ne pas retourner chez eux ! et puissiez-vous approuver et faire approuver *Histoire, Idolâtrie, Imagination* ! Je n'en ai plus de cette imagination ; mais les sentimens qui m'attachent à vous sont plus vifs que jamais.

J'ajoute encore un petit mot sur ma triste figure. Je vous jure que je suis aussi laid que mon portrait ; croyez-moi. Le peintre n'est pas bon , je l'avoue ; mais il n'est pas flatteur. Faites-en faire , mon cher ange , une copie pour l'académie. Qu'importe , après tout , que l'image d'un pauvre diable qui fera bientôt poussière , soit ressemblante ou non. Les portraits sont une chimère comme tout le reste. L'original vous aimera bien tendrement tant qu'il vivra.

1758.

## L E T T R E L V I.

A U M E M E.

Aux Délices, 21 de juin.

**P**REMIEREMENT, mon divin ange, le confident *Tronchin* fera sa principale occupation de ménager mon bonheur, c'est-à-dire, de vous attirer à Lyon, et je veux absolument croire qu'il en viendra à bout.

Quant à la négociation d'un très-aimable ambassadeur, je n'en connais pas de plus facile, et je vous aurai la plus grande obligation, à vous et à lui, du petit mot en général qu'il veut bien avoir la bonté de dire de lui-même. Il peut très-aisément, et sans se compromettre, encourager les sentimens favorables qu'on me conserve; il peut faire regarder comme une chose honnête, et même honorable, de revoir un ancien camarade en poésie, en académie, et non pas en visage. Il y a du mérite, il y a de la gloire à faire certaines actions; et tout cela peut être représenté sans être mendié, et sans autre dessein que de vouloir échauffer, dans le cœur d'un homme qui se pique de sentimens, les bontés dont votre aimable ambassadeur lui donne l'exemple. C'est d'ailleurs un plaisir de dire à un auteur, que je

fuis un des plus ardens partisans de sa pièce ,  
 et que je la prône par-tout. Je ne veux point  
 qu'on me donne un éloge. Je ne veux rien ,  
 mais je désire ardemment que votre ancien  
 ami parle à votre ancien ami comme vous  
 parleriez vous-même , et je vous prie de  
 remercier d'avance votre ambassadeur. 1758.

Il faut que je vous confie , mon cher ange ,  
 que je vais passer quelques jours à la campa-  
 gne , chez monseigneur l'électeur palatin. Je  
 laisserai mes nièces se réjouir et apprendre des  
 rôles de comédie pendant ma petite absence.  
 Je ne peux remettre ce voyage : il faut que ,  
 pour mon excuse , vous sachiez que ce prince  
 m'a donné les marques les plus essentielles de  
 sa bonté ; qu'il a daigné faire un arrangement  
 pour ma petite fortune et pour celle de ma  
 nièce ; que je dois au moins l'aller voir et le  
 remercier. M. l'abbé de *Bernis* a bien voulu  
 m'envoyer , de la part du roi , un passe-port  
 dans lequel sa Majesté me conserve le titre de  
 son gentilhomme ordinaire , de façon que mon  
 petit voyage se fera avec tous les agrémens  
 possibles. J'aimerais mieux , je vous en répons ,  
 en faire un pour venir remercier madame la  
 princesse de *Robecq* de la bonté qu'elle a de  
 m'accorder son suffrage. Elle a bien senti que  
 rien ne devait être plus glorieux et plus con-  
 solant pour moi. C'est à vous que je dois



— 1758. l'honneur de son souvenir, et c'est par vous que mes remercimens doivent passer. Adieu, mon cher et respectable ami, je pars dans quelques jours, et à mon retour je ne manquerai pas de vous écrire.

## L E T T R E L V I I.

A. M. D I D E R O T.

Aux Délices, 26 de juin.

**V**ous ne doutez pas, Monsieur, de l'honneur et du plaisir que je me fais de mettre quelquefois une ou deux briques à votre grande pyramide. C'est bien dommage que, dans tout ce qui regarde la métaphysique et même l'histoire, on ne puisse pas dire la vérité. Les articles qui devraient le plus éclairer les hommes sont précisément ceux dans lesquels on redouble l'erreur et l'ignorance du public. On est obligé de mentir, et encore est-on persécuté pour n'avoir pas menti assez. Pour moi, j'ai dit si insolemment la vérité dans les articles *Histoire*, *Idolâtrie* et *Imagination*, que je vous prie de ne les pas donner sous mon nom à l'examen. Ils pourront passer, si on ne nomme pas l'auteur; et s'ils passent, tant

mieux pour le petit nombre de lecteurs qui aiment le vrai. — 1758.

Je vais faire un petit voyage à la cour palatine. Cette diversion m'empêche d'ajouter de nouveaux articles à ceux que M. d'Argental veut bien se charger de vous rendre. J'enverrai seulement *Humeur (moral)*, et je l'adresserai à *Briaffon*.

Je vous avais trouvé deux aide-maçons, dont l'un est un savant dans les langues orientales, et l'autre un amateur de l'histoire naturelle, qui connaît toutes les curiosités des Alpes, et qui peut donner de bons mémoires sur les fossiles et sur les changemens arrivés à ce globe ou globule qu'on nomme la terre. Ces deux messieurs ne demandaient qu'un exemplaire, afin de se régler par ce qui a déjà été imprimé. L'un d'eux a fourni quelques articles, mais il ne paraît pas que les libraires veuillent leur faire ce petit présent. Il y a grande apparence qu'on peut se passer de leur secours.

Je souhaite que vos peines vous procurent autant d'avantages que de gloire. Comptez qu'il n'y a personne au monde qui fasse plus de vœux pour votre bonheur, et qui soit plus pénétré d'estime et d'attachement pour vous que le petit suisse.

1758.

## L E T T R E L V I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL

Aux Délices, 30 de juin.

**M**ON cher ange , quand j'allais partir pour Manheim , madame *du Bocage* est venue juger entre Genève et Rome , et j'ai retardé mon voyage. On a donné pour elle une représentation de la *Femme qui a raison* ; elle en a été si contente qu'elle a voulu absolument vous l'apporter. J'ai obéi dès qu'elle m'a prononcé votre nom. Il est vrai que nous n'espérons , ni elle ni moi , que cette pièce soit aussi bien jouée à Paris qu'elle l'a été à Genève , à moins que ce ne soit *Préville* qui fasse le principal rôle. Vous avez un *la Thorillière* et un *Bonneval* qui sont l'antipode du comique. Je suis toujours émerveillé de la disette où vous êtes de gens à talent. Je ne fais si la *Femme qui a raison* vaut quelque chose , et si l'on n'est pas plus difficile à Paris qu'à Genève. J'ignore surtout si on peut être plaisant à mon âge ; c'est à vous à en décider , à donner la pièce , si vous la jugez passable , et à la jeter au feu , si vous la croyez mauvaise. Pour Fanime , nous la jouerons encore à Laufane , s'il vous plaît ; après quoi

vous en ferez le maître absolu , comme vous l'êtes de l'auteur. Je vais faire un voyage dont je n'ai pu me dispenser ; et le seul voyage que je voudrais faire m'est interdit. Il est triste de courir chez des princes , et de ne pas voir son ami. 1758.

J'ai vu enfin les *Sept Péchés mortel* de M. de *Chauvelin* ; c'est le plus aimable damné du monde. Je le remercie du huitième péché mortel qu'il veut faire en disant à qui vous savez combien je lui suis attaché , &c.

Je me flatte que madame d'*Argental* est en bonne santé. Mes respects à tous les anges. Adieu , mon cher et respectable ami. Je me console toujours de mon voyage , en espérant une lettre de vous à mon retour.

## LETTRE LIX.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Schwetzingen , maison de plaifance de monseigneur  
l'électeur palatin , 17 de juillet.

MONSIEUR ,

J'AI reçu , en passant à Strasbourg , le paquet dont vous m'avez honoré , par le courier de Vienne. J'ai lu toutes vos remarques et toutes vos instructions. Je suis confirmé dans l'opinion que vous étiez plus capable que personne

— au monde d'écrire l'histoire de *Pierre le grand*.  
 1758. Je ne ferai que votre secrétaire, et c'est ce que je voulais être.

La plus grande difficulté de ce travail consistera à le rendre intéressant pour toutes les nations ; c'est-là le grand point. Pourquoi tout le monde lit-il l'histoire d'*Alexandre*, et pourquoi celle de *Gengis-kan*, qui fut un plus grand conquérant, trouve-t-elle si peu de lecteurs ?

J'ai toujours pensé que l'histoire demande le même art que la tragédie, une exposition, un nœud, un dénouement, et qu'il est nécessaire de présenter tellement toutes les figures du tableau, qu'elles fassent valoir le principal personnage, sans affecter jamais l'envie de le faire valoir. C'est dans ce principe que j'écrirai et que vous dicterez.

Si ma mauvaise santé et les circonstances présentes le permettaient, j'entreprendrais le voyage de Pétersbourg, je travaillerais sous vos yeux, et j'avancerais plus en trois mois, que je ne ferai en une année loin de vous ; mais les peines que vous voulez bien prendre suppléeront à ce voyage.

Ce que j'ai eu l'honneur d'envoyer à votre Excellence n'est qu'une première et légère esquisse du grand tableau dont vous me fournissez l'ordonnance.

Je vois par vos mémoires que le baron de *Strahlenheim*, qui nous a donné de meilleures notions de la *Russie* qu'aucun étranger, s'est pourtant trompé dans plusieurs endroits. Je vois que vous relevez aussi quelques méprises dans lesquelles est tombé M. le général *le Fort* lui-même, dont la famille m'a communiqué les mémoires manuscrits. Vous contredites surtout un manuscrit très-précieux, que j'ai depuis plusieurs années, de la main d'un ministre public qui résida long-temps à la cour de *Pierre le grand*; il dit bien des choses que je dois omettre, parce qu'elles ne sont pas à la gloire de ce monarque, et qu'heureusement elles sont inutiles pour le grand objet que nous nous proposons.

Cet objet est de peindre la création des arts, des mœurs, des lois, de la discipline militaire, du commerce, de la marine, de la police, &c. et non de divulguer, ou des faiblesses ou des duretés qui ne sont que trop vraies; il ne faut pas avoir la lâcheté de les défavouer, mais la prudence de n'en point parler, parce que je dois, ce me semble, imiter *Tite-Live* qui traite les grands objets, et non *Suétone* qui ne raconte que la vie privée.

J'ajouterai qu'il y a des opinions publiques qu'il est bien difficile de combattre. Par exemple, *Charles XII* avait en effet une valeur

— personnelle dont aucun prince n'approche.  
 1758. Cette valeur, qui aurait été admirable dans un grenadier, était peut-être un défaut dans un roi.

M. le maréchal de *Schwerin*, et d'autres généraux qui servirent sous lui, m'ont dit que, quand il avait arrangé le plan général d'un combat, il leur laissait tous les détails; qu'il leur disait : *Faites donc vite, toutes ces minuties dureront-elles encore long-temps*; et il partait le premier à la tête de ses drabans, se faisait un plaisir de frapper et de tuer, et paraissait ensuite, après la bataille, d'un aussi grand sang froid que s'il fût sorti de table.

Voilà, Monsieur, ce que les hommes de tous les temps et de tous les pays appellent un héros; mais c'est le vulgaire de tous les temps et de tous les pays qui donne ce nom à la soif du carnage. Un roi soldat est appelé un héros; un monarque dont la valeur est plus réglée et moins éblouissante; un monarque législateur, fondateur et guerrier, est le véritable grand-homme, et le grand-homme est au-dessus du héros. Je crois donc que vous serez content quand je ferai cette distinction. Permettez-moi de soumettre à vos lumières une observation plus importante. *Oléarius*, et depuis le comte de *Carlisle*, ambassadeur à Moscou, regardent la Russie comme un pays  
 où

où presque tout était encore à faire. Leurs témoignages sont respectables, et si on les contredisait, en assurant que la Russie connaissait dès-lors les commodités de la vie, on diminuerait la gloire de *Pierre I* à qui on doit presque tous les arts ; il n'y aurait plus alors de création. 1758.

Il se peut que quelques seigneurs aient vécu avec splendeur du temps du comte de *Carlisle* ; mais il s'agit d'une nation entière, et non de quelques boyards. Il faut que l'opulence soit générale, il faut que les commodités de la vie se trouvent dans tous les ordres de l'Etat, sans quoi une nation n'est point encore formée, et la société n'a point reçu son dernier degré de perfection.

Il est peu important que l'on ait porté un manteau par-dessus une soutane ; cependant, par pure curiosité, je désire savoir pourquoi, dans toutes les estampes de la relation d'*Oltarius*, les habits de cérémonie sont toujours un manteau par-dessus la soutane, retroussé avec une agrafe. Je ne peux m'empêcher de regarder cet habillement ancien comme très-noble.

Quant au mot tsar, je désirerais savoir dans quelle année fut écrite la *Bible slavone*, où il est question du tsar *David* et du tsar *Salomon*. J'ai plus de penchant à croire que tsar ou tshar

Corresp. générale. Tome VI. \* M



— vient de *sha* que de César ; mais tout cela  
1758. n'est d'aucune conséquence.

Le grand objet est de donner une idée précise et imposante de tous les établissemens faits par *Pierre I*, et des obstacles qu'il a surmontés ; car il n'y a jamais eu de grandes choses sans de grandes difficultés.

J'avoue que je ne vois, dans la guerre contre *Charles XII*, d'autre cause que celle de la convenance, et que je ne conçois pas pourquoi il voulait attaquer la Suède vers la mer Baltique, dans le temps que son premier dessein était de s'établir sur la mer Noire. Il y a souvent dans l'histoire des problèmes bien difficiles à résoudre.

J'attendrai, Monsieur, les nouvelles instructions dont vous voudrez bien m'honorer sur les campagnes de *Pierre le grand*, sur la paix avec la Suède, sur le procès de son fils, sur sa mort, sur la manière dont on a soutenu les grands établissemens qu'il a commencés, et sur tout ce qui peut contribuer à la gloire de votre empire. Le gouvernement de l'impératrice régnante est ce qui me paraît de plus glorieux, puisque c'est, de tous les gouvernemens, le plus humain.

Un grand avantage dans l'Histoire de Russie, est qu'il n'y a point de querelles avec les

papes. Ces misérables disputes qui ont avili  
l'Occident ont été inconnues chez les Russes. 1758.  
J'ai l'honneur d'être, &c.

## L E T T R E L X.

## A U M Ê M E.

A Schwetzingen , premier d'auguste.

MONSIEUR ,

**L**ES agrémens de la cour palatine ne m'empêchent pas de songer à la gloire de *Pierre le grand*, et au soin que vous prenez de l'immortaliser. Les mémoires que votre Excellence a bien voulu m'envoyer seront mes guides. Je ne vous avais envoyé la première esquisse, que pour savoir de vous si l'ordre dans lequel j'ai travaillé est en général conforme à vos vues. Les faits, les dates s'arrangeront aisément, et pour peu que j'aie de santé, le bâtiment dont vous aurez fourni les matériaux sera bientôt achevé.

Permettez-moi, Monsieur, de joindre ici un petit mémoire des nouvelles instructions que je demande au sujet des remarques sur la première esquisse.

Au reste, je regarde les médailles de l'impératrice comme la marque la plus flatteuse de

— 1758. votre bienveillance, et comme un témoignage de la perfection où les arts sont parvenus dans votre empire.

J'ai eu l'honneur de voir à la cour de l'électeur palatin le jeune M. de *Vorontzof*. Il est une preuve que l'esprit est formé de bonne heure dans votre pays ; mais vous, Monsieur, vous en êtes une preuve plus frappante. J'apprends que vous n'avez que vingt-cinq ans, et je suis étonné de la profondeur et de la multiplicité de vos connaissances. De tels exemples redoublent la reconnaissance qu'on doit à *Pierre le grand*, d'avoir amené tous les arts dans un pays où les hommes naissent avec tant de génie. Mon attachement redouble pour vous, Monsieur, aussi-bien que la reconnaissance avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

*Mémoire d'instructions joint à la lettre.*

**L**E baron de *Strakemberg* n'est-il pas en général un homme bien instruit ? Il dit en effet qu'il y avait seize gouvernemens, mais que, de son temps, ils furent réduits à quatorze ; apparemment depuis lui on a fait un nouveau partage.

La Livonie n'est-elle pas la province la plus fertile du Nord ? si vous remontez en droite ligne, quelle province produit autant de froment qu'elle ?

Brême étant plus éloignée de la Livonie que Lubeck, et étant bien moins puissante, est-il vraisemblable qu'elle ait commercé avec la Livonie avant Lubeck? 1758.

En 1714, l'ordre teutonique n'était-il pas fuzerain de la Livonie? *Albert de Brandebourg* ne céda-t-il pas ses droits à *Gautier de Plettemberg*, en 1514? et le grand prieur de Livonie ne fut-il pas déclaré prince de l'empire germanique en 1530? Ces faits sont constatés dans la plupart des annalistes allemands.

Il est dit, dans le petit essai envoyé ci-devant, que le capitaine *Chancelor* remonta la rivière de la Dwina, mais il n'est point dit qu'il arriva à Moscou par eau, ce qui eût été absurde.

On lit dans l'Histoire du commerce de Venise, que les Vénitiens avaient bâti le petit bourg qu'ils appelaient Rana, vers la mer Noire, et de là vient le proverbe vénitien *ire a la Rana*. Les Génois s'en emparèrent depuis, cependant les remarques envoyées par M. de *Straltemberg* m'apprennent que les Génois bâtirent Rana.

Pour ce qui regarde les Lapons, il y a grande apparence que, s'étant mêlés avec quelques natifs du nord de la Finlande, leur sang a pu être altéré; mais j'ai vu, il y a vingt ans, chez le roi *Stanislas*, deux lapons dont le roi *Charles XII* lui avait fait présent. Ils étaient probablement d'une race pure; leur beauté naturelle s'était parfaitement conservée, leur taille était de trois pieds et demi, leur visage plus large que long, des yeux très-petits, des

1758. oreilles immenses. Ils ressembloient à des hommes à peu-près comme les singes. Il est vraisemblable que les Samoïèdes ont conservé toutes leurs grâces, parce qu'ils n'ont pas eu l'occasion de se mêler aux autres nations comme les Lapons ont fait; l'un et l'autre peuple paraît une production de la nature faite pour leur climat, comme leurs rangifères ou rennes. Un vrai lapon, un vrai samoïède, un rangifère ont bien l'air de ne point venir d'ailleurs.

Si du temps de ce cosaque qui, selon le baron de *Stralemberg*, découvrit et conquit la Sibérie avec six cents hommes, les chefs des Sibériens s'appelaient *tsars*, comment ce titre peut-il venir de César? est-il probable qu'on se fût modelé en Sibérie sur l'empire romain?

*Knès* signifie-t-il originairement duc? Ce mot *duc*, aux dixième et onzième siècles, était absolument ignoré dans tout le Nord. *Knès* ne signifie-t-il pas seigneur? ne répond-il pas originairement au mot *baron*? n'appelait-on pas *knès* un possesseur d'une terre considérable? ne signifie-t-il pas chef, comme *mirza* ou *kan* le signifie? Les noms des dignités ne se rapportent exactement les uns aux autres en aucune langue.

Je suis bien aise que l'agriculture n'ait jamais été négligée en Russie; elle l'a beaucoup été en Angleterre, et encore plus en France; et ce n'est que depuis environ quatre-vingts ans que les Anglais ont su tirer de la terre tout ce qu'ils en pouvaient tirer. Leur terre est très-fertile en froment, et cependant ce n'est que depuis peu de temps qu'ils

font parvenus à s'enrichir par l'agriculture ; il a  
fallu que le gouvernement donnât des encourage- 1758.  
mens à cet art , qui paraît très-aisé et qui est très-  
difficile.

Je suis fort surpris d'apprendre qu'il était permis  
de sortir de Russie , et que c'était uniquement  
par préjugé qu'on ne voyageait pas. Mais un vassal  
pouvait-il sortir sans la permission de son boyard ?  
un boyard pouvait-il s'absenter sans la permission  
du czar ?

Je voudrais savoir quel nom on donnait à l'as-  
semblée des boyards qui élut *Michel Fédérowitz*. J'ai  
nommé cette assemblée *sénat*, en attendant que je  
sache quelle était sa vraie dénomination. Pourrait-  
on l'appeler diète , convocation ? enfin était-elle  
conforme ou contraire aux lois ?

Quand une fois la coutume s'introduisit de tenir  
la bride du cheval du patriarche , cette coutume  
ne devint-elle pas une obligation , ainsi que l'usage  
de baiser la pantoufle du pape ? et tout usage dans  
l'Eglise ne se tourne-t-il pas en devoir ?

La question la plus importante est de savoir s'il  
ne faudra pas glisser légèrement sur les événemens  
qui précèdent le règne de *Pierre le grand*, afin de  
ne pas épuiser l'attention du lecteur qui est impa-  
tient de voir tout ce que ce grand-homme a fait.

On suivra exactement les mémoires envoyés. A  
l'égard de l'orthographe , on demande la permission  
de se conformer à l'usage de la langue dans laquelle  
on écrit ; de ne point écrire *Moskwa* , mais *Mosca*,  
d'écrire *Vesonise* , *Moscou* , *Alexiovis* , &c. On

mettra au bas des pages les noms propres tels qu'on  
1758. les prononce dans la langue russe.

*N. B.* Il serait nécessaire que je fusse instruit du temps où les diverses manufactures ont été établies, de la manière dont on s'y est pris, et des encouragemens qu'on leur a donnés.

## L E T T R E L X I.

A M. LE COMTE D'ALBARET, à Turin.

Aux Délices, 16 d'auguste.

**L'**ONCLE et la nièce, Monsieur, devraient avoir répondu plutôt à la lettre dont vous les avez honorés ; mais l'oncle était malade, et la nièce apprenait son rôle. Vous êtes parti dans le temps où nous avions le plus besoin de vous. Nous avons un petit théâtre à Tournay ; et, hors moi, tous les acteurs se portent bien. Tous vous regrettent, tous disent que sans vous on n'aura qu'une troupe médiocre ; mais on vous regrette encore davantage dans la société : vous en ferez l'agrément. La bonne compagnie de Turin, qui vous possède, ne vous permettra pas de la quitter pour venir nous voir. Nous le sentons avec douleur : mais si jamais vous revenez sur les bords de notre lac, n'oubliez pas ceux qui sont pénétrés  
pour

pour vous de tous les sentimens que vous —  
 méritez. Comptez-nous parmi ceux qui vous 1758.  
 sont le plus dévoués, et soyez persuadé sur-  
 tout de l'attachement tendre et respectueux  
 du solitaire et du malade V.

## L E T T R E L X I I.

A M. L'ABBÉ COMTE DE BERNIS,

*Au sujet de sa promotion au cardinalat.*

A Soleure, du 19 d'auguste.

Le vieux fuisse, Monseigneur, apprend dans  
 ses tournées que cette tête qualifiée carrée par  
 M. de *Chavigny*, est ornée d'un bonnet qui lui  
 sied très-bien. Votre éminence doit être excé-  
 dée des complimens qu'on lui a faits sur la  
 couleur de son habit, que j'ai vue autrefois  
 sur ses joues rebondies, et qui, je crois, y  
 doit être encore.

Mes trente-huit confrères ont pu vous  
 ennuyer, et c'est un devoir à quoi, moi  
 trente-neuvième, je ne dois pas manquer. Je  
 dois prendre plus de part qu'un autre à cette  
 nouvelle agréable, puisque vous avez daigné  
 honorer mon métier avant d'être de celui du

*Corresp. générale.* Tome VI. \* N



— cardinal de *Richelieu*. Je me souviendrai toujours et je m'enorgueillirai que notre *Mécène* ait été *Tibulle*, *Gentil Bernard* doit en être bien fier aussi.

1758.

J'imagine que votre éminence n'a eu ni le temps ni la volonté peut-être de répondre à la proposition qu'on lui a faite sur l'Angleterre : si vous ne vous en souciez pas , je vous jure que je ne m'en soucie guère , et que tous mes vœux se bornent à vos succès. Je n'imagine pas comment quelques personnes ont pu soupçonner que mon cœur avait la faiblesse de pencher un peu pour qui vous savez , pour mon ancien ingrat ; on ne laisse pas d'avoir de la politesse , mais on a de la mémoire , et on est attaché aussi vivement qu'inutilement à la bonne cause , qu'il n'appartient qu'à vous de défendre. Je ne suis pas , en vérité , comme les trois quarts des Allemands : j'ai vu par-tout des éventails où l'on a peint l'aigle de Prusse mangeant une fleur de lis ; le cheval d'Hanovre donnant un coup de pied au cu à M. de *Richelieu* ; un courrier portant une bouteille d'eau de la reine d'Hongrie , de la part de l'impératrice , à madame de *Pompadour*. Mes nièces n'auront pas assurément de tels éventails à mes petites Délices où je retourne. On est prussien à Genève comme ailleurs , et plus qu'ailleurs ;

mais quand vous aurez gagné quelque bonne bataille ou l'équivalent, tout le monde sera français ou françois. 1758.

Je ne fais pas si je me trompe , mais je suis convaincu qu'à la longue votre ministère sera heureux et grand , car vous avez deux choses qui avaient auparavant passé de mode , génie et constance. Pardonnez au vieux fuisse les bavarderies. Que votre éminence lui conserve les bontés dont la belle *Babet* l'honorait. *Misce consiliis jocos.* Agréez le profond et tendre respect d'un fuisse qui aime la France , et qui attend la gloire de la France de vous.

## L E T T R E L X I I I.

A M. P. ROUSSEAU , à Liège.

A Lausanne , le 24 d'août.

EN revenant de Schwetzingen , château de monsieur l'électeur palatin , j'ai reçu à mon passage les deux lettres que vous avez bien voulu m'écrire. Il est vrai que les choses écrites à M. d'Arget , avec la liberté de l'amitié , ne devaient pas être publiques , et que ma lettre n'a pas été imprimée bien fidèlement ; mais c'est-là un des plus légers chagrins qu'on puisse avoir dans ce monde. Ces bagatelles

N 2

— sont confondues dans la foule des malheurs  
1758. publics.

Je désire fort que la nécessité où l'on est de chercher des diversions à tant de désastres , ramène un peu les hommes aux belles-lettres qui sont consolantes. Votre journal sera continuellement une des plus agréables lectures qui puisse amuser les gens de goût. Je n'aurais guère que des fleurs très-fanées à vous offrir pour votre parterre ; et d'ailleurs , on dit qu'il y a des épines qui blesseraient certains lecteurs délicats. Si jamais je fais des psaumes , je vous prierai d'en inonder votre livre ; mais je le ferais tomber. En attendant , je le lis avec un très-grand plaisir.

J'ai l'honneur d'être , &c.

## LETTRE LXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices , 28 d'août.

**M**E voilà rendu à mon hermitage des Délices , mon divin ange , après un voyage à la cour palatine , aussi agréable qu'il était nécessaire. Votre lettre qui m'attendait redouble le seul chagrin que je puisse avoir , en m'ôtant l'espérance de vous embrasser. Les

tantes et les débarbouillées sont donc d'étran-  
 ges personnes. Il ne faut pas songer à réformer  
 des têtes aussi mal faites. D'ailleurs, mes éta-  
 blissemens et les dépenses considérables que  
 j'y ai faites, ne me permettent pas de me  
 transplanter. J'avais voulu acheter une terre,  
 uniquement dans la vue d'avoir un bien solide,  
 que je pusse laisser à mes héritiers, comptant  
 fort peu sur la nature des autres biens qui  
 peuvent périr en un jour; mais cela est encore  
 aussi difficile que de faire entendre raison à des  
 dévotés. 1758.

Je me flatte que votre ami a parlé de lui-  
 même; je ferais fâché qu'on crût que je l'ai  
 prié de faire cette démarche; mais je n'en  
 aurais pas moins d'obligation à vos bontés,  
 et aux siennes. Vous avez donc aussi des coli-  
 ques; mon respectable ami? Ce serait bien le  
 cas de venir consulter *Tronchin*, en dépit des  
 tantes; mais ces mêmes coliques vous empê-  
 chent de venir dans le temple d'Epidaure, et  
 c'est ce qui me désespère. Je vous conjure de  
 me mander des nouvelles de votre santé; ne  
 me laissez pas sans consolation. Madame *du*  
*Bocage* vous a donc montré notre Femme qui  
 a raison: elle nous a amusés en Savoie; mais  
 il se pourrait, à toute force, que le goût des  
 Parisiens fût un peu différent de celui des  
 Savoyards. Madame *Denis* ne m'a point encore

— fait voir vos commentaires critiques. Je ne  
 1758. crois pas en général que *Fanime* et madame  
*Duru* soient des personnes bien merveilleuses;  
 elles peuvent avoir quelque succès par le  
 mérite des actrices ; mais , entre le succès et  
 la gloire , la différence est grande. Je connais  
 des armées et des généraux qui n'ont eu ni  
 l'un ni l'autre. Toutes les pièces des Français  
 sont aujourd'hui sifflées de l'Europe. On dit  
 que nous n'avons ni auteurs , ni acteurs , ni  
 argent pour payer les places : nous voilà *in*  
*face Romuli*. Où est le temps où l'on donnait  
 Iphigénie au retour de la campagne de 1672 ?

Il ne faut songer qu'à vivre dans la retraite ;  
 et si les choses continuent à aller du même  
 train , on n'aura plus même de quoi y vivre.  
 Comment se porte madame d'*Argental* ? Mille  
 tendres respects à tous les anges. Madame  
*Denis* et madame de *Fontaine* vous font mille  
 complimens ; et moi , je suis pénétré de  
 reconnaissance.

## LETTERE LXV.

1758.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, 2 de septembre.

**R**ITORNO dalle sponde del Reno alle mie Delizie; quì vedo la signora errante ed amabile quì leggo, mio caro cigno di Padova, la vostra vezzosa lettera. Siete dunque adesso à Bologna *la grasse*, ed avete lasciato Venezia la ricca. E per tutti i santi, perchè non venire al nostro paeze libero? voi che dilettrate nel viaggiare, voi che godete d'amici, d'applausi, di novi amori, dovunque andate. Vi è più facile di venire trà i papafighi, che non è à me di andare frà i papimani. Ov'è la raccolta delle vostre leggiadre opere? dove la potrò io trovare? dove l'avete mandata? per qual via? non lo sò. Aspetto li figliuoli per consolarmi dell' assenza del padre. Voi passate i vostri belli anni trà l'amore, e la virtù. Orazio vi direbbe.

*Quod tu inter scabiem tantam et contagia lucri*

*Nil parvi sapias, et adhuc sublimia cures.*

Ed il Petrarca soggiungerebbe,

*Non lasciar la magnanìma impresa.*

N 4

— 1758. La signora di *Bentinck* e , come il re di Prussia , condannata dal consiglio aulico , e questa povera *Marfisa* non è seguita dà un esercito per defenderli.

Cette pauvre miladi *Blakaker* , ou comtesse de *Pimbêche* , va encore plaider à Vienne. C'est bien dommage qu'une femme si aimable soit si malheureuse ; mais je ne vois par-tout que des gens à plaindre , à commencer par le roi de France , l'impératrice , le roi de Prusse , ceux qui meurent à leur service , ceux qui s'y ruinent , et à finir par d'*Argens*.

*Felix qui potuit rerum cognoscere causas ,  
Fortunatus et ille Deos qui novit agrestes.*

Le premier vers est pour vous , le second pour moi. Pour miladi *Montaigu* , je doute que son ame soit à son aise ; si vous la voyez , je vous supplie de lui présenter mes respects.

*Farewell flos Italiae , farewell wise man  
Whose sagacity has found the secret  
To part from Argaleon withom being  
Molested by lui.*

Si jamais vous repassez les Alpes , souvenez-vous de votre ancien ami , de votre ancien partisan le fuisse V.

## L E T T R E L X V I.

1758.

## A MADAME DU BOCAGE.

Aux Délices , 3 de septembre.

EN revoyant , Madame , mon petit hermitage , mon premier devoir est de vous remercier , vous et *M. du Bocage* , de l'honneur que vous avez bien voulu faire aux hermites. Je pourrais en concevoir bien de la vanité , je pourrais vous redire ici tout ce que vous avez entendu de Paris jusqu'à Rome ; mais vous devez être lasse de complimens. Permettez-moi seulement de vous dire que , malgré tous vos talens et tout votre mérite , je vous ai trouvée la femme du monde la plus simple , la plus aisée à vivre , la plus digne d'avoir des amis , quoique vous soyez très-faite pour avoir mieux. Si l'intérêt que j'ai toujours pris , Madame , à vos succès et à votre gloire , pouvait me donner quelques droits à votre amitié , j'oserais vous la demander instamment. Il y a grande apparence que je finirai , dans la retraite , une vieille infirme ; mais ce sera pour moi une grande consolation de pouvoir compter sur la bienveillance d'une personne qui fait tant d'honneur à son siècle et à son sexe. Quel triste siècle , Madame ! et



— 1758. que la disette des talens , en tout genre , est effrayante. Je ne vois que des livres sur la guerre , et nous sommes battus par-tout. Que de brochures sur la marine et sur le commerce ! et notre commerce et notre marine s'anéantissent. Que de fades raisonneurs qui ont un peu d'esprit ! et il n'y a pas un homme de génie. Notre siècle vit sur le crédit du siècle de *Louis XIV.* On parle , il est vrai , dans les pays étrangers , la langue que les *Pascal* , les *Despréaux* , les *Bossuet* , les *Racine* , les *Molière* ont rendue universelle , et c'est dans notre propre langue qu'on dit aujourd'hui dans l'Europe que les Français dégénèrent. S'il y a quelque homme de mérite en France , il est persécuté : *Diderot* , d'*Alembert* n'y trouvent que des ennemis. *Helvétius* a fait , dit-on , un excellent ouvrage , et on s'efforce de le rendre criminel. Il faut , Madame , que le petit nombre des sages , ne s'expose pas à la méchanceté des fous : il faut qu'ils vivent ensemble , et qu'ils soient le public.

J'ai eu la faiblesse , Madame , de laisser sortir de notre petit coin des Alpes , cette Femme qui a raison. Si elle avait raison , elle n'aurait pas fait le voyage de Paris : c'est un amusement de société ; mais vous avez voulu la porter à M. d'*Argental*. J'ai été trop flatté de vos bontés , pour résister à vos ordres ; mais

il faudra que cette bagatelle , qui a servi à nous amuser , reste dans les mains de nos amis. Je suis las du triste métier de paraître en public : cela est pardonnable dans le temps des illusions , et ce temps est passé pour moi. J'aime les Muses pour elles-mêmes , comme *Fénelon* voulait qu'on aimât DIEU ; mais je redoute le public. Que revient-il de se commettre avec lui ? de l'embarras , des tracasseries de comédiens , des jalousies d'auteurs , des critiques , des calomnies. On n'entend point à cent lieues le petit bruit des louanges ; celui des sifflets est perçant , et porte au bout du monde. Pourquoi troubler mon repos , que j'ai cherché , et que j'ai trouvé après tant d'orages ?

Vos bontés pour moi sont plus précieuses , sans doute , que toute la petite fumée de la vaine gloire dont il n'arrive pas un atome dans mon hermitage ; j'y ai vu la vraie gloire , quand je vous y ai possédée ; je n'en veux pas d'autre.

Tous les habitans de notre retraite se joignent à moi , Madame , pour vous dire combien vous êtes aimable. Conservez quelque bonté , je vous en conjure , pour le vieux fuisse *Voltaire* , à qui vous faites encore aimer la France , et qui est plein pour vous de respect , d'estime et de tous les sentimens que vous méritez.

1758.

## L E T T R E L X V I I.

A M. T H I R I O T.

Aux Délices , 17 de septembre.

**I**L faut reprendre où nous en étions , mon ancien ami. J'ai été un peu de temps par monts et par vaux ; me voilà rendu à ma famille et à mes amis , dans mes chères Délices. Que faites-vous ? où êtes-vous ? avez-vous reçu un manuscrit concernant la Russie , que M. l'abbé *Menet* doit vous avoir remis ? Il y a un domestique de madame de *Fontaine* qui repartira bientôt pour notre lac ; je vous ferai très-obligé d'envoyer le manuscrit chez elle. Je suppose que vous êtes toujours chez madame de *Montmorenci* , et que votre vie est douce et tranquille ; j'en connais qui ne le sont pas. Je n'ai pas été précisément aux champs de *Mars* , mais j'étais assez près de ces vilains champs , quand les Hanovriens battaient une aile de notre armée , prenaient *Dusseldorff* , et repassaient le Rhin à leur aise. Mes chers Russes sont venus depuis d'*Archangel* et d'*Astracan* , pour se faire égorger à *Custrin*. Nous sommes malheureux sur terre et sur mer ; et on dit que l'artillerie prussienne porte jusqu'à Paris , où elle estropie la main

droite de nos payeurs des rentes. Je suis honteux d'être chez moi paix et aise, et d'avoir quelquefois vingt personnes à dîner, quand les trois quarts de l'Europe souffrent. 1758.

J'avais lu, dans un journal, que M. *Helvétius* a fait un livre sur l'esprit, comme un seigneur qui chasse sur ses terres; un livre très-bon, plein de littérature et de philosophie, approuvé par un premier commis des affaires étrangères; et j'apprends aujourd'hui qu'on a condamné ce livre, et qu'il le désavoue, comme un ouvrage dicté par le diable. Je voudrais bien lire ce livre, pour le condamner aussi: tâchez de me le procurer. Vous voyez, sans doute, quelquefois cet infernal *Helvétius*; demandez-lui son livre pour moi. Mais vous êtes un paresseux, un *perdigiorno*; vous n'en ferez rien. Je vous connais, allons, courage; remuez-vous un peu. Je suis aussi paresseux que vous, et je viens de faire trois cents lieues. On dit que cela est fort sain, cependant je ne m'en porte pas mieux: une de vos lettres me fera probablement beaucoup de bien. Je suis toujours tout ébaubi d'être venu à mon âge, avec une santé si maudite. Vous qui êtes, à peu de chose près, mon contemporain, et qui êtes gras comme un moine, n'oubliez pas le plus maigre des suisses, qui vous aime de tout son cœur.

— 1758. P. S. Qu'est-ce qu'un livre de *Jean-Jacques*, contre la comédie ? *Jean-Jacques* est-il devenu père de l'Eglise ?

## L E T T R E L X V I I I .

A M. V E R N E S .

23 de septembre.

*All that is , is right ,*

**V**OILA deux rois assassinés en deux ans , la moitié de l'Allemagne dévastée , quatre cents mille hommes massacrés , &c. &c. &c.

Quelques curieux disent que les révérends pères de la compagnie de *Jésus-Christ* ont empoisonné le roi d'Espagne , et prétendent en avoir des preuves ; *ipsi viderint*. Tout le monde crie dans les rues de Paris : *mangeons du jésuite , mangeons du jésuite*. C'est dommage que ces paroles soient tirées d'un livre détestable qui semble supposer le péché originel et la chute de l'homme , que vous niez vous autres damnés de sociniens , qui niez aussi la chute d'*Adam* , la divinité du verbe , la procession du Saint-Esprit , et l'enfer.

Nous sommes un peu brouillés pour les odes , cependant ma rapsodie fera à vos

ordres ; mais il faudra venir dîner quelque jour avec nous ; car , tout soi-disant prêtre que vous êtes , et tout orthodoxe que je suis , je vous aime de tout mon cœur. — 1758.

*Gratias ago* du journaliste anglais ; c'est un bon vivant.

## L E T T R E L X I X.

A M. P I L A V O I N E , à *Surate*.

Aux Délices , près de Genève , le 25 de septembre.

J<sup>e</sup> suis très-flatté , Monsieur , que vous ayez bien voulu , au fond de l'Asie , vous souvenir d'un ancien camarade. Vous me faites trop d'honneur de me qualifier de *bourgeois de Genève*. Tout amoureux que je suis de ma liberté , cette maîtresse ne m'a pas assez tourné la tête pour me faire renoncer à ma patrie. D'ailleurs , il faut être huguenot pour être citoyen de Genève ; et ce n'est pas un si beau titre , pour qu'on doive y sacrifier sa religion ; cela est bon pour *Henri IV* , quand il s'agit du royaume de France , et peut-être pour un électeur de Saxe , quand il veut être roi de Pologne ; mais il n'est pas permis aux particuliers d'imiter les rois.

— 1758. Il est vrai qu'étant fort malade, je me suis mis entre les mains du plus grand médecin de l'Europe, monsieur *Tronchin*, qui réside à Genève ; je lui dois la vie. J'ai acheté dans son voisinage , moitié sur le territoire de France , moitié sur celui de Genève , un domaine assez agréable , dans le plus bel aspect de la nature. J'y loge ma famille , j'y reçois mes amis , j'y vis dans l'abondance et dans la liberté. J'imagine que vous en faites à peu-près autant à Surate , du moins je le souhaite.

Vous auriez bien dû , en m'écrivant de si loin , m'apprendre si vous êtes content de votre sort , si vous avez une nombreuse famille , si votre santé est toujours ferme. Nous sommes à peu-près du même âge , et nous ne devons plus songer l'un et l'autre qu'à passer doucement le reste de nos jours. Le climat où je suis n'est pas si beau que celui de Surate ; les bords de l'Inde doivent être plus fertiles que ceux du lac Lemane. Vous devez avoir des ananas , et je n'ai que des pêches ; mais il faut que chacun fasse son propre bonheur dans le climat où le ciel l'a placé.

Adieu , mon ancien camarade ; je vous souhaite des jours longs et heureux , et suis de tout mon cœur , votre , &c.

LETTRE

## L E T T R E L X X.

1758.

A M. T H I R I O T.

Aux Délices, le 3 d'octobre.

*Urbis amator, credula galle,*

**V**ous êtes donc tous fous avec votre bataille du 26. Le fait est que les Russes ont perdu environ quinze mille hommes le 25, et n'avaient nulle envie de se battre le 26; que *Fridéric*, après les avoir vaincus, et les avoir mis hors d'état de pénétrer plus avant, a couru dégager son frère; qu'il a fait repasser les montagnes au comte de *Daun*, et qu'on est à peu-près au même état où l'on était avant cette funeste guerre.

*Maupertuis* crèverait s'il savait que le roi son maître m'a écrit deux lettres depuis sa bataille de Custrin; mais je n'en suis ni énorgueilli, ni séduit.

Les deux couplets sur le livre d'*Helvetius* sont assez jolis; mais il me paraît qu'en général il y a beaucoup d'injustice et bien peu de philosophie à taxer de matérialisme l'opinion que les sens sont les seules portes des idées. L'apôtre de la raison, le sage *Locke*, n'a pas dit

Corresp. générale. Tome VI. \* O



1758.

autre chose ; et *Aristote* l'avait dit avant lui. Le gros de votre nation ne fera jamais philosophe , quelque peine qu'on prenne à l'instruire.

J'ai reçus les manuscrits concernant la Russie ; ce sont des anecdotes de médisance , et , par conséquent , cela n'entre pas dans mon plan.

Pour *Jean-Jacques* , il a beau écrire contre la comédie , tout Genève y court en foule. La ville de *Calvin* devient la ville des plaisirs et de la tolérance. Il est vrai que je ne vais presque jamais à Genève ; mais on vient chez moi , ou plutôt chez mes nièces : mon hermitage est charmant dans la belle saison.

Je vous suis très-obligé , mon cher et ancien ami , du livre (\*) que vous me destinez. Le bruit qu'a fait ce livre m'a engagé à relire *Locke*. J'avoue qu'il est un peu diffus ; mais il parlait à des esprits prévenus et ignorans , auxquels il fallait présenter la raison sous tous les aspects et sous toutes les formes. Je trouve que ce grand-homme n'a pas encore la réputation qu'il mérite. C'est le seul métaphysicien raisonnable que je connaisse ; et , après lui , je mets *Hume*.

Bonsoir ; il est vrai que je me suis amusé avec la Femme qui a raison ; mais c'est pour notre troupe , et non pour la vôtre : *Scurtor mihi , non populo*.

(\*) De l'Esprit , par M. *Helvétius*.

Madrafs pris ! quel conte ! Il n'y a que des \_\_\_\_\_  
*la Bourdonnais* qui le prennent. Ils en ont été 1758.  
 bien payés !

## L E T T R E L X X I.

A M. DE FORMONT.

**M**ON cher philosophe , votre souvenir m'enchanté ; vous êtes un gros et gras épicurien de Paris , et moi un maigre épicurien du lac de Genève ; il est bon que les frères se donnent quelquefois signe de vie. Madame *du Deffant* est plus philosophe que nous deux , puisqu'elle supporte si constamment la privation de la vue , et qu'elle prend la vie en patience. Je m'intéresse tendrement , non pas à son bonheur , car ce fantôme n'existe pas , mais à toutes les consolations dont elle jouit , à tous les agrémens de son esprit , aux charmes de sa société délicieuse. Je voudrais bien en jouir , sans doute , de cette société délicieuse , j'entends de la vôtre et de la sienne ; mais allez vous faire . . . avec votre Paris ; je ne l'aime point , je ne l'ai jamais aimé. Je suis cacochyme ; il me faut des jardins , il me faut une maison agréable dont je ne sorte guère , et où l'on vienne ; j'ai trouvé tout

— cela , j'ai trouvé les plaisirs de la ville et de  
 1758. la campagne réunis , et surtout la plus grande  
 indépendance. Je ne connais pas d'état préférable au mien ; il y aurait de la folie à vouloir en changer. Je ne fais si j'aurai cette folie ; mais , au moins , c'est un mal dont je ne suis pas attaqué à présent , malgré toutes vos grâces. Je ne regrette ni Iphigénie en Crimée , ni Hypermnestre ; je crains seulement plus encore pour la perte des fonds publics , que pour celle des talens ; la compagnie des Indes , le commerce , la marine , me paraissent encore plus en décadence que le bon goût ; jamais on n'a tant fait de livres sur la guerre , et jamais nos armes n'ont été plus malheureuses. J'ai trente volumes sur le commerce , et il dépérit. Ni les livres sur l'esprit et sur la matière , ni les arrêts du conseil sur ces livres , ne remédieront à tant de maux.

Que dites-vous de la défaite de mes Russes ? C'est bien pis qu'à Narva ; tout est mort , ou blessé , ou pris. Il y a eu trois batailles consécutives. Les Prussiens n'ont eu que trois mille hommes de tués ; mais ils ont dix mille blessés au moins. Si le comte de *Daun* tombait sur eux dans ces circonstances , peut-être ferait-il aux Prussiens ce que ceux-ci ont fait aux Russes. Il y a une tragédie anglaise dans laquelle le souffleur vient annoncer à la fin

que tous les acteurs de la pièce ont été tués; —  
cette cruelle guerre pourra bien finir de même. 1758.

*Nota* qu'il n'est pas vrai qu'on ait battu trois fois les Russes, comme on le dit; c'est bien assez d'une.

Présentez, je vous en prie, mes très-tendres respects à madame *du Deffant*; et souvenez-vous quelquefois du vieux suisse *Voltaire* qui vous aimera toujours.

## LETTRE LXXII.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 4 d'octobre.

QUE les Russes soient battus, mon cher et ancien ami, que Louisbourg soit pris, qu'*Helvétius* ait demandé pardon de son livre, qu'on débite à Paris de fausses nouvelles et de mauvais vers, que le parlement de Paris ait fait pendre un huissier pour avoir dit des sottises, ce n'est pas ce dont je m'inquiète; mais M. A.... de L....., et quatre années qu'il me doit, sont le grave sujet de ma lettre. Peut-être M. A.... me croit-il mort; peut-être l'est-il lui-même. S'il est en vie, où est-il? s'il est mort, où sont ses héritiers? Dans l'un

— et l'autre cas, à qui dois-je m'adresser pour  
1758. vivre ?

Pardonnez, mon ancien ami, à tant de questions. Je me trouve un peu embarrassé ; j'ai essuyé coup sur coup plus d'une banqueroute. Notre ami *Horace* dit tranquillement :

*Det vitam, det opes, animum æquum mi ipse parabo.*

Vraiment, je le crois bien. Voilà un grand effort ! Il n'avait pas affaire à la famille de *Samuel Bernard* et à M. A . . . . de L . . . . . Ce petit babouin crut faire un bon marché avec moi, parce que j'étais fluët et maigre ; *vivimus tamen*, et peut-être A . . . . *occidit* dans son marquisat.

Qu'il soit mort ou vivant, il me semble que j'ai besoin d'un honnête procureur normand. En connaissiez-vous quelqu'un dont je pusse employer la prose.

Mais vous, que faites-vous dans votre jolie terre de Launai ? bâtissez-vous ? plantez-vous ? avez-vous la faiblesse de regretter Paris ? ne méprisez-vous pas la frivolité qui est l'ame de cette grande ville ? Vous n'êtes pas de ceux qui ont besoin qu'on leur dise :

*Omitte mirari beata*

*Funus et opes strepitumque Romæ.*

Cependant , on dit que vous êtes encore à Paris ; j'adresse ma lettre rue Saint-Pierre , 1758.  
pour vous être renvoyée à Launai , si vous avez le bonheur d'y être. Adieu , je vous embrasse.

*Nisi quod non simul essem cetera letus.*

## LET TRE LXXIII.

A M. THIRIOT.

18 d'octobre.

M. *Helvétius* m'a envoyé son *Esprit* , mon ancien ami ; ainsi vous voilà délivré du soin de me le faire parvenir : je ne veux pas avoir double esprit comme *Elisée*. Je suis peu au fait des cabales de votre Paris et de votre Versailles ; j'ignore ce qui a excité un si grand soulèvement contre un philosophe estimable qui ( à l'exemple de *S<sup>t</sup> Matthieu* ) a quitté la finance pour suivre la vérité. Il ne s'agit , dans son livre , que de ces pauvres et inutiles vérités philosophiques , qui ne font tort à personne , qui sont lues par très-peu de gens , et jugées par un plus petit nombre encore en connaissance de cause. Il y a tel homme dont la simple signature , mise au bas d'une pancarte mal écrite , fait plus de mal à une province

— 1758. que tous les livres des philosophes n'en pour-  
ront jamais causer ; cependant ce sont ces  
philosophes , incapables de nuire , qu'on per-  
sécute.

Je ne suis pas de son avis en bien des choses,  
il s'en faut beaucoup ; et , s'il m'avait consulté,  
je lui aurais conseillé de faire son livre autrem-  
ent ; mais , tel qu'il est , il y a beaucoup de  
bon , et je n'y vois rien de dangereux : on  
dira peut-être que j'ai les yeux gâtés.

Il faut qu'*Helvétius* ait quelques ennemis  
secrets qui aient dénoncé son livre aux sots ,  
et qui aient animé les fanatiques. Dites-moi  
donc ce qui lui a attiré un tel orage ; il y a  
cent choses beaucoup plus fortes dans l'*Esprit  
des lois* , et surtout dans les *Lettres persanes*.  
Le proverbe est donc bien vrai , qu'il n'y a  
qu'heur et malheur en ce monde.

Au lieu de me faire avoir cet *Esprit* , pour-  
riez-vous avoir la charité de m'indiquer quel-  
que bon *Atlas* nouveau , bien fait , bien net ,  
où mes vieux yeux vissent commodément le  
théâtre de la guerre et des misères humaines.  
Je n'ai que d'anciennes cartes de géographie ;  
c'est peut-être le seul art dans lequel les der-  
niers ouvrages sont toujours les meilleurs. Il  
n'en est pas de même , à ce que je vois , des  
pièces de théâtre , des romans , des vers , des  
ouvrages de morale , &c.

Je

Je dicte ce rogaton, mon cher ami, parce —  
 que je suis un peu malade aujourd'hui ; mais 1758.  
 j'ai toujours assez de force pour vous assurer  
 de ma main que je vous aime de tout mon  
 cœur.

## L E T T R E L X X I V. •

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 10 de novembre.

**M**ÔN affaire avec le marquis A . . . . est  
 fort sérieuse, mon cher et ancien ami ; mais  
 vous l'avez rendue si plaisante par votre aimable  
 lettre, que je ne peux plus m'affliger. Le  
*constat de cadavere* me fait encore pouffer de  
 rire. Je crois ce puant marquis bien en colère  
 que je vive encore, et que j'aye douté de son  
 existence. Ce petit gnome ne vous a donc  
 pas répondu ; je le ferai *ester à droit*, de  
 pardieu, fût-ce dans Argentan en Basse-Nor-  
 mandie. Je vous suis doublement obligé de vos  
 bons conseils et de vos bonnes plaisanteries.

Je vois qu'il n'est pas aisé de trouver un  
 procureur honnête homme, encore moins un  
 marquis qui paye ses dettes. Cet A . . . . doit  
 être furieusement grand seigneur ; car, non-  
 seulement il ne paye point ses créanciers, mais

Corresp. générale. Tome VI. \* P



— il ne daigne pas leur faire civilité. Cet A....  
1758. n'est point du tout poli.

Vous allez donc à Paris, mon cher ami, chercher le plaisir, et ne le point trouver; jouir de la ville, et ne l'aimer ni ne l'estimer, et y attendre le moment de retourner à votre charmante terre. Pour moi, j'ai renoncé aux villes; j'ai acheté une assez bonne terre à deux lieues de mes Délices, je ne voyage que de l'une à l'autre; et, si j'entreprenais de plus grandes courses, ce ne ferait que pour vous.

Le roi de Prusse m'écrit souvent qu'il voudrait être à ma place: je le crois bien; la vie des philosophes est bien au-dessus de celle des rois. Le maréchal de *Daun* et le greffier de l'empire instrumentent toujours contre *Frédéric*. Les uns le vantent, les autres l'abhorrent; il n'a qu'un plaisir, c'est de faire parler de lui. J'ai cru autrefois que ce plaisir était quelque chose, mais je m'aperçois que c'est une sottise; il n'y a de bon que de vivre tranquille dans le sein de l'amitié. Je vous embrasse de tout mon cœur; madame *Denis* en fait autant.

## L E T T R E L X X V.

1758.

A M. D I D E R O T , à Paris.

Aux Délices , 16 de novembre.

**J**E vous remercie du fond de mon cœur, Monsieur, de votre attention et de votre nouvel ouvrage (\*). Il y a des choses tendres, vertueuses, et d'un goût nouveau, comme dans tout ce que vous faites; mais permettez-moi de vous dire que je suis affligé de vous voir faire des pièces de théâtre qu'on ne met point au théâtre, autant que je suis fâché que *Rousseau* écrive contre la comédie, après avoir fait des comédies.

J'attends avec impatience votre nouveau tome de l'*Encyclopédie* : je m'intéresse bien vivement à ce grand ouvrage et à son auteur; vous méritiez d'avoir été mieux secondé. J'aurai la hardiesse de vouloir que l'article *Idolâtrie* soit de moi, s'il a passé; et j'aurais désiré que d'autres articles importants eussent été écrits avec la même passion pour la vérité. Nous étions indignés, l'autre jour, au mot *Enfer*, de lire que *Moïse* en a parlé : une fausseté si évidente révolte.

(\*) Le Père de famille, imprimé en 1758, et représenté en 1761.

1758. Vingt articles de métaphysique, et en particulier celui d'*Ame*, sont traités d'une manière qui doit bien déplaire à votre cœur naïf et à votre esprit juste. Je me flatte que vous ne souffrirez plus des articles tels que celui de *Femme*, de *Fat*, &c., ni tant de vaines déclamations, ni tant de puérilités et de lieux communs sans principes, sans définitions, sans instructions. Jugez, à ma franchise, de l'intérêt que votre grande entreprise m'a inspiré.

Je n'ai pu, malgré cet intérêt, travailler beaucoup à votre nouveau tome. J'ai acheté, à deux lieues de mes Délices, une terre encore plus retirée, où je compte finir mes jours dans la tranquillité, mais où je me vois obligé de me donner beaucoup de soins les premières années. Ces soins sont amusans, et les travaux de la campagne me paraissent tenir à la philosophie : les bonnes expériences de physique sont celles de la culture de la terre. Dans cet heureux oubli d'un monde pervers et frivole, j'interromprai mes travaux avec joie, quand vous me demanderez des articles intéressans dont d'autres personnes ne se feront point chargées.

Adieu, Monsieur ; honorez de quelque amitié un homme qui vous est attaché comme il voudrait que tous les philosophes le fussent, et qui est extrêmement sensible à tous vos talens,

## L E T T R E L X X V I. 1758.

A M. DE CIDEVILLE.

A Ferney, le 25 de novembre, mais écrivez toujours aux  
Délices.

**V**OTRE amitié pour moi a donc la malice ,  
mon cher ami , de tarabuster le marquis A . . .  
et de lui faire sentir que quelquefois les plus  
grands seigneurs ne laissent pas d'être obligés  
de payer leurs dettes , malgré les grands ser-  
vices qu'ils rendent à l'Etat. Il ne veut pas  
m'écrire ; vous verrez qu'il s'est rouillé en  
province. Cependant un bas-normand peut  
hardiment écrire à un suisse. Le petit bon  
homme de marquis veut donc me donner une  
assignation sur son trésor royal , et , de quatre  
années , m'en payer une à cause des dépenses  
qu'il fait à la guerre ! Je ferai signifier à mon-  
seigneur que je ne l'entends pas ainsi , et que ,  
lui ayant joué le tour de vivre jusqu'à la fin  
de cette présente année , je veux être payé  
de mon *dû* ou *deu*. On écrivait autrefois *deu*  
ou *dub* , parce que *dû* est toujours *dubium* ;  
mais *dû* , ou *deu* , ou *dub* , il faut qu'il paye ;  
et , point d'argent , point de suisse. Et M. le  
surintendant *le Doux* aura beau faire , je ferai

— 1758. brèche à son trésor : car je bâtis une terre, non pas un marquisat comme Lamotte, non un palais comme le palais d'A . . . , mais une maison commode et rustique, où j'entre, il est vrai, par deux tours entre lesquelles il ne tient qu'à moi d'avoir un pont-levis, car j'ai des mâchicoulis et des meurtrières ; et mes vassaux feront la guerre à la Motte-A . . . . *Licet miscere seria jocis*, mais il ne faut pas abandonner le demeurant ; *rem suam deserere turpissimum est*, dit Cicéron.

Le fait est que j'ai acheté, à une lieue des Délices, une terre qui donne beaucoup de foin, de blé, de paille et d'avoine ; et je suis à présent

*Ruflicus ab normis sapiens crassâque Minervâ.*

J'ai des chênes droits comme des pins, qui touchent le ciel, et qui rendraient grand service à notre marine, si nous en avions une. Ma seigneurie a d'aussi beaux droits que Lamotte ; et nous verrons, quand nous nous battons, qui l'emportera.

*Nunc itaque et versus et cætera ludicra pono.*

Je sème avec le semoir ; je fais des expériences de physique sur notre mère commune ; mais j'ai bien de la peine à réduire madame Denis

au rôle de *Cérès*, de *Pomone* et de *Flore*; elle aimerait mieux, je crois, être *Thalie* à Paris; et moi, non : je suis idolâtre de la campagne, même en hiver. Allez à Paris; allez, vous qui ne pouvez encore vous défaire de vos passions. 1758,

*Urbis amatorem fuscum salvere jubemus*

*Ruris amatores.*

L'ami des hommes, ce M. de *Mirabeau*; qui parle, qui parle, qui parle, qui décide, qui tranche, qui aime tant le gouvernement féodal, qui fait tant d'écarts, qui se beloufe si souvent; ce prétendu ami du genre-humain, n'est mon fait que quand il dit : Aimez l'agriculture. Je rends grâce à DIEU, et non à ce *Mirabeau*, qui m'a donné cette dernière passion. Eh bien, quittez donc votre aimable Launai pour Paris; mais retournez à Launai, et regrettez, comme moi, que Launai soit si loin de Ferney. Ecrivez-nous quand vous ferez à Paris; parlez-nous des sottises que vous y aurez vues, et aimez toujours vos deux amis du lac de Genève, qui vous aiment de tout leur cœur.

1758.

## L E T T R E L X X V I I .

A M O N S I E U R .

LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices , 4 de décembre.

MONSIEUR ,

**B**ENEDETTO sia il cielo che v'a ispirato il gusto del più divino trastullo , che e i valenti uomini e le virtuose donne possano godere , quando sono più di due insieme.

Vous vous adressez tout juste à un homme qui ne rougit point à son âge de jouer encore la comédie avec ses amis. Nous avons à Lausanne un très-joli théâtre ; j'en fais bâtir un à une terre que j'ai en France , à quelques lieues de la campagne où je suis à présent.

Les femmes se mettent comme elles veulent , sans beaucoup de dépense , surtout point de cornettes ; un petit diadème de perles fausses , quelques rubans , des boucles ou un petit bonnet. Une femme , quand elle est jolie , est mieux coiffée pour un écu , qu'une laide pour mille pistoles.

Questo sia detto per i viventi ; vengo adesso ai morti. Quand j'ai fait jouer Sémiramis , j'ai

fait placer l'ombre dans un coin , au fond du théâtre ; elle montait par une estrade sans qu'on la vît monter ; elle était entourée d'une gaze noire ; tout dépend de la manière dont sont placées les lumières. Cela fait un effet terrible , quand tout est bien disposé ; car

1758.

*Segnius irritant animos demissa per aures ,  
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus. . . .*

Vous me demandez, Monsieur, si on doit entendre, au premier acte, les gémissemens de l'ombre de *Ninus* ; je vous répondrai que, sans doute, on les entendrait sur un théâtre grec ou romain ; mais je n'ai pas osé le risquer sur la scène de Paris, qui est plus remplie de petits-maîtres français à talons rouges, que de héros antiques : je ne conseillerais pas non plus qu'on hasardât cette nouveauté sur un petit théâtre resserré, qui ne laisse pas de place à l'illusion.

Le grand-prêtre *Oroès* ne donne point l'épée de *Ninus* à *Arface* dans le premier acte ; il la lui donne dans le quatrième : je sauvai à l'acteur l'embarras de ceindre une épée et d'ôter la sienne, en le faisant venir sans épée sur le théâtre.

Le tonnerre est aisément imité par le bruit d'une ou deux roues dentelées qu'on fait



— mouvoir derrière la scène sur des planches ;  
 1758. les éclairs se forment avec un peu d'orcanfon.

Voilà , Monsieur , tout ce que je peux répondre aux questions que vous avez bien voulu me faire ; mais je ne pourrai jamais répondre dignement à l'honneur que je reçois de vous , ni vous exprimer assez les sentimens que je vous dois.

J'ai l'honneur d'être , &c.

## LET TRE LXXVIII.

A M. THIRIOT.

A Ferney , 6 de décembre.

**C**E Ferney dont je vous écris , mon ancien ami , est une terre au bord de ce lac que je ne puis abandonner ; c'est le supplément des Délices. *Ex nitido fit rusticus*. Mais , au milieu de vingt maçons qui me rebâtissent un château , et parmi les laboureurs à qui je donne de nouvelles charrues à semoir , je n'oublie point mon *Atlas*. Je veux avoir la terre entière présente à mes yeux dans ma petite retraite ; et , tandis que je me promène des Délices à Ferney et à Laufane , je veux que mes yeux se promènent sur la Lusace et sur la Bohême , sur Louishourg et sur Pondichéri. *Di grazia* ,

amusez-vous à me faire un bel *Atlas*, bien complet, bien relié; ayez la bonté de me l'envoyer, par le carrosse de Lyon, à mon ami *Tronchin*, non pas *Tronchin* l'inoculateur, mais *Tronchin* le banquier, qui m'est aussi utile que l'autre. Madame de *Fontaine* vous payera les déboursés que vous aurez eu la bonté de faire. Vous aimez les livres et vos amis; ainsi je compte vous servir à votre goût, en vous faisant exercer votre double métier d'obliger et de bouquiner. Je suis un peu mécontent des bouquins nouveaux; mais je me console *cum veterum libris*. Dites de moi : *Felix nimium, sua nam bona novit*. Quelle nouvelle sottise avez-vous dans votre pays ? *Interim, vale.*

## L E T T R E L X X I X.

A. M. L'EVEQUE D'ANNECY.

15 de décembre.

MONSEIGNEUR,

LE curé d'un petit village nommé Moëns, voisin de ma terre, a suscité un procès à mes vassaux de Ferney, et ayant souvent quitté sa cure pour aller solliciter à Dijon, il a accablé aisément des cultivateurs uniquement occupés du travail qui soutient leur vie.

1758.

Il leur a fait pour quinze cents livres de frais, pendant qu'ils labouraient leurs champs, et a eu la cruauté de compter, parmi ses frais de justice, les voyages qu'il a faits pour les ruiner. Vous savez mieux que moi, Monseigneur, combien, dès les premiers temps de l'Eglise, les saints pères se sont élevés contre les ministres sacrés qui emploient aux affaires temporelles le temps destiné aux autels. Mais si on leur avait dit : Un prêtre est venu avec des sergens rançonner de pauvres familles, les forcer de vendre le seul pré qui nourrit tous leurs bestiaux, et ôter le lait à leurs enfans, qu'auraient dit les *Jérôme*, les *Irénée*, les *Augustin* ? Voilà, Monseigneur, ce que le curé de Moëns est venu faire à la porte de mon château, sans daigner même me venir parler : je lui ai envoyé dire que j'offrais de payer la plus grande partie de ce qu'il exige de mes communes, et il a répondu que cela ne le satisfaisait pas. Vous gémissiez, sans doute, que des exemples si odieux soient donnés par des pasteurs catholiques, tandis qu'il n'y a pas un seul exemple qu'un pasteur protestant ait été en procès avec ses paroissiens. Il est humiliant pour nous, il le faut avouer, de voir dans les villages du territoire de Genève des pasteurs hérétiques qui sont au rang des plus savans hommes de l'Europe, qui possè-

dent les langues orientales , qui prêchent dans la leur avec éloquence , et qui , loin de poursuivre leurs paroissiens pour un arpent de seigle ou de vigne , sont leurs consolateurs et leurs pères : c'est une des raisons qui ont dépeuplé le canton que j'habite. Deux de mes jardiniers ont quitté , l'année précédente , notre religion , pour embrasser la protestante ; le village de Rosières avait trente-deux maisons , et n'en a plus qu'une , les villages de Magni et de Boisi , ne sont plus que des déserts ; Ferney est réduit à cinq familles , ayant droit de commune ; et ce sont ces cinq pauvres familles qu'un curé veut forcer d'abandonner leurs demeures pour aller chercher , sur le territoire de la florissante Genève , le pain qu'on leur dispute dans les chaumières de leurs pères. Je conjure votre zèle paternel , votre humanité , votre religion , non pas d'engager le curé de Moëns à se relâcher des droits que la chicane lui a donnés , cela est impossible ; mais à ne pas user d'un droit si peu chrétien dans toute sa rigueur , à donner les délais que donnerait le procureur le plus insatiable , à se contenter de ma promesse que j'exécuterai aussitôt que mes malheureux vassaux auront rempli une formalité de justice préalable et nécessaire. J'attends de vous cette grâce , ou plutôt cette justice.

Je suis , &c.

1758.

## L E T T R E L X X X.

A M. H E L V E T I U S.

17 de décembre.

**V**os vers semblent écrits par la main d'Apollon,  
 Vous n'en aurez pour fruit que ma reconnaissance.  
 Votre livre est dicté par la saine raison :

Partez vite, et quittez la France.

J'aurais pourtant, Monsieur, quelques petits reproches à vous faire ; mais le plus sensible, et qu'on vous a déjà fait sans doute, c'est d'avoir mis l'amitié parmi les vilaines passions : elle n'était pas faite pour si mauvaise compagnie. Je suis plus affligé qu'un autre de votre tort. L'amitié, qui m'a accompagné au pied des Alpes, fait tout mon bonheur ; et je désire passionnément la vôtre. Je vous avoue que le sort de votre livre dégoûte d'en faire. Je m'en tiens actuellement à être seigneur de paroisse, laboureur, maçon et jardinier ; cela ne fait point d'ennemis. Les poèmes épiques, les tragédies et les livres philosophiques rendent trop malheureux. Je vous embrasse ; je vous aime de même, et je présente mes respects à la digne épouse d'un philosophe aimable.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 19 de décembre.

**M**ON cher ange, vous étendez les deux bouts de vos ailes sur tous mes intérêts. Vous voulez que je vous voye et qu'Oreste réussisse ; ce seraient-là deux résurrections dont la première me ferait bien plus chère que l'autre. Je suis un peu *Lazare* dans mon tombeau des Alpes. Je vous ai envoyé mon visage de *Lazare*, il y a un an ; et si vous tardez à le faire placer à l'académie, sous la face grasse de *Babet*, bientôt je n'en aurai plus du tout à vous offrir. Je deviens plus que jamais pomme tapée. Ne comptez jamais de ma part sur un visage, mais sur le cœur le plus tendre, toujours vif, toujours neuf, toujours plein de vous.

Oui, sans doute, la scène de l'urne est très-changée et très-grecque ; et, croyez-moi, les Français, tout français qu'ils sont, y reviendront comme les Italiens et les Anglais. Ce n'est qu'à la longue que les suffrages se réunissent sur certains ouvrages et sur certaines gens.

— 1758. Il n'y avait , à mon sens , autre chose à reprendre que l'instinct trop violent de la nature , dans la scène de reconnaissance , et pour rendre cet instinct plus vraisemblable et plus attendrissant , il n'y a qu'un vers à changer. *Electre* dit :

D'où vient qu'il s'attendrit ? je l'entends qui soupire.

Voici ce qu'il faut mettre à la place :

O R E S T E.

O malheureuse *Electre* !

E L E C T R E.

Il me nomme , il soupire !

Les remords en ces lieux ont-ils donc quelque empire ? &c.

A l'égard de la fin , plus j'y pense , plus je crois qu'il faut la laisser comme elle est ; et je suis très-persuadé , étant hors de l'ivresse de la composition , de l'amour propre et de la guerre du parterre , que cette pièce bien jouée serait reçue comme *Sémiramis* , qui manqua d'abord son coup , et qui fait aujourd'hui son effet. Ce serait une consolation pour moi , et de la gloire pour vous , si vous forciez le public à être juste.

Pour l'anime , il y a long-temps que j'y ai donné les coups de pinceau que vous vouliez,

et

et je vous l'enverrais sur le champ , si vous ———  
 me promettiez que les comédiens n'auraient 1758.  
 pas l'insolence d'y rien changer. Ils furent sur  
 le point de faire tomber l'Orphelin de la  
 Chine , en retranchant une scène nécessaire  
 qu'ils ont été obligés de remettre. Ils allèrent  
 jusqu'à donner à un confident un nom qui  
 est hébreu : vous sentez combien cela irrite et  
 décourage. La Femme qui a raison est dans  
 le même cas ; mais je vous avoue que j'aime  
 mieux cent fois labourer mes terres , comme  
 je fais , que de me voir exposé à l'humiliation  
 d'être corrigé et gâté par des comédiens.

Quand je parle de labourer la terre , je parle  
 très à la lettre. Je me fers du nouveau semoir  
 avec succès , et je force notre mère commune  
 à donner moitié plus qu'elle ne donnait. Vous  
 souvenez-vous que , quand je me fis suiffe , le  
 président de *Brosses* vous parla de me loger  
 dans un château qu'il a entre la France et  
 Genève. Son château était une masure faite  
 pour des hiboux ; un comté , mais à faire rire ;  
 un jardin , mais où il n'y avait que des coli-  
 maçons et des taupes ; des vignes sans raisin ,  
 des campagnes sans blé , et des étables sans  
 vaches. Il y a de tout actuellement , parce  
 que j'ai acheté son pauvre comté par bail  
 emphytéotique , ce qui , joint à Ferney ,  
 compose une grande étendue de pays qu'on

*Corresp. générale.*      Tome VI.      \* Q



1758. peut rendre aisément fertile et agréable. Ces deux terres touchent presque à mes Délices. Je me suis fait un assez joli royaume dans une république. Je quitterai mon royaume pour venir vous embrasser, mon cher et respectable ami ; mais je ne le quitterais pas assurément pour aucun autre avantage, quel qu'il pût être.

Ne pensez-vous pas que, vu le temps qui court, il vaut mieux avoir de beaux blés, des vignes, des bois, des taureaux et des vaches, et lire *les Géorgiques*, que d'avoir des billets de la quatrième loterie, des annuités premières et secondes, des billets sur les fermes, et même des comptes à faire à Cadix ? qu'en dites-vous ? *Et de Babeta, quid ? et quid de rege hispano ?* et des nouvelles destructions qu'on nous promet pour l'année prochaine ?

Prenez du lait, Madame ; engraissez, dormez, et que tous les anges se portent bien.

Je fais tout ce que M. le comte de *la Marche* exige, j'écrirai à *Monin*. J'écris en droiture à 545, qui a daigné m'écrire. Je vous remercie tendrement.

## L E T T R E L X X X I I.

1758.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF, à *Moscou*.

24 de décembre.

MONSIEUR ,

J'EUS l'honneur de vous écrire, il y a quatre ou cinq jours ; j'ai reçu le 21 de décembre la lettre dont vous m'honorez du 23 d'octobre, et je ne fais à quoi attribuer un si long retardement. Je vous réitère mes prières, et je vous fais mes très-humbles remerciemens sur vos nouveaux mémoires ; vous les intitulez : Réponses à mes objections ; permettez-moi d'abord de dire à votre Excellence que je n'ai jamais d'objections à faire aux instructions qu'elle veut bien me donner ; que je fais simplement des questions, et que je demande des éclaircissemens à l'homme du monde qui me paraît le plus savant dans l'histoire.

Nous ne sommes encore qu'à l'avenue du grand palais que vous vouliez bâtir par mes mains, et dont vous me tracez l'ordonnance. Il y a, dans cette avenue, quelques terres incultes, quelques déserts qu'il faut passer vite. Il est moins question de savoir où vient le mot de *tsar*, que de faire voir que *Pierre I*

— a été le plus grand des tsars. Je me garderai  
1758. bien de mettre en question si le blé de la Livonie vaut mieux que celui de la Carélie; j'observerai seulement ici, Monsieur, que l'agriculture a été très-négligée dans toute l'Europe jusqu'à nos jours.

L'Angleterre, dont vous me parlez, est un des pays les plus fertiles en blé; cependant ce n'est que depuis quelques années que les Anglais ont su en faire un objet de commerce immense. La nouvelle charrue et le semoir font d'une utilité qui semble devoir désormais prévenir toutes les disettes. J'en ai vu beaucoup d'expériences, et je m'en sers avec succès dans deux de mes terres en France, dans le voisinage de Genève. Vous voyez par là que les arts ne se perfectionnent qu'à la longue; et je vois aussi quelles obligations votre empire doit avoir à *Pierre le grand*, qui lui a donné plusieurs arts, et qui en a perfectionné quelques-uns.

Je me servirai du mot de *russien*, si vous le voulez, mais je vous supplie de considérer qu'il ressemble trop à *prussien*, et qu'il en paraît un diminutif: ce qui ne s'accorde pas avec la dignité de votre empire. Les Prussiens s'appelaient autrefois *Borusses*, comme vous le savez, et, par cette dénomination, ils paraissaient subordonnés aux *Russes*. Le mot

de russe a d'ailleurs quelque chose de plus ferme, de plus noble, de plus original que celui de ruffien; ajoutez que ruffien ressemble trop à un terme très-désagréable dans notre langue, qui est celui de ruffien, et la plupart de nos dames prononçant les *ff* comme les *ff*, il en résulte une équivoque indécente qu'il faut éviter. — 1758.

Après toutes ces représentations, j'en passerai par ce que vous voudrez; mais le grand point, Monsieur, l'objet important et indispensable devant lequel presque tous les autres disparaissent, est le détail de tout ce qu'a fait *Pierre le grand* d'utile et d'héroïque. Vous ne pouvez me donner trop d'instructions sur le bien qu'il a fait au genre-humain. La plupart des gens de lettres de l'Europe me reprochent déjà que je vais faire un panégyrique, et jouer le rôle d'un flatteur; il faut leur fermer la bouche en leur faisant voir que je n'écris que des vérités utiles aux hommes.

J'espère aussi, Monsieur, que vous voudrez bien me faire parvenir des mémoires fidelles sur les guerres entreprises par *Pierre I*, sur ses belles actions, sur celles de vos compatriotes; en un mot, sur tout ce qui peut contribuer à la gloire de l'empire et à la vôtre.

J'ai l'honneur, &c.

---

 1758. LETTRE LXXXIII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 24 de décembre.

**V**ous vous trompez, mon ancien ami, j'ai quatre pattes au lieu de deux, un pied à Laufane, dans une très-belle maison pour l'hiver, un pied aux Délices près de Genève, où la bonne compagnie vient me voir; voilà pour les pieds de devant : ceux de derrière sont à Ferney et dans le comté de Tournay que j'ai acheté par bail emphytéotique, du président de *Broffes*.

*M. Crommelin* se trompe beaucoup davantage sur tous les points. La terre de Ferney est aussi bonne qu'elle a été négligée; j'y bâtis un assez beau château; j'ai chez moi la pierre et le bois; le marbre me vient par le lac de Genève. Je me suis fait, dans le plus joli pays de la terre, trois domaines qui se touchent. J'ai arrondi tout d'un coup la terre de Ferney par des acquisitions utiles. Le tout monte à la valeur de plus de dix mille livres de rente, et m'en épargne plus de vingt, puisque ces trois terres défrayent presque une maison où j'ai plus de trente personnes, et plus de douze chevaux à nourrir.

*Nave ferar parvâ , an magnâ ferar , unus et idem.*

1758.

Je vivrais très-bien comme vous , mon ancien ami , avec cent écus par mois ; mais madame Denis , l'héroïne de l'amitié , et la victime de Francfort , mérite des palais , des cuisiniers , des équipages , grande chère et beau feu. Vous faites très-sagement d'appuyer votre philosophie de deux cents écus de rente de plus.

*Imbecilla volet tractari mollior ætas.*

Et il vous faut :

*Mundus victus non deficiente crumenâ.*

Nous ferons plus heureux , vous et moi , dans notre sphère , que des ministres exilés , peut-être même que des ministres en place. Jouissez de votre doux loisir , moi je jouirai de mes très-douces occupations , de mes charrues à semoir , de mes taureaux , de mes vaches.

*Hanc vilam in terris Saturnus agebat.*

Quel fracas pour le livre de M. Helvétius ! voilà bien du bruit pour une omelette ! quelle pitié ! quel mal peut faire un livre lu par quelques philosophes ? J'aurais pu me plaindre de ce livre , et je fais à qui je dois certaine affectation de me mettre à côté de certaines gens ; mais je ne me plains que de la manière

— dont l'auteur traite l'amitié , la plus conso-  
1758. lante de toutes les vertus.

Envoyez-moi , je vous prie , cette abominable justification de la Saint-Barthelemy ; j'ai acheté un ours , je mettrai ce livre dans sa cage. Quoi , on persécute M. *Helvétius* , et on souffre des monstres !

Je ne connais point *Jeanne* , je ne fais ce que c'est ; mais je me prépare à mettre en ordre les matériaux qu'on m'envoie de Russie , pour bâtir le monument de *Pierre* le créateur , et j'aime encore mieux bâtir mon château. Je vous remercie tendrement des cartes de ce malheureux univers.

*Tuus V.*

## LETTRE LXXXIV.

A M. SAURIN,

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

Aux Délices, 27 de décembre.

AH ! ah ! vous êtes donc de notre tripot , et vous faites de beaux vers , monsieur le philosophe ? je vous en félicite , et vous en remercie. Les prêtres d'*Isis* n'ont pas beau jeu avec vous ; l'archevêque de Memphis vous lâchera

lâchera un mandement, et les jésuites de Tanis vous demanderont une rétractation. Quelle est donc cette *Adelle* dont vous parlez ? est-ce qu'il y a eu une *Adelle* ? 1758.

Dites-moi, je vous prie, ce que devient M. *Helvétius*. J'aurais un peu à me plaindre de son livre, si j'avais plus d'amour propre que d'amitié. Je suis indigné de la persécution qu'il éprouve.

Non-seulement l'article en question est imprimé dans la seconde édition des *Cramer*, mais il a excité la bile des vieux pasteurs de Laufane. Un prêtre, plus prêtre que ceux de Memphis, a écrit un libelle à cette occasion : les ministres se sont assemblés ; ils ont censuré les trois bons et honnêtes pasteurs que j'avais fait signer en votre faveur. Je les ai tous fait taire. Les avoyers de Berne ont fait sentir leur indignation à l'auteur du libelle contre la mémoire de votre illustre père, et nous sommes demeurés, votre honneur et moi, maîtres du champ de bataille. Au reste, je suis devenu laboureur, vigneron et berger ; cela vaut cent fois mieux que d'être à Paris homme de lettres.

Je vous embrasse du fond de mon tombeau et de mon bonheur.



1758.

## L E T T R E L X X X V.

A M A D A M E

## LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices , 27 de décembre.

J'APPRENDS , Madame , que votre ami et votre philosophe *Formont* a quitté ce vilain monde. Je ne le plains pas ; je vous plains d'être privée d'une consolation qui vous était nécessaire. Vous ne manquerez jamais d'amis , à moins que vous ne deveniez muette ; mais les anciens amis sont les seuls qui tiennent au fond de notre être , les autres ne les remplacent qu'à moitié.

Je ne vous écris presque jamais , Madame , parce que je suis mort et enterré entre les Alpes et le mont Jura ; mais , du fond de mon tombeau , je m'intéresse à vous , comme si je vous voyais tous les jours. Je m'aperçois bien qu'il n'y a que les morts d'heureux.

J'entends parler quelquefois des révolutions de la cour , et de tant de ministres qui passent en revue rapidement , comme dans une lanterne magique. Mille murmures viennent jusqu'à moi , et me confirment dans l'idée que le

repos est le vrai bien, et que la campagne est  
le vrai séjour de l'homme. 1758.

Le roi de Prusse me mande quelquefois que je suis plus heureux que lui ; il a vraiment grande raison ; c'est même la seule manière dont j'ai voulu me venger de son procédé avec ma nièce et avec moi. La douceur de ma retraite , Madame , sera augmentée , en recevant une lettre que vous aurez dictée ; vous m'apprendrez si vous daignez toujours vous souvenir d'un des plus anciens serviteurs qui vous restent.

Vous voyez , sans doute , souvent M. le président *Hénault* ; l'estime véritable et tendre que j'ai toujours eue pour lui , me fait souhaiter passionnément qu'il ne m'oublie pas.

Je ne vous reverrai jamais , Madame ; j'ai acheté des terres considérables autour de ma retraite ; j'ai agrandi mon sépulcre. Vivez aussi heureusement qu'il est possible ; ayez la bonté de m'en dire des nouvelles. Vous êtes-vous fait lire le Père de famille ? cela n'est-il pas bien comique ? Par ma foi , notre siècle est un pauvre siècle auprès de celui de *Louis XIV* ; mille raisonneurs , et pas un seul homme de génie ; plus de grâces , plus de gaieté ; la disette d'hommes en tout genre fait pitié ; la France subsistera , mais sa gloire , mais son

R 2

— bonheur, son ancienne supériorité . . . . .  
 1758. qu'est-ce que tout cela deviendra ?

Digérez, Madame, conversez, prenez patience, et recevez, avec votre ancienne amitié, les assurances tendres et respectueuses de l'attachement du suisse V.

## L E T T R E L X X X V I.

A M. V E R N E S.

Le . . . . .

J'AI lu enfin *Candide* : il faut avoir perdu le sens pour m'attribuer cette coïonnerie ; j'ai, Dieu merci, de meilleures occupations. Si je pouvais excuser jamais l'inquisition, je pardonnerais aux inquisiteurs du Portugal d'avoir pendu le raisonneur *Pangloss* pour avoir soutenu l'optimisme. En effet, cet optimisme détruit visiblement les fondemens de notre sainte religion ; il mène à la fatalité ; il fait regarder la chute de l'homme comme une fable, et la malédiction prononcée par DIEU même contre la terre, comme vaine. C'est le sentiment de toutes les personnes religieuses et instruites ; elles regardent l'optimisme comme une impiété affreuse.

Pour moi , qui suis plus modéré , je ferais grâce à cet optimisme , pourvu que ceux qui soutiennent ce système ajoutassent qu'ils croient que DIEU , dans une autre vie , nous donnera , selon sa miséricorde , le bien dont il nous prive en ce monde , selon sa justice. C'est l'éternité à venir qui fait l'optimisme , et non le moment présent. Vous êtes bien jeune pour penser à cette éternité , et j'en approche. 1758.

Je vous souhaite le bien-être dans cette vie et dans l'autre.

P. S. Tâchez , mon prêtre aimable , de savoir et de me dire s'il n'y a pas , au moins , cinq cents familles françaises dans Genève. Pourquoi ce monstre de *Caveyrac* dit-il qu'il n'y en a pas cinquante ? Il faut confondre cet envoyé du diable , qui veut justifier la Saint-Barthelemi , et les cruautés exercées dans la révocation de l'édit de Nantes.

---

 1758. LETTRE LXXXVII.

A M. DE BASTIDE,

*Auteur de l'ouvrage intitulé : le Nouveau Spectateur ou le Monde.*

**J**E n'imagine pas , monsieur le specateur du monde , que vous projetiez de remplir vos feuilles du monde physique. *Socrate , Epictète et Marc-Aurèle* laissaient graviter toutes les spères les unes sur les autres , pour ne s'occuper qu'à régler les mœurs. Est-ce donc le monde moral que vous prenez pour objet de vos spéculations ? Mais que lui voulez-vous à ce monde moral , que les précepteurs des nations ont déjà tant sermonné avec tant d'utilité ?

Il est un peu fâcheux pour la nature humaine , j'en conviens avec vous , que l'or fasse tout , et le mérite presque rien ; que les vrais travailleurs , derrière la scène , aient à peine une subsistance honnête , tandis que des personnages en titre fleurissent sur le théâtre ; que les fots soient aux nues , et les génies dans la fange ; qu'un père déshérite ses enfans vertueux , pour combler de bien un premier-né qui souvent le déshonore ; qu'un malheureux ,

qui fait naufrage ou qui périt de quelque autre façon , dans une terre étrangère , laisse au fisc de cet Etat la fortune de ses héritiers. 1758.

On a quelque peine à voir , je l'avoue encore , ceux qui labourent dans la disette , ceux qui ne produisent rien dans le luxe ; de grands propriétaires qui s'approprient jusqu'à l'oiseau qui vole , et au poisson qui nage ; des vassaux tremblans qui n'osent délivrer leurs maisons du sanglier qui les dévore ; des fanatiques qui voudraient brûler tous ceux qui ne prient pas DIEU comme eux ; des violences dans le pouvoir , qui enfantent d'autres violences dans le peuple ; le droit du plus fort faisant la loi , non-seulement de peuple à peuple , mais encore de citoyen à citoyen.

Cette scène du monde , presque de tous les temps et de tous les lieux , vous voudriez la changer ! voilà votre folie , à vous autres moralistes. Montez en chaire avec *Bourdaloue* , ou prenez la plume avec *la Bruyère* , temps perdu : le monde ira toujours comme il va. Un gouvernement , qui pourrait pourvoir à tout , en ferait plus en un an que tout l'ordre des frères prêcheurs n'en a fait depuis son institution.

*Lycurgue* , en fort peu de temps , éleva les Spartiates au-dessus de l'humanité. Les ressorts de sagesse que *Confucius* imagina , il y a plus

— de deux mille ans , ont encore leur effet à  
1758. la Chine.

Mais , comme ni vous ni moi ne sommes faits pour gouverner , si vous avez de si grandes démangeaisons de réforme , réformez nos vertus , dont les excès pourraient à la fin préjudicier à la prospérité de l'Etat. Cette réforme est plus facile que celle des vices. La liste des vertus outrées serait longue ; j'en indiquerai quelques-unes ; vous devinerez aisément les autres.

On s'aperçoit, en parcourant nos campagnes, que les enfans de la terre ne mangent que fort au-dessous du besoin : on a peine à concevoir cette passion immodérée pour l'abstinence. On croit même qu'ils se sont mis dans la tête qu'ils seront plus sains en faisant jeûner les bestiaux,

Qu'arrive-t-il ? les hommes et les animaux languissent, leurs générations sont faibles , les travaux sont suspendus , et la culture en souffre.

La patience est encore une vertu que les campagnes ontrent peut-être. Si les exacteurs des tributs s'en tenaient à la volonté du prince, patienter serait un devoir ; mais , questionnez ces bonnes gens qui nous donnent du pain , ils vous diront que la façon de lever les impôts est cent fois plus onéreuse que le tribut même.

La patience les ruine , et les propriétaires avec eux.

---

 1758.

La chaire évangélique a cent fois reproché aux grands et aux rois leur dureté envers les indigens. Cette capitale s'est corrigée à toute outrance : les antichambres regorgent de serviteurs mieux nourris , mieux vêtus que les seigneurs des paroisses d'où ils sortent. Cet excès de charité ôte des soldats à la patrie , et des cultivateurs aux terres.

Il ne faut pas , monsieur le spectateur du monde , que le projet de réformer nos vertus vous scandalise : les fondateurs des ordres religieux se sont réformés les uns les autres.

Une autre raison qui doit vous encourager , c'est qu'il est peut-être plus facile de discerner les excès du bien , que de prononcer sur la nature du mal. Croyez-moi , monsieur le spectateur , je ne saurais trop vous le dire , attachez-vous à réformer nos vertus ; les hommes tiennent trop à leurs vices.



## 1758. LETTRE LXXXVIII.

A M. DE SOLTIKOF.

Le . . . . .

**J'**ABUSE des bontés de M. de *Soltikof*. Je le supplie de me mander comment on écrit le nom des sectaires appelés , dans mes Mémoires , *Kalkonistky* , ou *Ratzoniski* , ou *Ralkoniky* , ou *Roskolchiqui*.

Qui sont donc ces gens-là dont le nom me fait donner au diable ?

Et les worsko-jésuites , ou vlorsko-jésuites , qui sont-ils ? je n'y entends rien. Tous ces drôles-là ne valent pas la peine qu'on en parle , à moins qu'ils ne soient bien ridicules , comme sont , chez nous , tous nos fanatiques.

## L E T T R E L X X X I X.

1759.

A M. \* \* \*.

Aux Délices, 5 de janvier.

**I**L n'est pas moins nécessaire, mon très-cher ami, de prêcher la tolérance chez vous que parmi nous. Vous ne sauriez justifier, ne vous en déplaît, les lois exclusives ou pénales des Anglais, des Danois, de la Suède, contre nous, sans autoriser nos lois contre vous. Elles sont toutes, je vous l'avoue, également absurdes, inhumaines, contraires à la bonne politique; mais nous n'avons fait que vous imiter. Je n'ai pu, par vos lois, acheter un tombeau en Sichem. Si un des vôtres croit devoir préférer, pour le salut de son ame, la messe au prêche, il cesse aussitôt d'être citoyen, il perd tout, jusqu'à sa patrie. Vous ne souffririez pas qu'aucun prêtre dît sa messe à voix basse, dans une chambre close, dans aucune de vos villes. N'avez-vous pas chassé des ministres qui ne croyaient pas pouvoir signer je ne fais quel formulaire de doctrine? n'avez-vous pas exilé, pour un oui et un non, de pauvres memnonistes pacifiques, malgré les sages représentations des Etats-généraux qui les ont accueillis? n'y a-t-il pas encore un

— 1759, nombre de ces exilés, tranquilles dans les montagnes de l'évêché de Bâle, que vous ne rappelez point ? n'a-t-on pas déposé un pasteur, parce qu'il ne voulait pas que ses ouailles fussent damnées éternellement ? Vous n'êtes pas plus sages que nous, convenez-en, mon cher philosophe, et avouez en même temps que les opinions ont plus causé de maux sur ce petit globe, que la peste ou les tremblemens de terre. Et vous ne voulez pas qu'on attaque, à forces réunies, ces opinions ! N'est-ce pas faire un bien au monde que de renverser le trône de la superstition, qui arma dans tous les temps des hommes furieux les uns contre les autres ? Adorer DIEU ; laisser à chacun la liberté de le servir selon ses idées ; aimer ses semblables, les éclairer si l'on peut, les plaindre s'ils sont dans l'erreur ; ne prêter aucune importance à des questions qui n'auraient jamais causé de troubles si l'on n'y avait attaché aucune gravité : voilà ma religion, qui vaut mieux que tous vos systèmes et tous vos symboles.

Je n'ai lu aucun des livres dont vous me parlez, mon cher philosophe ; je m'en tiens aux anciens ouvrages qui m'instruisent, les modernes m'apprennent peu de chose. J'avoue que *Montesquieu* manque souvent d'ordre, malgré ses divisions en livres et

en chapitres; que quelquefois il donne une —  
 épigramme pour une définition, et une anti- 1759.  
 thèse pour une pensée nouvelle; qu'il n'est  
 pas toujours exact dans ses citations; mais ce  
 fera à jamais un génie heureux et profond,  
 qui pense et fait penser. Son livre devrait  
 être le bréviaire de ceux qui sont appelés à  
 gouverner les autres. Il restera, et les follicu-  
 laires seront oubliés.

Quant à tous vos écrits sur l'agriculture,  
 je crois qu'un payfan de bon sens en fait plus  
 que vos écrivains qui, du fond de leur cabi-  
 net, veulent apprendre à labourer les terres.  
 Je laboure, et n'écris pas sur le labourage.  
 Chaque siècle a eu sa marotte. Au renouvel-  
 lement des lettres, on a commencé par se  
 disputer pour des dogmes et pour des règles  
 de syntaxe; au goût pour la rouille des vieilles  
 monnaies ont succédé les recherches sur la  
 métaphysique, que personne ne comprend.  
 On a abandonné ces questions inintelligibles  
 pour la machine pneumatique et pour les  
 machines électriques, qui apprennent quelque  
 chose: puis tout le monde a voulu amasser des  
 coquilles et des pétrifications. Après cela on a  
 essayé modestement d'arranger l'univers, tandis  
 que d'autres, aussi modestes, voulaient réfor-  
 mer les empires par de nouvelles lois. Enfin des-  
 cendant du sceptre à la charrue, de nouveaux

1759. *Triptolèmes* veulent enseigner aux hommes ce que tout le monde fait et pratique mieux qu'ils ne disent. Telle est la succession des modes qui changent ; mais mon amitié pour vous ne changera jamais.

## L E T T R E X C.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, 12 de janvier.

**M**ON cher ami , je suis malade de bonne chère, de deux terres que je bâtis, de cent ouvriers que je dirige, du cultivateur et du semoir, et de nombre de mauvais livres qui pleuvent. Pardonnez-moi si je ne vous écris pas de ma main : *Spiritus enim promptus est, manus autem infirma.*

Je soupçonne que vous êtes actuellement dans cette grande villace de Paris, où tout le monde craint le matin pour ses rentes, pour ses billets de loterie, pour ses billets sur la compagnie, et où l'on va, le soir, battre des mains à de mauvaises pièces, et souper avec gens qu'on fait semblant d'aimer.

J'ai appris avec douleur la perte de notre ami *Formont* ; c'était le plus indifférent des sages : vous avez le cœur plus chaud, avec

autant de sagesse, pour le moins. Je le regrette beaucoup plus qu'il ne m'aurait regretté, et je suis étonné de lui survivre. Vivez longtemps, mon ancien ami, et conservez-moi des sentimens qui me consolent de l'absence. 1759.

Notre odoriférant marquis a fait un effort qui a dû lui coûter des convulsions ; il m'a payé mille écus, par les mains de son receveur des finances. Il faudra que je présente quelquefois des requêtes à son conseil. Le bon droit a besoin d'aide auprès des grands seigneurs, et je vous remercie de la vôtre. Si le marquis savait que j'ai acheté un beau comté, il redouterait ma puissance, et traiterait avec moi de couronne à couronne.

Bonsoir, mon ancien ami. On dit que le cardinal de *Bernis* a la jaunisse : vous êtes plus heureux que tous ces messieurs-là.

## LETTRE XC I.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Aux Délices, 12 de janvier.

OUI, il y a bien quarante ans, mon charmant gouverneur, que je vis cet enfant pour la première fois, je l'avoue ; mais avouez aussi que je prédis dès-lors que cet enfant ferait un

— 1759. des plus aimables hommes de France. Si on peut être quelque chose de plus, vous l'êtes encore. Vous cultivez les lettres et les sciences, vous les encouragez. Vous voilà parvenu au comble des honneurs, vous êtes à la tête de l'académie de Nancy.

Franchement, vous pourriez vous passer d'académies, mais elles ne peuvent se passer de vous. Je regrette *Formont*, tout indifférent qu'était ce sage; il était très-bon homme, mais il n'aimait pas assez. Madame de *Graffigny* avait, je crois, le cœur plus sensible; du moins les apparences étaient en sa faveur. Les voilà tous deux arrachés à la société dont ils faisaient les agrémens. Madame du *Deffant*, devenue aveugle, n'est plus qu'une ombre. Le président *Hénault* n'est plus qu'à la reine; et vous, qui soutenez encore ce pauvre siècle, vous avez renoncé à Paris. S'il est ainsi, que ferais-je dans ce pays-là? J'aurais voulu m'enterrer en Lorraine, puisque vous y êtes, et y arriver comme *Triptolème* avec le semoir de M. de *Châteauvieux*. Il m'a paru que je ferais mieux de rester où je suis. J'ai combattu les sentimens de mon cœur; mais, quand on jouit de la liberté, il ne faut pas hasarder de la perdre. J'ai augmenté cette liberté avec mes petits domaines; j'ai acheté le comté de *Tourney*, pays charmant qui est entre Genève

et

et la France , qui ne paye rien au roi , et qui ne doit rien à Genève. J'ai trouvé le secret que j'ai toujours cherché, d'être indépendant. Il n'y a au-dessus que le plaisir de vivre avec vous. 1759.

Mettez-moi, je vous en prie, aux pieds du roi de Pologne : il fait du bien aux hommes tant qu'il peut. Le roi de Prusse fait plus de vers, et plus de mal au genre-humain. Il me mandait l'autre jour que j'étais plus heureux que lui; vraiment, je le crois bien; mais vous manquez à mon bonheur.

Mille tendres respects.

## LETTRE XCII.

A M. THIRIOT, à Paris.

Au château de Tournay, 7 de février.

MON ancien ami, on peut, dans une séance académique, reprocher à l'auteur du livre intitulé *l'Esprit*, que l'ouvrage ne répond point au titre, que des chapitres sur le despotisme sont étrangers au sujet, qu'on prouve avec emphase quelquefois des vérités rebatues, et que ce qui est neuf n'est pas toujours vrai; que c'est outrager l'humanité de mettre

*Corresp. générale.* Tome VI. \* S



— 1759. — sur la même ligne l'orgueil, l'ambition, l'avarice et l'amitié; qu'il y a beaucoup de citations fausses, trop de contes puérils, un mélange du style poétique et boursoufflé avec le langage de la philosophie; peu d'ordre, beaucoup de confusion, une affectation révoltante de louer de mauvais ouvrages, un air de décision plus révoltant encore, &c. &c. On devrait aussi, dans la même séance, avouer que le livre est plein de morceaux excellens.

Mais on ne peut voir, sans indignation, qu'on persécute, avec cet acharnement continu, un livre que cette persécution seule peut rendre dangereux, en faisant rechercher au lecteur le venin caché qu'on y suppose. On dit que cette vexation odieuse est le fruit de l'intrigue des jésuites qui ont voulu aller par *Helvétius* à *Diderot*. J'estime beaucoup ces deux hommes, et les indignités qu'ils éprouvent me les rendent infiniment chers.

Je vous prie de me dire quel est le conseiller ou président géomètre, métaphysicien, mécanicien, théologien, poète, grammairien, médecin, apothicaire, musicien, comédien, qui est à la tête des juges de l'*Encyclopédie*. Il me semble que je vois l'inquisition condamner *Galilée*. L'esprit de vertige est bien répandu dans votre pauvre ville de Paris.

Quelle pitié de fourrer dans leurs caquets

un poëme sur la *religion* naturelle ! Les gens un peu instruits savent qu'il y a un poëme sur la *loi* naturelle , dans un recueil d'ouvrages assez connus ; et que le poëme tronqué de la *religion* naturelle est une mauvaise brochure dans laquelle l'auteur est estropié : mais l'auteur ne s'en soucie guère, et fait ce qu'il doit penser des fots et des fous. Il y a longtemps que j'ai mis entre eux et moi un fil long de plus d'une brasse.

Quand vous ferez *démontmorencié* , vous ferez bien de venir philosopher , avant ma mort , dans mes retraites. Il vaut mieux vivre avec ses amis que d'aller , jusqu'au tombeau , de gîte en gîte et de protection en protection. Je vous embrasse de tout mon cœur.

## L E T T R E X C I I I.

A U M E M E.

Aux Délices , le 10 de mars.

J'AI reçu par le favoyard voyageur , mon ancien ami , votre lettre , vos brochures très-crottées , et la lettre de madame *Bellot*. Je vais lire ses œuvres , et je vous prie de me mander son adresse ; car , selon l'usage des personnes de génie , elle n'a daté en aucune façon ; et je

— ne fais ni quelle année elle m'a écrit, ni où  
 1759. elle demeure. Pour vous, je soupçonne que vous êtes encore dans la rue Saint-Honoré. Vous changez d'hospice aussi souvent que les ministres de place. Madame de *Fontaine* vous reviendra incessamment; elle est chargée de vous rembourser les petites avances que vous avez bien voulu faire pour m'orner l'esprit.

J'ai lu *Candide* : cela m'amuse plus que l'*Histoire des Huns* et que toutes vos pesantes dissertations sur le commerce et sur les finances. Deux jeunes gens de Paris m'ont mandé qu'ils ressemblent à *Candide*, comme deux gouttes d'eau. Moi, j'ai assez l'air de ressembler ici au signor *Pococurante*; mais Dieu me garde d'avoir la moindre part à cet ouvrage. Je ne doute pas que M. *Joli de Fleuri* ne prouve éloquemment à toutes les chambres assemblées que c'est un livre contre les mœurs, les lois et la religion. Franchement, il vaut mieux être dans le pays des Oreillons que dans votre bonne ville de Paris. Vous étiez autrefois des singes qui gambadiez; vous voulez être à présent des bœufs qui ruminent : cela ne vous va pas.

Croyez-moi, mon ancien ami, venez me voir; je n'ai de bœufs qu'à mes charnières.

*Si quid novi, scribe; et cum otiosus eris, veni, et vale.*

## L E T T R E X C I V.

1759.

A M. LE COMTE D'ALBARET, à *Turin*.

Aux Délices, 10 d'avril.

**V**ous direz, Monsieur, que je suis un paresseux, et vous aurez raison; mais vous connaissez ma détestable santé. Ne jugez point de mes sentimens par ma négligence; croyez que, de tous les paresseux et de tous les malades, je suis celui qui vous est le plus dévoué. Madame *Denis* va rejouer; mais pour moi je renonce au tripot. Je suis trop vieux, et je m'affaiblis tous les jours. Vraiment, je serais charmé de voir la traduction de cette *Alzire*. Je suis comme les vieilles qui aiment les portraits dans lesquels elles se trouvent embellies.

Tout ce que vous me dites de madame l'ambassadrice de France se rapporte fort à ce qu'elle nous a laissé entrevoir. Elle paraît pétrie de grâces et de talens. Si j'avais la hardiesse de passer les Alpes, ce serait pour elle, pour M. de *Chauvelin*, pour vous, Monsieur, et non pour entendre des opéra; mais il faut achever ma carrière dans ma retraite. Je suis assez semblable aux girouettes qui ne se fixent que quand elles sont rouillées. Comptez que,

— malgré mes misères , je sens bien vivement  
 1759. votre mérite et vos bontés ; autant en fait  
 madame Denis. *Umillimo Voltaire.*

## L E T T R E X C V.

A M. T H I R I O T.

Le 5 de mai.

**M**ORT-DIEU, mon ancien ami, envoyez-moi au plus vite *Abraham Chaumeix crucifié* ; on dit que c'est-là le titre, c'est au moins quelque chose de semblable. Il pleut des brochures, il en pleuvra toujours, et il faut laisser pleuvoir ; mais pour la prophétie d'*Abraham Chaumeix*, ce n'est pas chose à négliger par gens comme nous. Employez le crédit de *M. Bouret* pour me faire tenir *Abraham Chaumeix*.

Vous avez vu sans doute madame de Fontaine. que nous vous avons renvoyée en assez bonne santé : elle est chargée de payer tous les bijoux que vous m'avez fait tenir de Paris. Etes-vous encore dans la rue Saint-Honoré ou à l'arsenal ? Je ne fais pas trop où vous prendre ; vous me paraissez un beaucoup plus grand voyageur que moi ; vous faites plus de chemin dans Paris que je n'en ai fait dans l'Eu-

rope. Si vous avez la curiosité de voir à Lyon les cours de France et de Naples , je vous conseille de pousser jusqu'à Genève. Pour moi , je vous avertis que , si vous vous contentez de courir d'un bout de Paris à l'autre , et que vous ne veniez point chez moi , je prendrai le parti de venir vous voir. — 1759.

Avez-vous pris quelque action dans les fermes générales ? On se plaignait autrefois qu'il y eût quarante de ces messieurs , et aujourd'hui tout le monde l'est ; c'est le royaume qui est fermier général du royaume. Cette opération est tout-à-fait anglaise. Remarquez que , depuis trente ans , nous avons tout pris des Anglais : philosophie , petite vérole , nouvelle charrue et finances. Il ne nous manque que de prendre d'eux l'empire de la marine. Il me semble qu'on veut vous ôter , à vous autres Parisiens , la liberté de penser que vous devez aussi aux Anglais ; mais il est beaucoup plus aisé de tenir une nation dans la stupidité pendant mille ans , comme nous avons eu l'honneur d'y être , que de nous y replonger quand une fois nous en sommes sortis. Frère Berthier , frère Abraham Chaumeix et leurs semblables auront beau crier , tout est perdu si on se met à avoir le sens commun , les cabales les plus infames auront beau exciter le parlement de Paris à faire des remontrances au roi.

— et à faire brûler l'*Encyclopédie*, le roi et les  
1759. philosophes se moqueront du parlement.  
Bonsoir.

## L E T T R E X C V I.

A MADAME DE FONTAINE, à Paris.

Aux Délices, 5 de mai.

QUE j'écrive de la main de notre ami *Jean-Louis* ou de la mienne, cela est égal, ma chère nièce, pourvu que j'écrive. Votre sœur n'a pas une santé bien brillante, et n'est pas, à beaucoup près, si ingambe que moi. Je suis devenu plus grand cultivateur et plus grand architecte que jamais : j'élève des colonnades, et j'ai des charrues vernies; il ne me manque que de tremper mon blé dans de l'eau de lavande. Vous irez, sans doute, bientôt à Ornoi : vous m'y préparerez, s'il vous plaît, les logis ; car soyez très-sûr que j'y viendrai radoter avant qu'il soit deux ans.

Vous me conseillez, en attendant, de faire une tragédie, parce que le théâtre est purgé de petits-mâîtres. Moi, faire une tragédie, après ce que le grand *Jean-Jacques* a écrit contre les spectacles ! Gardez-vous, sur les yeux de votre tête, de dire que je suis jamais  
homme

homme à faire une tragédie : non , je ne fais point de tragédie. Vous voudriez , n'est-il pas vrai , une tragédie d'un goût nouveau , pleine de fracas , d'action , de spectacle , bien neuve , bien intéressante , bien singulière , féconde en sentimens , en situations , des mœurs vraies , et cependant nouvelles sur la scène ? vous n'aurez rien de tout cela. Gardez-vous de croire que je fasse une tragédie. Assez d'autres en feront , et suppléeront par l'action théâtrale que je leur ai tant recommandée , au génie que je leur recommande encore plus. 1759.

Monfieur le confeiller du grand confeil , je vous fuis très-obligé d'avoir rompu avec moi votre fîlence pythagorique. Vous n'êtes pas l'écrivain le plus fécond de nos jours , mais , quand vous vous y mettez , vous écrivez très-joliment , et vous avez , par-deffus madame de *Fontaine* , le mérite de l'orthographe. J'efpère que , dans l'année 1760 , nous recevrons encore de vous un petit mot qui nous fera grand plaifir.

Monfieur le *Vitruve* d'Ornoi , je ne vous confeille pas de faire à votre château un auffi maudit efcalier que vous en avez fait à celui de *Tourney*. Nous verrons comment vous aurez ajufié les appartemens de votre aile. Je n'oublierai point les offres que vous me faites d'être quelquefois , à Paris , mon ambaffadeur.

*Correfp. générale.*      Tome VI.    \* T



— 1759. auprès des puissances nommées banquiers , notaires , ou procureurs du parlement. Il faut que votre mousquetaire d'*Aumart* ait été blessé dans quelque bataille ; c'est le plus déterminé boiteux que nous ayons dans la province : cependant il ne laisse pas de tuer , en clopinant , tous les renards et tous les cor-morans qu'il rencontre.

Monsieur le capitaine de cavalerie (\*), vous avez fait un cornette qui est le plus malheureux cornette du pays : non-seulement il n'a point de route , mais je ne fais pas trop par quelle route il pourra se tirer des coquins qu'il a engagés pour servir l'Etat. Ce sont des gens très-belligueux , car ils jettent des pierres à tous les passans , comme faisait mon finge. On a beau les mettre en prison , ils finiront par assassiner leur cher cornette sur le grand chemin.

*Luc* m'écrit , du 11 d'avril , que cette campagne-ci sera plus meurtrière que les autres. Dieu veuille qu'il se trompe ! Je crois que nous ne nous trompons pas en nous flattant que *M. de Silhouette* fera , dans son ministère , des choses plus utiles aux hommes que *Luc* n'en fera de dangereuses.

Adieu , ma chère nièce ; les deux hermites vous embrassent de tout leur cœur.

(\*) *M. de Florian.*

Je me suis arrangé avec la république de Genève , pour avoir une belle terrasse de trente toises de long. Cela n'est pas bien intéressant , mais c'est un grand embellissement à nos Délices , où je voudrais bien vous revoir. 1759.

## L E T T R E X C V I I.

AM. LE COMTE D'ARGENTAL, à Paris.

19 de mai.

C'EST aujourd'hui, mon cher ange, le 19 de mai; et c'est le 22 d'avril qu'un vieux fou commença une tragédie (\*) finie hier. Vous sentez bien, mon divin ange, qu'elle est finie et qu'elle n'est pas faite; et que nos maçons, mes bœufs, mes moutons et les loups nommés fermiers généraux, contre lesquels je combats, et deux ou trois procès qui m'amusent, et des correspondances nécessaires, ne me permettront pas de vous envoyer mon griffonnage l'ordinaire prochain. Mon cher ange, je vous avais bien dit que la liberté et l'honneur rendus à la scène française, échauffaient ma vieille cervelle. Ce que vous verrez ne ressemble à rien, et peut-être ne vaut rien. Madame

(\*) Tancrède.

— 1759. *Denis* et moi, nous avons pleuré; mais nous sommes trop proches parens de la pièce, et il ne faut pas croire à nos larmes. Il faut faire pleurer mes anges, et leur faire battre des ailes. Vous aurez sur le théâtre des drapeaux portés en triomphe, des armes suspendues à des colonnes, des processions de guerriers, une pauvre fille excessivement tendre et résolue, et encore plus malheureuse, le plus grand des hommes et le plus infortuné, un père au désespoir. Le cinquième acte commence par un *Te Deum*, et finit par un *De profundis*. Il n'y a eu jamais sur aucun théâtre aucun personnage dans le goût de ceux que j'introduis, et cependant ils existent dans l'histoire, et leurs mœurs sont peintes avec vérité. Voilà mon énigme; n'en devinez pas le mot; et, si vous le devinez, gardez-moi le secret le plus inviolable: conspirons, mais ne nous décelons pas; donnons la pièce *incognito*. Jouissons une fois de ce plaisir, il est très-amusant, et d'ailleurs je crois le secret nécessaire. La mesure des vers est aussi neuve au théâtre que le sujet. Madame *Denis* n'en a point été choquée; au quatrième vers, elle s'y est accoutumée. Elle a trouvé ce genre plus naturel que l'ancien, et quelquefois plus convenable au pathétique. Il met le comédien plus à son aise, j'entends le bon

comédien. Avec tout cela nous pouvons être  
sifflés , et il faut tâcher de ne l'être pas sous 1759.  
mon nom.

Gardez-vous bien d'être aussi empressés de  
faire voir mon monstre , que je l'ai été à le  
former. Silence , anges ; ou point de pièce.

Et ce n'est pas assez du silence , il faut jurer,  
comme S<sup>t</sup> Pierre , que vous ne me connaissez  
pas.

*Nota bene* que , dans notre petite drôlerie ,  
nous n'avons ni rois , ni reines , ni princes ,  
ni princesses , ni même de *gouverneur de toute*  
*la province* , comme dit *Pierre Corneille* ; et c'est  
encore un agrément.

Voyez , ô anges , quel pouvoir vous avez  
sur un fuisse.

Je viens de lire Titus. C'est un tour que  
vous m'avez joué pour me punir d'avance de  
l'ennui que je vous causerai ; et pour vous  
punir , je vous adresse ma réponse au petit  
*Métastase*. Il ne m'a pas donné son adresse ;  
prenez-vous-en à vous , si j'en use si librement.

Je baise toujours le bout des ailes.

1759.

LETTRE XCVIII.

A U M E M E, à Paris.

28 de mai.

**J**E vous envoie, mon cher ange, mon dernier printemps, mon ouvrage du mois de mai. Il est adressé à M. de Courteille. Ce n'est point à moi d'en juger, c'est à vous; mais comment prévoir le succès ou la chute d'une pièce qui n'est ni tragédie ni comédie, ni en rimes ordinaires, et qui n'a aucun objet de comparaison? Ne sera-t-il pas amusant de la faire donner par *le Kain* ou par M. de *Lauraguais* comme l'ouvrage d'un jeune inconnu? J'ai changé la mesure, afin que ce maudit public ne me reconnût pas à ce qu'on appelle mon style. N'allez pas vous attendre à de belles tirades, à de ces grands vers ronflans, à des sentences, à des attrapes-parterre, à de l'esprit, à rien enfin de ce qui est en possession de plaire. Style médiocre, marche simple; voilà ce que vous trouverez; mais s'il y a de l'intérêt, tout est sauvé. Divin ange, je n'ai pas un moment; j'ai quitté la Russie pour vous, je retourne à Pétersbourg, et je baise en partant les ailes des anges.

## L E T T R E X C I X.

1759.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOFF.

Le 29 de mai.

**J**E suis toujours surpris , Monsieur , de voir que sur les bords de la Néva et de la Mosca on écrive et on parle français comme à Versailles. La lettre que M. de *Soltikof* vient de me rendre de la part de votre excellence, et sa conversation , redoublent ma surprise et mon plaisir. Je dois ajouter à ces sentimens ceux de la reconnaissance pour vos belles fourrures , et pour le thé que boit sa majesté chinoise. Il n'y a point , grâce à vos bontés , de potentat en Europe qui prenne de meilleur thé que moi , et qui ait de plus belles doublures d'habits.

Votre dernier envoi d'instructions met le comble à vos magnifiques présens ; elles vont jusqu'à l'année 1791, et je me flatte , Monsieur , que vous m'honorerez bientôt de la suite de vos mémoires instructifs. Je ne négligerai rien pour tâcher de répondre à vos idées et à vos soins. J'espère avoir l'honneur de vous envoyer l'hiver prochain tout l'ouvrage. Je vous prie de trouver bon que je me livre

— à mon goût et à ma manière de penser ;  
 1759. chaque peintre doit suivre son genre , et employer les couleurs qui lui réussissent le mieux. J'écris dans ma langue ; la plupart des noms doivent être à la française. Nous ne disons point *Alexandros* , mais *Alexandre* ; nous prononçons *Auguste* , et non pas *Augustus* , *Cicéron* au lieu de *Cicero* , *Athènes* au lieu d'*Athenoi* ; &c. Les noms propres , chargés de doubles *w* et de consonnes , seront au bas des pages.

Je suis bien sûr de me rencontrer avec un homme plein de goût , tel que vous êtes , en évitant toute affectation , et surtout l'affectation de faire un panégyrique. Il faut laisser aux gazetiers et aux fots le soin de dire : *Notre auguste monarque , sa gracieuse majesté , le roi de Prusse est en haute personne à son armée , sa sacrée majesté impériale a pris médecine , et son auguste conseil est venu le complimenter sur le rétablissement de sa précieuse santé.* A parler sérieusement , tout ce qui tend à nous faire trop valoir , nous met toujours au-dessous de ce que nous sommes.

Vous ne voulez pas non plus qu'on démenté des faits avérés de toute l'Europe ; en dénigant une vérité publique , on affaiblit toutes les autres , et la plus mauvaise de toutes les politiques est de mentir. Celui qui , en écrivant

l'histoire d'*Alexandre*, nierait ou excuserait le meurtre de *Clitus*, s'attirerait le mépris et l'indignation. Si l'expérience m'a pu donner quelque connaissance dans l'art d'écrire, je l'emploierai à augmenter, si je le puis, le respect qu'on doit à *Pierre le grand* et à votre empire, sans flatter personne. 1759.

Je pense qu'en m'attachant à ces principes, je ne suivrai que les vôtres. Il ne me restera d'autre regret que celui de n'avoir pu voir l'empire dont j'écris l'histoire, et la personne qui me procure cet honneur, et dont je ne serai que le copiste.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens que je vous dois, &c.

## L E T T R E C.

A M. LE DUC DE LA VALLIERE.

Aux Délices, mai.

N'AI-JE pas tout l'air d'un ingrat, monsieur le Duc ? Il me semble que je devrais passer une partie de ma vie à vous remercier de vos bontés, et l'autre à tâcher de vous plaire ; cependant je ne fais rien de tout cela. Je cultive la terre ; je fais quelquefois de mauvais vers ; mais je me garde de les envoyer



1759. aux ducs et pairs qui ont de l'esprit et du goût. Vous n'allez plus à la comédie, et par conséquent je ne veux plus en faire; mais comment peut-on avoir une bibliothèque complète de théâtre, et ne point entendre mademoiselle *Clairon*? Comment peut-on acheter fort cher des pièces de *Hardy*, et ne pas aller à celles de *Corneille*? Avez-vous la tragédie de *Mirame*, dont les trois quarts sont du cardinal de *Richelieu*? La pièce est bien rare: c'était un détestable rimailleur que ce grand homme. Le cardinal de *Bernis* faisait mieux des vers que lui; et cependant il n'a pas réussi dans son ministère; cela est inconcevable: c'est apparemment parce qu'il avait renoncé à la poésie. Le roi de Prusse n'en use pas ainsi; il fait plus de vers que l'abbé *Bellegarin*; aussi a-t-il gagné des batailles. Je ne veux point mourir sans vous avoir envoyé une ode pour madame de *Pompadour*. Je veux la chanter fièrement, hardiment, sans fadeur; car je lui ai obligation. Elle est belle, elle est bienfaisante, sujet d'ode excellent. Elle a eu la bonté de recommander à M. le duc de *Choiseul* un mémoire pour mes terres, terres libres comme moi, terres dont je veux conserver l'indépendance comme celle de ma façon de penser.

Je me suis fait un drôle de petit royaume dans mon vallon des Alpes; je suis le vieux

de la montagne , à cela près que je n'assassine —  
 personne. Madame de *Pompadour* a favorisé 1759.  
 ma petite souveraineté écornée. Savez-vous  
 bien , monsieur le Duc , que j'ai deux lieues  
 de pays qui ne rapportent pas grand'chose ,  
 mais qui ne doivent rien à personne ?

Que les Dieux ne m'ôtent rien ,  
 C'est tout ce que je leur demande.

On m'a écrit que M. de *Silhouette* faisait de  
 très-bonne besogne. Il est vrai que celui-là  
 n'a point fait de vers , mais il a traduit *Pope* ,  
 et voilà pourquoi il est bon ministre. Monsieur  
 le Duc , vous avez fait de très-jolis vers , de  
 ma connaissance ; fourrez vous dans le minis-  
 tère , vous réussirez infailliblement. Je me  
 jette du mont Jura aux pieds de Montrouge.  
 Je m'occupe à ensemer mes terres , à les  
 rendre fécondes , et les filles aussi , non pas  
 en les semant , mais en les mariant ; je suis  
 bon citoyen. Oh ! le roi le saura , monsieur  
 le Duc ; et je vois d'ici qui lui en fera ma  
 cour. Jouissez de votre vie charmante , et con-  
 tinuez vos bontés au suisse *Voltaire*.

1759.

## L E T T R E C I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

3 de juin.

**L**ES ailes des anges m'ont obombré, mon cher et respectable ami ; j'ai le brevet pour Ferney plus favorable que je n'avais osé le demander et l'espérer : il est pour moi comme pour madame *Denis*. Je n'aurais jamais osé prétendre que mon nom fût couché en parchemin dans une patente signée *Louis*.

Monfieur l'ambassadeur, recevez mes très-humbles actions de grâce.

Mon cher ange, vous avez voulu un pot de vin pour vos négociations ; vous devez l'avoir reçu : vous devez avoir lu mon petit drame. Si j'avais pu deviner que M. le duc de *Choiseul* pousferait ses bontés, que je vous dois, *jusqu'à parler de moi dans la chambre du roi*, j'aurais, moi, poussé l'insolence jusqu'à demander dans le brevet l'insertion des droits de Tournay ; cela n'aurait rien coûté ; et cette grâce si naturelle était tout aussi facile que l'autre. Ma modestie m'a perdu, je n'ai pas eu la témérité de parler de moi ; je n'ai demandé les droits de Ferney que pour ma nièce ; mais

Tourney ne regardait que moi , et je me  
fuis tu. 1759.

Maintenant que mon brevet pour Ferney est obtenu, je n'ai pas l'insolence d'endemandeur un second pour Tournay. Figurez-vous quel plaisir ce serait d'avoir deux terres entièrement libres , et comme cela irait à l'air de mon visage. M. de *Broffes* m'a garanti tous les droits de sa terre ; mais c'est le beau billet qu'a *la Châtre*. Ils disent qu'il n'a pu me garantir des droits qui lui sont personnels , tant pis pour lui ; il ne m'a vendu qu'à cette condition , mais tant pis pour moi qui serai vexé.

Monsieur le parmesan qui êtes envoyé chez vous , je vous ai fait mon compliment (\*). Vous avez été obligé d'écrire à Parme , vous n'avez pas le temps d'écrire aux Délices ; cependant je vous ai envoyé une tragédie. Pour Dieu , donnez-moi un petit signe de vie. Que dites-vous de l'avis à frère *Berthier* et à monsieur des nouvelles ecclésiastiques ?

Mille tendres respects à tout ange.

(\*) M. d'*Argental* , conseiller d'honneur au parlement de Paris , venait d'être nommé ministre plénipotentiaire de Parme à Paris.

1759.

## L E T T R E C I I.

A U M E M E.

Délices , 15 de juin.

**M**ON divin ange parmesan , je reçois enfin un mot de votre écriture céleste , et un volume de critiques de *Scaliger* , de la main de madame l'envoyée de Parme. Sa négociation ne sera pas difficile. Vous ne songez pas qu'il s'est passé trois semaines entre l'envoi de la Chevalerie et votre réponse ; et que , pendant trois semaines , il faut bien qu'une tragédie ait le temps de changer de visage : aussi en a-t-elle changé tous les jours. Je viens d'entrevoir quelques critiques auxquelles j'ai répondu , il y a plus de quinze jours , par des vers bons ou mauvais.

Quelque respect que j'aye pour ce barbare de grand-homme , *Pierre I* , je l'abandonne à tout moment pour mes chevaliers. Les terres me désolent , M. d'*Espagnac* m'opprime , les fermiers généraux me tourmentent , j'ai peu de foin ; et cependant il faut faire des tragédies et des histoires avec une santé déplorable. Mademoiselle *Fel* a beau adoucir mes maux par son joli gosier , la tête va me tourner.

Mon cher ange , quelle différence de M. le duc de *Choiseul* à monsieur l'abbé ! Cependant vous n'aviez point hébergé , alimenté , rasé , défaltéré , porté M. le duc de *Choiseul*. J'augure bien de nos affaires , entre les mains d'un homme qui pense si noblement , qui fait du bien à ses amis ; c'est une belle ame. Dites-moi donc un peu : n'est-il pas très-bien avec la personne envers qui on prétend que *Babet* fut ingrate ?

Ah ça , combien de fromages de Parmesan vous donne-t-on par année ? n'est-ce pas douze mille ?

Je veux que mon ange soit à son aise. Vraiment , M. le duc de *Choiseul* a eu très-grande raison de créer ce poste ; le beau-père *Stanislas* a un ministre , et le gendre n'en aurait pas !

La poste part , je n'ai pas eu le temps de lire le volume de madame d'*Argental* ; je vais le dévorer. Je baise le bout de vos ailes à tous tant que vous êtes , le puisse V.

1759.

## L E T T R E C I I I.

A M. T H I R I O T.

Aux Délices, le 15 de juin.

**J**E reçois, mon ancien ami, votre seconde lettre et votre mémoire; vous avez la bonté de m'envoyer encore quelques rogatons. Je suis très-fâché que les idées philosophiques et les églogues de ceux qui ont pris le nom de *Salomon*, courent le monde: passe encore si c'étaient les ouvrages de mon *Salomon* du Nord; il est fait pour être condamné par la sorbonne; il n'a jamais commencé aucune de ses pièces par dire à une femme: *donnez-moi un baiser sur la bouche.*

J'ai grand'peur que mes paraphrases du sage de Jérusalem ne courent d'une manière très-fautive; les copistes et les commentateurs ont altéré le texte dans tous les temps.

Je n'ai point de foi au débarquement du *Pretender* en Ecosse sur une flotte russe et suédoise; cela me paraît tiré des *Mille et une nuits*. A l'égard de notre descende, je fais des vœux pour elle; mais je crains furieusement les philosophes anglais possesseurs d'environ deux cents quatre-vingts vaisseaux de guerre. Ce sont deux cents quatre-vingts problèmes newtoniens,

newtoniens, difficiles à résoudre par nous  
autres cartésiens.

---

 1759.

Pour moi, je ne m'occupe que de mon czar Pierre; j'aime les créateurs; tout le reste me paraît peu de chose. Je suis bien aise de faire voir que les héros n'ont pas la première place dans ce monde : un législateur est, à mon sens, bien au-dessus d'un grenadier; et celui qui a formé un grand empire; vaut bien mieux que celui qui a ruiné son royaume.

Si M. de *Silhouette* continue comme il a commencé, il faudra lui trouver une niche dans le temple de la gloire, tout à côté de *Jean-Baptiste Colbert*. Je vous en donnerai une dans le temple de l'amitié, si vous m'écrivez quelquefois. Vos lettres contiennent toujours des choses intéressantes, et sont toujours grand plaisir à l'oncle et à la nièce.

Mandez-moi si vous êtes assez heureux pour avoir quelques actions dans les fermes générales. Je crois que ce sera le meilleur bien du royaume; mais, pour moi, je donne la préférence à mes bœufs, à mes chevaux, à mes moutons et à mes dindons; et je préfère la vie patriarcale à tout. Quand vous viendrez me voir, je ferai tuer un chevreau, je répandrai de l'huile sur une pierre, et nous adorerons ensemble l'Eternel.

*Le patriarche suisse.*

Corresp. générale. Tome VI. \* V



1759.

## L E T T R E C, I V.

A M A D A M E

## LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Aux Délices , 18 de juin.

CETTE dépêche sicilienne doit être adressée à madame l'envoyée de Parme , qui s'est donné la peine de faire un si beau mémoire , et de l'écrire tout entier de sa main. Il paraît bien qu'elle doit partager toutes les négociations de monsieur l'envoyé ; elle connaît à fond toutes les affaires de la Sicile ; toutes ses réflexions sont justes , profondes et fines ; ses raisonnemens forts et pressans , bien déduits , clairement exposés , prouvés , appuyés. C'est un petit chef-d'œuvre que ce mémoire ; et , ce qui n'est jamais arrivé et n'arrivera plus , c'est que l'auteur adopte sans restriction toutes les critiques qu'elle a eu la bonté d'envoyer : il en fait aussi honneur à tous les anges , et baise le bout de leurs ailes avec une profonde humilité et les remerciemens les plus tendres et les plus sincères.

O anges ! ne soyez en peine de rien ; notre nièce et moi nous pensions comme vous , presque sur tous les points ; mais nous n'avons

pu résister à la rage de vous envoyer au plus vite notre Chevalerie, et de vous faire voir qu'à soixante et six ans on a encore du sang dans les veines. Tancrède a été fait comme Zaïre, en trois semaines : nous en avons des témoins ; et , à l'heure où nous faisons cette dépêche , nous attestons le ciel que tout est corrigé à peu-près suivant vos divines intentions que nous avons à moitié devinées et à moitié suivies. 1759.

Nous sentons avec douleur que notre intrigue est fondée sur un billet équivoque , comme celle de Zaïre ; nous avouons en cela notre insuffisance et la stérilité de notre imagination ; mais nous réparerons cela par un gros bon sens qui régnera dans toute la pièce. Notre bon sens est très-aidé par les lumières des anges. Le message porté chez les Maures , pour arriver à Messine , n'était pas sans difficulté ; le balourd qui porte ce billet a aussi son embarras. Ce sont les cordes et les poulies qui font mouvoir la machine ; il faut qu'elles aillent juste , j'en conviens ; mais il faut que cette machine soit brillante , pompeuse ; que tout intéresse , que le cœur soit déchiré , que les larmes coulent , qu'un grand et tendre intérêt ne laisse pas aux spectateurs le temps de la réflexion , et qu'ils ne songent aux poulies qu'après avoir essuyé leurs larmes.

— 1759. Mon Dieu ! que je fus aise quand j'appris que le théâtre était purgé de blanc-poudrés, coiffés au rhinocéros et à l'oiseau royal ! Je triais aux anges en tapissant la scène de boucliers et de gonfanons. Je ne fais quoi de naïf et de vrai dans cette Chevalerie me plaisait beaucoup, et soyez vivement persuadée que, si mes soins étaient faits, la pièce en vaudrait beaucoup mieux.

Monfieur le conseiller de grand'chambre, d'*Espagnac*, me glace encore l'imagination, messieurs les fermiers généraux la tourmentent, mes maçons l'excèdent ; il faut que j'arrange une colonnade le matin, et que je rapetasse une scène le soir. Je vois encore que je serai obligé de présenter une incivile requête par la main des anges à M. le duc de *Choiseul*, et que j'abuserai à l'excès de leur bonté.

Au milieu de tout cela, il faut faire imprimer l'histoire d'une création de deux mille lieues, par l'auguste barbare *Pierre le grand*, et faire connaître cent peuples inconnus. Mais retournons à Syracuse.

Je suppose que mes juges trouveront bon que les biens de *Tancrède* soient une dot que l'Etat donne à *Orbassan* pour son mariage ; ils verront, sans doute, que cette circonstance le rend plus odieux à *Tancrède* et à sa maîtresse ; ils seront convaincus qu'il serait inutile de

parler de cette donation dans le conseil d'Etat, si ce n'était pas un des articles du mariage. Il ne faut pas, à la vérité, qu'*Orbassan* reproche au beau-père de s'y opposer ; mais il n'est peut-être pas mal qu'un autre chevalier fasse ce reproche au beau-père. J'aime assez ces contestations parmi des gens du temps passé, dont la politesse n'était pas la nôtre, et qui avaient plus de casques que de chemises. 1759.

Mes juges voient bien qu'à l'égard du billet porté par le balourd, quatre vers, au plus, suffiront pour graisser cette poulie.

Mes juges sentent que c'est une chose fort délicate de faire demander *Aménaiide* en mariage par un circoncis ; c'est bien assez que quelque brutal de chevalier dise qu'en effet il y a eu un beau sarrafin qui a fait du bruit dans la ville ; qu'il nomme même ce jeune mahométan, et qu'il fasse tomber sur lui tous les soupçons les plus vraisemblables.

Mes juges verront combien il est aisé à ce soldat, intime ami de *Tancrède*, de dire, au commencement du troisième acte, qu'il fit un tour à la ville, il y a deux jours, et qu'il y entendit murmurer du mariage d'*Orbassan*.

Mes juges savent qu'il suffit de quatre vers dans un endroit, et d'une douzaine dans un autre, pour expliquer ce qui n'est pas assez clair, et pour rendre l'intérêt plus touchant.

— 1759. Le commencement du cinquième acte, par exemple, avait besoin d'être retouché, et je crois actuellement la scène du père et de la fille beaucoup plus intéressante; enfin, il me paraît qu'on ne m'a prescrit que des choses aisées à faire.

J'avertis humblement que ces mots, *ce billet adultère*, ne révolteront point quand il n'y aura pas de petits-maîtres sur le théâtre; ce n'est pas que je sois beaucoup attaché à ce mot, et qu'il ne soit très-facile d'en substituer un autre; mais je le crois bon, et je le dis pour la décharge de ma conscience.

Vous avez grande raison, Madame, de vous écrier et de m'accuser de barbarie allobroge, sur *ces beaux nœuds dont nos cœurs étaient joints, dont on peut accuser ou vanter son courage*. Vous avez le nez fin, et moi aussi; cela ne vaut pas le diable, et cela fut corrigé un quart d'heure après avoir eu l'impertinence de vous l'envoyer.

Je vais sortir du Kamshatka où je suis à présent, et j'aurai l'honneur de vous envoyer la pièce avant qu'il soit un mois; mais, avant ce temps-là, il se pourrait bien faire que je couchasse par écrit un beau mémoire dans lequel je m'accuserais de l'énorme bêtise de m'être fié à des billets de garantie pour les privilèges de ma terre de Tourney.

M. d'Argental s'étant bien voulu charger des finances du fleur *Peffellier*, il les enverra quand il pourra; je ne suis pas pressé d'argent. De quoi s'avise *Peffellier* de gouverner les finances? a-t-il trouvé quelque chose de mieux que les actions sur les fermes? Cependant si M. d'Argental a la condescendance de m'envoyer cet écrit, ne peut-il pas le faire contrefigner? Je le mettrai dans les rayons de ma petite bibliothèque, destinés aux feseurs de projets; j'en ai déjà bon nombre. 1759.

Dites-moi donc, mes anges, n'avez-vous pas douze mille parmesans au moins par an? mais aussi n'êtes-vous pas obligés d'avoir une plus grosse maison? Je me flatte que vous avez renoncé entièrement à la grand'chambre; c'est un cu de sac bien ennuyeux. Et puis, quel bavard que cet avocat général!

Mes anges, je suis plus que jamais votre suisse V.

1759.

## L E T T R E C V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 23 de juin.

**M**ON divin ange parmesan, si je n'obéis pas bien, j'obéis vite. Il y a quelques coups de lime à donner, nous l'avouons; mais prenez toujours, et, avec le temps, toutes les lois de madame d'*Argental* seront exécutées. On fait bien qu'en parlant du courier qui va porter le billet doux, la confidente peut dire :

Il vous fut attaché dès vos plus jeunes ans,  
 Vos intérêts lui sont aussi chers que sa vie.

et en faire ainsi un excellent domestique qui fait pendre sa maîtresse en ne disant pas son secret. Il y a encore quelque chose à fortifier au cinquième acte; mais il s'agit à présent d'une importante négociation. Votre sœur vous donnera bientôt autant d'affaire que votre Parme.

Madame la marquise a su que je faisais un drame, et moi je lui ai écrit galamment que je le lui enverrais, que je le soumettrais à ses lumières, que je me souvenais toujours des belles décorations qu'elle eut la bonté de  
 faire

faire donner à Sémiramis, &c. Elle m'a répondu qu'elle attendait la pièce. Que faut-il donc faire, mon cher ange ? la donner à M. le duc de *Choiseul*, et que M. le duc de *Choiseul* la donne à madame la marquise comme un secret d'Etat. Elle fera ses observations, elle protégera notre Sicile. Je suis fuisse, il est vrai ; mais je fais mon monde, et je veux que les prêtres sachent que je suis bien en cour. 1759.

Vous voyez, mon divin ange, que je donne toujours la préférence au spirituel sur le temporel ; vous ferez bientôt outrecuidé d'un mémoire sur Tournay.

Mais M. le comte de *Choiseul* part-il bientôt ? je voudrais lui envoyer quelque chose pour l'amuser sur la route. Qu'il n'oublie point la comtesse de *Bentinck* à Vienne, s'il veut être amusé.



1759.

## L E T T R E C V I.

A U M E M E.

29 de juin.

**M** O N divin ange , moi fâché contre vous qui vous a dit cette anecdote ? où l'avez-vous prise ? Vous êtes bien mal instruit pour un plénipotentiaire. Ne fais-je pas que vous avez eu plus d'une affaire ? et ne fais-je pas encore que vous avez daigné vous intéresser aux miennes ? Je ne suis pas si sùisse que je n'entende raison. Ne l'ai-je pas entendue sur les chevaliers ? n'ai-je pas fourbi de nouveau leurs armes ? n'ai-je pas à peu-près fait ce que madame *Scaliger* ordonnait ?

Mon ange , que les fondemens soient bien ou mal faits , il n'importe : il faut donner la maison à madame la marquise ; il faut la confier à M. le duc de *Choiseul* ; et que , de ses mains bienfesantes , elle passe dans les belles mains de son amie. Il voulait , disiez-vous , une tragédie pour pot de vin du brevet ; là voilà. Trêve à vos critiques ; laissez place à M. de *Choiseul* et à madame de *Pompadour* , pour faire les leurs ; ils s'en intéresseront

davantage au bâtiment ; quand ils y auront mis quelques pierres. Ceci n'est point affaire de théâtre, c'est affaire d'Etat. 1759.

Vous m'avez laissé ignorer la bonne plaisanterie de la grand'chambre qui voulait députer à l'infant, et empêcher qu'aucun conseiller du parlement connût jamais les intérêts d'aucun Etat. Enfin, vous voilà compatible. Est-il vrai que vos confrères ont rendu un arrêt contre ceux qui ne saignent pas dans la pleurésie ? Cet arrêt doit être imprimé avec celui qui condamne l'*Encyclopédie*. On pourrait faire un beau volume de ces arrêts-là.

Qu'importe, mon cher ange, qu'on donne mon Russe tome à tome ou tout en bloc ? c'est l'affaire des libraires, et je ne m'en mêle pas. Je me mêle de plaire à l'autocratrice de toutes les Russies ; il me faut une impératrice au moins dans mes intérêts, car je ne peux en conscience aimer *Luc* : ce roi n'a pas une assez belle ame pour moi. Il me semble que M. le duc de *Choiseul* le connaît bien. Je vous demande en grâce, mon cher ange, de souhaiter au moins qu'il soit puni. Et ce polisson de *Gresset*, qu'en dirons-nous ? quel fat orgueilleux ! quel plat fanatique ! et que les vers de *Piron* sont jolis ! Mais que M. d'*Espagnac* est raboteux, qu'il est difficile ! il demande des choses impossibles, des choses que je n'ai

— point : c'est le Dieu des jansénistes ; il com-  
 1759. mande pour qu'on n'obéisse pas. Je lui ai  
 donné dix fois plus d'éclaircissémens que  
 jamais aucun possesseur de Ferney n'en a  
 donné depuis le douzième siècle. Je suis aussi  
 honteux que reconnaissant de vos bontés, de  
 vos peines, de celles de M. l'ambassadeur de  
*Chauvelin* ; je baise toutes les ailes.

Je ne peux encore penser à un sous-brevet  
 pour Tournay ; je ne peux que songer à vous,  
 mes anges, à *Pierre le grand*, à mes chevaliers  
 et à mes foins, vous embrasser tendrement  
 avec la plus vive reconnaissance, et vous aimer  
 à jamais. Je suis très-malingre ; comment vous  
 portez-vous ?

## L E T T R E C V I I.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 29 de juin.

E H bien, mon cher ami, vous êtes donc  
 revenu à vos moutons ; mais vous les quittez  
 tous les ans, et je n'abandonne jamais les  
 miens, quoiqu'ils ne soient pas si gras que les  
 vôtres.

Vous êtes enthousiasmé avec raison de notre  
 ministre des finances et de mademoiselle  
*Dubois* ; on dit grand bien de l'un et de l'autre.

Je suis bien aise de voir un homme de lettres —  
 contrôleur général. Il a traduit un *Varburton* 1759.  
 qui vous démontre net que jamais les lois de  
*Moïse* n'ont laissé seulement soupçonner l'im-  
 mortalité de l'ame. Il a traduit le *Tout est*  
*bien* ; mais quand dirons-nous : *Tout n'est pas*  
*mal* ? Le génie de M. de *Silhouette* est anglais ,  
 calculateur et courageux ; mais si on nous  
 prend des *Guadeloupe* , si ces maudits Anglais  
 ont plus de vaisseaux que nous , et meilleurs ,  
 si les frais de la visite qu'on veut leur rendre  
 sont perdus , si les dépenses immenses d'une  
 guerre juste , mais ruineuse , absorbent les  
 revenus de l'Etat , ni M. de *Silhouette* ni *Pope*  
 n'y pourront suffire.

J'ai pris le parti de mettre une partie de  
 ma fortune en terres : le roi de Prusse ne les  
 saccagera pas , et elles porteront toujours  
 quelques grains. Les biens en papier dépend-  
 ent de la fortune , ceux de la terre ne  
 dépendent que de DIEU. Si vous gouvernez  
 votre *Launai* , vous savez que cette occu-  
 pation emporte un peu de temps ; mais avouez  
 qu'on en perd à Paris bien davantage. Je  
 conduis tout le détail de trois terres presque  
 contiguës à mon hermitage des *Délices* ; j'ai  
 l'insolence de bâtir un château dans le goût  
 italien , *nel gran gusto* ; cela n'empêchera pas ,  
 mon ancien ami , que vous n'ayez votre *Pierre*

— le grand et une tragédie d'un goût un peu  
 '759. nouveau.

Puisque *Gresset* a renoncé à embellir la scène, il faut bien que je la gâte. Je me damne, il est vrai ; cela est honteux à mon âge ; mais j'aime passionnément à me damner. Vous connaissez , sans doute , l'épigramme de *Piron* sur ce fanatique orgueilleux de *Gresset*. Qu'elle est jolie ! qu'elle est bien faite ! que l'insolent ex-jésuite est bien puni ! Et que dites-vous du révérend père *Poignardini Malagrida* qu'on prétend avoir été loyalement brûlé à Lisbonne ? Malheureusement, ces nouvelles viennent des jansénistes. Qu'on les brûle ou qu'on les canonise , peu m'importe à moi , patriarche , qui ne connais plus que mes troupeaux , et qui ne suis point de leurs ouailles.

Savez-vous que le roi m'a donné de belles lettres patentes , par lesquelles mes terres sont conservées dans leurs anciens privilèges ? et ces privilèges sont de ne rien payer du tout , d'être parfaitement libre. Y a-t-il un état plus heureux ? Je me trouve entre la France et la Suisse , sans dépendre ni de l'une ni de l'autre. La grâce du roi est pour madame *Denis* et pour moi. Tout cela serait bon , si on digérait. Vous digérez , mon cher ami ; mon estomac est déplorable ; *spiritus promptus est , caro autem infirma*. Mon cœur est toujours à vous.

## L E T T R E . C V I I I .

1759.

A M O N S I E U R

LE COMTE DE SCHOUVALOF, à Pétersbourg.

Au château de Tournay, le 10 de juillet.

M O N S I E U R ,

U N E grande fluxion sur les yeux me prive de l'honneur de vous écrire de ma main , et du plaisir de continuer , aussi rapidement que je le voudrais , l'Histoire de *Pierre le grand*. Je l'ai poussée jusqu'à la bataille de Pultava. Le journal que votre Excellence a eu la bonté de m'envoyer , me sert à constater les dates , et à rapporter les événemens avec exactitude.

J'espère toujours , Monsieur , que non-seulement vous aurez la bonté de me faire parvenir la suite de ce journal , mais que je recevrai de vous des lumières sur tout ce qui peut rendre ces événemens plus intéressans pour le public , et plus glorieux pour le monarque.

Je vois bien , dans les mémoires qu'on m'a confiés , quel jour on a pris une ville ; je vois le nombre des morts , des prisonniers , dans une bataille ; mais je ne vois rien qui caractérise *Pierre le grand*. Le lecteur désirera , sans

— 1759. doute , de favoir comment il traita les principaux officiers suédois prisonniers , après la bataille de Pultava ; comment la plupart des capitaines et des soldats furent transportés en Sibérie ; comment ils y vécurent ; avec quelle générosité l'empereur renvoya le prince de *Virtemberg* ; pourquoi le comte *Piper* fut détenu dans une prison rigoureuse ; comment on traita les généraux *Renschild* et *Levenhaupt*, et les autres ; quel fut réellement l'appareil du triomphe à Moscou. Un billet de lui , une réponse , un mot , deviennent , dans de telles circonstances , des choses importantes pour la postérité ; ses négociations , surtout , doivent être un des plus grands objets de son histoire.

Mais , Monsieur , tous les princes ont négocié , tous ont assiégé des villes et donné des batailles , nul autre que *Pierre le grand* n'a été le réformateur des mœurs , le créateur des arts , de la marine et du commerce. C'est par-là , surtout , que la postérité l'envisagera avec admiration : elle voudra être instruite en détail de tout ce qu'il a créé ; elle demandera compte du moindre chemin public , des canaux pour la jonction des rivières , des réglemens de police et de commerce , de la réforme mise dans le clergé ; en un mot , de tous les objets sur lesquels il a étendu ses soins.

Il est même nécessaire que toutes ses grandes

entreprises , depuis la Finlande jusqu'au fond de la Sibérie , soient présentées au public dans un jour si lumineux , et d'une manière si imposante , que les lecteurs ne puissent pas regretter ces anecdotes désagréables dont tant de livres sont remplis , et que la gloire du héros empêche de s'informer des faiblesses de l'homme. 1759.

J'ignore , Monsieur , si c'est votre intention que l'Histoire de *Pierre le grand* soit suivie d'un chapitre dans lequel je ferais voir , en raccourci , comment on a suivi en tout les vues de ce législateur ; avec quelle splendeur on a achevé ce qu'il avait commencé , et tout ce que votre nation a fait de grand jusqu'au temps heureux de l'impératrice régnante. Je fais mille vœux pour la durée et le bonheur de son empire ; j'en fais d'aussi ardens pour votre personne. Le protecteur des arts doit m'être bien cher ; l'ouvrage dont vous m'avez chargé m'inspire de la reconnaissance ; toutes vos bontés me sont précieuses.

J'ai l'honneur d'être , &c.



1759.

## L E T T R E C I X.

A M A D A M E

## LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Tournay, par Genève, 20 de juillet.

**M**ADAME la parmesane, il faut commencer par vous rendre mille actions de grâce. Quelle bonté vous avez d'entrer dans tous ces détails de vieux chevaliers ! et, ce qui m'en plaît encore autant, c'est que vous avez une santé brillante ; car rien ne pèserait tant à une malade que d'écrire tant de choses si réfléchies. Je l'éprouve bien tristement ; il m'a pris un éblouissement, un je ne fais quoi, qui accommode fort peu les idées. *Tronchin* est venu au secours de ma pie-mère et de ma dure-mère, et c'est à son insçu que j'ai l'honneur de vous écrire. J'ai mis, mes divins anges, toutes vos remarques avec la pièce, et je ne reverrai ce procès que quand j'aurai la tête bien nette. En attendant, je vous envoie, pour vous amuser, le drame (\*) de feu *M. Thompson*, traduit par mon ami *M. Fatema*.

Je ne veux, d'ici à quinze jours, penser ni

(\*) *Socrate*.

aux chevaliers, ni à *Pierre le grand* ; j'oublierai jusqu'à M. l'abbé d'*Espagnac*. Il n'en est pour-  
 tant pas des affaires comme d'une pièce de  
 théâtre et d'une histoire ; ces ouvrages gagnent  
 à se reposer , et les affaires perdent à n'être  
 pas suivies. Mais, si je veux vivre, j'ai besoin  
 d'un parfait repos pour quelque temps.

Ne vous fâchez pas contre moi d'être com-  
 tesse , c'est un usage reçu ; c'est un titre qu'on  
 donne à beaucoup de ministres qui ne vous  
 valent pas ; et, si vous étiez en pays étran-  
 ger , il faudrait bien vous y accoutumer mal-  
 gré vous. Tout mon malheur est que vous  
 n'ayez pas l'ambassade de Suisse ; mais pour-  
 quoi non ? cela vaut cent mille livres de  
 rente ; et on est bien p<sup>rs</sup> que comte , on est  
 roi. Après le plaisir de voir couper les blés et  
 battre en grange, c'est le premier des emplois ;  
 les douze mille fromages de Parmesan ne  
 font rien en comparaison. Vous auriez une  
 bonne troupe de comédiens à Soleure , vous  
 viendriez voir le petit château que je bâtis ,  
 vous seriez enchantée de mon château ; il est  
 d'ordre dorique, il durera mille ans. Je mets  
 sur la frise : *Voltaire fecit*. On me prendra ,  
 dans la postérité, pour un fameux architecte.  
 Vous ne vous souciez point de tout cela ,  
 parce que vous êtes à Paris ; mais peut-on ne  
 jamais sortir de Paris ? J'aime mon czar qui ,

— dans un clin d'œil, allait bâtir à Archangel,  
1759. à Astracan, sur la mer Noire, sur la mer  
Baltique. Mon Dieu, que vous êtes casaniers!

Dites-moi donc comment se trouve M. le comte de *Choiseul* de son voyage; ne sera-t-il pas bien excédé de l'étiquette de la cour de Vienne? Vous n'auriez point d'étiquette en Suisse, vous régneriez comme vous voudriez. Si je n'avais pas acquis des terres qui me tournent la tête, je supplierais M. le duc de *Choiseul* de me donner un consulat au grand Caire ou en Grèce. J'enrage de mourir sans avoir vu les pyramides et les ruines du théâtre d'*Eschyle*.

## L E T T R E C X.

### A LA MÊME.

Aux Délices, 15 d'août.

**V**RAIMENT, Madame, il est bien temps de s'occuper de Chevalerie, pendant que M. de *Contades*, en vrai angevin, mène à la boucherie tous les descendants de nos anciens chevaliers, et leur fait attaquer quatre-vingts pièces de canon, comme don *Quichotte* attaquait des moulins à vent. Cette horrible journée perce l'âme. Je suis français à l'excès,

furtout depuis mon beau brevet dont j'ai l'obligation à vous, mes divins anges, et à MM. de *Choiseul*. *Luc* (vous savez qui est *Luc*) donne probablement bataille aux Autrichiens et aux Russes, au moment que j'ai l'honneur de vous écrire ; du moins il m'a mandé que c'était sa royale intention. S'il est battu, comme cela peut arriver, quelle honte pour nous de l'avoir été par ce prince de *Brunswick* ! Je voudrais que vous connussiez ce prince, vous seriez bien étonnée, et vous diriez : Il faut que les gens qu'il bat soient de grands imbécilles. La vérité du fait est que toutes ces troupes-là sont mieux disciplinées que les nôtres. Quiconque ne suivra pas entièrement les maximes du maréchal de *Saxe*, sera infailliblement battu comme à Rosbac. Voilà ce que j'ai l'impudence de vous dire, en qualité d'historiographe ; et je vous dis encore que je tremble pour votre descente en Angleterre.

Nous allons être réduits à la besace. Heureux qui a des fromages de Parmesan et des terres.

Mon accident n'a pas duré ; il m'a laissé encore des passions vives : celle d'être libre chez moi est très-forte ; mais la plus grande de mes passions, c'est l'attachement que j'ai pour mes divins anges.

J'ai envoyé d'énormes paquets à monsieur

1759.

— d'Argental, sous l'enveloppe de M. de Courteille.  
 1759. J'abuse des bontés de M. d'Argental et de  
 M. de Chauvelin.

M. de Choiseul m'a fait l'honneur de m'écrire;  
 je le crois bien affligé. Ah, pauvres Français!

## L E T T R E C X I.

A M. CLAIRAUT.

19 d'août.

**V**OTRE lettre, Monsieur, m'a fait autant  
 de plaisir que votre travail m'a inspiré d'estime.  
 Votre guerre avec les géomètres, au sujet de  
 la comète, me paraît la guerre des Dieux dans  
 l'Olympe, tandis que, sur la terre, les chiens  
 se battent contre les chats. Je suis effrayé de  
 l'immensité de votre travail. Je me souviens  
 qu'autrefois, quand je m'appliquais à la théorie  
 de *Newton*, je ne sortais jamais de l'étude que  
 malade; les organes de l'application et de  
 l'intelligence ne sont pas si bons chez moi  
 que chez vous. Vous êtes né géomètre, et je  
 n'étais devenu disciple de *Newton* que par  
 hasard. Votre dernier travail doit certainement  
 honorer la France: les Anglais ne peuvent  
 pas avoir tout dit; *Newton* avait fondé ses  
 lois en partie sur celles de *Kepler*, et vous

avez ajouté à celles de *Newton*. C'est une chose bien admirable d'être parvenu à reconnaître les inégalités que l'attraction des grosses planètes opère sur la route des comètes : ces astres , que nos pères et les Grecs ne connaissaient qu'en qualité de chevelus , selon l'étymologie du nom , et en qualité de méchants , comme nous connaissons *Clodion le chevelu* , sont aujourd'hui soumis à votre calcul , aussi bien que les astres du système solaire ; mais il faudrait être bien difficile pour exiger qu'on prédît le retour d'une comète à la minute , de même qu'on prédit une éclipse de soleil ou de lune : il faut se contenter de l'à peu-près dans ces distances immenses , et dans ces complications de causes qui peuvent accélérer ou retarder le retour d'une comète. D'ailleurs la quantité précise de la masse de Jupiter et de Saturne peut-elle être connue avec précision ? cela me paraît impossible. Il me semble que , quand on vous accordera un mois d'échéance pour le retour d'une comète , comme on en accorde pour les lettres de change qui viennent de loin , on ne vous fera pas une grande grâce ; mais quand on avouera que vous faites honneur à la France et à l'esprit humain , on ne vous rendra que justice.

Plût à Dieu que notre ami *Moreau-Maupertuis*

— 1759. eût cultivé son art comme vous , qu'il eût prédit seulement le retour des comètes , au lieu d'exalter son ame pour prédire l'avenir , de disséquer des cervelles de géans pour connaître la nature de l'ame , d'enduire les gens de poix réfine pour les guérir de toute espèce de maladie , de persécuter *Koëning*, et de mourir entre deux capucins !

Au reste , je suis fâché que vous désigniez par le nom de *newtoniens* ceux qui ont reconnu la vérité des découvertes de *Newton* : c'est comme si on appelait les géomètres *euclidiens*. La vérité n'a point de nom de parti : l'erreur peut admettre des mots de ralliement. On dit jansénistes , molinistes , quiétistes , anabaptistes , pour désigner différentes sortes d'aveugles : les sectes ont des noms , et la vérité est vérité. Dieu bénisse l'imprimeur qui a mis les *altercations* de la comète , au lieu d'altérations ! Il a eu plus raison qu'il ne croyait ; toute vérité produit altercation. Je pourrais bien me plaindre aussi à mon tour de ceux qui m'ont appelé mauvais citoyen , quand j'ai mis le premier en France le système de l'anglais *Newton* au net ; mais j'ai essuyé tant d'injustices d'ailleurs , que celle-là m'a échappé dans la foule. Je suis enfin parvenu à ne plus mesurer que la *courbe* que mes nouveaux semoiers tra-cent au bout de leurs rayons ; le résultat est

un

un peu de froment : mais , quand je me suis  
 tué à Paris pour composer des poèmes épiques , 1759.  
 des tragédies et des histoires , je n'ai recueilli  
 que de l'ivraie. La culture des champs est plus  
 douce que celle des lettres ; je trouve plus  
 de bon sens dans mes laboureurs et dans mes  
 vigneron , et surtout plus de bonne foi que  
 dans les regrattiers de la littérature , &c.

Je cultive la terre ; voilà par où il faut finir.  
 J'ai fait naître un peu d'abondance dans le  
 pays le plus agréable et le plus pauvre que  
 j'aie jamais vu. C'est une belle expérience de  
 physique de faire croître quatre épis où la  
 nature n'en donnait que deux. Les académies  
 de Cérès et de Pomone valent bien les autres.

*Felix qui potuit rerum cognoscere causas ,  
 Fortunatus et ille deos qui novit agrestes !*

## LETTRE CXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney , 17 d'août.

**M**ON divin ange , est-ce que M. *Fatema*  
 n'aurait pas trouvé grâce devant vos yeux ?  
 Voici , pour vous réjouir , un gros paquet  
 contenant des choses délicieuses , un billet de  
 M. *Fabri* , fermier de Gex , c'est-à-dire son

*Corresp. générale.*      Tome VI.      Y



— 1759. reçu de son tiers de lods et ventes ; quelle lecture agréable ! et puis une lettre à M. l'abbé d'*Espagnac*, pleine de jérémiades sur le sort des pauvres seigneurs de château ; et une lettre à M. de *Chauvelin* l'ambassadeur. Je me console au moins avec lui de cet embarras d'affaires. Savez-vous que je passe les jours entiers dans ces discussions de toute espèce ? Il faut s'accoutumer à tout. Cette vie-là ne me déplaît point, elle est toute remplie. Il est plus doux qu'on ne pense de planter, de semer et de bâtir. Je me plains toujours, selon l'usage ; mais, dans le fond, je suis fort aise.

Je réserve les chevaliers pour le temps des vendanges. Vous, mon cher ange, et M. de *Chauvelin*, qui daignez être mes médiateurs avec M. d'*Espagnac*, vous n'échouerez pas dans votre négociation. Lisez ma lettre à M. d'*Espagnac*, et vous verrez si j'ai raison, lisez aussi ma dépêche à M. de *Chauvelin*, et vous jugerez si le conseil de monseigneur le comte de *la Marche* n'a pas beaucoup de torts.

Enfin donc, je crois que mes Russes sont près du grand Glogau. Qui croirait que la *Barbarini* (\*) va être assiégée par mes Russes, et dans Glogau ? O destinée ! Je n'aime point

(\*) Danseuse de l'opéra de Berlin.

*Luc*, il s'en faut beaucoup : je ne lui pardonnerai jamais ni son infame procédé avec ma nièce, ni la hardiesse qu'il a de m'écrire deux fois par mois des choses flatteuses, sans avoir jamais réparé ses torts. Je désire beaucoup sa profonde humiliation, le châtimement du pécheur ; je ne fais si je désire sa damnation éternelle. 1759.

Mon divin ange, vous ne m'écrivez point ; vous ne me dites rien des succès de M. le comte de *Choiseul* à la cour de Vienne. Je fais sans vous qu'il y réussit beaucoup. Je suis toujours enchanté de M. le duc de *Choiseul*, et si enchanté que je ne lui demande rien. Je ne veux point du tout l'importuner pour ma terre viagère de Tournay ; je veux qu'il sache que je lui suis attaché par goût, par reconnaissance, et que l'intérêt ne déshonore point mes sentimens généreux.

Comment se porte madame *Scaliger* ? Je suis à ses pieds, et bientôt je travaillerai sur ses commentaires. Adieu, divins anges ; je souhaite à votre nation tous les succès possibles dans le continent et dans les îles. A propos, parlez-vous italien ?

Mille respects à tout ange.

1759.

## L E T T R E C X I I I.

A M A D A M E

## LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 17 de septembre.

**I**L est vrai, Madame, que vous êtes dans un couvent comme *Héloïse*, et que vous avez eu comme elle un oncle chanoine. Il est encore vrai que je suis à peu-près réduit à l'état d'*Abélard*; mais, malheureusement pour moi, je ne peux pas goûter la consolation de vous dire : C'est avec vous que j'ai perdu le peu que je regrette.

Je peux seulement vous assurer que je vous ai toujours trouvée très-supérieure à *Héloïse*, quoique vous ne soyez pas aussi théologienne qu'elle. Je vous ai connu une imagination charmante, et une vérité dans l'esprit que j'ai rencontrée bien rarement ailleurs. Si je n'ai point eu l'honneur de vous écrire, c'est que ma retraite m'a fait penser qu'un homme qui avait renoncé à Paris, ne devait pas se jouer à ce qu'il a connu dans Paris de plus aimable.

J'ai été sensiblement affligé de votre état,

et je vous jure qu'il n'a pas peu contribué à me persuader que le meilleur des mondes possibles ne vaut pas grand'chose. Je crois avoir renoncé pour le reste de ma vie à la plus extravagante des villes possibles. Ce n'est pas que j'aye la vanité de me croire plus sage que les habitans , mais je me suis fait une petite destinée à part , avec laquelle je ne puis regretter aucune des folies des autres , attendu que je suis trop occupé des miennes : je me suis avisé de devenir un être entièrement libre. 1759.

J'ai joint à mon petit hermitage des Délices, des terres sur la frontière de France, qui avaient autrefois le beau privilège de ne dépendre de personne ; j'ai été assez heureux pour que le roi m'ait rendu tous ces privilèges , malgré le journal de Trévoux et les gazettes ecclésiastiques. J'ai eu l'insolence de faire bâtir un château dans le goût italien ; j'ai fait dans un autre une salle de comédie ; j'ai trouvé de bons acteurs ; et , malgré tout cela , je me suis aperçu à la fin que le plus grand plaisir consiste à être particulièrement et utilement occupé.

Je vois que tous les poètes ont eu raison de faire l'éloge de la vie pastorale , que le bonheur attaché aux soins champêtres n'est point une chimère ; et je trouve même plus de

1759. — plaisir à labourer , à semer , à planter , à recueillir , qu'à faire des tragédies et à les jouer. *Salomon* avait bien raison de dire qu'il n'y a de bon que de vivre avec ce qu'on aime , se réjouir dans ses œuvres ; et que tout le reste est vanité.

Plût à Dieu , Madame , que vous pussiez vivre comme moi , et que votre société charmante pût augmenter mon bonheur. Vous voulez que je vous envoie les ouvrages auxquels je m'occupe quand je ne laboure ni ne sème ; en vérité , Madame , il n'y a pas moyen , tant je suis devenu hardi avec l'âge. Je ne peux plus écrire que ce que je pense , et je pense si librement qu'il n'y a guère d'apparence d'envoyer mes idées par la poste.

Il y a pourtant un ouvrage honnête qui est actuellement sur le métier ; c'est l'histoire de la création de deux mille lieues de pays , par le czar *Pierre*. Je fais cette histoire sur les archives de Pétersbourg , qu'on m'a envoyées ; mais je doute que cela soit aussi amusant que la vie de *Charles XII* ; car ce *Pierre* n'était qu'un sage extraordinaire , et *Charles* un fou extraordinaire qui se battait , comme don *Quichotte* , contre des moulins à vent. J'aurai assurément l'honneur de vous envoyer un des premiers exemplaires ; mais je serai bien surpris si l'ouvrage est intéressant . . . .

Non, Madame, je n'aime des Anglais que ———  
 leurs livres de philosophie, quelques-unes de r759.  
 leurs poésies hardies ; et, à l'égard du genre  
 dont vous me parlez, je vous avouerai que  
 je ne lis que l'ancien *Testament*, trois ou  
 quatre chants de *Virgile*, tout l'*Arioste*, une  
 partie des *Mille et une nuits* ; et, en fait de  
 prose française, je relis sans cesse les *Lettres*  
*provinciales*. Ce n'est pas que les pièces nou-  
 velles de nos jours, et les poésies sacrées de  
 M. le Franc n'aient leur mérite. On m'a parlé  
 aussi d'un livre de son frère l'évêque, intitulé :  
*La réconciliation de l'esprit avec la religion*, ou,  
 comme quelques-uns disent, la réconciliation  
 normande ; mais on ne peut pas tout lire,  
 et il faut bien se livrer à son goût.

Je vous félicite, Madame, vous et M. le  
 président *Hénault*, de vivre souvent ensemble,  
 et de vous consoler tous deux des sottises de  
 ce monde, par les agrémens délicieux de  
 votre commerce. J'espère que vous jouirez  
 long-temps tous deux de cette consolation.  
 Vous avez été gourmande, et quand les gour-  
 mands sont devenus sobres, ils vivent cent  
 ans. Si les événemens du temps sont le sujet  
 de vos conversations, elles ne doivent pas  
 tarir ; il ne laisse pas d'y avoir quelque plaisir  
 à voir tous les huit jours une sottise nouvelle.

C'est encore un avantage que j'ai dans le

— 1759. petit coin du monde que j'habite : il n'y a point de pays où l'on soit instruit plutôt de tout ce qui se passe dans l'Europe ; nous savons toujours les aventures d'Allemagne quatre jours avant vous. Le roi de Prusse me faisait l'honneur de m'écrire assez régulièrement avant que les Russes lui eussent donné sur les oreilles ; il n'a pas actuellement le temps d'écrire ; je le crois très-embarrassé : et , à moins d'un prodige , il faudra qu'il soit un exemple des malheurs de l'ambition ; mais , s'il succombe , il ne pourra pas au moins reprocher sa perte aux Français.

Adieu , Madame ; soyez heureuse autant que vous le pourrez. Conservez votre santé , continuez à faire le charme de la société , faites-vous lire des livres qui vous amusent. Vous ne pouvez lire l'*Arioste* dans sa langue , et en cela je vous plains beaucoup ; mais , croyez-moi , faites-vous lire la partie historique de l'ancien *Testament* d'un bout à l'autre ; vous verrez qu'il n'y a point de livre plus amusant ; je ne parle pas de l'édification qu'on en retire , je parle de la singularité des mœurs antiques , de la foule des événemens dont le moindre tient du prodige , de la naïveté du style , &c.

N'oubliez pas le premier chapitre d'*Ezéchiel* , que personne ne lit ; mais faites-vous surtout traduire le chapitre XVI , qu'on n'a pas osé traduire

traduire fidèlement, et vous verrez que Jérusalem est une belle fille que le Seigneur a aimée dès qu'elle a eu du poil et des tétos ; qu'il a couché avec elle, et qu'il l'a entretenue magnifiquement ; que cependant elle a couché avec mille amans, et que même elle s'est souvent servie, quand elle était seule de . . . je n'ose pas dire quoi, Et au verset XX du chapitre XXIII, il est dit qu'Oliba, la bien-aimée, après avoir tâté de mille amans, a donné la préférence à ceux qui ont le talent d'un âne. 1759.

Enfin, cette naïveté, que j'aime sur toute chose, est incomparable. Il n'y a pas une page qui ne fournisse des réflexions pour un jour entier. Madame du Châtelet l'avait bien commenté d'un bout à l'autre.

Si vous êtes assez heureuse pour prendre goût à ce livre, vous ne vous ennuierez jamais, et vous verrez qu'on ne peut rien vous envoyer qui en approche. Ah, Madame, que le monde est bête ! et qu'il est doux d'en être dehors ! mais il faudrait surtout le fuir avec vous.



---

 1759. LETTRE CXIV.

A. M. THIRIOT.

Aux Délices, le 17 de septembre.

**I**L y a bien long-temps que je ne vous ai écrit, mon chér et ancien ami; mais je suis le rat des champs, et vous le rat de ville.

*Rusticus urbanum murem mus paupere fertur  
Accepisse cavo, veterem vetus hospes amicum.*

Vous n'en avez pas tant fait; vous avez laissé là votre rat des champs. Ce n'est pourtant pas comme rat piqué de votre négligence, qu'il n'a point écrit; c'est qu'il a été fort occupé dans tous ses trous; car, tandis que votre destinée vous a fait faire le long voyage de la rue Saint-Honoré à l'arsenal, et que vous avez ainsi couru d'un pôle à l'autre, j'ai bâti, labouré, planté et semé.

*Rident vicini glebas et saxa moventem.*

Vous êtes retiré dans Paris, monsieur le paresseux; vous philosophez à votre aise chez M. de Paulmi; mais moi, il faut que je visite mes métairies, que je guérisse mes paysans et mes bœufs quand ils sont malades, que je

marie des filles , que je mette en valeur des terres abandonnées depuis le déluge. Je vois autour de moi la plus effroyable misère dans le pays le plus riant ; je me donne les airs de remédier un peu à tout le mal qu'on a fait pendant des siècles. Quand on se trouve en état de faire du bien à une demi-lieue de pays , cela est fort honnête. 1759.

J'entends parler de gens qui vous ravagent, qui vous appauvrissent des deux et trois cents lieues , ou avec leurs plumes , ou avec des canons ; ces gens-là sont des héros , des demi-dieux à pendre , mais je les respecte beaucoup.

On dit qu'à Paris vous n'avez ni argent ni sens commun ; on dit que vous êtes mal menés sur mer et sur terre ; on dit que vous allez perdre le Canada ; on dit que vos rentes, vos effets publics , courent grand risque. Quand je dis vous , j'entends nous , car je vogue dans le même vaisseau ; mais , en qualité de pauvre hermite habitant de frontière , je parle respectueusement devant un habitant de la capitale.

Comme il faut lire quelquefois après avoir conduit sa charrue et son semoir , dites-moi , je vous en prie , ce que c'est qu'une *Histoire des jésuites* , ou *De la morale des jésuites* , ou *Des dogmes des jésuites , prouvés par les faits* , en trois ou quatre volumes : en un mot ;

— c'est une compilation de tout ce qu'ils ont  
1759. fait de mémorable depuis frère *Guignard* jusqu'à frère *Malagrida*. J'ai demandé ce livre à Paris , mais je n'en fais pas le titre.

*Quid novi ?* comment vous portez-vous ? n'êtes-vous pas gras à lard et assez honnêtement heureux ? *Si ita est , congratulor. Farewell my dear.*

## L E T T R E C X V.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Au château de Tournay , le 18 de septembre.

MONSIEUR ,

J'AI reçu le panégyrique de *Pierre le grand*, que votre Excellence a eu la bonté de m'envoyer. Il est bien juste qu'un homme de votre académie chante les louanges de cet empereur. C'est par la même raison que les hommes sont obligés de chanter les louanges de DIEU , car il faut bien louer celui qui nous a formés. Il y a certainement de l'éloquence dans ce panégyrique. Je vois que votre nation se distinguera bientôt par les lettres comme par les armes ; mais et sera principalement à vous , Monsieur , qu'elle en aura l'obligation. Je vous

ai celle d'avoir reçu de vous des mémoires —  
 plus instructifs qu'un panégyrique : ce qui 1759.  
 n'est qu'un éloge ne sert souvent qu'à faire  
 valoir l'esprit de l'auteur. Le titre seul avertit  
 le lecteur d'être en garde ; il n'y a que les  
 vérités de l'histoire qui puissent forcer l'esprit  
 à croire et à admirer. Le plus beau panégy-  
 rique de *Pierre le grand*, à mon avis , est son  
 journal , dans lequel on le voit toujours cul-  
 tiver les arts de la paix au milieu de la guerre,  
 et parcourir ses Etats en législateur, tandis qu'il  
 les défendait en héros contre *Charles XII*.  
 J'attends toujours vos nouveaux mémoires  
 avec l'empressement du zèle que vous m'avez  
 inspiré. Je me flatte que j'aurai autant de  
 secours pour les événemens qui suivent la  
 bataille de Pultava , que j'en ai eu pour ceux  
 qui la précèdent. Ce sera une grande consola-  
 tion pour moi de pouvoir achever ma carrière  
 par cet ouvrage ; ma vieillesse et ma mauvaise  
 santé me font connaître que je n'ai pas de  
 temps à perdre : mais ce n'est pas le plus  
 grand motif de mon empressement. Je suis  
 impatient , Monsieur , de répondre , si je le  
 puis , à la confiance que vous avez bien  
 voulu me témoigner , et de satisfaire votre  
 goût autant que je suivrai vos instructions.

Voici , Monsieur , un moment bien glorieux  
 pour votre auguste impératrice et pour la

— Ruffie. C'est la destinée de *Pierre le grand* et  
 1759. de sa digne fille de rétablir la maison de Saxe  
 dans ses Etats.

J'ai l'honneur , &c.

## LETTRE CXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices , premier d'octobre.

A MON CHER ANGE.

**I**L faudra que , sur ses ordres , on transcrit à force la Chevalerie , et qu'on l'enverra incessamment , comme affaire du conseil , à M. de *Courteille*. Pour la Femme qui a raison , patience , s'il vous plaît ; ce serait deux femmes qui auraient raison en un jour , et c'est trop à la comédie. Pour madame *Scaliger* , qui fait la troisième , elle verra qu'on a été en tous les points de l'avis de ses remontrances. Au reste , nous jouons après-demain *Mérope* sur mon petit théâtre vert et or. Vous voyez bien , mes divins anges , qu'en faisant le rôle de *Narbas* , faisant bâtir , faisant mes vendanges , et faisant battre en grange , je ne peux guère songer à la Femme qui a raison.

*A M. de Chauvelin , l'ambassadeur.*

---

 1759.

Si son Excellence prend ce chemin de Genève, nous tâcherons de lui donner la Chevalerie sur mon théâtre grand comme la main ; et , si elle lui plaît , nous serons bien fiers. Tous les spectateurs feront serment de n'en point parler , et je réponds que Paris n'en saura rien. Nous voudrions seulement savoir quand monsieur l'ambassadeur passera par chez nous. Je lui réitère les plus tendres remerciemens.

*A M. de Chauvelin , l'intendant.*

PUISQUE ma sangsue ne sert qu'à le faire rire , je m'accommode sérieusement avec elle : j'aime à payer ce qui est dû ; mais injustice et rapacité révoltent ma bile , et l'allument. Je suppose que M. de Chauvelin a toujours la rage du bien public.

*A M. de Chauvelin , l'abbé.*

QU'IL soit averti que les remontrances du parlement n'ont réussi dans aucun pays de l'Europe. Il est triste d'avoir la guerre contre les Anglais ; mais , puisqu'ils nous battent , il faut bien que nous payions l'amende.

1759.

*A M<sup>e</sup> Omer de Fleurs.*

A qui en avez-vous , maître Omer ? Votre frère l'intendant est aimable ; mais quelle fureur avez-vous d'être un petit *Anitus* ? On se moque de vous, et de vos discours , et de vos dénonciations. Mon Dieu, que cela est bête !

*Somme totale.*

LE sens commun paraît exilé de France , mais il réside chez mes anges , avec la bonté et l'esprit.

N. B. Comment pourrions-nous parler de ces grands chevaliers, et dire que *tout Français est à craindre* , tandis que tout le monde nous donne sur les oreilles. Ah , mon divin ange , que j'ai bien fait de me composer une petite destinée indépendante ! que j'ai bien choisi mes retraites ! que je m'y moque du genre-humain !

*Atque metus omnes strepitumque Acherontis avari  
Subjicio pedibus.*

Mais mon refrain , mon triste refrain , est toujours que je mourrai sans avoir revu mon cher ange. Il n'y a pas d'apparence que je revienne dans le pays des *Anitus* et des *Frérons*.

Je suis continuellement partagé entre le bonheur extrême dont je jouis , et la douleur de votre absence: 1759.

## L E T T R E C X V I I .

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE,

CHEVALIER DE SAINT-LOUIS , SEIGNEUR DE  
DIRAC , &c. , à Angoulême.

Le premier d'octobre.

MONSIEUR ,

LA confiance que vous voulez bien me témoigner, et le goût que vous avez pour la vérité, me touchent sensiblement. Vous avez perdu, dites-vous, des protecteurs; mais vous êtes, sans doute, votre protecteur vous-même: on n'a besoin de personne, quand on a un nom et des terres. M. le chevalier d'Aydie a pris, il y a long-temps, le parti de se retirer chez lui; il s'est procuré par-là une vie heureuse et longue. Il n'y a personne qui ne regarde le repos et l'indépendance comme le but de tous ses travaux: pourquoi donc ne pas aller au but de bonne



— heure ? On est égal aux rois , quand on fait  
1759. vivre heureux chez soi.

Quant aux objets de métaphysique , dont vous me faites l'honneur de me parler , ils méritent votre attention. Il est bien vrai que , dans les lois de *Moïse* , il n'est jamais parlé de l'immortalité de l'ame , ni de récompense et de peines dans une autre vie : tout est temporel ; et l'anglais *Warburton* , que monsieur *Silhouette* a traduit en partie , prétend que *Moïse* n'avait pas besoin de ce ressort pour conduire les Hébreux , parce qu'ils avaient DIEU pour roi , et que ce roi les punissait sur le champ , quand ils avaient fait quelque faute. Cependant il est clair que , du temps de *Moïse* , les Egyptiens avaient embrassé le dogme et l'existence d'une ame aérienne et éternelle qui devait se rejoindre au corps après une multitude de siècles. C'est pour cette raison qu'on embaumait les corps , afin que l'ame les retrouvât , et qu'on bâtissait des tombeaux en pyramides. L'idée de l'immortalité de l'ame et d'un enfer se trouve dans l'ancien *Zoroastre* , contemporain de *Moïse* , dont les titres et les opinions nous ont été conservés dans le *Sadder*. La même opinion est confirmée dans les poésies d'*Homère*. Il est vrai qu'on n'avait pas l'idée d'un esprit pur ; l'ame , chez tous les anciens , était un air subtil ; mais il n'importe

quelle fût son essence ; le grand intérêt des sociétés demandait qu'elle fût immortelle , et qu'après sa mort on pût lui demander compte. 1759.

*Démocrite* , *Epicure* et plusieurs autres combattirent ce sentiment ; ils prétendirent que les honnêtes gens n'avaient pas besoin d'un enfer pour être vertueux ; que l'idée de l'enfer faisait plus de mal que de bien ; que l'âme n'est pas un être à part ; que c'est une faculté de sentir , de penser , comme les arbres ont de la nature la faculté de végéter ; qu'on sent par les nerfs , qu'on pense par la tête , comme on touche avec les mains , et qu'on marche avec les pieds.

Pour *Platon* et *Socrate* , il est indubitable qu'ils croyaient l'âme immortelle. Ce dogme a été le plus universellement répandu ; il paraît le plus sage , le plus consolant et le plus politique. Pour peu que vous lisiez , Monsieur , les bons livres traduits en notre langue , vous en saurez beaucoup plus que je ne pourrais vous en dire ; et , avec l'esprit juste que vous avez , vous vous formerez des idées saines de toutes ces choses qui nous intéressent véritablement. Vous avez grande raison de rejeter toutes les idées populaires ; jamais les sages n'ont pensé comme le peuple. *S<sup>t</sup> Crépin* est le saint des cordonniers , *S<sup>t</sup> Barbe* est la sainte des vergettiers , mais la vérité est le saint des philosophes.

— En voilà beaucoup pour un vieillard qui ne  
1759. connaît plus que sa charrue et ses vignes.

Je trouve que la meilleure philosophie est celle de cultiver ses terres.

Je me croirais fort heureux si je pouvais avoir l'honneur de vous recevoir dans un de mes hermitages.

Je fais avec respect , &c.

#### A U M E M E.

L'ETAT de la question est de savoir si dans la loi des Juifs , il leur est commandé de croire une autre vie ; si on leur promet le ciel après la mort, et si on les menace de l'enfer.

Or , dans la loi des Juifs , il n'y a pas un seul mot de ces promesses , de ces menaces ni de cette croyance. *Arnaud*, dans son *Apolo-  
gie du Port-royal*, l'avoue formellement. *C'est le comble de l'ignorance*, dit-il, *de ne pas admettre cette vérité qui est une des plus communes. Les promesses de l'ancien Testament n'étaient que temporelles et terrestres : les Juifs n'adoraient un Dieu que pour les biens charnels.* Il est indubitable que, dans le temps où l'on prétend que le *Pentateuque* fut écrit, les Chaldéens, les Syriens, les Perses, les Egyptiens admettaient l'immortalité de l'âme. Il faut savoir ce que tous les peuples entendaient par ce mot chal-

déen *ruah*, traduit en grec par *pneuma*, et — chez les Latins par *anima*; il voulait dire 1759. souffle, vent, vie, ce qui anime; et ce mot est toujours pris pour la vie dans le *Pentateuque*.

Les songes dans lesquels l'on voit souvent ses amis morts, et dans lesquels on s'entretient avec eux, firent aisément croire qu'on avait vu les âmes des morts. Ces âmes étaient corporelles : c'était un vent, c'était une ombre légère qui avait la figure du corps, c'était des mânes. Il n'y a pas un seul mot dans toute l'antiquité, jusqu'à *Platon*, qui puisse faire croire que l'âme eût jamais passé pour un être absolument immatériel.

*Thaut*, *Sanchoniathon*, *Bérose*, les fragmens d'*Orphée*, *Manéthon*, *Hésiode*, tous les anciens qui ont dit, sans connaître les livres juifs, que DIEU fit l'homme à son image, crurent DIEU corporel; et le *Pentateuque* ne parle jamais de DIEU que comme d'un être corporel.

Dans ce *Pentateuque*, il n'y a pas un seul mot concernant la spiritualité immatérielle de DIEU ni de l'âme humaine. Ceux qui, trompés par quelques mots équivoques, épars dans les prophètes, prétendent que les Juifs avaient quelque idée de l'âme immortelle, et des récompenses et des peines après la mort, devraient considérer qu'ils font de *Moïse* ou un ignorant bien grossier, puisqu'il n'annonce

— pas ce que les autres juifs savaient , ou un  
1759. fourbe bien mal-avisé , si , étant instruit de ce  
dogme si utile , il n'en faisait pas usage.

La défense faite dans le *Deutéronome* , chapitre XVIII , de consulter les *forciers* ou *voyans* , les *pythons* , et de demander la vérité aux morts , n'a rien de commun avec l'espérance d'être récompensé dans la vie future.

Cette défense prouve seulement ce qu'on fait assez , c'est qu'en Egypte , en Chaldée et en Syrie , il y avait des prophètes , des voyans , des forciers qui se mêlaient de prédire. On mettait le crâne ou un autre ossement sous son lit pour voir en songe l'ombre d'un mort. Ces superstitions très-anciennes ont duré jusqu'à nos jours. Le *Pentateuque* veut que l'on consulte l'Urim et le Thummim , et non d'autres oracles ; les prêtres juifs , et non d'autres prêtres ; les voyans juifs , et non d'autres voyans.

Au reste , il est prouvé par ce mot de *python* , qui se trouve dans le *Deutéronome* , que ce livre ne fut écrit que long-temps après la captivité , quand les Juifs commencèrent à entendre parler du serpent *Python* et des autres fables des Grecs.

Les Juifs ont écrit très-tard , et sont un peuple très-modérne en comparaison des grandes nations dont ils étaient environnés.

L'ignorance, la superstition, la barbarie des Juifs ne doit avoir aucune influence sur les hommes raisonnables qui vivent aujourd'hui. 1759.

## L E T T R E C X V I I I.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Tournay, 6 d'octobre.

MONSIEUR,

JE vous avais déjà fait compliment sur l'heureux succès de vos armes, lorsque j'ai reçu la lettre dont votre Excellence m'a honoré, avec la relation de la bataille, que M. de *Soltikof* a bien voulu me communiquer. Vos bontés augmentent tous les jours l'intérêt que je prends à la gloire de l'impératrice et à l'empire de Russie. Le terme d'honneur doit être bien certainement à la mode chez vous, quoi qu'en dise un certain homme qui a mis son honneur à faire bien du mal, et à en dire beaucoup de votre auguste impératrice. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai pris part à la gloire de votre nation; tous les événemens ont justifié ma manière de penser. Je vois, avec la plus sensible joie, que la digne fille de *Pierre le grand* perfectionne tout ce que son père a commencé.

— 1759. Le bruit a couru , dans nos Alpes , que la santé avait été dérangée : j'en ai ressenti de bien vives alarmes. Nous faisons mille vœux , dans mes retraites , pour la durée et la prospérité de son règne.

Le premier tome de l'Histoire de *Pierre le grand* serait déjà parvenu à votre Excellence, si les personnes que j'emploie étaient aussi diligentes que je l'ai été. La vie est bien courte, et tout ouvrage est bien long. Je consacrerai ce qui me reste de vie à travailler au second volume , aussitôt que j'aurai les matériaux nécessaires. Il n'y a point d'occupation qui me soit plus précieuse ; et, si je suis assez heureux pour seconder vos nobles intentions , je n'aurai jamais si bien employé mon temps ; mais je regretterai toujours de n'avoir pu voir la ville que *Pierre le grand* a fondée , et vous , Monsieur , qui faites fleurir les arts et les vertus dans le plus grand empire de la terre.

Je serai toute ma vie , avec l'attachement le plus respectueux et le plus sincère , &c.

LETTRE

## L E T T R E C X I X.

1759.

A M A D A M E

## LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Dêlicês , 13 d'octobre.

IL est bien triste , Madame , pour un homme qui vit avec vous , d'être un peu sourd : je vous plains moins d'être aveugle. Voilà le procès des aveugles et des sourds décidé. Certainement c'est celui qui ne vous entend point qui est le plus malheureux.

Je n'écris à Paris qu'à vous , Madame , parce que votre imagination a toujours été selon mon cœur ; mais je ne vous passe point de vouloir me faire lire les romans anglais , quand vous ne voulez pas lire l'ancien *Testament*. Dites-moi donc , s'il vous plaît , où vous trouvez une histoire plus intéressante que celle de *Joseph* devenu contrôleur général en Egypte , et reconnaissant ses frères ? Comptez-vous pour rien *Daniel* qui confond si finement les deux vieillards ? Quoique *Tobie* ne soit pas si bon , cependant cela me paraît meilleur que *Tom Jones* , dans lequel il n'y a rien de passable que le caractère d'un barbier.

Corresp. générale. Tome VI. \* A a



1759. Vous me demandez ce que vous devez lire, comme les malades demandent ce qu'ils doivent manger, mais il faut avoir de l'appétit, et vous avez peu d'appétit avec beaucoup de goût. Heureux qui a assez faim pour dévorer l'ancien *Testament* ! Ne vous en moquez point : ce livre fait cent fois mieux connaître qu'*Homère* les mœurs de l'ancienne Asie ; c'est, de tous les monumens antiques, le plus précieux. Y a-t-il rien de plus digne d'attention qu'un peuple entier situé entre Babylone, Tyr et l'Egypte, qui ignore pendant six cents ans le dogme de l'immortalité de l'ame, reçu à Memphis, à Babylone et à Tyr ? Quand on lit pour s'instruire, on voit tout ce qui a échappé lorsqu'on ne lisait qu'avec les yeux. Mais vous, qui ne vous souciez pas de l'histoire de votre pays, quel plaisir prendrez-vous à celle des Juifs, de l'Egypte, et de Babylone ? J'aime les mœurs des patriarches, non parce qu'ils couchaient tous avec leurs servantes, mais parce qu'ils cultivaient la terre comme moi. Laissez-moi lire l'*Ecriture sainte*, et n'en parlons plus.

Mais vous, Madame, prétendez-vous lire comme on fait la conversation ? prendre un livre comme on demande des nouvelles ? le lire et le laisser là ? en prendre un autre qui n'a aucun rapport avec le premier, et le

quitter pour un troisième ? En ce cas , vous n'avez pas grand plaisir. 1759.

Pour avoir du plaisir , il faut un peu de passion ; il faut un grand objet qui intéresse , une envie de s'instruire déterminée , qui occupe l'ame continuellement ; cela est difficile à trouver , et ne se donne point. Vous êtes dégoûtée ; vous voulez seulement vous amuser , je le vois bien ; et les amusemens sont encore assez rares.

Si vous étiez assez heureuse pour savoir l'italien , vous seriez sûre d'un bon mois de plaisir avec l'*Arioste*. Vous vous pâmeriez de joie ; vous verriez la poésie la plus élégante et la plus facile , qui orne , sans effort , la plus féconde imagination dont la nature ait jamais fait présent à aucun homme. Tout roman devient insipide auprès de l'*Arioste* : tout est plat devant lui , et surtout la traduction de notre *Mirabeau*.

Si vous êtes une honnête personne , Madame , comme j'en ai toujours cru , j'aurai l'honneur de vous envoyer un chant ou deux de la Pucelle , que personne ne connaît , et dans lequel l'auteur a tâché d'imiter , quoique très-faiblement , la manière naïve et le pinceau facile de ce grand-homme. Je n'en approche point du tout ; mais j'ai donné au moins une légère idée de cette école de peinture. Il faut

— 1759. que votre ami soit votre lecteur, et ce sera un quart d'heure d'amusement pour vous deux, et c'est beaucoup. Vous lirez cela quand vous n'aurez rien à faire du tout, quand votre ame aura besoin de bagatelles ; car point de plaisir sans besoin.

Si vous aimez un tableau très-fidèle de ce vilain monde, vous en trouverez un quelque jour dans l'Histoire générale des sottises du genre-humain (que j'ai achevée très-impartialement). J'avais donné, par dépit, l'esquisse de cette histoire, parce qu'on en avait imprimé déjà quelques fragmens ; mais je suis devenu depuis plus hardi que je n'étais ; j'ai peint les hommes comme ils sont.

La demi-liberté avec laquelle on commence à écrire en France, n'est encore qu'une chaîne honteuse. Toutes vos grandes *Histoires de France* sont diaboliques, non-seulement parce que le fonds en est horriblement sec et petit, mais parce que les *Daniel* sont plus peints encore. C'est un bien plat préjugé de prétendre que la France ait été quelque chose dans le monde, depuis *Rapul* et *Eudes*, jusqu'à la personne d'*Henri IV* et au grand siècle de *Louis XIV*. Nous avons été de sots barbares, en comparaison des Italiens, dans la carrière de tous les arts.

Nous n'avons même, que depuis trente

ans, appris un peu de bonne philosophie des Anglais. Il n'y a aucune invention qui vienne de nous. Les Espagnols ont conquis un nouveau monde ; les Portugais ont trouvé le chemin des Indes , par les mers d'Afrique ; les Arabes et les Turcs ont fondé les plus puissans empires ; mon ami le czar *Pierre* a créé, en vingt ans, un empire de deux mille lieues ; les Scythes de mon impératrice *Elisabeth* viennent de battre mon roi de Prusse , tandis que nos armées sont chassées par les payfans de Zell et de Wolfenbutel. 1759.

Nous avons eu l'esprit de nous établir en Canada, sur des neiges , entre des ours et des castors , après que les Anglais ont peuplé , de leurs florissantes colonies , quatre cents lieues du plus beau pays de la terre , et on nous chasse encore de notre Canada.

Nous bâtitons encore de temps en temps quelques vaisseaux pour les Anglais ; mais nous les bâtitons mal ; et, quand ils daignent les prendre , ils se plaignent que nous ne leur donnons que de mauvais voiliers.

Jugez , après cela , si l'histoire de France est un beau morceau à traiter amplement , et à lire.

Ce qui fait le grand mérite de la France , son seul mérite , son unique supériorité , c'est un petit nombre de génies sublimes ou

— 1759. aimables , qui font qu'on parle aujourd'hui français à Vienne , Stockholm , et Moscou. Vos ministres , vos intendans et vos premiers commis n'ont aucune part à cette gloire.

Que lirez-vous donc , Madame ? Le duc d'Orléans régent daigna un jour causer avec moi au bal de l'opéra : il me fit un grand éloge de *Rabelais* ; et je le pris pour un prince de mauvaise compagnie , qui avait le goût gâté. J'avais alors un souverain mépris pour *Rabelais*. Je l'ai repris depuis ; et comme j'ai plus approfondi toutes les choses dont il se moque , j'avoue qu'aux bassesses près , dont il est trop rempli , une bonne partie de son livre m'a fait un plaisir extrême. Si vous en voulez faire une étude sérieuse , il ne tiendra qu'à vous ; mais j'ai peur que vous ne soyez pas assez savante , et que vous ne soyez trop délicate.

Je voudrais que quelqu'un eût élagué , en français , les *Oeuvres philosophiques* de feu milord *Bolingbroke*. C'est un prolix personnage , et sans aucune méthode ; mais on en pourrait faire un ouvrage bien terrible pour les préjugés , et bien utile pour la raison. Il y a un autre anglais qui vaut bien mieux que lui : c'est *Hume* , dont on a traduit quelque chose avec trop de réserve. Nous traduisons les Anglais aussi mal que nous nous battons contre eux sur mer.

Plût à Dieu, Madame, pour le bien que je vous veux, qu'on eût pu au moins copier fidèlement le *Conte du tonneau*, du doyen *Swift*; c'est un trésor de plaisanteries dont il n'y a point d'idée ailleurs. *Pascal* n'amuse qu'aux dépens des jésuites, *Swift* divertit et instruit aux dépens du genre-humain. Que j'aime la hardiesse anglaise! que j'aime les gens qui disent ce qu'ils pensent! C'est ne vivre qu'à demi que de n'oser penser qu'à demi. 1759.

Avez-vous jamais lu, Madame, la faible traduction du faible *Anti-Lucrèce* du cardinal de *Polignac*? Il m'en avait autrefois lu vingt vers qui me parurent fort beaux: l'abbé de *Rothelin* m'assura que tout le reste était bien au-dessus. Je pris le cardinal de *Polignac* pour un ancien romain, et pour un homme supérieur à *Virgile*; mais quand son poème fut imprimé, je le pris pour ce qu'il est; poème sans poésie, et philosophie sans raison.

Indépendamment des tableaux admirables qui se trouvent dans *Lucrèce*, et qui feront passer son livre à la dernière postérité, il y a un troisième chant dont les raisonnemens n'ont jamais été éclaircis par les traducteurs, et qui méritent bien d'être mis dans leur jour. Nous n'en avons qu'une mauvaise traduction, par un baron des *Coutures*. Je mettrai, si jè

— vis., ce troisième chant en vers, ou je ne  
1759. pourrai.

En attendant, seriez-vous assez hardie pour vous faire lire seulement 40 ou 50 pages de ce *des Coutures* ? Par exemple, liv. III, page 281, tome I, à commencer par les mots, *on ne s'aperçoit point*; il y a en marge XII<sup>e</sup> argument. Examinez ce XII<sup>e</sup> argument jusqu'au XXVII<sup>e</sup>, avec un peu d'attention, si la chose vous paraît en valoir la peine.

Nous avons tous un procès avec la nature, qui sera terminé dans peu de temps; et presque personne n'examine les pièces de ce grand procès. Je ne vous demande que la lecture de 50 pages de ce III<sup>e</sup> livre: c'est le plus beau préservatif contre les sottes idées du vulgaire; c'est le plus ferme rempart contre la misérable superstition. Et quand on songe que les trois quarts du sénat romain, à commencer par *César*, pensaient comme *Lucrèce*, il faut avouer que nous sommes de grands polissons, à commencer par *Joli de Fleuri*.

Vous me demandez ce que je pense, Madame; je pense que nous sommes bien méprisables, et qu'il n'y a qu'un petit nombre d'hommes répandus sur la terre qui osent avoir le sens commun; je pense que vous êtes de ce petit nombre. Mais à quoi cela sert-il? à rien du tout. Lisez la parabole du *bramin* que j'ai eu

l'honneur

l'honneur de vous envoyer; et je vous exhorte  
à jouir, autant que vous pourrez, de la vie 1759.  
qui est peu de chose, sans craindre la mort qui  
n'est rien.

Comme vous n'avez guère que des rentes  
viagères, l'ennuyeux ouvrage dont vous me  
parlez tombe moins sur vous que sur un autre.  
Sauve qui peut. Demandez à votre ami si, en  
1708 et en 1709, on n'était pas cent fois plus  
mal : ces souvenirs consolent.

La première scène de la pièce de *Silhouette*  
a été bien applaudie : le reste est sifflé, mais  
il se peut très-bien que le parterre ait tort.  
Il est clair qu'il faut de l'argent pour se défen-  
dre, puisque les Anglais se ruinent pour nous  
attaquer.

Ma lettre est devenue un livre, et un mau-  
vais livre : jetez-la au feu, et vivez heureuse,  
autant que la pauvre machine humaine le  
comporte.



1759.

## L E T T R E C X X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, à Paris.

A Tournay, 22 d'octobre.

**A**CTEURS moitié français moitié suisses,  
décorateurs de mon théâtre de *Polichinelle*,

Durant quelques momens souffrez que je respire,  
et que je réponde à mon ange. Je devrais lui  
avoir déjà envoyé la pièce, telle que madame  
*Scaliger* la veut. Mon ange est aussi un peu  
*Scaliger*, et je le suis plus qu'eux tous. Vous  
ne la reconnaîtrez pas, cette Chevalerie. J'en  
use comme dans le temps où j'envoyais à  
mademoiselle *Desmares* des corrections dans  
un pâté : *hesternus error, hodierna virtus*. Si  
j'avais quatre-vingts ans, je chercherais à me  
corriger. Je n'ai point cette roideur d'esprit  
des vieillards, mon cher ange ; je suis flexible  
comme une anguille, et vif comme un lézard,  
et travaillant toujours comme un écureuil.  
Dès qu'on me fait apercevoir d'une sottise,  
j'en mets vite une autre à la place.

Notre conseil n'a jamais pu adopter les  
négociations de monsieur l'ambassadeur ; il  
sera refusé tout net, mais nous adoucirons le

mauvais succès de son ambassade par une réception dont j'espère que lui et madame l'ambassadrice seront contents : d'ailleurs il entend raison ; il ne voudra pas qu'un maure envoie un espion dans Syracuse , quand les portes sont fermées ; il ne voudra pas que ce maure propose de mettre tout à feu et à sang ; si l'on pend une fille. Figurez-vous le beau rôle que jouerait la fille pendant tout ce temps-là ; et ne voilà-t-il pas une intrigue bien attachante que l'embarras de quatre chevaliers qui délibéreraient , de sang froid , si l'on exécutera mademoiselle ou non ! et puis alors , comment justifier cette pauvre créature ? qu'aurait-elle à dire ? tout déposerait contre elle. L'abbé d'*Espagnac* , grand raisonneur , lui dirait : Mon enfant , non-seulement vous avez écrit à *Solamir* , mais vous l'excitez contre nous : il est clair que vous êtes une malheureuse. Elle serait forcée à dire toujours non , non , non , pendant deux actes ; ce serait un procès criminel sans preuves justificatives , et *Joli de Fleuri* ferait brûler son billet comme un mandement d'évêque , et comme l'Ecclésiaste.

O juges malheureux qui , dans vos sottes mains ,  
Tenez si pesamment la plume et la balance ,  
Combien vos jugemens sont aveugles et vains !

B b 2

1759. Mon cher ange, on dit que la dernière pièce du traducteur de *Pope* est sifflée : dites-moi si elle réussit à la longue. Dites-moi s'il est vrai que M. le duc de *Brogie* est le *Germanicus* qui ranimera les pauvres légions de *Varus*. Quoi, les Anglais auraient pris *Surate* ! ah, ils prendront *Pondichéri* ; et *Dupleix* en rira, et j'en pleurerai ; car j'y perdrai la moitié de mon bien, et mon beau château *nel gusto grande* ne fera pas achevé ; et, après avoir fait l'insolent pendant deux ans, je demanderai l'aumône à la porte de mon palais. Faites la paix, je vous en prie, mon cher ange.

N'oubliez pas de demander à M. le duc de *Choiseul*, s'il est content de la marmotte.

Madame *Denis* joue bien. Nous avons un *Tancrède* admirable. Je crois jouer parfaitement le bon homme : je me trompe peut-être ; mais je vous aime passionnément, et en cela je ne me trompe pas ; autant en fait la nièce. Je supplie mes anges de m'écrire par Genève, et non à Genève, cet à Genève a l'air d'un réfugié.

## L E T T R E C X X I.

1759

## A U M E M E.

Aux Délices, 24 d'octobre.

**L**E théâtre de *Polichinelle* est bien petit, je l'avoue; mais, mon divin ange, nous y tinmes, hier, neuf en demi-cercle, assez à l'aise; encore avait-on des lances, des boucliers, et on attachait des écus et l'armet de *Mambrin* à nos bâtons vert et clinquant, qui passeront, si l'on veut, pour pilastres vert et or. Une troupe de racleurs et de sonneurs de cor faxons, chassés de leur pays par *Luc*, composaient mon orchestre. Que nous étions bien vêtus! que madame *Denis* a joué supérieurement les trois quarts de son rôle! Je souhaite, en tout, que la pièce soit jouée à Paris comme elle l'a été dans ma masure de Tournay. Madame *Scaliger*, votre pièce a fait pleurer les vieilles et les petits garçons, les Français et les Allobroges: jamais le mont Jura n'a eu pareille aubaine. Le *billet adultère* n'a choqué personne; c'est le mot propre. La sicilienne est mariée par paroles de présent, comme disent les vieux romans. *Vamir*, *Spartacus*, passez les premiers, je ne suis nullement pressé. Je vous enverrai, mon cher

Bb 3

— ange, pièce, rôles et notes, dans quelque  
1759. temps, et vous en ferez ce qu'il vous plaira.

Si M. et madame de *Chauvelin* viennent dans mon hermitage des Délices, nous les mènerons à la comédie à Tournay. Une tragédie nouvelle et des truites sont tout ce qu'on peut leur donner dans mon pays ; mais j'ai bien peur que vous ne gardiez vos amis. Vous me mandez que M. de *Chauvelin* sera le jour de tous les saints chez moi ; mais ne se pourrait-il pas faire qu'il fût secrétaire d'Etat en attendant. Mon cher ange, si vous n'êtes pas aussi secrétaire d'Etat, venez nous voir en allant à Parme ; car il faudra bien que vous alliez à Parme. Vous verrez, en passant, votre étrange tante : vous ferez un fort joli voyage. Que dites-vous de *Luc* qui, après avoir été frotté par mes Scythes, veut entreprendre le siège de Dresde ? Cette guerre ne finira point : en voilà pour dix ans. On me mande qu'on est tout consterné et tout sot à Paris : on paye cher les malheurs de nos généraux ; mais le parlement, sur les conclusions d'*Omer Joli*, raccommodera tout en faisant brûler de bons ouvrages.

Votre abbé *Zachée* est donc incurable (\*) !

(\*) L'abbé de *Chauvelin* qui était de très-petite taille. Il l'appelle *Zachée*, par allusion à ce petit juif qui grimpa sur un arbre pour voir passer *Jésus*.

Heureusement la maladie ne fait pas de tort à son frère l'ambassadeur ; les folies sont personnelles. Et le vétéillard d'*Espagnac*, qu'en ferons-nous ? il me paraît que ce grave personnage marche à pas bien mesurés. Je vous demande bien pardon de vous avoir embêté de cette négociation. 1759.

On m'écrivait que le *chose* du Portugal, comme dit *Luc*, qui ne voulait pas l'appeler roi, avait envoyé tous les jésuites à l'abbé *Ressonico*, et en gardait seulement vingt-huit pour les pendre ; mais ces bonnes nouvelles ne se confirment pas. Je baise le bout de vos ailes, mon divin ange.

## L E T T R E C X X I I.

A M. LE MARQUIS

ALBERGATI CAPACELLI, à Bologne.

Au château de Tournay, premier de novembre.

MONSIEUR,

UNE indisposition me prive de l'honneur de vous écrire de ma main. Mes marchés avec vous ne sont pas si bons que je m'en flattais, puisque ce n'est pas vous qui daignerez traduire la tragédie que vous m'avez demandée : vous l'auriez sûrement embellie. Nous l'avons

Bb 4

— 1759. jouée trois fois sur mon petit théâtre de Tournay; nous avons fait pleurer tous les Albobroges et tous les Suisses du pays; mais nous savons bien que ce n'est pas une raison pour plaire à des italiens. Ce qui pourrait me donner quelque espérance, c'est que nous avons tiré des larmes des plus beaux yeux qui soient à présent dans les Alpes; ces yeux sont ceux de madame l'ambassadrice de France à Turin. Elle a passé quelques jours chez moi avec monsieur l'ambassadeur; et tous deux m'ont rassuré contre la crainte où j'étais de vous envoyer un ouvrage fait en si peu de temps; ce ne sera qu'avec une extrême défiance de moi-même que je prendrai cette liberté. Mon théâtre se prosterne très-humblement devant le vôtre. Nous savons ce que nous devons à nos maîtres.

J'ai reçu la *Mort de César*, traduite par M. *Paradisi*. J'admire toujours la fécondité et la flexibilité de votre langue, dans laquelle on peut tout traduire heureusement; il n'en est pas ainsi de la nôtre. Votre langue est la fille aînée de la latine. Au reste, j'attends vos ordres, Monsieur, pour savoir comment je vous adresserai le paquet. J'attends quelque chose de mieux que vos ordres, c'est l'ouvrage que vous avez bien voulu me promettre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## LETTRE CXXIII.

1759.

A MADAME DE FONTAINE.

3 de novembre.

A la fin c'est trop de silence ,  
En si beau sujet de parler.

Ces paroles , ma chère nièce , sont tirées de *Malherbe* que vous ne connaissez guère , et vont fort bien au sujet. Comment vous trouvez-vous des trois vingtièmes , et de la chute des actions sur les fermes , et de tout ce qui s'enfuit ? Voilà bien le temps d'aimer les terres et d'encourager l'agriculture ; car , en conscience , c'est le seul commerce qui nous reste. Nous faisons pitié à nos alliés et à nos ennemis.

Que vous êtes sage d'avoir achevé votre château ! mais aurez-vous le courage d'y demeurer ? Il faut que je vous avertisse que celui de Ferney est entièrement bâti et couvert ; et , sans vanité , c'est un morceau d'architecture qui aurait des approbateurs , même en Italie. N'allez pas croire que je n'aye sacrifié qu'à l'agréable , j'y ai joint l'utile ; et Ferney est devenu une terre de sept à huit mille livres de rente , dans le pays le plus riant de l'Europe. Ajoutez à ces avantages l'agrément



— 1759. unique d'être libre, et de ne payer aucun droit, de quelque nature que ce puisse être. Je veux me bercer de l'idée que vous viendrez un jour nous voir dans toute notre beauté : il faut que vous veniez reconnaître des domaines qui, selon les droits de la nature, doivent appartenir à votre fils. C'est grand dommage que Ferney ne soit pas en Picardie ; mais une terre libre mérite bien qu'on passe le mont Jura. Je ne suis point mécontent de la mesure de Tourney ; j'y ai bâti au moins le plus joli des théâtres, quoique le plus petit. Nous y avons joué trois fois la Chevalerie, pour nous consoler des malheurs de la France. Cette Chevalerie est comme le château de Ferney : cela ne veut pas dire que l'architecture en soit aussi belle ; cela veut dire seulement que j'ai pris autant de peine pour l'achever.

Après en avoir donné trois représentations, nous avons joué *Mérope*. Soyez très-convaincue que vous, et M. le chevalier de *Florian*, et le jurisconsulte, vous auriez été bien étonnés, et que vous auriez fondu en larmes.

Nous avions, à nos Délices, M. le marquis de *Chauvelin*, ambassadeur à Turin, et madame sa femme, députés de M. le duc de *Choiseul* et de la tribu d'*Argental*, pour savoir comment j'étais venu à bout de la Chevalerie. Ce voyage ne les a guère détournés de la route de Turin ;

et je peux vous dire qu'ils ne sont pas mécontents d'avoir alongé leur chemin. Ils auraient beau courir tous les théâtres de l'Europe, ils ne verraient rien de si plaisant qu'un français fuisse qui a fait la pièce, le théâtre et les acteurs. Votre sœur a joué comme mademoiselle *Duménil*; je dis comme mademoiselle *Duménil* dans son bon temps. Cela paraît un conte, une exagération d'oncle; cela est pourtant très-vrai, et je le fais de cent personnes qui me l'ont toutes attesté par leurs larmes. Moi qui vous parle, je vous apprends que je suis un assez singulier vieillard. Ah! ma chère nièce, que nous vous avons regrettée! c'est à présent qu'il faudrait être chez nous. Notre Carthage est fondée. Nous avons eu l'insolence de recevoir M. et madame de *Chauvelin* avec une magnificence à laquelle ils ne s'attendaient pas; mais on ne peut trop faire pour de tels hôtes; il n'y a rien de plus aimable dans le monde; ils réunissent tous les talens et toutes les grâces; ils séduiraient un amiral anglais, et feraient tomber les armes des mains du roi de Prusse.

Je suis excédé de plaisir et de fatigue, voilà pourquoi je ne vous écris point de ma main; mais c'est mon cœur qui vous écrit, c'est lui qui vous dit combien il vous regrette, vous et les vôtres.

1759.

1759.

## L E T T R E C X X I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Tournay , 5 de novembre.

**D**I V I N S anges , les députés de votre hiérarchie vous auront peut-être rendu compte de la descente qu'ils ont faite dans nos cabanes. *Baucis et Philémon* ont fait de leur mieux. Deux tragédies en deux jours ne sont pas une chose ordinaire dans les vallées du mont Jura. Madame de *Chauvelin* nous a payés comme les sirènes, en chantant d'une manière charmante, et en nous enforcelant. J'ai retrouvé monsieur l'ambassadeur tout comme je l'avais laissé, il y a environ quatorze ans , ayant tous les moyens de plaire sans avoir lu *Moncrif*, et expédiant dans ce département dix ou douze personnes à la fois. J'ai retrouvé ses grâces et ses mœurs faciles et indulgentes, que ni les Corfès ni les Allobroges n'ont pu diminuer. Vous savez que, malgré cette envie et ce don de plaire à tout le monde, vous avez le fond de son cœur dont il distribue l'écorce par-tout. Nous nous sommes trouvés tous réunis par le plaisir de vous aimer. Combien nous avons tous parlé de vous ! combien nous vous avons regrettés ! et que de châteaux en Espagne nous

avons bâtis ! Il est vrai que ce n'est pas actuellement en France qu'on en fait d'agréables. 1759.  
 Les nouvelles foudroyantes, qui nous ont atterrés coup sur coup, ne paraissent pas rendre le séjour de Paris délicieux. Divins anges, je ne me sens porté ni à revoir Paris, ni à y envoyer mes enfans. Notre Chevalerie demande, ce me semble, à être jouée dans un autre temps que celui de l'humiliation et de la disette. Nous l'avons jouée trois fois sur mon théâtre de marionnettes, dans ma maison de Tournay ; deux fois devant les Allobroges et les Suisses, sans avoir la moindre peur. Mais, quand il a fallu paraître devant vos députés, nos jambes et nos voix ont tremblé. Nous avons pourtant repris nos esprits et nous avons fait verser des larmes aux plus beaux et aux plus vilains visages du monde, aux vieilles et aux jeunes, aux gens durs, aux gens qui veulent être difficiles. Les deux députés célestes ont vu qu'en un mois de temps nous avions profité de tous les commentaires de madame *Scaliger*. Je leur laisse le soin de vous mander tout ce qu'ils pensent de la pièce et des acteurs.

Vous serez, sans doute, surpris que la Chevalerie ne vous parvienne pas avec ma lettre ; mais il faut que vous conveniez que trois représentations doivent éclairer assez un

— auteur pour lui faire encore retoucher son  
1759. tableau. Il a été d'abord esquissé avec fougue, il faut le finir avec réflexion. Passez, encore une fois, *Vamir* et *Spartacus* ; passez. J'augure beaucoup du *Gladiateur*, et je souhaite passionnément que *Saurin* réussisse. Mon cher ange, je crois que cet hiver doit être le temps de la prose, du moins pour moi. *Saurin* d'ailleurs, a besoin d'un succès pour sa considération et pour sa fortune. Je vous avoue que, si j'ai aussi quelque petit succès à espérer, je le veux dans un temps moins déplorable que celui où nous sommes. Je veux que certaines personnes aient l'ame un peu plus contente. Ce n'est pas à des cœurs ulcérés qu'il faut présenter des vers ; c'est aux ames tranquilles, et douces et sensibles à la fois comme la vôtre.

*Mérope - Aménaïde - Denis* vous fait mille complimens, et moi je vous adore plus que jamais.

## L E T T R E C X X V.

1759.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Au château de Tautouy, le 11 de novembre.

MONSIEUR,

M. de *Soltikof* s'est chargé de vous faire parvenir un petit ballot contenant quelques imprimés et quelques manuscrits pour votre bibliothèque. J'offre à votre Excellence ces fruits de ma petite terre, en attendant que je puisse lui envoyer ceux qu'elle a fait naître elle-même, et qui sont le produit de votre glorieux empire.

Je n'ai jamais tant désiré de m'attirer l'attention des lecteurs que depuis que je suis devenu votre secrétaire, car, en vérité, je n'ai que cette fonction, et si vous en exceptez le manuscrit du général *le Fort*, et quelques autres pièces que j'ai consultées, tout a été fidèlement écrit sur les Mémoires que vos bontés m'ont fait tenir. Vous aurez incessamment un volume entier qui est poussé non seulement jusqu'à la bataille de *Pultava*, mais qui embrasse toutes les suites de cette journée mémorable.

1759. Je vous avouerai que, j'ai toujours besoin de nouveaux éclaircissémens sur la campagne du Pruth. Cette affaire n'a jamais été fidèlement écrite, et le public est aussi incertain qu'il est avide d'en connaître le fond et les accessaires. Le journal de *Pierre le grand* passe bien légèrement sur cet important article.

Je ne doute pas, Monsieur, que vous ne me fassiez communiquer ce qu'on pourra confier de vos archives. Soyez bien sûr que je ne veux être éclairé que pour assurer mieux la gloire de votre législateur. Vous savez qu'on ne peut donner de crédit aux belles actions qu'en ne dissimulant rien; mais qu'en disant la vérité, on peut toujours la présenter dans un jour favorable. On a imprimé, depuis deux ans, à Londres, les *Mémoires de Witwarck*, envoyé d'Angleterre à votre cour dans le commencement du siècle. Ces *Mémoires* ne sont pas trop favorables à l'impératrice *Catherine*, et ne rendent pas à *Pierre le grand* toute la justice qui lui est due. Je suis obligé de suivre quelquefois l'historien passionné de *Charles XII*, mais très-mal-adroit dans sa passion, et très-peu judicieux dans ses idées.

Quelques-uns de nos savans de Paris veulent que les Sibériens viennent des Huns, les Huns des Chinois, les Chinois des Egyptiens; on peut

peut égayer une préface en montrant le ridicule de ces chimères. Il n'y a pas grand profit à faire pour l'esprit humain, à rechercher l'ancienne histoire des Huns et des ours, qui ne faisaient pas plus écrire les uns que les autres.

Il s'agit de l'histoire de celui qui a créé des hommes. Comme il ne faut rien que de vrai dans cette histoire, je vous ai supplié, Monsieur, de vouloir bien me dire si je dois employer le discours qu'on attribue à *Pierre le grand*, en 1714 : *Mes frères, qui de vous aurait pensé, il y a trente ans, que nous gagnerions ensemble des batailles sur la mer Baltique, &c.* Ce discours, s'il est authentique, est un morceau très-précieux.

Mon estime pour le jeune M. de Solikoff augmente à mesure que j'ai l'honneur de le voir. Il est bien digne de vos bienfaits. Son goût pour s'instruire, son assiduité à l'étude, son esprit qui est au-dessus de son âge, justifient tout ce que votre générosité fait pour lui. Je ne puis, en vous parlant de lui, oublier le général de son nom qui se couvre de tant de gloire, et qui en acquiert une nouvelle à votre empire.

Pour vous, Monsieur, vous vous contentez du rôle de *Mécénas* : ce rôle n'est pas assurément le moins noble et le moins utile ; il mène à une sorte de gloire indépendante

Corresp. générale. Tome VI. \* C c



— des événemens, et il est fait pour un esprit  
1759. supérieur et pour un cœur bienfaisant. Voilà la gloire véritable.

: J'ai l'honneur d'être, &c.

## L E T T R E C X X V I.

A U M E M E.

Aux Délices, 22 de novembre.

M O N S I E U R ,

J'AI reçu aujourd'hui le paquet dont vous m'avez honoré, par les mains de M. de *Soltikof*: il me paraît de jour en jour plus digne de son nom et de vos bontés. Je peux assurer votre Excellence que rien ne vous fera plus d'honneur que d'avoir développé ce mérite naissant. Vous avez la réputation de répandre des bienfaits; mais vous ne pouviez jamais les placer ni sur une âme qui les méritât mieux, ni sur un cœur plus reconnaissant. Il se formera très-vîte aux affaires, et vous aurez un jour en lui un homme capable de vous seconder dans toutes vos vues, de rendre votre patrie aussi supérieure par les arts qu'elle l'est par les armes. Je vois bien que le lieu où il est à présent est pour lui un petit théâtre. Votre Excellence le fera

voyager en France , en Italie : je regretterai ———  
 la perte , mais tout ce qui sera de son avan- 1759,  
 tage fera ma consolation. Je me flatte, Mon-  
 sieur , que vous avez reçu à présent tout ce  
 que vous avez permis que je vous envoyasse ;  
 le premier volume de *Pierre le grand* , un autre  
 paquet assez gros de livres et de manuscrits ,  
 et une caisse d'eau de *Coladon* , que je ne vous ai  
 présentée que comme un des meilleurs remèdes  
 pour les maux d'estomac , aussi agréable à  
 boire que l'eau des Barbades , et qui peut  
 servir à vos amis dans l'occasion ; car , pour  
 vous , je fais que vous joignez à vos vertus  
 celle d'être sobre. Votre Excellence m'hon-  
 ore de présents plus dignes d'elle et de sa  
 cour. Je brave , avec vos belles fourrures ,  
 les neiges des Alpes , qui valent bien les  
 vôtres. Un présent bien plus cher , est celui des  
 manuscrits que je reçois , ils me serviront  
 beaucoup pour le second tome auquel je vais  
 me mettre. Je n'ai point de temps à perdre.  
 Mon âge et ma faible santé m'avertissent qu'il  
 ne faut pas négliger un instant. *Pierre le grand*  
 mourut avant d'avoir achevé ses grandes  
 entreprises , son historien veut achever sa  
 petite tâche.

Le catalogue de tous les livres écrits sur  
*Pierre le grand* me servira peu , puisque de  
 tous les auteurs que ce catalogue indique ,

— 1759. aucun ne fut conduit par vous. La triste fin du czarovitz m'embarrasse un peu ; je n'aime pas à parler contre ma conscience. L'arrêt de mort m'a toujours paru trop dur. Il y a beaucoup de royaumes où il n'eût pas été permis d'en user ainsi. Je ne vois dans le procès aucune conspiration ; je n'y aperçois que des espérances vagues , quelques paroles échappées au dépit , nul dessein formé , nul attentat. J'y vois un fils indigne de son père ; mais un fils ne mérite point la mort , à mon sens , pour avoir voyagé de son côté , tandis que son père voyageait du sien. Je tâcherai de me tirer de ce pas glissant , en faisant prévaloir , dans le cœur du czar , l'amour de la patrie sur les entrailles de père.

Je suis bien surpris de voir , dans les Mémoires que je parcours , ces mots-ci : *Les biens du monastère de la Trinité ne sont point immenses, ils ont deux cents mille roubles de rente.* En vérité, il est plaissant de faire vœu de pauvreté pour tant d'argent : les abus couvrent la face de la terre.

Quelques lettres de *Pierre le grand* seront bien nécessaires ; il n'y a qu'à choisir les plus dignes de la postérité. Je demande instamment un précis des négociations avec *Gortz* et le cardinal *Alberoni* , et quelques pièces justificatives. Il est impossible de se

passer de ces matériaux. Ayez la bonté, —  
 Monsieur ; de me les faire parvenir. Don- 1759.  
 nez - moi vite , et vous recevrez vite. Vous  
 êtes cause que j'ai fait une tragédie , et que  
 j'ai bâti un théâtre dans mon château , n'ayant  
 rien à faire. J'en suis honteux ; j'aurais mieux  
 aimé travailler pour vous. J'aime mieux traiter  
 l'histoire de votre héros , que de mettre des  
 héros imaginaires sur la scène. N'allez pas  
 me réduire à m'amuser , quand je ne veux  
 m'occuper qu'à vous servir. Regardez - moi  
 comme votre secrétaire tendrement attaché.

## L E T T R E C X X V I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

*A vous seul.*

Novembre.

**M**ON divin ange , vous êtes un ange de  
 paix. Permettez que je vous parle votre langue ,  
 après avoir parlé celle de notre tripot des  
 Délices. Vous êtes né , de toutes façons ,  
 pour mon bonheur dans mes plaisirs , dans  
 mes affaires. Je vous dois tout ; vous êtes  
 en tout temps constitué mon ange gardien :  
 écoutez donc ma dévôte prière.

— 1759. pas absolument de demander la paix, mais qu'il lui convient fort d'en faire naître le désir à plus d'une puissance, ou plutôt de faire mettre ces puissances à portée de marquer des intentions sur lesquelles on puisse ensuite se conduire avec honneur.

Il part, sans doute, d'un principe aussi vrai que triste; c'est qu'il n'y a rien à gagner pour nous, d'aucune façon, dans ce gouffre où tout l'argent de la France a été englouti. J'ai pris la liberté de lui prédire la prise de Quebec et celle de Pondichéri : l'une est arrivée, et je tremble pour l'autre. Il y a des citoyens de Genève qui ont des correspondances par tout l'univers habitable. Il y a autour de moi des gens de toute nation, des ministres anglais, des allemands, des autrichiens, des prussiens, et jusqu'à d'anciens ministres russes. On voit les choses d'un œil plus éclairé qu'on ne les voit à Paris; on croit que, si la descente projetée dans une des provinces anglaises s'effectue, il ne reviendra pas un seul français. Le passé, le présent et l'avenir font frémir. Je fais que le ministère a du courage, et qu'il a, cette année, des ressources; mais ces ressources sont peut-être les dernières, et on touche au temps de vérifier ce qui a été dit, qu'il y avait une puissance qui donnerait la paix, et que cette puissance était la misère.

J'ai

J'ai peur qu'on ne soit résolu encore à faire des tentatives ruineuses, après lesquelles il faudra demander humblement une paix défavantageuse, qu'on pourrait faire aujourd'hui utile, sans être déshonorante. 1759.

Enfin, mon cher ange, vous êtes accoutumé à corriger mes plans : si celui-ci ne vous plaît pas, jetez-le au feu, et je vous enverrai simplement la Chevalerie.

Vous pouvez au moins savoir si M. le duc de Choiseul est content de moi. Ce n'est pas que je doive craindre qu'il en soit mécontent, mais il est doux d'apprendre de votre bouche à quel point il agrée ma reconnaissance. Comptez d'ailleurs que je ne suis pas pressé, et que je me trouve très-bien comme je suis, à votre absence près. Adieu ; je baise le bout de vos ailes.

## LET TRE CXXVIII.

### A U M E M E.

Aux Délices, 24 de novembre.

**M** O N cher ange, vous me trouvez bien indigne des plumes de vos ailes ; mais c'est pour en être digne que je diffère l'envoi de la Chevalerie. *Horace* veut qu'on tienne

*Corresp. générale.* Tome VI. \* D d

1759. son affaire enfermée neuf ans ; je ne demande que neuf semaines : voyez comme l'âge m'a rendu temporisateur. Je suis un petit *Fabius*, un petit *Daun* : d'ailleurs , moi qui ai d'ordinaire deux copistes , je n'en ai plus qu'un ; et il ne peut suffire à tenir l'état de mes vaches et de mon foin en parties doubles , à la correspondance , et aux tragédies , et à *Pierre le grand* et à *Jeanne*. Laissez-moi faire , tout viendra à point.

Dites-moi dont , mon divin ange , s'il ne vaut pas mieux bien faire que se presser. Quand on voudra faire la paix , qu'on se presse ; mais , en fait de tragédies , si on les veut bonnes , il faut qu'on ait la bonté d'attendre. Parlez-moi , je vous en prie , de la fortune que vous avez faite à Cadix , et dites-moi si vous mangez sur des assiettes à cu noir. Le crédit est-il toujours grand à Paris ? le commerce florissant ? M. le duc de *Choiseul* m'a mandé que feu M. de *Meuse* avait une terre sur la porte de laquelle était gravé : *A force d'aller mal , tout va bien*.

Je vous demandais s'il daignait être content de moi , je vous dis aujourd'hui qu'il a la bonté d'en être content.

Quand vous ferez de loisir et lui aussi , quand tout ira de pis en pis , quand on n'aura pas le fou , vous pourrez , mon divin ange ,

L. M. de Meuse

lui dire les belles lanternes dont il est question dans ma dernière épître; cela pourrait réussir; et, en tout cas, cela ne gâtera rien. Vous êtes maître de tout. 1759.

Mais vraiment, mon cher ange, je crois que tout le monde fera la campagne prochaine sur terre et sur mer; j'entends sur mer ceux qui auront des vaisseaux: il faut que je déraisonne politique.

1°. L'Espagne est seule en état de proposer la paix, d'offrir sa médiation, de menacer si on ne l'accepte pas, &c., &c.

2°. Les Anglais peuvent nous prendre Pondichéry, pendant que la gravité espagnole fera les propositions.

3°. Le Canada n'est qu'un sujet éternel de guerres malheureuses; et j'en suis fâché.

4°. Il y a des gens qui prétendent que la Louisiane valait cent fois mieux, surtout si la Nouvelle Orléans qu'on appelle une ville était bâtie ailleurs.

5°. Je ne vois dans tout ceci qu'un labyrinthe et peu de fil.

J'aime à vous dire tout ce qui me passe par la tête, parce que vous êtes accoutumé à rectifier mes idées.

6°. Luc voudrait bien la paix. Y aurait-il si grand mal à la lui donner, et à laisser à l'Allemagne un contrepoids? Luc est un vaurien,



— je le fais ; mais faut-il se ruiner pour anéantir  
1759. un vaurien dont l'existence est nécessaire ?

7°. Si vous avez de quoi bien faire la guerre, faites-la ; sinon , la paix.

Vous vous moquez de moi , mon divin ange , vous avez raison ; mais mes terres sont couvertes de neige , tous mes travaux champêtres sont malheureusement suspendus ; permettez - moi de déraisonner , c'est un grand plaisir.

Mille tendres respects à madame *Scaliger*.

M. de *Choiseul* a bien de l'esprit.

## LETTRE CXXIX.

A U M E M E,

Aux Délices , 30 de novembre.

**M**ON adorable ange , je vois bien , par votre lettre , que M. le duc de *Choiseul* est encore plus estimable que je ne le croyais ; je vois sa franchise noble et digne d'un meilleur temps , et surtout je vois que son cœur est digne de vous aimer. Il vous a mis au fait de tout ; il ne peut assurément mieux placer sa confiance. Je lui envoie aujourd'hui un gros paquet de *Lue* ; peut-être , avec le temps , on tirera quelque avantage des lettres

2 B C

que je fais passer. Je ne suis point jaloux du  
 roi d'Espagne, s'il fait la paix; moi, *Jodelet*,  
 je ne vais point sur les brisées de sa Majesté  
 catholique. 1759.

Sérieusement, mon cher ange, je n'ai eu  
 aucune envie de me faire de fête; j'ai seule-  
 ment rêvé que, pouvant aller souvent chez  
 l'électeur palatin qui daigne m'aimer un peu,  
 et chez madame la duchesse de Gotha, et  
 même à Londres où l'on m'a invité vingt fois,  
 je pourrais, dans l'occasion, faire passer au  
 ministre un compte fidelle de ce que j'aurais vu  
 et entendu. Je me flatte que M. le duc de *Choiseul*  
 ne me prend pas pour un *altè succinctus* qui  
 cherche pratique. Je suis frappé de nos mal-  
 heurs; et, s'il s'agissait de m'arracher à ma  
 charmante retraite, pour aller ramasser quel-  
 que caillou qui pût servir parmi les fondemens  
 qu'on cherche pour établir l'édifice de la  
 paix, j'aurais été chercher ce caillou dans  
 l'Elbe ou dans la Tamise; mais, Dieu merci,  
 je serai inutile, et je ne quitterai probable-  
 ment pas mes étables, ma bergerie et mon  
 cabinet.

Permettez-moi de laisser dormir mes che-  
 valiers jusqu'en janvier. Pour les oublier  
 mieux, je me mets au second volume de  
*Pierre le grand*. Le Pruth, *Catherine* orpheline  
 gouvernant un empire, un fils condamné par

1759. son père et par quatre-vingts juges dont la moitié ne savait pas signer son nom, feront une diversion qui vaudra les neuf années d'*Horace*. On dit qu'une nouvelle scène de finances va égayer la nation. On ne fera point la guerre l'hiver, on courra aux spectacles, et la Chevalerie pourra vous amuser ce carême.

Je pense que c'était à l'abbé du *Refus* à gouverner nos finances plutôt qu'à *Silhouette*; car celui-ci n'a traduit *Pope* et le *Tout est bien* qu'en prose, et l'abbé l'a traduit en vers; mais j'aimerais encore mieux *Martin* le manichéen.

De grâce, mon respectable ami, dites-moi si les effets publics reprennent un peu de faveur. J'ai quatre-vingts personnes à nourrir.

Est-il vrai que M. d'*Armentières* a été battu? est-il vrai que les flottes se battent? Je croyais que la flotte de M. le maréchal de *Conflans* allait à la Jamaïque. J'ai peur que tout n'aille au diable sur mer et sur terre. La paix, la paix, mon divin ange.

## L E T T R E C X X X.

1759.

A M A D A M E

## LA MARQUISE DU DEFFANT.

Du 3 de décembre.

**J**E ne vous ai point dépêché, Madame, ce vieux chant de la Pucelle que le roi de Prusse m'a renvoyé, unique restitution qu'il ait faite en sa vie. Les plaisanteries ne m'ont pas paru de saison : il faut que les lettres et les vers arrivent du moins à propos. Je suis persuadé qu'ils seraient mal reçus immédiatement après la lecture de quelque arrêt du conseil qui vous ôterait la moitié de votre bien, et je crains toujours qu'on ne se trouve dans ce cas. Je ne conçois pas non plus comment on a le front de donner à Paris des pièces nouvelles ; cela n'est pardonnable qu'à moi, dans mon enceinte des Alpes et du mont Jura. Il m'est permis de faire construire un petit théâtre, de jouer avec mes amis et devant mes amis ; mais je ne voudrais pas me hasarder dans Paris avec des gens de mauvaise humeur. Je voudrais que l'assemblée fût composée d'ames plus contentes et plus tranquilles. D'ailleurs vous m'apprenez que les personnes qui ont du goût ne

D d 4

— vont plus guère aux spectacles, et je ne fais  
 1759. si le goût n'est point changé, comme tout le  
 reste, dans ceux qui les fréquentent; je ne  
 reconnais plus la France, ni sur terre, ni sur  
 mer, ni en vers, ni en prose.

Vous me demandez ce que vous pouvez  
 lire d'intéressant : Madame, lisez les gazettes;  
 tout y est surprenant comme dans un roman.  
 On y voit des vaisseaux chargés de jésuites,  
 et on ne s'en lasse point d'admirer qu'ils ne soient  
 encore chassés que d'un seul royaume; on y  
 voit les Français battus dans les quatre parties  
 du monde, le marquis de Brandebourg faisant  
 tête tout seul à quatre grands royaumes armés  
 contre lui, nos ministres dégringolant l'un  
 après l'autre comme les personnages de la  
 lanterne magique, nos bateaux plats, nos  
 descentes dans la rivière de la Vilaine. Une  
 récapitulation de tout cela pourrait composer  
 un volume qui ne ferait pas gai, mais qui  
 occuperait l'imagination.

Je croyais qu'on donnerait les finances à  
 l'abbé du Resnel; car, puisqu'il a traduit le  
*Tout est bien* de Pope en vers, il doit en savoir  
 plus que le *Silhouette* qui ne l'a traduit qu'en  
 prose. Ce n'est pas que ce M. de *Silhouette*  
 n'ait de l'esprit et même du génie, et qu'il ne  
 soit fort instruit; mais il paraît qu'il n'a connu  
 ni la nation, ni les financiers, ni la cour;

qu'il a voulu gouverner en temps de guerre comme à peine on le pourrait faire en temps de paix, et qu'il a ruiné le crédit qu'il cherchait, comptant pouvoir suffire aux besoins de l'Etat avec un argent qu'il n'avait pas. Ses idées m'ont paru très-belles, mais employées très-mal à propos. Je croyais sa tête formée sur les principes de l'Angleterre, mais il a fait tout le contraire de ce qu'on fait à Londres; où il avait vécu un an chez mon banquier *Bénezet*. L'Angleterre se soutient par le crédit; et ce crédit est si grand que le gouvernement n'emprunte qu'à quatre pour cent, tout au plus. Nous n'avons encore su imiter les Anglais ni en finance, ni en marine, ni en philosophie, ni en agriculture. Il ne manque plus à ma chère patrie que de se battre pour des billets de confession, pour des places à l'hôpital, et de se jeter à la tête la saïence à cu noir, sur laquelle elle mange, après avoir vendu sa vaisselle d'argent.

Vous m'avez parlé, Madame, de la Lorraine et de la terre de Craon; vous me la faites regretter, puisque vous prétendez que vous pourriez quelque jour aller en Lorraine. Je me ferais volontiers accommodé de Craon, si je m'étais flatté d'avoir l'honneur de vous y recevoir avec madame la maréchale de *Mirepoix*; mais ce sont-là de beaux rêves.

1759.

— 1759. Ce n'est pas la faute du jésuite *Menou*, si je n'ai pas eu Craon; je crois que la véritable raison est que madame la maréchale de *Mirepoix* n'a pas pu finir cette affaire. Le jésuite *Menou* n'est point un sot comme vous le soupçonnez, c'est tout le contraire; il a attrapé un million au roi *Stanislas*, sous prétexte de faire des missions dans des villages lorrains qui n'en ont que faire. Il s'est fait bâtir un palais à Nancy. Il fit croire au goguenard de pape *Benoît XIV*, auteur de trois livres ennuyeux in-folio, qu'il les traduisait tous trois; il lui en montra deux pages, en obtint un bon bénéfice dont il dépouilla des bénédictins, et se moqua ainsi de *Benoît XIV* et de saint *Benoît*.

Au reste, il est grand cabaleur, grand intrigant, alerte, serviable, ennemi dangereux, et grand convertisseur. Je me tiens plus habile que lui, puisque, sans être jésuite, je me suis fait une petite retraite de deux lieues de pays, à moi appartenantes. J'en ai l'obligation à M. le duc de *Choiseul*, le plus généreux des hommes. Libre et indépendant, je ne me troquerais pas contre le général des jésuites.

Jouissez, Madame, des douceurs d'une vie toute opposée; conversez avec vos amis; nourrissez votre ame. Les charruës qui fendent

la terre , les troupeaux qui l'engraissent , les greniers et les pressoirs , les prairies qui bordent les forêts , ne valent pas un moment de votre conversation. — 1759.

Quand il gèlera bien fort , lorsqu'on ne pourra plus se battre ni en Canada , ni en Allemagne , quand on aura passé quinze jours sans avoir un nouveau ministre ou un nouvel édit , quand la conversation ne roulera plus sur les malheurs publics , quand vous n'aurez rien à faire , donnez-moi vos ordres , Madame , et je vous enverrai de quoi vous amuser , et de quoi me censurer.

Je voudrais pouvoir vous apporter ces pauvretés moi-même , et jouir de la consolation de vous revoir ; mais je n'aime ni Paris , ni la vie qu'on y mène , ni la figure que j'y ferais , ni même celle qu'on y fait. Je dois aimer , Madame , la retraite et vous. Je vous présente mon très-tendre respect.



1759.

## L E T T R E C X X X I.

A M. T H I R I O T.

Aux Délices , le 5 de décembre.

**H**ERMITE de l'arsenal , l'hermite de Tourney et des Délices est dictateur , parce qu'il a mal aux yeux. Vous m'écrivez toujours à Genève , comme si j'étais un parpaillot ; mettez *par Genève* , s'il vous plaît : je ne veux pas que l'enchanteur qui fera mon histoire prétende , sur la foi de vos lettres , que j'ai fait abjuration. La bonne compagnie de Genève veut bien venir chez moi , mais je ne vais jamais dans cette ville hérétique. C'est ce que je vous prie de signifier à frère *Berthier* , supposé qu'il vive encore , ou à frère *Garasse* , ou même à l'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques*. Il me semble qu'il faudrait faire une battue contre toutes ces bêtes puantes ; mais les philosophes ne sont presque jamais réunis , et les fanatiques , après s'être déchirés à belles dents , se réunissent tous pour dévorer les philosophes. Un de mes plaisirs , dans mon petit royaume , est de tirer à cartouches contre ces drôles-là , sans les craindre ; c'est un des amusemens de ma vieillesse.

On dit que la tragédie de M. de *Thibouville* (\*) n'a pas si bien réussi que l'*Apparition de frère Berthier*. Il y a quelques années que les choses sérieuses ne réussissent guère en France, témoin la prose retirée du traducteur de *Pope*, et témoin nos combats sur terre et sur mer. Il faut espérer que le diable, qui n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme, ne sera pas toujours à la porte de la pauvre France. 1759.

*O passi graviora ! dabit Deus his quoque finem.*

On profitera, sans doute, des bons exemples des Russes et du maréchal de *Daun*. Retenez pour votre vie, mon ancien ami, une anecdote singulière ; le roi de Prusse me mande, du 17 de novembre, ces propres mots : *Dans huit jours je vous en écrirai davantage de Dresde* ; et, au bout de trois jours, il perd vingt mille hommes. Vous m'avouerez que ce monde-ci est la fable du *Pot au lait*.

Vous avez, sans doute, une mauvaise copie de la *Femme qui a raison*, et soyez sûr qu'on n'a que de très-détestables copies de presque tous nos amusemens de *Tourney* et des *Délices*. Vous auriez bien dû venir voir les originaux : nous avons joué une nouvelle tragédie sur un petit théâtre vert et or, et nous avons fait pleurer deux des plus beaux yeux que je

(\*) *Vamir*.

— 1759. — connoissance, qui sont ceux de madame l'ambassadrice de *Chauvelin*, sans compter ceux de son mari, moins beaux à la vérité, mais appartenant à une tête pleine d'esprit et de goût. Ma nièce n'a pas tous les talens de mademoiselle *Clairon*, mais elle est beaucoup plus attendrissante, et non moins vraie. Pour moi, je suis, sans vanité, le meilleur vieillard que nous ayons à la comédie.

Je me suis un peu ruiné, mon cher ami, en bâtimens et en châteaux, et mes moutons se meurent de la clavelée; cependant je n'ai point envoyé ma vaisselle à la monnaie, attendu qu'il n'y a point d'hôtel ni même aucune monnaie dans le pays de Gex, et que je ne veux point la vendre à des huguenots. Je n'ai point de cus noirs, et j'ai renoncé aux blancs que j'aimais autrefois à la folie.

M. de *Paulmi* a-t-il renoncé à l'exécrable dessein d'aller en Pologne? Présenter-lui mes respects, et dites-lui que, s'il persiste dans cette triste idée, j'avertirai les hougards profiens qui le prendront en passant. N'a-t-il donc pas assez de son mérite pour vivre à Paris toujours estimé et honoré?

*Bonne nuit, mon ancien ami.*

## L E T T R E C X X X I I.

1759.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

5 de décembre.

**M**ON cher ange, que dites-vous de *Luc* qui me mande, le 17 : *Je vous écrirai plus au long de Dresde*, et le troisième jour vous savez ce qui lui arrive. Vous voyez qu'il ne faut compter sur rien, pas même sur nos flottes, pas même sur les tragédies de M. de *Thibouville*. Voyez ce qui arrive à frère *Berthier*; il va à Versailles dans toute sa gloire, et meurt en bâillant. On n'est sûr de rien dans ce monde; j'en excepte *Tancrede*. Vous devez être sûr, mon divin ange, que je la mettrai à vos pieds; et, si elle a le sort de *Thibouville*, ce ne sera pas sans y avoir bien songé. Je me flatte que *Spartacus* va se montrer. Seriez-vous assez ange pour faire dire au feseur de *Spartacus* que mes chevaliers n'osent se battre contre ses gladiateurs, et que mon estime et mon amitié lui ont cédé volontiers le pas?

Je vois que la prose du traducteur de *Pope* ne lui a point du tout réussi. Pourriez-vous avoir la bonté de me dire si ses successeurs écrivent plus rondement, et ont le style moins dur. Que pense-t-on des billets ou actions des

— 1759. fermes ? Il est bien bas de vous parler de cette prose , ou plutôt de ces chiffres , au lieu de vous envoyer des tirades d'*Aménaiide* , en vers croisés ; mais on n'est pas toujours sur *Pégase* , on est balotté dans le même vaisseau où vous criez tous miséricorde.

## L E T T R E C X X X I I I .

A U M E M E .

Aux Délices , 11 de décembre.

**J**E me flatte , mon divin ange , que la mort funeste de la princesse que vous regrettez ne changera rien à votre destinée , et que votre place n'en fera pas moins pour vous une source de choses utiles et agréables. Permettez-moi de vous marquer toute la part que nous prenons , madame *Denis* et moi , à ce triste accident. Je suis persuadé que madame l'infante vous avait bien goûté , qu'elle sentait tout ce que vous valez ; et , en ce cas , vous perdez beaucoup. Votre cœur sera affligé ; mais , quoique votre intérêt ne soit pas pour vous un motif de consolation , il faut bien que vos amis envisagent cet intérêt que vous êtes bien homme à négliger.

Voilà , dit-on , de belles espérances de  
paix ;

paix ; le roi d'Angleterre l'offre en vainqueur. — Je ne veux point demander si cette déclaration 1759. de sa part est une suite de certaines démarches ; je demande seulement , comme citoyen , si vous pensez que nous aurons la paix. Je la vois nécessaire pour nous. J'ai bien de la peine à la voir glorieuse ; mais j'attends tout des lumières et de la belle ame de M. le duc de Choiseul. C'est alors que nous pourrons mettre les chevaliers français sur la scène ; ils seront à vos ordres comme l'auteur. Cette Femme qui a raison me fait de la peine ; on la dit imprimée , et très-mal : c'est ma destinée , et cette destinée désagréable a été toujours la suite de ma facilité. On ne se corrige de rien ; au contraire , les mauvaises qualités augmentent avec l'âge comme les bonnes. Que vous êtes heureux ! et que cette loi de la nature vous est favorable ! Je vous souhaite , et à madame Scaliger , une jolie année 1760 , et cinq ou six bonnes pièces nouvelles. Si j'avais du temps , j'en ferais une , bonne ou mauvaise ; mais Pierre m'appelle ; je ne connais que vous et lui.

1759.

## L E T T R E C X X X I V.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

AMBASSADEUR A TURIN.

Aux Délices, le 11 de décembre.

IL est bien beau à votre excellence de songer à des tragédies françaises, quand vous avez des opéra italiens. Pour moi, je renonce cet hiver aux uns et aux autres. *Phèdre*, non pas la *Phèdre* de Racine, mais *Phèdre* le conteur de fables, dit :

*Vaces oportet, Eutyché, à negotiis,  
Ut liber animus sentiat vim carminis.*

Je maintiens que le public de Paris est comme ce monsieur *Eutychius*; il n'est pas en état de sentir *vim carminis*. Il lui faut argent, gaieté, succès; il n'a rien de tout cela: il siffle tout pour se venger.

J'avais fait ma Chevalerie dans un temps moins malheureux, et j'espérais que vous pourriez la voir à Paris. Vous et madame l'ambassadrice l'avez assez honorée dans ma petite retraite. M. le duc de Choiseul est, je

crois , à présent un vrai *Eutychius* ; moi , chétif , je suis *attristato* , *malinconico* , *ammalato*. 1759.  
L'hiver me rend de mauvaise humeur ; il m'ôte le plaisir de me ruiner en bâtimens. J'essuie des banqueroutes. Les misères publiques poussent jusqu'au mont Jura , et viennent m'y trouver.

Vraiment oui , Monsieur , j'ai reçu une lettre du roi de Prusse ; j'en ai reçu trois en huit jours. Je suis comme les gens de l'île des Papegots : l'avez-vous vu , bonnes gens , l'avez-vous vu ? *eh oui , pardieu , nous en avons vu trois , et nous n'y avons guère profité*. Cette petite affaire me paraît aussi épineuse que celle de ce rude abbé d'*Espagnac* qui ne finit point , et qui s'amuse à présent à condamner le lit de justice.

Je pense que tout le monde est devenu fou ; cela ne serait rien , si l'on n'était pas aussi devenu gueux. Je crois pourtant que *Luc* écrira à votre ami avant un mois. Pour moi , je vous remercierai toujours des bontés dont vous m'avez honoré auprès de cet épineux d'*Espagnac* ; il devrait bien plutôt songer à tirer le pays de Gex de la misère , qu'à grimer des lods et ventes.

Il ne m'appartient pas de parler à votre excellence des affaires publiques ; mais il faut que je vous conte un trait assez singulier , qui

E c 2



— a quelque rapport à ce qui se passe sur terre.  
 1759. Vous savez que le roi de Prusse m'écrit quelquefois en vers et en prose, quand il a fait sa revue et joué de la flûte; or il m'écrivait, le 17 de novembre : *Nous touchons à la fin de notre campagne ; elle sera bonne , et je vous écrirai , dans une huitaine de jours , de Dresde , avec plus de tranquillité et de suite qu'à présent ;* et vous savez , au bout de trois jours , ce qui lui est arrivé. Je trouve par-tout la fable du *Pot au lait*. Quel pot au lait que ce *Silhouette* ! Son premier début m'avait séduit. Ce traducteur de *Tout est bien* de *Pope* m'a vite rangé du parti de *Martin* , et m'a fait voir combien tout est mal. Il faut tâcher de vivre comme le seigneur *Pococurante*. Mais il y a un seigneur qui me paraît de tout point préférable ; c'est le plus aimable des hommes , mari de la plus aimable des femmes. Je leur présente à tous deux , avec leur permission , les plus tendres respects.

## L E T T R E C X X X V.

1759.

A M. T H I R I O T.

Le 15 de décembre.

**V**ous ne vous plaindrez pas cette fois-ci, mon cher et ancien ami, que j'épargne les ports de lettres. J'ai peur qu'il ne soit ridicule de parler de comédie dans le temps qu'il n'est question que de cus noirs, de bourses vides, de flottes dispersées et de malheurs en tout genre, sur terre et sur mer. L'espérance de la paix est dans le fond de la boîte de *Pandore*; mais, pendant que tout l'Etat souffre, il se trouve toujours des gredins qui impriment, des oisifs qui lisent, et des *Frérons* qui mordent. Je vous prie de m'envoyer, par monsieur *Bouret* ou par quelque autre contre-signeur, la *Femme* qui a raison, et la *Malfemaine* dans laquelle *Fréron* répand son venin de crapaud.

On m'a envoyé la magnifique édition de l'*Ecclésiaste*; elle est imprimée au Louvre, avec mon portrait à la tête; mais il y a beaucoup de fautes, et le texte manque au bas des pages. Il en paraîtra une plus belle édition approuvée par le pape. Il faut apprendre à de

— 1759. petits esprits insolens , qui abusent de leurs places , à quel point on doit les mépriser ; et à quel point on peut les confondre. On reviendrait à Paris leur marquer tout le dédain qu'on leur doit , si on n'aimait pas mieux être chez soi libre et tranquille.

*Sed nil dulcius est bene quam munita tenere  
Edita doctrinâ sapientum templa serena ,  
Unde queas alios passim videre palantes.*

## L E T T R E C X X X V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 de décembre.

**M**A dernière lettre était déjà partie , et mon cœur avait prévenu le vôtre , mon respectable ami , avant que je reçusse les dernières marques de votre amitié et de votre confiance. Vous me confirmez tout ce que j'avais imaginé , votre douleur raisonnable et les consolations de M. le duc de Choiseul. Il me semble que sa belle ame était faite pour la vôtre. En qui peut-il mieux placer sa confiance qu'en vous ? n'y a-t-il pas de la modestie à lui à penser que c'est le ministère d'Angleterre qui jette les premiers fondemens de la paix ? mais

n'y a-t-il pas aussi un peu d'insolence à moi ,  
 à penser que je crois savoir que c'est M. le duc de *Choiseul* lui-même qui a tout préparé , et  
 que c'est sur une de ses lettres envoyée certainement à Londres , que M. *Pitt* s'est déterminé ? M. le duc de *Choiseul* lui-même ne m'ôterait pas de la tête qu'il est le premier auteur de la paix que toute l'Europe , excepté *Marie - Thérèse* , attend avec empressement. Cependant , si *Luc* pouvait être puni avant cette heureuse paix ! si , le chemin de la Luface et de Berlin étant ouvert par le dernier avantage du général *Beek* , quelque *Hadick* pouvait aller visiter Berlin ! Vous voyez , divin ange , que , dans la tragédie , je veux toujours que le crime soit puni.

On parle d'une grande bataille donnée le 6 entre *Luc* et l'homme à la toque bénite : on la dit bien meurtrière. Trois lettres en parlent ; il n'y a peut-être pas un mot de vrai : nous ne le saurons que dans deux jours. Je m'intéresse bien vivement à cette pièce. Dès que les Autrichiens ont un avantage , M. le comte de *Kaunitz* dit à madame de *Bentink* : Ecrivez vite cela à notre ami. Dès que *Luc* a le moindre succès , il me mande : J'ai frotté les oppresseurs du genre humain. Cher ange , dans ces honneurs , je suis le seul qui aye de quoi rire ; cependant je ne ris point , et cela à cause des

— 1759. cus noirs , des annuités , des loteries et de Pondichéri ; car *sempre temo per Pondichéri*. Pour nos chevaliers , ils sont à vos ordres. Il faudra s'attendre aux insultes de ce polisson de *Fréron* , aux cris de la canaille. Je me préparerai à tout , en faisant mes pâques dans ma paroisse ; je veux me donner ce petit plaisir en digne seigneur châtelain. Et ce monsieur d'*Espagnac* ! quel homme ! quel grand chambrier ! quel minutieux seigneur ! il ne finira donc jamais. Mais , à propos , je vous prépare des gantelets , des gages de bataille pour Pâques. Et pourquoi ne pas jouer Rome sauvée sur votre vaste théâtre cet hiver ? pourquoi ne pas entendre les cris de *Clytemnestre* ? ne faut-il rien hasarder ?

Mille tendres respects à madame *Scaliger*.

## LET TRE CXXXVII.

### FRAGMENT A UN JESUITE.

Du . . . . .

S'IL y a des esprits de travers parmi vous , comme il y en a dans toutes les communautés , il me semble que les bons ne doivent pas payer pour les méchants , et qu'on n'en doit pas

pres moins estimer un *Bourdaloue*, parce qu'on méprise un *Garasse*. 1759.

Ce monde-ci est une guerre continuelle ; on a des ennemis et des alliés. Nous voilà alliés contre le gazetier janséniste, et je souhaite que le *Journal de Trévoux* ne me fasse pas d'infidélités. Il ne faut pas ressembler au bon *David* qui pillait également les Juifs et les Philistins.

Dans cette guerre interminable d'auteurs contre auteurs, de journaux contre journaux, le public ne prend d'abord aucun parti que celui de rire ; ensuite il en prend un autre, c'est celui d'oublier à jamais tous ces combats littéraires. Le gazetier ecclésiastique s' imagine que l'Europe s'occupera long-temps de ses feuilles ; mais le temps vient bientôt où l'on nettoie la maison, et où l'on détruit les toiles des ataignées. Chaque siècle produit tout au plus dix ou douze bons ouvrages, le reste est emporté par le torrent du fleuve de l'oubli. Eh, qui se souvient aujourd'hui des querelles du père *Bouhours* et de *Ménage* ? et, si *Racine* n'avait pas fait ses tragédies, saurait-on qu'il écrivit contre Port-royal ? Presque tout ce qui n'est que personnel est perdu pour le reste des hommes.

1759.

## LET TRE CXXXVIII.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices , décembre.

QUANDO mi capitò la vostra gentile epistola, stavo bene, e ne fui allegro tutto il giorno, mà sono ricaduto, stò male, e sono pigro, attristato, malinconico; o tralasciato un mese i miei armenti, e l'istoria e la poësia, ed ancora voi stesso, cigno di Padova, chè cantate adesso sulle sponde del piccol Reno, *parvique Bononia Reni.*

Vi parlerò primà dell' opera rappresentata nella corte di Parma.

Che quanto per udita io vene parlo,

Signor miraste, e feste altrui mirarla.

Il vostro *saggio sopra l'opera* in musica fù il fondamento della riforma del regno de i castrati: il legame delle feste, e dell' azione a noi Francesi sì caro, farà forse un giorno l'inviolabil legge dell' opera italiana.

Notre quatrième acte de l'opéra de Roland, par exemple, est, en ce genre, un modèle accompli. Rien n'est si agréable, si heureux que cette fête des bergers qui annoncent à

Roland son malheur; ce contraste naturel d'une joie naïve et d'une douleur affreuse, est un morceau admirable en tout temps et en tout pays. La musique change, c'est une affaire de goût et de mode; mais le cœur humain ne change pas. Au reste, la musique de *Lully* était alors la vôtre; et pouvait-il, lui qui était un *valente buggerone di Firenze*, connaître une autre musique que l'italienne? 1759.

Je compte envoyer incessamment à monsieur *Albergati* la pièce que j'ai jouée sur mon petit théâtre de Ferney, et qu'il veut bien faire jouer sur le sien, en cas qu'il ne soit point effrayé d'avoir commerce avec une espèce d'hérétique, moitié français, moitié suisse. Je crois, Messieurs, que, dans le fond du cœur, vous ne valez pas mieux que nous; mais vous êtes heureusement contraints de faire votre salut.

M. *Albergati* m'a mandé qu'il avait vraiment une permission de faire venir des livres. Oh Dio! ô *Dii immortales!* Les jacobins avaient-ils quelque intendance sur la bibliothèque d'un sénateur romain? Yes good, sir, j am free and far more free, than all the citisens of Geneva. *Libertas quæ sera tamen respexit, sed non inermem.* C'est à elle seule qu'il faut dire: *Tecum vivere amem, tecum obeam libenter.* Cependant j'écris l'histoire du plus despotique



— 1759. bouvier qui ait jamais conduit des bêtes à cornes ; mais il les a changées en hommes. J'ai chez moi, au moment que je vous écris, un jeune *Soltikof*, neveu de celui qui a battu le roi de Prusse ; il a l'ame d'un anglais, et l'esprit d'un italien. Le plus zélé et le plus modeste protecteur des lettres que nous ayons à présent en Europe, est M. de *Schouvalof*, le favori de l'impératrice de Russie : ainsi les arts font le tour du monde.

Niente dal vostro libraje, ve l'o detto, è un briccone. *Annibal* et *Brennus* passèrent les Alpes moins difficilement que ne font les livres. *Interim, vive felix*, and dare to come to us.

## L E T T R E C X X X I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11. de janvier.

— 1760. J e conçois très-bien, mon divin ange, que vous enverrez plus d'un couzior pour recommander la balourdise de ce monsieur, soi-disant d'Arragon, qui stipula si mal les intérêts du duc de Parme dans le traité croqué d'Aix-la-chapelle. Cet homme cependant passait pour un aigle. J'ai vu en ma vie bien des hiboux

se croire aigles. Et que dirons-nous de ceux  
 qui nous ont attiré cette belle guerre avec 1760.  
 l'Angleterre, en ne sachant pas ce que c'était  
 que l'Acadie ? Mon cher ange, le monde va  
 comme il peut. Je n'ai d'espérance que dans  
 M. le duc de *Choiseul*. Mes annuités, actions,  
 billets de loterie, sont mille vœux pour lui.

Le tripot consolera un peu de toutes les  
 misères qui nous accablent ; mais, divin ange,  
 j'ai fait bien des réflexions. Si la pièce réussit,  
 peu de plaisir m'en revient, comme je vous  
 l'ai déjà dit ; si elle tombe, force tribulations  
 me circonviennent ; parodies, brochures,  
 foire, épigrammes, journaux, tout me tombe  
 sur le corps. J'ai soixante et six ans, comme  
 vous savez, et je ne veux plus mourir de la  
 chute d'une pièce de théâtre.

Je vous enverrai, n'en doutez pas, la  
 Chevalerie, à laquelle je ne peux plus rien  
 faire ; mais je vous supplierai de ne la donner  
 qu'à bonnes enseignes ; supposé même que  
 vous daigniez vous amuser encore à ces baga-  
 telles, après les impertinences d'*Auguste* et  
 de *Cinna*. J'ai lu cette sortise, et j'ai été bien  
 étonné qu'on l'attribuât à *Marmontel*. (\*)

A l'égard de *Luc*, je n'ai fait autre chose

(\*) Parodie de la grande scène de la tragédie de *Cinna*,  
 dont les personnages étaient MM. d'*Argental*, de *Voltaire* et  
 le *Kain*.

— 1760. qu'envoyer à M. le duc de *Choiseul* les lettres qu'il m'écrivait , pour lui être montrées. Je n'ai été qu'un bureau d'adresse. Il voit d'un coup d'œil ce qu'il peut faire de ces épîtres , si tant est qu'on en puisse faire quelque chose. Mais j'ai demandé à M. le duc de *Choiseul* une autre grâce , qui n'a nul rapport à *Luc* : voici de quoi il est question. Il faut plaire aux gens avec qui l'on vit. Le conseil de Genève a condamné à dix mille livres d'amende un citoyen qu'il aime , et qu'il a condamné malgré lui , sur une contravention faite par son commis , dans son commerce avec la France. Son procès a été fait à la réquisition du résident du roi à Genève. Le coupable en question se nomme *Prévost* : il est le moins coupable de tous ceux qui étaient dans le même cas ; ce cas est la contrebande. Ce *Prévost* est ruiné : il a une femme qui pleure , des enfans qui meurent de faim. Le conseil veut bien lui remettre une partie de sa peine , mais il ne veut pas avoir cette condescendance sans savoir auparavant si M. le duc de *Choiseul* le trouve bon. Il ne veut pas en parler à M. de *Montpérourx*, résident de France , de peur de se compromettre , et de compromettre même le résident. On s'est donc adressé à moi. J'ai pris la liberté d'en écrire à M. le duc de *Choiseul* , et je vous conjure seulement d'obtenir qu'il

vous dise qu'on peut faire grâce à ce pauvre diable, et qu'il n'en saura rien. Faites cette bonne œuvre le premier mardi, mon divin ange; on ne peut mieux employer un mardi. 1760.

Joue-t-on le Gladiateur? Espère-t-on quelque chose de M. *Bertin*? Avez-vous vu M. *Tronchin* de Lyon? Avez-vous reçu quelque consolation de Cadix? payera-t-on nos rentes? Madame *Scaliger*, comment vous portez-vous? Je baise bien tendrement le bout de vos ailes, autant fait madame *Denis*.

Vraiment, mon divin ange, j'oubliais l'abbé d'*Espagnac*. Je ne croyais pas qu'avec de l'argent vous eussiez besoin d'un pouvoir. Votre nom seul est pouvoir; mais voilà la pancarte que vous ordonnez.

## L É T T R E C X L.

A M. SENAC DE MEILHAN.

A Laufane, 12 de janvier.

MES yeux ne vont pas trop bien, Monsieur; mais ils ont un grand plaisir à lire vos lettres. Vous-jugez très-bien. Il y a des vers un peu durs dans l'ouvrage que vous avez la bonté de m'envoyer. Quand vous vous amusez à en faire, les vôtres ont plus de facilité, de douceur et de grâces; mais je sens aussi l'horrible

F f 4

— 1760. difficulté de faire une pièce telle que celle-ci, et cette difficulté me rend bien indulgent. D'ailleurs on ne doit sentir que les beautés d'un auteur qui commence : le public même a besoin de l'encourager. Probablement l'auteur est sans fortune, c'est encore une raison de plus pour disposer en sa faveur. On peut même dire de lui : *spirat tragicum satis, et felicitari audet*. Il m'a toujours paru qu'au théâtre le public était moins flatté de l'élégance continue d'une belle poésie, qu'il n'était frappé de la beauté des situations. Enfin, je me fais un plaisir de chercher toutes les raisons qui peuvent justifier le succès d'un jeune homme qui a besoin d'encouragement. Nous allons jouer des pièces de théâtre dans ma retraite de Lausanne, où je passe mes hivers; et nous sentons tout le prix de l'indulgence. Je me vanterai à madame la marquise de Gentil, qui est une de nos actrices, que vous voulez bien me conserver un peu de souvenir; pour moi je ne vous oublierai jamais. Je vous prie de vouloir bien présenter mes obéissances à monsieur votre père et à monsieur votre frère, et d'être persuadé de mes sentimens qui vous attachent pour jamais le fuisse V.

## L E T T R E C X L I.

1760.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices , 23 de janvier.

J'AI laissé passer les fêtes de la nativité d'*el divino Bambino*, et sa circoncision. Je n'ai point voulu interrompre mon héros dans la foule des occupations graves ou gaies qu'il a pu avoir à Paris et à Versailles ; mais je ne suis pas homme à laisser passer le mois de janvier sans renouveler mes hommages à celui qui sera toujours mon héros. Je ne fais pas si , en 1760 , son pays aura beaucoup de lauriers et beaucoup d'argent ; mais je fais bien que la statue de Gènes subsiste , que la signature du fils du roi d'Angleterre , forcé à mettre bas les armes , subsiste encore ; et que les bastions du roc de Port-Mahon rendent un témoignage immortel. J'avoue que je ne conçois guère comment on laisse inutile le seul homme qui ait rendu de vrais services. Je devrais pourtant le concevoir très-bien ; car je ne vois que de ces exemples , moi historiographe , dans les histoires que je lis et que je compile. Je dis à présent un petit mot de ce siècle , de ce pauvre siècle , de ce siècle des billets de confession , des querelles pour un hôpital , des refus d'un

— 1760. parlement de rendre justice, des assemblées des chambres pour condamner un dictionnaire qu'on n'a pas lu; de ce beau siècle où, en trois ans de temps, l'État a été ruiné, quand nos armées devaient vivre aux dépens de l'Allemagne, &c. &c.

J'aurai du moins le plaisir d'avoir eu raison, quand je vous ai regardé comme un homme aussi supérieur qu'aimable. Je crois, à l'âge de soixante et six ans, voir les choses comme elles sont. Je les dirai comme je les vois. *La posterita ne dira cio che vorrà.*

Je m'imagine que vous devez être ami de M. le duc de Choiseul. Je n'en fais rien, mais je le crois, parce qu'il me paraît avoir quelque chose de votre caractère. Il pense noblement, il rend service sans balancer, il aime le plaisir, il a beaucoup d'esprit, et la hauteur qui s'accorde avec les grâces. Il me semble que c'est l'homme de votre pays le plus fait pour vous.

Il s'est passé bien des choses tristes, extravagantes, comiques, depuis que je n'ai eu l'honneur de vous faire ma cour; mais c'est à peu-près l'histoire de tous les temps: c'est la même pièce qui se joue sur tous les théâtres, avec quelques changemens de noms. Quoi qu'il en soit, votre rôle est beau. Conservez-moi vos bontés, Monseigneur, et soyez persuadé que si j'avais en main la trompette de

la Renommée, ce serait pour vous que je —  
l'emboucherais. Je vous souhaite la continua- 1760.  
tion de votre gaieté. Jouissez de votre gloire,  
et riez des sottises d'autrui. Mille respects.

## L E T T R E C X L I I.

A M. P. R O U S S E A U,

*Et autres auteurs du Journal encyclopédique,  
au sujet de la Femme qui a raison.*

Janvier.

QUELQUE répugnance, Messieurs, qu'on  
puisse sentir à parler de soi même au public,  
et quelque vains que puissent être tous les  
petits intérêts d'auteurs, vous jugerez peut-  
être qu'il est des circonstances où un homme,  
qui a eu le malheur d'écrire, doit au moins,  
en qualité de citoyen, réfuter la calomnie.  
Il n'est pas bien intéressant pour le public que  
quelques hommes obscurs aient, depuis dix  
ans, mis leurs ouvrages sous le nom d'un  
homme obscur tel que moi; mais il m'est  
permis d'avertir qu'on m'a souvent apporté,  
dans ma retraite, des brochures de Paris,  
qui portaient mon nom avec ce titre, *imprimé  
à Genève.*



1760. Je puis protester que non-seulement aucune de ces brochures n'est de moi, mais encore qu'à Genève rien n'est imprimé sans la permission expresse de trois magistrats, et que toutes ces puérilités, pour ne rien dire de pis, sont absolument ignorées dans ce pays, où l'on n'est occupé que de ses devoirs, de son commerce et de l'agriculture, et où les douceurs de la société ne sont jamais aigries par des querelles d'auteurs.

Ceux qui ont voulu troubler ainsi ma vieillesse et mon repos, se sont imaginés que je demeurais à Genève. Il est vrai que j'ai pris, depuis long-temps, le parti de la retraite, pour n'être plus en butte aux cabales et aux calomnies qui désolent à Paris la littérature; mais il n'est pas vrai que je me sois retiré à Genève. Mon habitation naturelle est dans des terres que je possède en France, sur la frontière, et auxquelles sa Majesté a daigné accorder des privilèges et des droits qui me les rendent encore plus précieuses. C'est là que ma principale occupation, assez connue dans le pays, est de cultiver en paix mes campagnes, et de n'être pas inutile à quelques infortunés. Je suis si éloigné d'envoyer à Paris aucun ouvrage, que je n'ai aucun commerce, ni direct ni indirect, avec aucun libraire, ni même avec aucun homme de lettres de Paris;

et, hors je ne fais quelle tragédie intitulée l'Orphelin de la Chine, qu'un ami respectable m'arracha il y a cinq à six années, et dont je fis le médiocre présent aux acteurs du théâtre français, je n'ai certainement rien fait imprimer dans cette ville. — 1760.

J'ai été assez surpris de recevoir, le dernier de décembre, une feuille d'une brochure périodique, intitulée l'*Année littéraire*, dont j'ignorais absolument l'existence dans ma retraite. Cette feuille était accompagnée d'une petite comédie qui a pour titre la Femme qui a raison, représentée à Karouge, donnée par M. de Voltaire, et imprimée à Genève. Il y a dans ce titre trois faussetés. Cette pièce, telle qu'elle est défigurée par le libraire, n'est assurément pas mon ouvrage : elle n'a jamais été imprimée à Genève : il n'y a nul endroit ici qui s'appelle Karouge ; et j'ajoute que le libraire de Paris, qui l'a imprimée sous mon nom, sans mon aveu, est très-répréhensible.

Mais voici une autre réponse aux politesses de l'auteur de l'*Année littéraire*. La pièce qu'il croit nouvelle fut jouée, il y a douze ans, à Lunéville, dans le palais du roi de Pologne, où j'avais l'honneur de demeurer. Les premières personnes du royaume, pour la naissance, et peut-être pour l'esprit et le goût, la jouèrent en présence de ce monarque. Il suffit de

— dire que madame la marquise du Châtelet ,  
 1760. lorraine, représenta la Femme qui a raison, avec  
 un applaudissement général. On tait par respect le nom des autres personnes illustres qui vivent encore , ou plutôt par la crainte de blesser leur modestie. Une telle assemblée savait, peut-être aussi bien que l'auteur de l'*Année littéraire*, ce que c'est que la bonne plaisanterie et la bienséance. Les deux tiers de la pièce furent composés par un homme dont j'envierais les talens , si la juste horreur qu'il a pour les tracasseries d'auteur et pour les cabales de théâtre ne l'avaient fait renoncer à un art pour lequel il avait beaucoup de génie. Je fis la dernière partie de l'ouvrage ; je remis ensuite le tout en trois actes , avec quelques changemens légers que cette forme exigeait. Ce petit divertissement en trois actes, qui n'a jamais été destiné au public, est très-différent de la pièce qu'on a très-mal à propos imprimée sous mon nom. Vous voyez , Messieurs , que je ne suis pas le seul qui doive des remerciemens à l'auteur de l'*Année littéraire* , pour ces belles imputations de *grossièreté tudesque*, de *bassesse* et d'*indécence* qu'il prodigue. Le roi de Pologne , les premières dames du royaume , des princes même peuvent en prendre leur part avec la même reconnaissance ; et le respectable auteur que j'aidai

dans cette fête doit partager les mêmes sentimens.

---

 1760.

Je me suis informé de ce qu'était cette *Année littéraire*, et j'ai appris que c'est un ouvrage où les hommes les plus célèbres que nous ayons dans la littérature sont souvent outragés. C'est pour moi un nouveau sujet de remerciement. J'ai parcouru quelques pages de la brochure; j'y ai trouvé quelques injures un peu fortes contre M. le Mièrre. On l'y traite d'homme sans génie, de plagiaire, de joueur de gobelets, parce que ce jeune homme estimable a remporté trois prix à notre académie, et qu'il a réussi dans une tragédie long-temps honorée des suffrages encourageans du public.

Je dois dire, en général, et sans avoir personne en vue, qu'il est un peu hardi de s'ériger en juge de tous les ouvrages, et qu'il vaudrait mieux en faire de bons.

La satire en vers, et même en beaux vers, est aujourd'hui décrier; à plus forte raison la satire en prose, surtout quand on y réussit d'autant plus mal qu'il est plus aisé d'écrire en ce pitoyable genre. Je suis très-éloigné de caractériser ici l'auteur de l'*Année littéraire*, qui m'est absolument inconnu. On me dit qu'il est depuis long-temps mon ennemi, à la bonne heure: on a beau me le dire, je vous assure que je n'en fais rien.

1760. Si, dans la crise où est l'Europe, et dans les malheurs qui désolent tant d'Etats, il est encore quelques amateurs de la littérature qui s'amusent du bien et du mal qu'elle peut produire, je les prie de croire que je méprise la satire, et que je n'en fais point.

## L E T T R E C X L I I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de février.

DIVIN ange, Spartacus, est-il joué ? a-t-il réussi ? Je ne fais rien, je suis enterré dans mes *Délices*, les *Géorgiques* me poursuivent, je quitte la charrue pour prendre la plume. Vous me direz : Que ne vous servez-vous de cette plume pour regriffonner quelques vers de la Chevalerie ? Patience, tout viendra. Cet hiver n'a pas été le quartier de *Malpome* chez moi ; il faut un peu varier. Je mourrais d'ennui si je n'avais pas cent choses à faire. J'ai eu une violente querelle pour mon pain avec les commis des fermes ; j'ai fait des écritures ; je négocie avec les soixante : chacun a ses peines. Je voudrais seulement que vous vissiez le plan de mon château ; il vaut pour le moins un plan de tragédie. C'est

Palladio

*Palladio* tout pur, et vous ne sauriez croire —  
 combien ces occupations sont satisfaisantes, 1760.  
 combien elles consolent de ces chiens de  
 bureaux, de ces chiens de commis. Mais,  
 mon cher ange, vous verrez mardi cet homme  
 dont je suis fou, M. le duc de *Choiseul*. Les  
 lettres dont il m'honore m'enchantent. Dieu  
 le bénira, n'en doutez pas. Il a la physiono-  
 mie heureuse. Je fais bien qu'il ne donnera  
 pas de frottes à M. *Berrier*, et quand il en  
 donnerait, autant de perdu. *Non illi imperium  
 pelagi*. Nous avons à Pondichéry un *Lalli*, une  
 diable de tête irlandaise qui me coûtera tôt  
 ou tard vingt mille livres tournois annuels, le  
 plus clair de ma pitance; mais M. le duc de  
*Choiseul* triomphera de *Luc* de façon ou d'autre,  
 et alors quelle joie! J'imagine qu'il vous  
 montrera mes impertinentes rêveries. Savez-  
 vous bien que *Luc* est si fou que je ne désespère  
 pas de le mettre à la raison; c'est bien cela  
 qui est une vraie comédie. Je voudrais que  
 vous me donnassiez vos avis sur la pièce.

Ecrivez-moi donc un petit mot; dites-moi  
 des nouvelles de la santé de madame *Scaliger*;  
 dites-moi, je vous en prie, s'il est vrai que le  
 père *Sacy*, jésuite, ait été condamné par  
 corps aux confsuls, pour une lettre de change  
 de dix mille écus. Mais parlez-moi donc des  
 poésies de cet homme qui a pillé tant de vers

Corresp. générale. Tome VI. \* G g

— et de villes. Est-il vrai qu'on ait défendu son  
1760. œuvre ? Allons , maître *Joli* , bavardez ;  
*Messieurs* , brûlez.

Ma foi , juge et rimeur , il faudrait tout lier.

Que je vous aime , mon cher ange !

## LET TRE CXLIV.

A- M. T H I R I O T.

Le 18 de février.

**J**E fais venir , mon cher et ancien ami , un dictionnaire de santé et un almanach de l'état de Paris , sur votre parole ; je crois surtout la santé très-préférable à Paris. J'ai grande envie de me bien porter , et nulle de venir dans votre ville. Vous me ferez grand plaisir de m'envoyer la pancarte arabe ; j'en ai déjà quelque connaissance : elle est d'un anglais , et l'auteur , tout anglais qu'il est , a tort. Je crois en savoir beaucoup sur *Mahomet* que j'ai étudié à fond. Je n'ai pas l'honneur d'avoir les talens dont il se vante : douze femmes m'embarrasseraient beaucoup. Ni vous ni moi n'irons au ciel comme lui sur une jument ; mais je tiens que nous sommes beaucoup plus heureux que lui : il a mené une vie de damné ,

avec toutes ses femmes. Je n'aime , de tous —  
 les gens de son espèce , que *Confucius* ; aussi 1769.  
 j'ai son portrait dans mon oratoire , et je le  
 révère comme je le dois.

Le philosophe de Sans-fouci , qui n'est pas  
 sans fouci , est encore au rang de ces gens que  
 je n'envie point. Je ne connais point l'édition  
 dont vous me parlez , mais j'en connais une  
 faite à Lyon , dans laquelle il y a une épître  
 au maréchal *Keith* , qui a fort choqué le tym-  
 pan de toutes les oreilles pieuses : *Allez, lâches*  
*chrétiens* , &c. , a révolté les dévots ; il voulait  
 apparemment parler de ceux qui ont combattu  
 contre lui à Rosbac ; il leur prouve d'ailleurs ,  
 tant qu'il peut , que l'ame est mortelle. Je  
 souhaite qu'ils en profitent , afin qu'ils se  
 battent mieux contre lui , quand ils croiront  
 avoir moins à risquer. Le philosophe de Sans-  
 fouci pille quelquefois des vers , à ce qu'on  
 dit ; je voudrais qu'il cessât de piller des  
 villes , et que nous eussions bientôt la paix.

Au reste , si l'on m'accuse d'avoir raboté  
 quelquefois des vers de ce diable de *Salomon*  
 du Nord , je déclare que je ne veux avoir  
 nulle part à sa mortalité de l'ame. Qu'il se  
 damne tant qu'il voudra , je ne veux le voir  
 ni dans ce monde ni dans l'autre.

Je prie DIEU que les houffards prussiens ne  
 dévalisent point M. de *Paulmy* en chemin. Je



1760. — suis très-fâché que mon petit hermitage ne se trouve point sur sa route. Il faudra que tôt ou tard il ramène le roi de Pologne à Dresde. Si ce roi de Pologne était un *Sobiesky*, il y ferait déjà l'épée à la main.

Au reste, il faut que le *Salomon* du Nord soit le plus grand général de l'Europe, puisqu'après deux batailles perdues, et l'affaire de Maxen, il trouve encore le secret de menacer Dresde. Il écrit actuellement sur les campagnes de *Charles XII*; c'est *Annibal* qui juge *Pyrrhus*. Ce qu'il m'en a envoyé est fort au-dessus des rêveries du maréchal de Saxe.

D'Arget m'a paru très-inquiet de l'édition des poésies du *Salomon*; il a craint qu'on ne lui imputât d'être l'éditeur. Dieu merci, on ne m'en soupçonnera pas, car *Salomon* me fit la niche de me défaire de ses œuvres à Francfort, et son ambassadeur en cette ville me signa bravement ce beau brevet :

*Monfieur, dès que vous aurez rendu les poeshies du roi mon maître vous pourrez partir pour où vous semblera, et je lui signai : Bon pour les poeshies du roi votre maître, en partant pour où il me semble.*

Et maintenant il me semble que je suis mieux aux Délices, à Tournay et à Ferney qu'à Francfort. Voyez-vous quelquefois d'Alembert? n'a-t-il pas dans sa tête d'aller

remplacer *Moreau-Maupertuis* à Berlin ? C'est par ma foi bien pis que d'aller en Pologne. 1760.

Je suis fort aise que M. *Hénin* veuille bien se souvenir de moi : son esprit est comme sa physionomie , fort doux et fort aimable.

A-propos , écrivez-moi si vous avez ouï dire que l'esprit de discorde se soit reglissé dans l'armée de M. le duc de *Broglie*. Si cela est , nous ferons encore des sottises. Dieu nous en préserve ! car il n'y en a point qui ne coûte fort cher. *Interim vale , et me ama.*

## L E T T R E C X L V.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

18 de février.

L'ELOQUENT *Cicéron* , Madame , sans lequel aucun français ne peut penser , commençait toujours ses lettres par ces mots : Si vous vous portez bien , j'en suis bien aise ; pour moi , je me porte bien.

J'ai le malheur d'être tout le contraire de *Cicéron* : si vous vous portez mal , j'en suis fâché ; pour moi , je me porte mal. Heureusement , jeme suis fait une niche dans laquelle

— 1760. on peut vivre et mourir à la fantaisie. C'est une consolation que je n'aurais pas eue à Craon, auprès du révérend père *Stanislas* (\*), et de frère *Jean des Entomures de Menou*. C'est encore une grande consolation de s'être formé une société de gens qui ont une âme ferme et un bon cœur ; la chose est rare , même dans Paris. Cependant j'imagine que c'est à peu-près ce que vous avez trouvé.

J'ai l'honneur de vous envoyer quelques rogatons assez plats , par M. *Bouret*. Votre imagination les embellira. Un ouvrage, quel qu'il soit, est toujours assez passable quand il donne occasion de penser.

Puisque vous avez , Madame , les poésies de ce roi qui a pillé tant de vers et tant de villes , lisez donc son épître au maréchal *Keith*, sur la mortalité de l'âme ; il n'y a qu'un roi , chez nous autres chrétiens , qui puisse faire une telle épître. Maître *Joli de Fleuri* assemblerait les chambres contre tout autre , et on lacérerait l'écrit scandaleux ; mais apparemment qu'on craint encore des aventures de Rosbac, et qu'on ne veut pas fâcher un homme qui a fait tant de peur à nos âmes immortelles.

Le singulier de tout ceci est que cet homme , qui a perdu la moitié de ses Etats , et qui

(\*) Le roi de Pologne , duc de Lorraine.

défend l'autre par les manœuvres du plus habile général, fait tous les jours encore plus de vers que l'abbé *Pellegrin*. Il ferait bien mieux de faire la paix dont il a, je crois, tout autant de besoin que nous. 1760.

J'aime encore mieux avoir des rentes sur la France que sur la Prusse. Notre destinée est de faire toujours des sottises, et de nous relever. Nous ne manquons presque jamais une occasion de nous ruiner et de nous faire battre; mais au bout de quelques années, il n'y paraît pas. L'industrie de la nation répare les balourdises du ministère. Nous n'avons pas aujourd'hui de grands génies dans les beaux arts, à moins que ce ne soit M. *le Franc de Pompignan*, et monsieur l'évêque son frère; mais nous aurons toujours des commerçans et des agriculteurs. Il n'y a qu'à vivre, et tout ira bien.

Je conçois que la vie est prodigieusement ennuyeuse quand elle est uniforme: vous avez à Paris la consolation de l'histoire du jour, et surtout la société de vos amis; moi, j'ai ma charrue et des livres anglais, car j'aime autant les livres de cette nation que j'aime peu leurs personnes. Ces gens-là n'ont, pour la plupart, du mérite que pour eux-mêmes. Il y en a bien peu qui ressemblent à *Bolingbroke*: celui-là valait mieux que ses livres; mais,

— pour les autres anglais, leurs livres valent  
1760. mieux qu'eux.

J'ai l'honneur de vous écrire rarement, Madame; ce n'est pas seulement ma mauvaise santé et ma charrue qui en sont cause; je suis absorbé dans un compte que je me rends à moi-même, par ordre alphabétique, de tout ce que je dois penser sur ce monde-ci et sur l'autre, le tout pour mon usage, et peut-être après ma mort, pour celui des honnêtes gens. Je vas dans ma besogne aussi franchement que *Montagne* va dans la fienné; et, si je m'égare, c'est en marchant d'un pas un peu plus ferme.

Si nous étions à Craon, je me flatte que quelques-uns des articles de ce *Dictionnaire* d'idées ne vous déplairaient pas; car je m'imaginais que je pense comme vous sur tous les points que j'examine. Si j'étais homme à venir faire un tour à Paris, ce serait pour vous y faire ma cour; mais je déteste Paris sincèrement, et autant que je vous suis attaché.

Songez à votre santé, Madame; elle sera toujours précieuse à ceux qui ont le bonheur de vous voir, et à ceux qui s'en souviennent avec le plus grand respect.

LETTRE

## LETTRE CXLVI.

1760.

A M. LINANT.

Aux Délices, 22 de février.

Je remercie à deux genoux la philosophe (\*) qui met son doigt sur son menton, et qui a un petit air penché que lui a fait *Liotard* ; son ame est aussi belle que ses yeux. Elle a donc la bonté de s'intéresser à notre malheureuse petite province de Gex ; elle réussira si elle l'a entrepris ; puisse-t-elle venir secourir et embellir les bords du lac de Genève ! puisse-t-elle revenir avec M. *Linant* et le prophète de Bohème !

J'écris, Monsieur, à M. d'*Argental* en faveur de mademoiselle *Martin*, ou *le Moine*, ou tout ce qu'il lui plaira ; quelque nom qu'elle ait, je m'intéresse à elle. J'ai entendu parler de deux nouveaux volumes du roi de Prusse, imprimés depuis peu à Paris ; il fait autant de vers qu'il a de soldats. La police a défendu ses vers, on dit même qu'on les brûlera : cela paraît plus aisé que de le battre.

Je suis médiocrement curieux de l'éloquente Oraison de M. *Poncet de la Rivière* ; mais je

(\*) Madame de la Live d'*Epinai*.

— voudrais avoir le *Spartacus* de M. *Saurin* :  
1760. c'est un homme de beaucoup d'esprit, et qui  
n'est pas à son aise. Je souhaite passionnément  
qu'il réussisse.

Vous me parlez de terribles impôts; puissent-ils servir à battre les Anglais et les Prussiens! mais j'ai peur que nous n'en soyons pour notre argent.

Je présente mes obéissances très-humbles à toute la famille. Si madame d'*Epinai* veut m'écrire un petit mot, elle comblera de joie un solitaire malade dans son lit. Ce malade a demandé au grand *Tronchin* s'il fallait s'enduire de poix résine, comme l'ordonne *Mau-pertuis*; il a répondu qu'il fallait attendre des nouvelles de l'académie française.

## LET TRE CXLVII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 22 de février.

ON reconnaît ses amis au besoin. Il faut que vous me disiez absolument ce que c'était que cette lettre de change du révérend père de *Sacy* de la compagnie de *Jésus* et de *Judas*. Il faut aussi que vous ayez la bonté de me

faire avoir, par le moyen de M. *Bouret*, les œuvres du poëte-roi. Je n'entends pas par là les psaumes de *David*, mais bien la prose et les vers de sa Majesté prussienne. Il n'est plus guère majesté prussienne, attendu que les Russes lui ont rasié la Prusse; il est encore électeur de Brandebourg, mais peut-être ne le sera-t-il pas long-temps. Je serai fort flatté d'avoir mis la main à ses ouvrages, s'ils durent un peu plus que son royaume. — 1760.

A-t-on joué *Spartacus*, et monsieur le *Franc de Pompignan* a-t-il fait un bel éloge de *Maupertuis*? a-t-il bien prôné la religion de cet athée? a-t-il fait de belles invectives contre les déistes de nos jours? Je vous prie, mon cher ami, de me mettre un peu au fait.

J'ai beau exalter mon ame pour lire dans l'avenir, comme feu *Moreau-Maupertuis*, je ne peux deviner ce que deviendront nos fortunes. On parle d'arrangemens de finance, qui dérangeront surieusement les particuliers. Si avec cela on peut avoir des flottes contre les Anglais, et des grenadiers contre le prince *Ferdinand*, il ne faudra pas regretter son argent.

Je n'ai point été surpris de voir qu'il n'y ait que quinze conseillers au parlement qui aient porté leur vaisselle; mais je suis fâché que, sur plus de vingt mille hommes qui en ont à Paris, il ne se soit trouvé que quinze cents

H h 2



— citoyens qui aient imité mademoiselle *Hus*  
1760. et le roi.

On dit que le parlement fera brûler les œuvres du roi de Prusse ; c'est une plaisanterie digne de notre siècle : il vaudrait mieux brûler Magdebourg ; mais malheureusement on y rôtirait l'abbé de *Prades* qui est dans un cachot de la citadelle , et je n'aime point qu'on brûle les bons chrétiens.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

## LETTRE CXLVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices , 7 de mars.

**M**ON divin ange , le malingre des Délices est au bout des facultés de son corps , de son ame et de sa bourse. C'était un bon temps pour les gredins que celui de *Chapelain* , à qui la maison de *Longueville* donnait douze mille livres tournois annuellement pour sa Pucelle ; ce qui faisait , ne vous déplaîse , environ le double des honoraires d'un envoyé de Parme. La maison de *Conti* n'en use pas comme la maison de *Longueville* avec les auteurs de la Pucelle ; apparemment que M. le comte de *la Marche* ne me regarde pas comme un gredin. J'ai

pris la liberté de lui écrire directement , et de lui expliquer mes droits très-nettement ; et il m'a répondu très-honnêtement qu'il s'en tenait à la proposition de M. l'abbé d'*Espagnac*. Si M. *Bertin* n'obtient pas une meilleure composition , je ne vois pas avec quoi on pourra mettre *Luc* à la raison. Je crois avoir tout le droit de mon côté , ainsi que le prétendent tous les chicaneurs.

1760.

Mais , après avoir chicané un an , j'aime encore mieux payer à monseigneur , par amour et dominant , neuf cents vingt livres que je ne lui dois pas , que de les dépenser en frais de procureurs et de juges ; je suis bien las de tous ces frais. Le parlement de Dijon s'est avisé de faire pendre , ou à peu près , un pauvre diable de suisse , pour me faire payer la procédure , en qualité de haut justicier ; je suis tout ébahi d'être haut justicier , et de faire pendre des suisses en mon nom.

Le tripot est plus plaisant ; mais on a les fifflets et les *Frérons* à combattre. De quelcôté qu'on se tourne , ce monde est plein d'anicroches.

J'ai écrit à *Laleu* de faire porter chez vous neuf cents vingt livres , pour achever le compte abominable de M. l'abbé d'*Espagnac* ; mais , en même temps , je meurs de honte de vous donner toutes ces peines. Comment

H h 3

1760. ferez-vous ? ce conseiller clerc demeure à une lieue de chez vous ; aurez-vous la bonté de lui écrire un petit mot d'avis par un polisson ? voudrez-vous qu'il vous envoie le trésorier de son Altesse sérénissime avec une belle quittance bien catégorique ? ou bien , opinerez-vous que cette quittance se fasse chez mon notaire ? Tout ce que je fais , c'est que vous êtes mon ange gardien de toutes façons , et que je suis à présent un pauvre diable. Je me suis ruiné en bâtimens à la *Palladio*, en terrasses, en pièces d'eau ; et les pièces de théâtre ne réparent rien. J'attends toujours, mon divin ange , que vous me disiez votre avis sur *Spartacus*.

Je suis actuellement avec *Platon* et *Cicéron* ; il ne me manque plus que l'abbé d'*Olivet* pour m'achever. Il y a loin de là au tripot ; mais je suis toujours à vos ordres , et à ceux de madame *Scaliger* à qui je présente mes respects. Votre créature V.

## L E T T R E C X L I X.

1760.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, le 7 de mars.

**J**E suis malade depuis long-temps, mon cher cygne de Padoue, et j'en enrage. Le *linquenda hæc* fait de la peine, quelque philosophe qu'on soit; car je me trouve fort bien où je suis, et n'ai daté mon bonheur que du jour où j'ai joui de cette indépendance précieuse et du plaisir d'être le maître chez moi, sans quoi ce n'est pas la peine de vivre. Je goûte dans mes maux du corps les consolations que votre livre fournit à mon esprit; cela vaut mieux que les pilules de *Tronchin*. Si vous voulez m'envoyer encore une dose de votre recette, je crois que je guérirai.

Si tout chemin mène à Rome, tout chemin mène aussi à Genève; ainsi je présume qu'en envoyant les choses de messager en messager, elles arrivent à la fin à leur adresse : c'est ainsi que j'en use avec votre ami M. *Albergati*, dont les lettres me font grand plaisir, quoiqu'il écrive comme un chat; j'ai beaucoup de peine à déchiffrer son écriture. Vous devriez bien, l'un et l'autre, venir manger des truites de notre lac, avant que je sois mangé par mes confrères les

H h 4

— vers. Les gens qui se conviennent sont trop  
1760. dispersés dans ce monde. J'ai quatre jésuites  
auprès de Ferney, des pédans de prédicans  
auprès des Délices, et vous êtes à Venise  
ou à Bologne. Tout cela est assez mal arrangé,  
mais le reste l'est de même.

Ayez grand soin de votre santé ; il faut  
toujours qu'on dise de vous :

*Gratia, fama, valetudo contingit abundè.*

Pour *gratia* et *fama*, il n'y a point de con-  
seils à vous donner, ni de souhaits à vous  
faire.

*Vive memor lethi ; fugit hora ; hoc quod loquor  
indè est. Vive lætus, et ama me.*

## L E T T R E C L.

A M O N S I E U R

LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 7 de mars.

**J**E reçois, Monsieur, la lettre dont vous  
m'honorez, en date du 20 de février ; elle finit  
par une chose bien agréable. Vous me faites  
entrevoir que vous pourriez vous arracher  
quelque jour à la terre sainte, pour venir

à la terre libre. En ce cas, je vous prierais  
de vous presser, car il y a quelque petite  
apparence que je ne serai pas encore long-  
temps *in terra viventium*. Mes maladies augmen-  
tent tous les jours. La nature s'est avisée de  
faire à mon ame un très-mauvais étui; mais  
je lui pardonne de tout mon cœur, puisque  
cela entraînait nécessairement dans le plan du  
meilleur des mondes possibles.

J'ai l'honneur de vous envoyer, comme  
je peux, par les marchands de Genève, le  
*Bolingbroke*. Pour ma tragédie suisse, je ne  
peux la faire partir, pour deux raisons : la  
première, parce que je ne la crois point  
bonne; la seconde, c'est que, toute mau-  
vaise qu'elle est, mes amis, qui ont la rage  
du théâtre, veulent la faire jouer à Paris.  
Mais je vous envoie en récompense une comé-  
die qui n'est pas dans le goût français : je  
souhaite qu'elle soit dans le vôtre. Les let-  
tres que vous daignez m'écrire, me font  
désirer de vous plaire plus qu'au parterre  
de notre grande ville.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, sans céré-  
monie, mais avec la plus grande vérité, votre,  
&c.

1760.

1760.

## L E T T R E C L I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL,

17 de mars.

**L**E tripot l'emporte sur la charrue et sur la métaphysique. Vous êtes obéi, mon divin ange, vous et madame *Scaliger*; un Tancrède et une Médime partent sous l'enveloppe de M. de *Courteille*, et ceci est la lettre d'avis. Vous saurez encore que, comme il s'agit toujours d'arabes dans ces deux pièces, j'y ai joint un petit éclaircissement en prose sur le prophète *Mahomet*, dont je mets quelques exemplaires aux pieds de madame *Scaliger* comme aux vôtres.

Si vous connaissez quelque savant dans les langues orientales, vous pourrez l'en régaler; c'est du pédantisme tout pur.

Vous êtes bien véritablement mon ange gardien; vous me protégez contre le diable-veau *Fréron*, sans m'en rien dire: c'est la fonction des anges gardiens; ils veillent autour de leurs cliens, et ne leur parlent point. Que voulez-vous que je vous dise? vous êtes plus adorable que jamais, et j'ai pour vous culte de latrie.

J'ai saisi l'occasion pour demander une espèce

de grâce ou plutôt de justice à M. de *Courteille*. — 1760.  
 On me persécute, ne vous déplaît, de la part du conseil : on veut que je sois haut justicier; on fait pendre, ou à peu-près, de pauvres diables en mon nom. On me fait accroire que rien n'est plus beau que de payer les frais, et on va saisir mes bœufs pour me faire honneur. Je suis toujours en querelle avec le roi, mais je le mène beau train. J'ai déjà fait bouquer messieurs du domaine; je l'emporterai encore sur eux, car j'ai raison, et M. de *Courteille* entendra raison. Je vous en fais juge; lisez la lettre que je lui écris, seulement pour vous en amuser et pour la recommander. La charge d'ange gardien n'est pas avec moi un bénéfice simple. Vous avez encore eu l'endosse d'un abbé d'*Espagnac*; tout cela est fini. Je ne le traite pas comme le roi; je crains un conseiller clerc bien davantage, et j'aime mieux payer cent pistoles que je ne dois pas, que d'avoir un procès avec un grand chambrier qui en fait plus que moi. Mais pour le roi, je ne lui ferai point de grâce; il aura affaire à moi, avec ma chienne de haute justice. Pouffez cela, je vous prie, vivement avec M. de *Courteille*.

*Luc* est plus fou que jamais; je suis convaincu que, s'il voulait, nous aurions la



— paix. Je ne désespère encore de rien ; mais  
 6760. il faudrait que M. le duc de *Choiseul* m'écrivît  
 au moins un petit mot de bonté. Cela n'est-il  
 pas honteux que je reçoive quatre lettres de  
*Luc* contre une de votre aimable duc.

Et M. le maréchal de *Richelieu*, autre négli-  
 gent, autre *Pocourante*, que fait-il ? ne le  
 voyez-vous pas ? n'a-t-il pas des filles ? ne  
 rit-il pas dans sa barbe de tout ce qui se passe ?  
 Est-il vrai que les jésuites ont fait pour quinze  
 cents mille francs de lettres de change qu'ils  
 ne payent point ? Il n'y a qu'à les mettre  
 entre les mains des jansénistes, il faudra bien  
 qu'ils payent.

Mon Dieu, que si j'ai de bon foin cette  
 année je serai heureux !

Je baise plus que jamais le bout de vos  
 ailes, avec la plus tendre reconnaissance.

Madame *Scaliger*, si je n'ai pas fait dans  
*Tancrede* tout ce que vous vouliez, écrivez  
 contre moi un livre.

## L E T T R E C L I I.

1760

A U M E M E.

26 de mars.

A N E E toujours gardien , je n'ai qu'un moment , il sera consacré aux actions de grâces , non pas pour le grand chambrier , non pas même pour le prince du sang , mais pour vous seul. Il faut que vous sachiez encore que M. *Budée de Boisi* , qui m'a vendu la terre de Ferney , veut absolument que je vous sollicite encore auprès de M. de *Courteille* , pour je ne sais quel procès auquel je ne m'intéresse guère. Je lui ai donc donné une lettre pour vous , qu'on vous présentera sans doute. Voilà comme nous sommes faits , nous autres provinciaux ; nous pensons qu'avec une lettre de recommandation on réussit à tout à Paris. Je ne vous ai point écrit de lettre de recommandation pour nos chevaliers ; je m'en soucie pourtant un peu plus que du procès de M. de *Boisi* ; mais je ne suis point du tout empressé de me faire juger , quoiqu'au fond je croye ma cause bonne. Vous voulez un chant de la Pucelle ; eh , mon Dieu , mon cher ange , que ne parliez-vous ? vous en aurez deux

— 1760. au lieu d'un. J'avais imaginé qu'un ministre ne se mettait pas en peine de ces facéties ; mais , puisque vous en êtes curieux , vous ferez servi : vers et prose , tout est à vous.

Au milieu de mes douces occupations , je suis fâché ; on nous a pris Masulipatan , on nous prendra Pondichéri : il y a un an que je le dis. Je plains infiniment M. le duc de Choiseul ; on lui a donné notre pauvre vaisseau à conduire au milieu du plus violent orage. J'ai eu long-temps dans la tête que , si *Luc* voulait céder quelque chose , vous pourriez , en ce cas , vous débarrasser avec bienséance du fardeau et des chaînes que l'Autriche vous fait porter ; mais je ne vois qu'un petit coin , et pour bien voir il faut embrasser tout l'édifice. J'ai une étrange idée ; je soupçonne que le roi de Portugal , que *Luc* appelait le *chose* de Portugal , pourrait bien perdre son chose , son royaume ; que le roi d'Espagne pourrait bien dans peu tenter cette conquête ; le temps est assez favorable ; les jésuites sont gens à lui promettre le paradis en sus pour sa peine ; ils ne s'endorment pas. Le chose de Portugal n'est pas aimé , son ministre est détesté ; belle occasion pour un roi d'Espagne , qui a de l'argent et des troupes , de faire rebâtir Lisbonne.

Je ne peux aimer *Luc* , car je le connais ;

mais il vaut mieux que le chose du Portugal. —  
 Nous verrons comment il se tirera d'affaire. 1760.  
 cette année. Mais nous, que ferons-nous?  
 rien sur mer, et peut-être des sottises sur  
 terre. Plaisante façon pour mettre un héros  
 français sur le théâtre!

M. le duc de la Vallière a donc fait l'*Histoire  
 chronologique de l'opéra*; c'est quelque chose;  
 il y a encore du génie en France.

Je vous adore.

## LETTRE CLIII.

A. M. DE CIDDEVILLE.

Aux Délices, le 28 de mars.

IL faut que vous sachiez, mon ancien ami,  
 que madame Denis me dit depuis un mois :  
 J'écris demain à M. de Cideville, et que je dois  
 mettre quelques lignes au bas des siennes. Je  
 suis las d'attendre les femmes, et j'écris enfin  
 de mon chef; car je suis honteux de ne vous  
 avoir point écrit depuis que vous me fîtes  
 tant rire du puant marquis, et que vous  
 me rendîtes de bons offices auprès de sa ladre  
 personne.

Je reçois quelquefois une lettre du grand  
 abbé en douze mois; je suis peu instruit de  
 vos marches, et fort incertain si vous êtes dans

— 1760. le plat tumulte de Paris, ou si vous jouissez des douceurs de la retraite. Que vous avez bien fait de conserver cette terre, qu'on dit mériter bien mieux le nom de Délices que mes Délices ! Plus on avance dans sa carrière, et plus on est convaincu que l'on n'est bien que chez soi. Pour moi, je vous répète que je ne date ma vie que du jour où je me suis enterré. Ce n'est pas que je ne sois assez au fait de ce qui se passe. Je vois tous les orages, mais je les vois du port ; et je vous assure que mon port est bien joli, et bien abrité.

Je souhaiterais à mes amis des terres indépendantes et libres, comme les miennes. On paye assez en France. Il est doux de n'avoir rien à payer dans ses possessions. Figurez-vous ce que c'est à présent que d'avoir des terres en Saxe, en Poméranie, en Prusse, en Silésie ; c'est bien pis que le troisième vingtième. Vous avez lu, sans doute, les *Poësies du philosophe de Sans-souci*, qu'on soupçonne de n'être ni sans souci ni philosophe. Je suis aussi honteux de tous les vers qui m'appartiennent dans ses œuvres, que fâché de ses œuvres guerrières. Jamais poète n'a fait verser tant de sang : *Tirtée* et *Denys* n'étaient que des petits garçons auprès de lui. Nous verrons s'il ira à Corinthe.

Adieu, mon ancien ami ; souvenez-vous quelquefois du suisse *Voltaire* qui vous aime,

LETTRE

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 12 d'avril.

**M**ON divin ange, je suis bien faible, je vieillis beaucoup; mais il faut aimer le tripot jusqu'au dernier moment. Voici une pièce de *Jodèle*, ajustée par un petit *Hurtaud*, que je vous envoie; mais vous comprenez bien que je ne vous l'envoie pas, et que jamais on ne doit savoir que vous vous êtes mêlé de favoriser ce petit *Hurtaud*. Je pense que cela vaut mieux que de donner ces chevaliers qui malheureusement passent pour être de moi. Le plaisir du secret, de l'incognito, de la surprise, est quelque chose. Vous savez ce que c'était que le Droit du seigneur; je ne l'ai pas dans mes terres, et il ne me servirait à rien. Il me paraît que ce petit *Hurtaud* a traité la chose avec décence. J'ai seulement remarqué dans la pièce le mot de sacrement; j'ignore si ce mot divin peut passer dans une comédie, sans encourir l'excommunication majeure. Je ne suis pas assez hardi pour corriger les vers d'*Hurtaud*, mais on peut bien mettre, *votre engagement*, au lieu de votre sacrement; c'est,

Corresp. générale. Tome VI. \* 11

— je crois , au premier acte , autant qu'il peut  
1760. m'en souvenir.

Mettez-vous M. le duc de *Choiseul* dans la confiance ? Je le crois à présent plus occupé des Anglais que de ce qui se passait sous *Henri II.*

Voilà donc deux chants de Pucelle pour les anges. Mais êtes-vous capables de garder le plus grand des secrets : Plus que vous , sans doute , m'allez-vous dire ?

Oui , je fais bien que j'ai joué *Tancrède*, et par là je l'ai affiché , il est vrai ; mais je ne pouvais faire autrement. Il fallait essayer sur M. et madame de *Chauvelin* cette Chevalerie ; mais ici le cas est différent. Point d'essai , et la chose est beaucoup plus singulière que tous les chevaliers du monde. Motus , au moins. Et *Pondichéri* ! ma foi , je le crois pris comme *Surate*.

Mon cher ange , nous parlerons une autre fois des chevaliers. Je crois que monfieur votre frère a raison de ne pas trop aimer *Médime* ou *Fanime*.

Mais comment va la santé de madame *Scaliger* ? voilà le point essentiel.

Mon divin ange , vous êtes pour moi le démon de *Socrate* ; mais son démon se bornait à le retenir , et vous m'inspirez.

## L E T T R E C L V.

1760.

A M A D A M E

## LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices , 12 d'avril.

**J**E ne vous ai envoyé, Madame, aucune de ces bagatelles dont vous daignez vous amuser un moment. J'ai rompu avec le genre-humain pendant plus de six semaines ; je me suis enterré dans mon imagination , ensuite sont venus les ouvrages de la campagne , et puis la fièvre ; moyennant tout ce beau régime, vous n'avez rien eu , et probablement vous n'aurez rien de quelque temps.

Il faudra seulement me faire écrire : Madame veut s'amuser , elle se porte bien , elle est en train , elle est de bonne humeur , elle ordonne qu'on lui envoie quelques rogatons ; et alors on fera partir quelques paquets scientifiques , ou comiques , ou philosophiques , ou historiques , ou poétiques , selon l'espèce d'amusement que voudra Madame , à condition qu'elle les jettera au feu dès qu'elle se les sera fait lire.

Madame était si enthousiasmée de *Clarisse* , que je l'ai lue pour me délasser de mes travaux



— pendant ma fièvre ; cette lecture m'allumait  
 1760. le sang. Il est cruel , pour un homme aussi  
 vif que je le suis , de lire neuf volumes entiers  
 dans lesquels on ne trouve rien du tout , et  
 qui servent seulement à faire entrevoir que  
 mademoiselle *Clarisse* aime un débauché ,  
 nommé monsieur de *Lovelace*. Je disais : Quand  
 tous ces gens-là seraient mes parens et mes  
 amis , je ne pourrais m'intéresser à eux. Je ne  
 vois dans l'auteur qu'un homme adroit qui  
 connaît la curiosité du genre-humain , et qui  
 promet toujours quelque chose de volumes  
 en volumes , pour les vendre. Enfin , j'ai  
 rencontré *Clarisse* dans un mauvais lieu au  
 dixième volume , et cela m'a fort touché.

La *Théodore* de P. *Corneille* , qui veut absolument entrer chez la *Fillon* , par un principe de christianisme , n'approche pas de *Clarisse* , de sa situation et de ses sentimens ; mais , excepté le mauvais lieu où se trouve cette belle anglaise , j'avoue que le reste ne m'a fait aucun plaisir , et que je ne voudrais pas être condamné à relire ce roman : il n'y a de bon , ce me semble , que ce qu'on peut relire sans dégoût.

Les seuls bons livres de cette espèce sont ceux qui peignent continuellement quelque chose à l'imagination , et qui flattent l'oreille par l'harmonie. Il faut aux hommes musique

et peinture, avec quelques petits préceptes philosophiques, entremêlés de temps en temps avec une honnête discrétion. C'est pourquoi *Horace*, *Virgile*, *Ovide* plairont toujours, excepté dans les traductions qui les gâtent. — 1760.

J'ai relu après *Clarisse* quelques chapitres de *Rabelais*, comme le combat de frère *Jean des Entomures*, et la tenue du conseil de *Picrocole* (je les fais pourtant presque par cœur); mais je les ai relus avec un très-grand plaisir, parce que c'est la peinture du monde la plus vive.

Ce n'est pas que je mette *Rabelais* à côté d'*Horace*; mais si *Horace* est le premier des sçaveurs de bonnes épîtres, *Rabelais*, quand il est bon, est le premier des bons bouffons. Il ne faut pas qu'il y ait deux hommes de ce métier dans une nation; mais il faut qu'il y en ait un. Je me repens d'avoir dit autrefois trop de mal de lui.

Il y a un plaisir bien préférable à tout cela, c'est celui de voir verdier de vastes prairies, et croître de belles moissons; c'est la véritable vie de l'homme, tout le reste est illusion.

Je vous demande pardon, Madame, de vous parler d'un plaisir qu'on goûte avec ses deux yeux: vous ne connaissez plus que ceux de l'ame. Je vous trouve admirable de soutenir si bien votre état; vous jouissez au moins de toutes les douceurs de la société. Il est vrai

— 1760. que cela se réduit presque à dire son avis sur les nouvelles du jour ; et il me semble qu'à la longue cela est bien insipide. Il n'y a que les goûts et les passions qui nous soutiennent dans ce monde. Vous mettez , à la place de ces passions , la philosophie qui ne les vaut pas ; et moi , Madame , j'y mets le tendre et respectueux attachement que j'aurai toujours pour vous. Je souhaite à votre ami de la santé , et je voudrais qu'il se souvînt un peu de moi.

## L E T T R E C L V I.

A M. LE COMTE DE LORENZI,

DE L'ACADEMIE DE BOTANIQUE DE FLORENCE.

Au château de Tournay , 15 d'avril.

J'AI reçu, Monsieur, la lettre et les patentes de botaniste dont vous m'honorez dans le temps où j'ai le plus besoin de simples. Je ne suis pas jeune, et je suis très-malade. Si je peux trouver quelque herbe qui rajeunisse, je ne manquerai pas de l'envoyer à votre académie. J'ai toujours été fâché qu'il y eût sur la terre tant de plantes qui fissent du mal, et si peu de salutaires : la nature nous

a donné beaucoup de poisons et pas un spécifique. C'est dommage que nous ayons 1760.  
perdu le bel ouvrage de *Salomon*, qui traitait de toutes les plantes, depuis le cédre jusqu'à l'hysope ; c'était sans doute un très-bel ouvrage, puisqu'il était composé par un roi. Il était apparemment le premier médecin de ses sept cents femmes et de ses trois cents concubines. Je ne fais si vous avez vu les hérésies du *Salomon* du Nord ; il va plus loin que son devancier, lequel ne fait pas s'il reste quelque chose de l'homme après sa mort. Pour celui-ci, il est sûr de son fait ; et il croit que ses soldats tuent si bien leur monde qu'il n'en reste rien du tout. J'attends le *Peut-être* de *Rabelais* le plus doucement que je peux.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## L E T T R E C L V I I.

A MADAME DE FONTAINE, à Paris.

Aux Délices, 19 d'avril.

**P**ARTEZ-VOUS bientôt, ma chère nièce, pour votre royaume d'Ornoi, et abandonnez-vous cette ville de Paris, qui n'est bonne que pour messieurs du parlement, les filles de joie et l'opéra-comique ? Etes-vous bien lasse de

— 1760. cette malheureuse inutilité dans laquelle on passe sa vie , de ces visites insipides , et du vide qu'on sent dans son ame après avoir passé sa journée à faire des riens et à entendre des sottises ? Comptez que vous aurez beaucoup plus de plaisir à gouverner votre Ornoi , et à l'embellir , qu'à courir après les fantômes de Paris. Tout ce que j'apprends de ce pays-là fait aimer la retraite.

*Luc* m'écrit toujours ; mais il ne m'écrit que pour me montrer qu'il a de l'esprit , et pour me dire qu'il ne craint rien. Il prétend que nous n'aurons jamais ni honneur ni profit dans la belle guerre que nous faisons : j'ai grand'peur qu'il n'ait raison. J'embrasse tendrement M. de *Florian* et monsieur votre fils , &c.

## L E T T R E C L V I I I.

A M. P I L A V O I N E , à *Pondichéry*.

Au château de Ferney , le 23 d'avril.

**M**ON cher et ancien camarade , vous ne sauriez croire le plaisir que m'a fait votre lettre. Il est doux de se voir aimé à quatre mille lieues de chez soi. Je saisis ardemment l'offre que vous me faites de cette histoire manuscrite de l'Inde. J'ai une vraie passion de connaître à fond

fond le pays où *Pythagore* est venu s'instruire. Je crois que les choses ont bien changé depuis lui, et que l'université de Jaganate ne vaut point celle d'Oxford et de Cambridge. Les hommes sont nés par-tout à peu-près les mêmes, du moins dans ce que nous connaissons de l'ancien monde. C'est le gouvernement qui change les mœurs, qui élève ou abaisse les nations. 1760.

Il y a aujourd'hui des récollets dans ce même capitolé où triompha *Scipion*, où *Cicéron* harangua.

Les Egyptiens, qui instruisirent autrefois les nations, sont aujourd'hui de vils esclaves des Turcs. Les Anglais, qui n'étaient, du temps de *César*, que des barbares allant tout nus, sont devenus les premiers philosophes de la terre, et, malheureusement pour nous, sont les maîtres du commerce et des mers. J'ai bien peur que, dans quelque temps, ils ne viennent vous faire une visite; mais *M. Duplex* les a renvoyés, et j'espère que vous les renverrez de même. Je m'intéresse à la compagnie, non-seulement à cause de vous, mais parce que je suis français, et encore parce que j'ai une partie de mon bien sur elle. Voilà trois bonnes raisons qui m'affligent pour la perte de Masulipatan.

J'ai connu beaucoup MM. de *Lalli* et de

*Corresp. générale.* Tome VI. \* K k

— 1760. *Soupire* : celui-ci est venu me voir à mon petit hermitage auprès de Genève, avant de partir pour l'Inde ; c'est à lui que j'adressai ma lettre pour vous à Surate (\*). N'imputez cette méprise qu'au souvenir que j'ai toujours conservé de vous. Je pense toujours à *Maurice Pilavoine de Surate* : c'était ainsi qu'on vous appelait au collège, où nous avons appris ensemble à balbutier du latin qui n'est pas, je crois, d'un fort grand secours dans l'Inde. Il vaut mieux savoir la langue du Malabar.

Je serais curieux de savoir s'il reste encore quelque trace de l'ancienne langue des brachmanes. Les bramines d'aujourd'hui se vantent de la savoir ; mais entendent-ils leur Veidam ? Est-il vrai que les naturels de ce pays sont naturellement doux et bienfaisans ? Ils ont du moins sur nous un grand avantage, celui de n'avoir aucun besoin de nous, tandis que nous allons leur demander du coton, des toiles peintes, des épiceries, des perles et des diamans, et que nous allons, par avarice, nous battre à coups de canon sur leurs côtes.

Pour moi, je n'ai point encore vu d'indien qui soit venu livrer bataille à d'autres indiens en Bretagne et en Normandie, pour obtenir, le crisk à la main, la préférence de nos draps d'Abbeville et de nos toiles de Laval.

(\*) Voyez l'année 1758, 25 de septembre. )

Ce n'est pas assurément un grand malheur de manquer de pêches , de pain et de vin , quand on a du riz , des ananas , des citrons et des cocos. Un habitant de Siam et du Japon ne regrette point le vin de Bourgogne. J'imité tous ces gens-là : je reste chez moi ; j'ai de belles terres , libres et indépendantes , sur la frontière de France. Le pays que j'habite est un bassin d'environ vingt lieues , entouré , de tous côtés , de montagnes : cela ressemble , en petit , au royaume de Cachemire. Je ne suis seigneur que de deux paroisses , mais j'ai une étendue de terrain très - considérable. Les pêches , dont vous paraissez faire tant de cas , sont excellentes chez moi ; mes vignes même produisent d'assez bon vin. J'ai bâti , dans une de mes terres , un château qui n'est que trop-magnifique pour ma fortune ; mais je n'ai pas eu la sottise de me ruiner pour avoir des colonnes et des architraves. J'ai auprès de moi une partie de ma famille , et des personnes aimables qui me sont attachées. Voilà ma situation , que je ne changerais pas contre les plus brillans emplois. Il est vrai que j'ai une santé très-faible , mais je la soutiens par le régime. Vous êtes né , autant qu'il m'en souvient , beaucoup plus robuste que moi , et je m' imagine que vous vivrez autant qu'*Aurengzeb*. Il me semble que la vie est assez longue dans



— l'Inde , quand on est accoutumé aux chaleurs  
1760. du pays.

On m'a dit que plusieurs raïas et plusieurs omras ont vécu près d'un siècle : nos grands seigneurs et nos rois n'ont pas encore trouvé ce secret. Quoi qu'il en soit , je vous souhaite une vie longue et heureuse. Je présume que vos enfans vous procureroient une vieillesse agréable. Vous devez , sans doute , vivre avec beaucoup d'aïfance ; ce ne serait pas la peine d'être dans l'Inde pour n'y être pas riche. Il est vrai que la compagnie ne l'est point ; elle ne s'est pas enrichie par le commerce , et les guerres l'ont ruinée : mais un membre du conseil ne doit pas se sentir de ces infortunes.

Je vous prie de m'instruire de tout ce qui vous regarde , de la vie que vous menez , de vos occupations , de vos plaisirs et de vos espérances. Je m'intéresse véritablement à vous , et je vous prie de croire que c'est du fond de mon cœur que je ferai toute ma vie , Monsieur , votre , &c.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

25 d'avril.

**J**e suis si touché de votre lettre, Madame, que j'ai l'insolence de vous envoyer deux petits manuscrits très-indignes de vous, tant je compte sur vos bontés.

Lisez les vers quand vous ferez dans un de ces momens de loisir où l'on s'amuserait d'un conte de *Bocace* ou de *la Fontaine*. Lisez la prose quand vous ferez un peu de mauvaise humeur contre les misérables préjugés qui gouvernent le monde, et contre les fanatiques; et ensuite jetez le paquet au feu.

J'ai trouvé sous ma main ces deux sottises; il y a long-temps qu'elles sont faites, et elles n'en valent pas mieux.

Je n'ai jamais été moins mort que je le suis à présent. Je n'ai pas un moment de libre : les bœufs, les vaches, les moutons, les prairies, les bâtimens, les jardins, m'occupent le matin : toute l'après-dînée est pour l'étude ; et, après soupé, on répète les pièces de théâtre qu'on joue dans ma petite salle de comédie.

K k 3

1760.

Cette façon d'être donne envie de vivre; mais j'en ai plus d'envie que jamais, depuis que vous daignez vous intéresser à moi avec tant de bonté. Vous avez raison, car dans le fond je suis un bon homme. Mes curés, mes vassaux, mes voisins sont très-contens de moi; et il n'y a pas jusqu'aux fermiers généraux à qui je ne fasse entendre raison, quand j'ai quelques disputes avec eux sur les droits des frontières.

Je fais que la reine dit toujours que je suis un impie. La reine a tort. Le roi de Prusse a bien plus grand tort de dire, dans son épître au maréchal *Keith* :

*Allez, lâches chrétiens, &c., &c.*

Il ne faut dire d'injures à personne; mais le plus grand tort est dans ceux qui ont trouvé le secret de ruiner la France en deux ans, dans une guerre auxiliaire.

J'ai reçu ce matin une lettre de change d'un banquier d'Allemagne sur M. de *Montmartel*. Les lettres de change sont numérotées, et vous remarquerez que mon numéro est le mille quarantième, à commencer du mois de janvier. Il est bien beau aux Français d'enrichir ainsi l'Allemagne.

Il me vient quelquefois des anglais, des russes; tous s'accordent à se moquer de nous.

Vous ne savez pas , Madame , ce que c'est que —  
1760.  
d'être français en pays étranger. On porte le fardeau de sa nation : on l'entend continuellement maltraiter; cela est désagréable. On ressemble à celui qui voulait bien dire à sa femme qu'elle était une catin , mais qui ne voulait pas l'entendre dire aux autres.

Tâchez , Madame , d'être payée de vos rentes , et de prendre en pitié toutes les misères dont vous êtes témoin. Accoutumez-vous à la disette des talens en tout genre , à l'esprit devenu commun , et au génie devenu rare ; à une inondation de livres sur la guerre pour être battus , sur les finances pour n'avoir pas un sou , sur la population pour manquer de recrues et de cultivateurs , et sur tous les arts pour ne réussir dans aucun.

Votre belle imagination , Madame , et la bonne compagnie que vous avez chez vous vous consoleront de tout cela ; il ne s'agit , après tout , que de finir doucement sa carrière : tout le reste est vanité des vanités , comme dit l'autre. Recevez mes tendres respects.

1760.

## L E T T R E C L X.

A M. T H I R I O T.

Le 26 d'avril.

**J**E ne vous ai point encore remercié, mon cher et ancien ami, du beau calendrier des crimes des jésuites; ce n'est pas que je sois mort, comme on l'a dit au roi, mais je suis toujours faible et languissant. Si vous voulez me procurer guérison entière, envoyez-moi aussi le calendrier des insolences janséniennes; car encore faut-il avoir son almanach complet. Je tiens les uns et les autres également méchants; mais les jésuites ont des troupes régulières, et les jansénistes ne font encore que des hofards sans discipline. On m'a mandé qu'on avait mis à bicêtre deux troupes d'énergumènes qui fesaient des miracles; il faudrait faire travailler aux grands chemins tous ces animaux-là, jésuites, jansénistes, avec un collier de fer au cou, et qu'on donnât l'intendance de l'ouvrage à quelque brave et honnête déiste, bon serviteur de DIEU et du roi. Vous me demanderez pourquoi je veux faire travailler ainsi jésuites et jansénistes? c'est que je fais actuellement une belle terrasse sur

le grand chemin de Lyon , et que je manque d'ouvriers.

---

 1760.

M. de *Paulmi* est-il parti avec M. *Hénin*, pour aller faire la Saint-Hubert avec le roi de Pologne ? Il verra là vraiment une cour bien gaie et bien opulente , et un roi qui a bravement défendu son Etat.

On parle beaucoup de paix , à ce que je vois ; mais les Anglais envoient dix-huit mille négociateurs en Allemagne pour rédiger les articles , et arment une forte escadre pour en aller porter la nouvelle à Pondichéri.

Le roi de Prusse mettra en vers l'histoire du congrès , et la dédiera à *Greffet* ou à *Baculard* : en attendant , il est un peu pressé par les Russes et les Autrichiens. On prépare cependant de beaux divertissemens à Vienne pour le mariage de l'archiduc. Il est bien digne de la majesté autrichienne de donner des fêtes , au lieu d'envoyer l'héritier des césars à l'armée du maréchal *Daun* , s'abaisser à voir tirer du canon. Cela est bon pour un petit marquis de Brandebourg , mais non pour le petit-fils de *Charles VI*.

Il me vient quelquefois des russes , des anglais , des allemands ; ils se moquent tous prodigieusement de nous , de nos vaisseaux , de notre vaisselle , de nos sottises en tout genre. Cela me fait d'autant plus de peine ,

— 1760. à moi qui suis bon français , que l'on ne me paye point mes rentes. Plaignez-moi , car , depuis quelque temps , je suis en guerre pour des droits de terre : *Qui terre a , et qui plume a , guerre a*. Cela ne m'empêche ni de planter , ni de bâtir , ni de faire jouer la comédie , ni de faire bonne chère. Je suis seulement fâché que mon ami *Falkener* soit mort ; je perds tous mes anciens amis. Restez-moi ; et puisque vous n'êtes pas homme à venir aux Délices , consolez-moi de votre absence en me disant tout ce que vous pensez , tout ce que vous voyez , tout ce que vous croyez , tout ce que vous ne croyez pas ; et sur ce , je vous embrasse de tout mon cœur.

## L E T T R E C L X I.

À M. LE COMTE D'ARGENTAL.

( 27 d'avril.

**L**E malade , qui n'est pas mort , n'est pas assez abandonné de DIEU pour contredire son ange gardien. Il ne peut pas trop écrire de sa main pour le présent ; tout ce qu'il peut faire est de se conformer à la volonté céleste , et de dicter sa réponse à l'écrit intitulé

*Petites remarques*, mais qu'on croit cependant essentielles. 1760.

On demande grâce pour le reste, et surtout on insiste pour que mademoiselle *Clairon* entre armée sur le théâtre, parce qu'elle est à la tête de ses soldats, parce qu'elle est forcenée, parce qu'elle ne fait ce qu'elle veut, parce que j'ai vu ce moment faire un très-grand effet, parce que mademoiselle *Clairon* aura fort bonne grâce avec une cuirasse et une lance à la main.

L'ange est très-ardemment supplié de ne pas s'opposer à ce mouvement théâtral, sans quoi il agirait plutôt en démon incarné qu'en ange gardien.

On proteste au divin ange que, si la pièce est sifflée, on mettra tout sur son compte, et qu'il en sera responsable devant DIEU.

Au reste, faudra-t-il que les comédiens, qui, en qualité de compagnie ou de troupe, sont des ingrats, jouissent seuls de la part qui appartient à l'auteur, et qu'il ne puisse en gratifier quelqu'un qui en aurait de la reconnaissance? Faudra-t-il qu'un libraire tel que *Michel Lambert*, qui a l'insolence d'imprimer toutes les pauvretés que *Fréron* débite contre moi, gagne cent louis d'or à imprimer, malgré moi, mon ouvrage? cela est-il juste?



1760. Nous ne trouvons point ici que la pièce (\*) du petit *Hurtaud* ressemble à Nanine. *Acante* est une personne de condition , et *Nanine* est une payfanne ; *Nanine* a une rivale , et *Acante* n'en a point ; et *Mathurin* est bien un autre personnage que *Lucas* : mais nous réservons à d'autres temps nos remontrances et nos plaintes.

Nous nous contentons de protester ici que nous n'avons jamais lu le *Discours* de monsieur le Franc de Pompignan ; que nous mettons monseigneur son frère au-dessus de *S<sup>t</sup> Ambroïse* ; sa *Didon* au-dessus de celle de *Virgile* ; ses cantiques sacrés au-dessus de ceux de *David* , et d'autant plus sacrés que personne n'y touche. Nous prêtons serment que nous n'avons jamais lu ni ne lirons jamais le *Journal* du révérend frère *Berthier* ; et nous certifions à *M<sup>e</sup> Joli de Fleuri* que nous trouvons son *Discours contre l'Encyclopédie* un ouvrage unique en son genre. Nous lui en avons même fait de très-sincères remerciemens qui paraîtront un jour , soit avant notre mort , soit après notre mort , et qui le couvriront de la gloire immortelle qu'il mérite.

Nous déclarons plus sérieusement que nous ne ferons jamais assez fous pour quitter notre charmante retraite ; que quand on est bien , il

(\*) Le Droit du seigneur.

faut y rester ; que la vie frelatée de Paris n'ap-  
 proche assurément pas de la vie pure , tran- 1760.  
 quille et doucement occupée qu'on mène à la  
 campagne ; que nous faisons cent fois plus de  
 cas de nos bœufs et de nos charrues que des  
 persécuteurs de la philosophie et des belles-  
 lettres ; que , de toutes les démenes , la  
 démenes la plus ridicule est de s'aller faire  
 esclave quand on est libre , et d'aller essuyer  
 tous les mépris attachés au plat métier  
 d'homme de lettres , quand on est chez soi  
 maître absolu ; enfin , d'aller ramper ailleurs ,  
 quand on n'a personne au-dessus de soi dans  
 le coin du monde qu'on habite.

Plus j'approche de ma fin , mon cher ange ,  
 plus je chéris ma liberté ; et , si je ne la trou-  
 vais pas au pied des Alpes , j'irais la chercher  
 au pied du mont Caucase. J'ai sous ma fenêtre  
 un aigle qui ne bouge depuis cinq ans , et qui  
 n'a nulle envie d'aller dans le pays des aigles :  
 je suis comme lui. Mais vous savez , mon  
 divin ange , combien mon bonheur est empoi-  
 sonné par l'idée que je mourrai sans vous  
 avoir revu. Comptez que cela seul répand une  
 amertume continuelle sur le destin heureux  
 que je me suis fait. Je vous prie , pour ma  
 consolation , de vouloir bien me mander ce  
 que vous faites de Zulime , à qui vous faites  
 donner les rôles , qui est premier gentilhomme

— 1760. du tripot , s'il est vrai qu'on joue une pièce contre les philosophes , dans laquelle on représente *Jean-Jacques* marchant à quatre pattes , et si le premier gentilhomme du tripot souffre une telle indécence ? *Jean-Jacques Rousseau* , s'étant mis tout nu dans le tonneau de *Diogène* , s'est exposé , à la vérité , à être mangé des mouches ; mais il me semble que c'est assez de persécuter les philosophes à la cour , dans la sorbonne et dans le parlement , et que c'en ferait trop de les jouer sur le théâtre. Je n'aime pas d'ailleurs qu'on fasse un batelage de la foire du temple de *Corneille*.

Mon cher ange , j'arrache la plume à mon clerc , pour vous dire , avec la mienne , combien je vous aime. Vous m'avez presque fait aimer *Zulime* que je viens de relire.

A propos , j'ai toujours peur d'avoir fait quelque sottise entre M. le duc de *Choiseul* et *Luc*. Je tâche cependant de ne me point brûler avec des charbons ardents. Je me flatte que M. le duc de *Choiseul* n'est pas mécontent de ma conduite , et qu'il n'a que des preuves de mon zèle et de ma tendre reconnaissance pour ses bontés. Seriez-vous assez aimable pour m'assurer qu'il me les continue ? On parle ici beaucoup de paix. J'ai eu chez moi le fils de M. *Fox* , jadis premier ministre , qui n'en croit rien.

Je vous demande pardon de cette énorme —  
lettre, et je me mets aux pieds de madame 1760.  
*Scaliger.*

## L E T T R E C L X I I.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

Aux Délices, le 28 d'avril.

MONSIEUR,

**S**I la chair n'était pas aussi infirme chez moi que l'esprit est prompt quand il s'agit des sentimens d'estime que vous m'inspirez, si j'avais un moment de santé, il aurait été employé depuis long-temps à vous remercier du souvenir dont vous m'honorez. Je ne me suis guère flatté que vous puissiez passer nos montagnes, et venir voir, dans un petit coin du monde, la philosophie libre et indépendante. Vous la porterez dans vos terres. Peu d'hommes savent vivre avec eux-mêmes, et jouir de leur liberté; c'est un trésor dont ils sont tous embarrassés. Le payfan le vend pour quatre sous par jour, le lieutenant pour vingt, le capitaine pour un écu de six francs, le colonel pour avoir le droit de se ruiner. De cent personnes, il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui meurent sans avoir vécu pour eux.

— 1760. Les hommes sont des machines que la coutume pousse comme le vent fait tourner les ailes d'un moulin. Ce *Hume* dont vous me parlez, Monsieur, est un vrai philosophe; il ne voit dans les choses que ce que la nature y a mis. Je doute qu'on ait osé traduire fidèlement les petites libertés qu'il prend avec les préjugés de ce monde. Il n'est pas encore permis en France d'imprimer des vérités anglaises; il en est de la philosophie de ce pays-là comme de l'attraction et de l'inoculation, il faut du temps pour les faire recevoir. Les Anglais sont les premiers qui aient chassé les moines et les préjugés: c'est dommage que nos maîtres d'école nous battent et privent leurs écoliers de morale; nous sommes sur mer comme en philosophie, des commençans. Pour moi, Monsieur, je ne suis qu'une voix dans le désert. Je resterai tout le mois de mai dans ma petite cabane des Délices; elle n'est éloignée de Genève que d'une portée de carabine; il faut que le malade soit auprès du médecin. Mon *Esculape-Tronchin* est à Genève. Si, contre toute apparence, vous veniez dans ces quartiers, vous y verriez un suisse qui vous recevrait avec toute la franchise et la pauvreté de son pays, mais avec les sentimens les plus respectueux.

LETTRE

## L E T T R E C L X I I I.

1760.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

30 d'avril.

O. Anges, je mets tout sous vos ailes ; tout retombera sur vous. Le nœud est bien mince ; *Ramire* est bien peu de chose, Madame ; je suis son mari ; eh, *Nicodème*, que ne le faisais-tu plutôt ?

M. le duc de *Choiseul* semble avoir senti cela comme je le sens ; il m'a écrit une lettre charmante. Mon divin ange, il paraît qu'il vous aime comme vous méritez d'être aimé. Dites-moi, en conscience, aurons-nous la paix ? Vous la voulez ; mais veut-on vous la donner ? est-ce tout de bon ? J'ai plus besoin de la paix que de fifflots. J'aime mieux les chevaliers que les *Ramire*. Il n'y a que deux coups de rabot à donner aux chevaliers, mais il manque à tout cela un peu de force. Je baisse, je baisse, je fonds : j'ai acquis de la gaieté, et j'ai perdu du robuste.

Vous vous moquez de moi ; on peut faire quelque chose d'*Hurtaud*. Ce petit drôle-là n'a mis que quinze jours à son œuvre.

Nous allons jouer sur notre théâtre de

*Corresp. générale.*

Tome VI. \* L 1

— 1760. Ferney , mais je ne peux plus même faire les pères ; j'ai cédé mes rôles , je suis spectateur bienévolé.

Mon cher ange , je deviens bien vieux ; j'ai , je crois , cinq ou six ans plus que vous.

Le temps va d'un tel pas qu'on a peine à le suivre.

Je voudrais bien savoir si le chevalier d'*Aidie* , autre philosophe campagnard de mon âge , est à Paris , comme on me l'a mandé : ferait-il assez lâche pour se démentir à ce point ? au moins , je me flatte que c'est pour peu de temps. Vous avez dû recevoir vingt pages de moi l'ordinaire dernier , et je vous écris encore. Les gens qui aiment sont insupportables.

## LET TRE CLXIV.

A M. SAURIN , à Paris.

5 de mai.

**J**E vous remercie de tout mon cœur , Monsieur ; j'aime beaucoup *Spartacus*. Voilà mon homme ; il aime la liberté , celui-là. Je ne trouve point du tout *Crassus* petit. Il me semble qu'on n'est point avili quand on dit

toujours ce qu'on doit dire. J'aime fort que *Noricus* tourne ses armes contre *Spartacus*, 1760. pour se venger d'un affront ; cela vaut mieux que la lâcheté de *Maxime* qui accuse son ami *Cinna*, parce qu'il est amoureux d'*Emilie*. Cet emportement de *Spartacus*, et le pardon qu'il demande noblement, sont à l'anglaise ; cela est bien de mon goût. Je vous dis ce que je pense ; je vous donne mon sentiment pour mien, et non pour bon. Peut-être le parterre de Paris aura désiré un peu plus d'intérêt.

Il y a quelques vers duriuscules. Je ne hais pas qu'un *Spartacus* soit quelquefois un peu raboteux ; je suis las des amoureux élégans. Ma cabale veut donner, malgré moi, une pièce toute confite en tendresse ; il y a une espèce d'amoureux qui me paraît un grand benêt. Cela a un faux air de *Bajazet* ; cela est bien médiocre. J'en ai averti : ils veulent la jouer ; je mets le tout sur leur conscience.

Je vous avertis que je n'aime point du tout votre épître à M. *Helvétius* ; quand je vous dis que je ne l'aime point, c'est que je ne connais personne qui l'aime. *Tout est dit* : non, tout n'est pas dit ; et vous auriez dû dire adroitement bien des choses.

J'ignore si on a joué la farce contre les philosophes ; on ne fait comment s'y prendre pour détruire cette pauvre raison. On braille



— 1760. contre elle sur les bancs , dans les rues ; on la joue à la comédie. Lui donnera-t-on bien tôt la ciguë ? Vous êtes plus fous que les Athéniens. Jansénistes , molinistes , cafés , bord . . . tout se déchaîne contre les philosophes ; et les pauvres diables sont désunis , dispersés , timides. En Angleterre , ils sont unis , et ils subjuguent.

Je viens de recevoir le *Discours de le Franc de Pompignan* et les *Quand*. Il me prend envie de les avoir faits. Ce *Discours* est bien indécent , bien révoltant ; il met en colère. Je m'applaudis tous les jours d'être loin de ces pauvretés. Je méprise les hypocrites , et je hais les persécuteurs ; je brave les uns et les autres. Tout cela ne contribue pas à faire aimer les hommes. Il en vient pourtant chez moi beaucoup , et quelques-uns me remercient d'avoir osé être libre , et écrire librement. Pour le peu de temps qu'on a à vivre , que gagne-t-on à être esclave ? Je voudrais vous voir , vous et votre ami.

Faites-moi le plaisir de me mander le succès de la pièce contre les philosophes , et le nom de cet *Aristophane*.

A. M. L A C O M B E ,

AVOCAT , ET DEPUIS LIBRAIRE , à *Paris*.

Aux Délices , 9 de mai.

**J**E recevrai, Monsieur, avec une extrême reconnaissance l'ouvrage dont vous voulez bien m'honorer (\*). Votre lettre me donne grande envie de voir votre livre ; elle est d'un philosophe, et il n'appartient qu'aux philosophes d'écrire l'histoire ; les autres sont des satiriques, des flatteurs, ou des déclamateurs.

Je n'ai encore qu'un volume de prêt de l'Histoire de *Pierre le grand*. Les mémoires qu'on m'envoie de Pétersbourg viennent fort lentement et de loin à loin : plusieurs ont été pris en route par des housfards. Vous voyez que la guerre fait plus d'un mal. Au reste, je doute fort que cette histoire réussisse en France : je suis obligé d'entrer dans des détails qui ne plaisent guère à ceux qui ne veulent que s'amuser. Les folies héroïques de *Charles XII*

(\*) *Histoire des révolutions de Russie.*

1760. — divertissaient jusqu'aux femmes ; des aventures romanesques , et telles même qu'on n'oserait les feindre dans un roman , réjouissaient l'imagination ; mais deux mille lieues de pays policées , des villes fondées , des lois établies , le commerce naissant , la création de la discipline militaire , tout cela ne parle guère qu'à la raison.

Ajoutez à ce malheur celui des noms barbares , inconnus à Versailles et à Paris ; et vous m'avouerez que je cours grand risque de n'être point lu de tout ce que vous avez de plus aimable.

Il se pourra encore que maître *Abraham Chaumeix* me dénonce comme un impie , attendu que *Pierre le grand* n'a jamais voulu entendre parler de la réunion de l'Eglise grecque à la romaine , proposée par la sorbonne. Les jésuites se plaindront qu'on les ait chassés de Russie , tandis qu'on a laissé une douzaine de capucins à Astracan. Nous verrons , Monsieur , comment vous vous êtes tiré de ces difficultés.

Je suis aussi indigné que vous qu'on permette à Paris l'affront qu'on fait sur le théâtre à des hommes respectables. Serait-il possible , Monsieur , qu'on eût désigné injurieusement dans la pièce nouvelle ( \* ) MM. d'*Alembert* , *Diderot* ,

( \* ) Les Philosophes ; comédie de *Palissot*.

*Duclos; Helvétius*, et tant d'autres ? J'ai peine à croire que notre nation légère soit devenue assez barbare pour approuver une telle licence. Je ne fais qui est l'auteur de cette pièce; mais, quel qu'il soit, il aurait à se reprocher toute sa vie un tel abus de son talent; et les approbateurs auraient encore plus de reproches à se faire. Peut-être la licence qu'on suppose dans cette pièce, n'est-elle pas aussi grande qu'on le dit. J'ignore si la pièce a été jouée; j'ai conservé à Paris peu de correspondances: je fais seulement, en général, qu'on m'y attribue souvent des ouvrages que je n'ai pas même lus. Les vôtres, Monsieur, serviront à me défennuyer de ceux qui me sont venus de ce pays-là. — 1760.

Vous me donnez trop de louanges; mais vous savez, vous qui êtes avocat, que la forme emporte le fond. Elles sont si bien tournées qu'on vous pardonnerait même le sujet.

J'ai l'honneur d'être, &c.

1760.

## L E T T R E C L X V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 de mai.

UN *Gasparini*, mon divin ange, doit demander ou avoir demandé votre protection pour débiter, pour être reçu, ou pour être souffert à l'essai. Il est bon dans les rôles à manteau, dans certains rôles de père; et je vous assure qu'il fit mourir de rire dans le rôle de *M. Duru*, quoi qu'en dise le grand *Fréron* mon ami.

Je reçois vingt lettres de connus, d'inconnus, qui tous s'adressent à moi pour que je sois le réparateur des torts, pour que je venge le public de l'infamie du théâtre. Je m'en garderai bien; je n'ai que trop fait le don *Quichotte*. Que les intéressés pourvoyent à leurs affaires.

Je vous accable de lettres, pardon; mais, puisque m'y voilà, vous saurez que j'ai relu *Tancrède*; elle finissait languissamment. Que dites-vous des fureurs d'*Oreste*? déclamation, et puis c'est tout. Mais fureurs de femme, fureurs mêlées de tendresse, rage contre les chevaliers, emportemens contre son père,  
larmes

larmes sur le corps de son amant , évanouissement , retour à la vie , transports , désespoir aux yeux de ceux qui ont fait ses malheurs ; si cela n'est pas théâtral , si cela n'est pas déchirant , je suis un grand sot. 1760.

Patience ; la Chevalerie est quelque chose de bien neuf , en dépit de l'envie ; et madame *Scaliger* sera contente ; et je baise le bout de vos ailes plus que jamais , ainsi fait *Clairon-Denis*.

## L E T T R E C L X V I I .

## A U M E M E .

Aux Délices , 25 de mai.

**J**E n'aime point , mon divin ange , que madame *Scaliger* soit toujours malade ; cela nuit beaucoup à la douceur de ma vie.

Vous êtes un homme bien hardi de vouloir faire jouer la Mort de Socrate ; vous êtes un *Anti-Anitus*. Mais que dira maître *Anitus-Foli de Fleuri* ? Ce Socrate est un peu fortifié depuis long-temps par de nouvelles scènes , par des additions dans le dialogue. Toutes ces additions ne tendent qu'à rendre les persécuteurs plus ridicules et plus exécrables ; mais aussi elles ne contribueront pas à les défarmer. Les

*Corresp. générale.* Tome VI. \* M m

— 1760. *Fleuri* feront ce qu'ils firent à Mahomet; et ce *Pantalon de Rezzonico* ne fera pas pour moi ce que fit ce bon *Polichinelle* de *Benoît XIV.* Voyez ce que vous pouvez hasarder. Je suis à vos ordres avec toute la témérité possible. Je vous avertis seulement que les déclamations de *Socrate*, sur la fin, doivent être bien courtes, et que celui qu'on va pendre, ne doit pas pérorer long-temps : tout sermon est ennuyeux.

Si vous avez la probité et le courage de faire jouer ce bon pasteur *Hume*, il n'y a qu'à donner à *Fréron* le nom de guêpe au lieu de *frélon*; *M. Guêpe* fera le même effet. Quant au petit procès-verbal des raisons pourquoi cette *Lindane* est à Londres, c'est l'affaire d'un moment. Les Français aiment donc ces procès-verbaux; les Anglais ne s'en soucient guère. *Lindane* est à Londres : on ne se soucie point de savoir comment elle y est arrivée d'Ecosse; et toutes ces vétilles ne font rien à l'intérêt et au succès. Mais, si vous exigez ces préliminaires, vous ferez servi, et vite.

26 de mai.

On pourrait rendre le Droit du seigneur très-intéressant au troisième acte. Cette pièce fut jetée en sable; elle n'a jamais coûté quinze

jours. On peut aisément donner quelques ———  
coups de ciseau ; vous serez encore servi sur 1760.  
cet article quand vous voudrez.

Très-bonne idée , excellente idée de reculer  
Médime ; elle n'en vaudra que mieux ; on  
aura le temps de la coiffer ; elle ne paraîtra  
point immédiatement après l'infamie contre  
les philosophes ; et j'aurai la gloire de n'avoir  
pas voulu que les comédiens profitassent de ma  
pièce , après s'être déshonorés en se prêtant  
pour de l'argent au déshonneur de la nation.

Mon très - cher ange , voilà une vilaine  
époque. La pièce de *Palissot*, le discours de  
maître *Joli* , celui de maître *le Franc de*  
*Pompignan*, mettent le comble à l'ignominie de  
la France ; cela vient tout juste après Rosbac ,  
les billets de confession et les convulsions.

M. de *Choiseul* est-il bien affligé de la maladie  
de madame de *Robecq* ? Je la tiens morte ;  
c'est la maladie de sa mère : c'est bien dom-  
mage ; mais pourquoi protéger *Palissot* ? Hélas !  
M. de *Choiseul* protège aussi ce *Fréron*. Il a  
bien mal fait de s'adresser à lui pour répondre  
aux invectives horribles de *Luc* contre le roi :  
il ne connaît pas *Fréron* ; c'est un monstre ,  
mais un monstre dont je ne fais que rire. Je ris  
de tout , je m'en trouve bien ; mais c'est bien  
sérieusement que je vous aime avec la plus  
grande tendresse.

M m 2



1760.

## L E T T R E C L X V I I I .

A MADAME DE FONTAINE, à Ornoi.

Aux Délices , 28 de mai.

**J**E suis toujours affligé, ma chère nièce, que la Picardie soit si loin de mon lac ; mais je vous vois d'ici bâtissant, arrangeant, meublant, et je me console en pensant que vous avez du plaisir. N'allez pas vous aviser de regretter Paris ; quand vous auriez vu la prétendue comédie des Philosophes, vous n'en feriez pas mieux ; et quand vous auriez été témoin de toutes les sottises qui se font dans ce pays-là, vous n'y gagneriez rien. Attendez patiemment que la destinée de l'Europe soit tirée au clair.

*Luc* a cent mille hommes sous les armes ; c'est presque autant de soldats qu'il a fait de vers. Les Russes en ont autant, la reine de Hongrie davantage. Les Hanovriens et nous, nous en pouvons compter plus de quatre-vingts mille de chaque côté ; ce qui, joint aux Suédois, fait au-delà de cinq cents mille héros, à cinq sous par jour, qui vont travailler à nous donner la paix.

*Luc*, en attendant, fait imprimer ses œuvres.

Il a été mécontent de l'édition qu'on avait donnée. On lui a fait apercevoir qu'il pouvait perdre quelques partisans en laissant subsister une tirade contre le christianisme, qui commence par *Lâches chrétiens*. Il a fait brûler cette édition par le bourreau à Berlin, et en a donné une autre où il a mis *Pauvres chrétiens*; ce qui a tout réparé, comme vous le voyez bien. C'est un rare mortel; il m'a confié qu'il ferait durer la guerre encore quatre ans; ainsi prenez vos mesures là-dessus.

1760.

Le tonnerre a fait des fiennes en attendant le canon; il est tombé sur le chevalier de *la Luzerne* qui était à la tête de sa troupe: il a brûlé ses habits et sa culotte, sans lui faire beaucoup de mal; le chevalier est arrivé à nu. Si le roi de Prusse avait été là, il aurait cru que c'était une galanterie que le tonnerre lui faisait.

Si vous me demandez de mes nouvelles, je vous dirai que j'ai eu trois ou quatre petits procès; l'un avec un prêtre, l'autre avec les fermiers généraux, un troisième contre le parlement de Bourgogne, un quatrième contre la république de Genève. Je les ai tous gagnés, tous finis, gaiement et sans que personne fût de mauvaise humeur.

Nos jardins sont charmans. Nous allons jouer la comédie dès que l'*Ecluse* aura fait des

— dents à notre première actrice. Le duc de  
1760. *Villars* prétend qu'il jouera les rôles de père ;  
*Marmontel* arrive avec un *Gaulard* receveur  
général : voilà l'état des choses ; mais aussi  
rendez-moi compte des plaisirs d'Ornoi.

Dieu vous donne un jour, Monsieur le  
chevalier (\*), les mêmes sujets d'angoisse qu'à  
monseigneur votre père ! Il me fait l'honneur de  
m'écrire ; il consulte *Tronchin* ; savez-vous  
bien sur quoi ? sur ce qu'à l'âge de quatre-  
vingt-sept ans , il a le malheur de ne s'endor-  
mir qu'à quatre heures du matin , et de dor-  
mir jusqu'à dix ; d'ailleurs il est assez content  
de lui.

Monsieur le jurisconsulte , que faites-vous ?  
êtes-vous toujours gras comme un moine ?  
que dites-vous de d'*Aumart* qui ne peut plus  
marcher depuis quatre mois , même avec des  
béquilles ? Je soupçonne notre ami *Tronchin*  
de s'être fourvoyé en lui appliquant, l'année  
passée , un cautère pour le fortifier. J'ai peur  
que ce pauvre garçon ne boite toute sa vie.

Je vous embrasse tous ; je vous aime , je  
vous regrette.

(\*) M. de *Florian*.

## L E T T R E C L X I X.

1760.

A M. T H I R I O T.

Le 9 de juin.

J'AI reçu, mon cher et ancien ami, toutes les archives de l'esprit et de la raison, de l'horreur et de la méchanceté, du pour et du contre, de la persécution contre les philosophes, et de leur juste défense; il me manque la *Vision*. On dit qu'il y a des *Pourquoi*, des *Oui* et des *Non* nouveaux, qui sont aussi bons que les *Que*; je les attends aussi. Il faut que j'aye toutes les pièces du procès; il est intéressant.

J'étais dans un bosquet de roses quand je reçus votre paquet; je me flatte que je ne sentirai pas les épines de cette dispute. Voilà donc *Robin-mouton* envoyé à la boucherie! Est-ce pour la *Vision* qu'on a saisi *Robin* (\*)? et cette *Vision* est-elle bien de *Grimm*? Je soupçonne que *Grimm* est de la troupe des prophètes, mais que l'esprit ne descend pas sur lui seul.

Il serait bien à désirer que les frères fussent unis; ils écraseraient leurs indignes adversaires

(\*) Le libraire *Robin*.

— 1760. qui les mangent l'un après l'autre. Il faudrait que les *da*, *dé*, *dî*, *dô*, *du*, les *h*, les *g*, &c., soupassent tous ensemble deux fois par semaine.

Mes enfans, aimez-vous les uns les autres, si vous pouvez. Votre ennemi vous a dit, ou plutôt redit :

*Que nous sommes perdus si nous nous divisons.*

Par quelle dure fatalité arrive-t-il que j'aye la réponse de *Ramponeau*, et que je n'aye pas le factum de M. de *Beaumont* contre *Ramponeau* ? Il n'y avait qu'un exemplaire de ce factum dans notre petite province ; je ne l'ai tenu qu'un instant. Je l'ai lu rapidement, mais avec grand plaisir ; et j'ai eu la bêtise honnête de le rendre. Voyez combien les philosophes sont honnêtes gens, quoi qu'en dise *Poliffot* !

Je vous envoie la seule copie de la réponse que j'aye en main ; elle est d'un homme de l'académie de Dijon : cela m'a paru gai, et je n'aime plus que ce qui est gai. Je veux passer, encore une fois, le reste de ma vie à lire et à rire.

Vous trouverez, sans doute, quelque bon citoyen qui se fera un plaisir de publier le plaidoyer de *Ramponeau*. Je voudrais avoir de plus belles choses à vous envoyer, et de

plus longues; mais il vient rarement de bonnes choses de la province.

---

 1760,

Les Fétiches du président *Debrosses* n'ont pas eu grand cours; le *Discours* même du président de Montauban n'est pas recherché: c'est la pierre sur laquelle on va aiguïser ses couteaux; mais, pour la pierre, elle est au rebut.

La préface de *Palissot* est pire que son ouvrage. Il impute aux encyclopédistes des passages de *la Métrie*; passages horribles, mais que *la Métrie* lui-même réfute. Il supprime la réfutation. Il présente ce poison à la cour, pour faire croire que ce sont nos philosophes qui l'ont apprêté. Je n'ai point ce livre de *la Métrie*, de *la Vie heureuse*. Pouvez-vous me faire avoir toutes les œuvres de ce fou? Vous devriez courir chez M. d'Alembert, qui ne fait pas peut-être combien ces passages sont altérés; car ce livre est, je crois, très-rare. Je pense qu'il faudrait faire un ouvrage sage, ferme et piquant, où tous les tours de mauvaise foi des ennemis fussent relevés. Qui le peut mieux que M. d'Alembert? Mais ce pauvre *Robin*, ce pauvre *Robin-mouton*! Pour Dieu, envoyez-moi la *Vision*.

1760.

## L E T T R E C L X X .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 13 de juin.

**M** O N divin ange, à peine ai-je reçu votre paquet, que j'ai envoyé sur le champ la consultation à M. *Tronchin*, et je l'ai accompagnée de la lettre la plus pressante.

Je m'intéresse à la santé de M. de *Courteille* comme vous-même; je dois beaucoup à ses bontés. Il est vrai qu'elles sont la suite de son amitié pour vous; mais je n'en suis, par cette raison-là même, que plus reconnaissant. Dès que *Tronchin* aura fini, vous aurez son mémoire; mais il faudra s'y conformer. Je vous jure, quoi qu'en dise M. le duc de *Choiseul*, que c'est un homme admirable pour les maladies chroniques; la preuve en est que je suis en vie. Je vous prie de vouloir bien présenter mon respect à madame de *Courteille* qui m'édifie. Pour madame *Scaliger*, je crois qu'elle s'en tient à *Fournier*, et elle a raison; il connaît son tempérament; il est attentif. Je voudrais qu'elle fit un peu d'exercice; mais il ne faut pas en parler aux dames de Paris.

Venons maintenant au tripot ; passez-moi le mot , car je suis du métier , et nous allons jouer sur le nôtre. Je supplie donc mademoiselle *Clairon* de bien dire que j'ai retiré la *Médime* ; elle la jouera ensuite quand elle voudra : mais je veux me donner un peu l'air d'être indigné de la pièce des grenouilles contre les *Socrate*. Je le suis encore davantage de la réponse intitulée *Vision* , dans laquelle on insulte madame de R\*\*\* mourante ; c'est le coup le plus mortel que les philosophes puissent se porter à eux-mêmes. Je suppose que vous avez reçu , mon cher ange , mon paquet adressé à M. de *Chauvelin* , paquet dans lequel était ma réponse à *Palissot*. J'ai pris la liberté de vous prier que cette réponse passât par vos mains , afin que vous fussiez à la fois témoin et juge.

Encore une fois , il paraît difficile qu'on joue *Socrate*. Cette pièce ne peut plaire qu'en rendant les *Mélitus* et les *Anitus* , et les autres juges , aussi méprisables que des coquins peuvent l'être ; d'ailleurs je voudrais que la pièce fût en vers , cela donne plus de force aux maximes , et la morale est un peu moins ennuyeuse en vers bien frappés qu'en prose.

Pour l'Ecoffaïse , vous l'aurez quand vous voudrez ; et tout le procès-verbal du voyage de *Lindane* à Londres , et de ce qu'elle y

1760.



— fait , ne tiendra pas dix lignes. *Frélon* embar-  
 1760. rasse fort M. *Hume*. Il me mande que , si  
 on change le caractère de cet animal, il croira  
 qu'on l'a craint , et qu'il est bon que ce  
 scorpion subsiste dans toute sa laideur. Mon-  
 sieur *Guêpe* vaut bien monsieur *Frélon* ; *wasp*  
 signifie en anglais frélon et guêpe ; mais on  
 ne peut pas s'appeler *Wasp* à Paris.

Le petit *Hurtaud* croit le Droit du seigneur  
 ou le Débauché infiniment supérieur à Socrate  
 et à l'Ecoffaise ; il n'y voit pas la moindre  
 ressemblance avec Nanine. Il compte vous  
 soumettre la pièce , et vous l'envoyer avec  
 l'ordonnance de M. *Tronchin* ; ( mais non ,  
 il ne vous l'enverra pas de quinze jours : tant  
 mieux ).

Venons , s'il vous plaît , à un autre article.  
 Je ne lis point les feuilles de *Frélon*. J'ignore  
 s'il loue ou s'il blâme les œuvres de *Luc* ;  
 mais , entre nous , je soupçonne M. le duc  
 de *Choiseul* de s'être servi de lui pour répondre  
 à une certaine ode de *Luc* contre le roi. Cepen-  
 dant M. le duc de *Choiseul* m'écrivit qu'il  
 l'avait faite lui-même : tant mieux , si cela  
 est ; j'aime qu'un ministre soit du métier , et  
 j'admire sa facilité et sa promptitude.

*Marmontel* est ici avec un *Gaulard* très-aimable  
 et très-doux. Il jure qu'il n'a pas la moindre  
 part à l'infamie de la scène d'*Auguste* , et il  
 le jure avec larmes.

Est-il vrai, mon cher ange, qu'on persécute les philosophes avec fureur? Que je suis aise d'être aux Délices; mais que je suis fâché d'être loin de vous! 1760.

Je reçois dans ce moment les arrêts de *Tronchin*; je ne crois pas que ce soit des édits contre lesquels on puisse faire des remontrances. Je vous adresse le paquet, afin qu'il parvienne par vous à madame de *Courteille*, avec qui je vous soupçonne de conspirer contre la gourmandise de monsieur.

## L E T T R E C L X X I.

A M. T H I R I O T.

Aux Délices, le 19 de juin.

**V**ous devez, encore une fois, mon cher et ancien ami, avoir reçu ma réponse, et mes remerciemens, et la liste de mes besoins, par M. *Darboulin* à qui je l'ai recommandée.

M. d'*Alembert* suppose toujours que j'ai tout vu; c'est une règle de fausse position. Je n'ai rien vu; je n'ai point le *Mémoire* de M. le *Franc de Pompignan*; je demande l'*Interprétation de la nature*, la *Vie heureuse*, de l'infortuné *la Métrie*, &c. &c.

Je réitère mes sanglots sur la *Vision*; cette

— 1760. vision est celle de la ruine de Jérusalem. Voilà la philosophie perdue et en horreur aux yeux de ceux qui ne l'auraient pas persécutée. O ciel ! attaquer les femmes ! insulter à la fille d'un *Montmorenci* ! à une femme expirante ! Je suis réellement au désespoir.

M. d'*Alembert* croit m'apprendre que M. le duc de *Choiseul* protège *Palissot* et *Fréron*. Hélas ! j'en fais plus que lui sur tout cela, et je peux répondre que M. le duc de *Choiseul* aurait protégé davantage les pauvres *Socrates* ; et je vous prie de le lui dire. Il m'écrit que les philosophes sont unis , et moi je lui soutiens qu'il n'en est rien ; quand ils souperont deux fois par semaine ensemble , je le croirai. On cherche à les diviser ; on va jusqu'à m'appeler l'oracle des philosophes , pour me faire brûler le premier. On ose dire , dans la préface de *Palissot* , que je suis au-dessus d'eux ; et moi je dis , j'écris qu'ils sont mes maîtres. Quelle comparaison , bon Dieu , des lumières et des connaissances des d'*Alembert* et des *Diderot* avec mes faibles lueurs ! Ce que j'ai au-dessus d'eux est de rire et de faire rire aux dépens de leurs ennemis ; rien n'est si sain , c'est une ordonnance de *Tronchin*.

Ecrivez-moi , mon ancien ami ; voyez *Protagoras*-d'*Alembert* , et venez aux Délices.

## L E T T R E C L X X I I.

1760.

A M. D U C L O S.

A Tournay, 20 de juin.

**J**E crois, Monsieur, devoir vous informer de ce qui s'est passé entre M. *Palissot* et moi. Il vint aux Délices, il y a plus de deux ans; il m'envoya depuis, par le canal d'un jeune prêtre de Genève, sa comédie jouée à Nancy, qui ne ressemblait point à celle qu'il a donnée depuis à Paris. Je l'exhortai à ne point attaquer de très-honnêtes gens qui ne l'avaient point offensé. Le prêtre de Genève, qui est un homme de mérite, lui écrivit en conformité.

M. *Palissot* m'a envoyé sa pièce des Philosophes imprimée. Il a depuis donné au public une lettre pour servir de préface à sa comédie. Dans cette préface, il me fait l'injustice de dire que je suis au-dessus des philosophes, qu'il outrage; je ne sens l'intervalle qui me sépare d'eux, que par mon impuissance d'atteindre à leurs lumières et à leurs connaissances.

Il vous rend encore moins de justice qu'à moi, en attaquant sur le théâtre votre livre

— 1760. *des Mœurs*. Je lui ai mandé que je regarde ce livre comme un très-bon ouvrage, que votre personne mérite encore plus d'égards; que si M. *Helvétius*, et tous ceux qu'il offense l'ont outragé publiquement, il fait très-bien de se défendre publiquement; que s'il n'a point à se plaindre d'eux, il est inexcusable. Telle est la substance de ma lettre, que j'ai envoyée à cachet volant à M. d'*Argental*. Voilà, Monsieur, les éclaircissemens que j'ai cru vous devoir touchant cette aventure, et je vous prie de les faire passer à M. *Helvétius*.

Quant à la persécution qui s'élève contre les seuls hommes qui fassent aujourd'hui honneur à la nation, je ne vois pas sur quoi elle est fondée. Je soupçonne qu'elle ressemble à celle qui s'éleva contre *Pope*, *Swift*, *Arbutnot*, *Guay* et leurs amis. Ils en triomphèrent aisément; je me flatte que vous triompherez de même, persuadé que sept ou huit personnes de génie, bien unies, doivent, à la longue, écraser leurs adversaires, et éclairer leurs contemporains.

Je pourrais me plaindre du discours de *M. le Franc* à l'académie; il m'a désigné injurieusement. Il ne fallait pas outrager un vieillard retiré du monde, surtout dans l'opinion où il était que ma retraite était forcée; c'était, en ce cas, insulter au malheur, et cela

cela est bien lâche. Je ne fais comment l'académie a souffert qu'une harangue de réception fût une satire. 1760.

Il est triste que les gens de lettres soient défunis ; c'est diviser des rayons de lumières pour qu'ils aient moins de force. Un homme de cour s'avisa d'imaginer que je vous avais refusé ma voix à l'académie. Cette calomnie jeta du froid entre nous , mais n'a jamais affaibli mon estime pour vous. Jugez de cette estime par le compte exact que je vous rends de mon procédé ; il est franc , et vous me rendrez justice avec la même franchise.

## L E T T R E C L X X I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices , 23 de juin.

**M**ON divin ange , M. le duc de Choiseul m'a mandé qu'il avait vu le Pauvre diable. Vous devez l'avoir chez vous : mais en voici , je crois , une meilleure édition que la cousine Catherine Vadé m'a envoyée , et que je remets dans vos mains pour vous amuser ; car il faut s'amuser. Voici encore l'amusement d'une nouvelle réponse à une nouvelle lettre de Palissot de Montenoy. Puisque vous avez eu

Corresp. générale. Tome VI. \* N n

— la bonté de lui faire parvenir ma première,  
 1760. j'ose encore vous supplier de lui faire tenir  
 ma seconde. Elle est *argumentum ad hominem* ;  
 et, s'il ne fait pas ce que je lui demande,  
 je pense qu'on peut alors rendre ma lettre  
 publique ; mais ce ne sera pas sans votre con-  
 sentement.

Vous aurez , par le premier ordinaire , le  
 drame de *Jodèle*, ajusté au théâtre moderne  
 par *Hurtaud*. Si cela ressemble à *Nanine*,  
 j'ai tort ; si cela n'est pas gai et intéressant,  
 j'ai encore tort ; si cela peut être joué sans  
 qu'on soupçonne le moins du monde un autre  
 qu'*Hurtaud* , j'aurai un vrai plaisir. Voulez-  
 vous m'en faire un ? c'est de m'envoyer un  
 des *Mémoires* de M. *le Franc de Pompignan*.  
 Tout le monde m'en parle, et je ne l'ai  
 point vu.

Mon cœur est aussi tendre avec vous , que  
 coriace avec *Pompignan*. *Trublet* travaille au  
*Journal chrétien*. Il a imprimé que je le faisais  
 bâiller. *Catherine Vadé* dit qu'il est plus ennuyeux  
 encore que moi.

Mes respects , je vous prie , à *Abraham*  
*Chaumeix* , si vous le voyez chez M. *Joli de*  
*Fleuri*.

Je ne vous en aime pas moins , mon divin  
 ange.

## LETTRE CLXXIV.

176.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 23 de juin.

**L**A poste part, je n'ai que le temps de vous dire, mon cher ami, que vous ne savez ce que vous dites; que je fais mieux que vous l'aventure de *Robin*, et les sentimens de ceux qui l'ont fait coffrer, et le tort extrême qu'on a eu de fourrer madame la princesse de R\*\*\* dans une querelle de comédie, et qu'on trouve à Versailles le *Mémoire de Pompignan* aussi sot qu'à Paris, et qu'un compliment de M. de la Vauguion n'est qu'un compliment, et qu'il ne faut point s'alarmer, et que les bons cacouacs auront toujours le public pour eux, et qu'il faut rire.

Par quelle fatalité me dit-on toujours : *Vous avez lu le Mémoire de Pompignan, que dites-vous de ce Mémoire et de sa généalogie?* et personne ne me l'envoie, et je suis tout honteux.

J'ai reçu une grande lettre de *Jean-Jacques Rousseau*; il est devenu tout-à-fait fou; c'est dommage.

J'ai commencé ma lettre, mon cher ami, par ces beaux mots : Vous ne savez ce que



— vous dites; j'ajoute à présent que vous ne  
 1760. savez ce que vous faites ; car il vaudrait  
 bien mieux venir aux Délices , dans la cham-  
 bre des fleurs , que d'aller chez un médecin  
 dont vous n'avez pas besoin , puisque vous  
 êtes gros et gras.

J'ai vu *Marmontel* : il est gros et gras aussi,  
 et de plus m'a paru fort aimable ; il soutient  
 sa disgrâce en homme qui ne la méritait pas.

J'ai la *Vision*, j'en ai deux exemplaires;  
 mais , pour Dieu , faites-moi avoir *Mosé's*  
*légation* , et l'*Interprétation de la nature*.

Je suis dans un commerce très-vif avec  
 le bienheureux *Palissot* ; je lui ai écrit une  
 lettre paternelle , en dernier lieu , dans laquelle  
 je lui propose de faire une rétractation publi-  
 que. Adieu , adieu ; une autre fois je vous  
 en dirai davantage , mais il faudrait venir chez  
 nous. Je vous embrasse tendrement.

## L E T T R E C L X X V.

1760.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 de juin.

**M** O N cher ange pardonnera si je n'écris pas de ma main ; on n'est pas de fer , quoiqu'on soit dans un siècle de fer. M. *Tronchin* est étonné que vos médecins de Paris n'aient pas prévu la pierre bilieuse ; je l'ai consulté sur le rhumatisme ; il demande des détails , et alors il dira son avis.

Il faudrait , mon divin ange , refondre l'Ecofaisse , changer absolument le caractère de *Frélon* , en faire un balourd de bonne volonté , qui gâterait tout en voulant tout réparer , qui dirait toutes les nouvelles en voulant les taire , et qui influerait sur toute la pièce jusqu'au dernier acte. Cette pièce a été faite bonnement et avec simplicité , uniquement pour faire donner *Fréron* au diable ; elle ne pourrait être supportée au théâtre , qu'en cas qu'on la prit pour une comédie véritablement anglaise. Elle ressemble aux toiles peintes de Hollande , qui ne sont de débit que quand elles passent pour être des Indes. Je vous enverrai , je crois , demain cette misère , avec quelques

— légères corrections. Il est impossible de rien  
1760. changer aux deux derniers actes, à moins de  
faire une pièce nouvelle. Je me trompe peut-  
être, mais je crois que le Droit du seigneur  
vaut infiniment mieux. Vous aurez le petit  
embellissement de la fin de Tancrède en son  
temps, afin de ne pas mêler les espèces.

Pour Médime, j'en ai par-dessus la tête; je  
ne puis rien faire pour elle; je suis son servi-  
teur, et lui souhaite toutes sortes de prospé-  
rités. Vous devriez bien donner un Pauvre  
diable à votre ancien portier; peut-être trou-  
verait-il quelque honnête typographe qui s'en  
chargerait pour l'édification publique. Tout  
le monde admire la modestie de *le Franc de  
Pompignan*, et on voit combien le roi et tout  
l'univers prennent le parti de ce grand-homme;  
je crois que mademoiselle *Vadé* lui en dira  
deux mots. J'ai pris la liberté de vous adresser  
ma seconde réponse à la seconde lettre du  
sieur *Palissot*. Cette lettre le met si fortement  
et si honnêtement dans tout son tort, elle  
justifie si pleinement *Diderot*, elle doit faire  
tellement rougir monsieur *Joli de Fleuri* sans  
l'offenser, elle est si mesurée et si vraie dans  
tous ses points, que je crois que c'est une très-  
bonne œuvre de se la laisser dérober en ôtant  
votre nom.

Vous êtes un véritable ange d'avoir fait cette

démarche auprès de madame la comtesse de la March; rien n'est plus digne de vous que de protéger *Diderot*, qui le mérite d'autant plus qu'il est malheureux. 1760.

## L E T T R E C L X X V I.

A M. T H I R I O T.

Aux Délices, le 30 de juin.

**J**e commence, mon cher ami, par ce qui est le plus intéressant. La personne, dont je respecte le nom et le mérite, se préparerait probablement de cruels repentirs, si elle prenait le parti dont vous parlez. Le service est ingrat dans ce pays-là, les mœurs en général aussi dures que le climat, la jalousie contre les étrangers extrême, le despotisme au comble, la société nulle. Le maréchal *Keith* n'y put tenir, et aima encore mieux la Prusse, c'est tout dire. L'impératrice est aimable, mais sa santé est fort équivoque : elle est menacée d'un mal qui ne pardonne guère, et à sa mort il peut y avoir des révolutions. En général, une telle transplantation ne peut convenir qu'à un soldat de fortune, jeune, robuste et sans ressource; mais elle est bien

— 1760. peu faite pour un homme d'un si grand nom ; encore moins pour une jeune dame élevée en France. Le nom de M\*\*\* ne doit briller que dans nos armées. Il vaut mieux attendre tout du temps en France, que d'aller chercher l'ennui et le malheur sous le pôle. Tel est mon avis, puisqu'on me le demande. On peut, d'ailleurs, consulter sur cela M. *Alitof*, jeune russe, qui parle français comme vous, et dont on m'a montré un petit ouvrage que vous verrez dans peu.

Je vous ai renvoyé le Pauvre diable, de *Vadé*, que vous m'aviez confié : *Questacoyoneria* m'a fort réjoui. M. *Bouret* a peur de son ombre ; il pouvait très-bien, sans rien risquer, m'envoyer la *Vision*. M. le duc de *Choiseul*, qui, d'ailleurs, abandonne *Palissot* à l'indignation publique, fait très-bien que je condamne plus que personne le trait indécent et odieux contre madame la princesse de R\*\*\*. Il est absurde de mêler les dames dans des querelles d'auteurs. Voilà des philosophes bien mal-adroits. Il faut se moquer des *Fréron*, des *Chaumeix*, des *le Franc*, et respecter les dames, surtout les *Montmorenci*.

*Des jésuites, ci-devant empoisonneurs des ames, et aujourd'hui des corps*, sont une plaisanterie si bien faisie de tout le monde, qu'elle se trouve dans les notes de l'ouvrage intitulé

le

*le Russe à Paris*, composé par M. *Altdorf*. Les beaux esprits se rencontrent. Ce poëme vaut mieux, à mon avis, que celui que je vous renvoie, et dont pourtant je vous remercie; mais celui du Russe est cent fois plus varié, plus intéressant, plus général, plus utile. 1760.

La lettre à *Palissot* ne peut être confiée qu'avec le consentement de M. d'*Argental*, par les mains de qui elle a passé.

Je n'ai eu que par hasard le *Mémoire de Pompignan*. Tout le monde me demandait ce que j'en pensais, et personne ne me le faisait tenir.

Je vous prie instamment de me dire ce qu'on fait de l'imprudent et excusable abbé *Morellet*, de ce pauvre *Robin-mouton*, d'un autre typographe, des jésuites vendeurs d'orviétan, des crucifiés et des billets de loterie. Le nouvel emprunt, avec deux tiers en coupons, et le tiers en argent, se remplit-il? Vous n'êtes pas homme à être instruit de ce dernier article.

Comment vont vos petites affaires? comment vous trouvez-vous de votre nouveau gîte? où logerez-vous dans trois mois?

*Vale, et ama antiquum amicum.*

## 1760. LETTRE CLXXVII.

A M. SENAC DE MEILHAN.

Aux Délices, 4 de juillet.

**F**AITES de la prose ou des vers, Monsieur ; donnez-vous à la philosophie ou aux affaires, vous réussirez à tout ce que vous entreprendrez. Je suis bien surpris de la conversation du maréchal de *Noailles* et de milord *Stairs*. Ils ne se parlèrent certainement à *Dettingen* qu'à coups de canon. M. le maréchal de *Noailles* s'en alla d'un côté , et l'anglais de l'autre. Milord *Stairs* vint à la Haie, où je le vis. Ces deux généraux s'écrivirent ; j'ai leurs lettres ; mais la prétendue conversation est des *Mille et une nuits*.

Soyez très-sûr que jamais le lord *Stairs* ne parla à *Louis XIV* qu'en présence de M. de *Torcy* ; et le président *Hénault* fait bien que M. de *Torcy* n'a jamais entendu cette rodomontade qu'on attribue à *Louis XIV*, et qui eût été assurément bien mal placée.

Tout ce que vous m'envoyez sur M. le maréchal de *Saxe* me paraît très-conforme à son caractère. Il est étrange qu'il ait fait la guerre avec une intelligence si supérieure,

étant très-chimérique sur tout le reste. Je l'ai vu partir pour aller conquérir la Courlande , avec deux cents fusils et deux laquais ; revenir en poste pour coucher avec mademoiselle *le Couvreur* , et construire sur la Seine une galère qui devait remonter de Rouen à Paris en douze heures. Sa machine lui coûta dix mille écus , et les ouvriers se moquaient de lui. Mademoiselle *le Couvreur* disait : *Qu'allait-il faire dans cette galère ?* C'est pourtant lui qui a sauvé la France , parce qu'il en savait plus que les hommes bornés à qui il avait affaire. 1760.

Vous me parlez , Monsieur , d'un voyage philosophique vers mon petit pays roman. Vos lettres inspirent le désir de voir celui qui les écrit ; ma retraite serait très-honorée , et je serais charmé. Je félicite monsieur votre père d'avoir un fils aussi aimable. Assurez-le , je vous prie , de mon attachement , et soyez persuadé de tous les sentimens que vous faites naître dans le cœur du suisse V.



1760.]

## L E T T R E C L X X V I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 de juillet.

**M**ON cher ange , il faut faire ses soins et ses moissons à la fois , veiller à son bâtiment ; apprendre ses rôles pour les comédies que nous allons jouer , avoir une correspondance suivie avec ma cousine *Vadé* ; avec monsieur *Kouranskoy* , cousin germain de *M. Altkof* , avec le frère de la doctrine chrétienne ; auteur de *la Vanité*. Cependant *M. de Courteille* , qui s'en va aux eaux de Vichi , me laisse en proie aux publicains maudits dans l'*Ecriture* ; et , quoiqu'il soit démontré que je ne suis point seigneur de la Perrière , on veut me faire payer les dettes du roi : le *Franc de Pompignan* ne me traiterait pas plus rudement. *M. le duc de Richélieu* s'enfuit à Bordeaux sans me faire réponse , et sans m'envoyer un passe-port que je lui ai demandé pour un pauvre diable de gascon hérétique ; et voilà mon hérétique sur le point d'être ruiné. Malgré tout cela , mon divin ange , voici encore quelques corrections nécessaires que le traducteur de *M. Hume* vous envoie. Maître *Aliboron* , dit *Fréron* , est un ignorant bien impudent de dire que le

poëte-prêtre *Hume* n'est pas frère de *Hume* l'athée ; il ne fait pas que *Hume* le prêtre a dédié une de ses pièces à son frère. 1760.

J'avais tant crié après le *Mémoire* du sieur le *Franc de Pompignan*, qu'on m'en a envoyé trois par la dernière poste. Heureusement, le frère de la doctrine chrétienne, et monsieur *Kouranskoy*, cousin germain de M. *Alétof*, en avaient chacun un.

Mon divin ange, je ne peux regarder *Médime* d'un mois. Il ne faut pas se morfondre et s'appesantir sur son ouvrage ; cela glace l'imagination.

A la façon dont vous parlez, on dirait que madame de R\*\*\* est morte ; j'en suis fâché ; la mort d'une belle femme est toujours un grand mal. Est-il vrai que madame du *Deffant* prend parti contre la philosophie, et qu'elle m'abandonne indignement ? Comment suis-je auprès de M. le duc de *Choiseul* ? a-t-il fait voir à madame de *Pompadour* l'élucubration de M. de *Kouranskoy* ?

Je vous conjure de vous servir de toute votre éloquence pour lui dire que, s'il arrive malheur à *Luc*, il n'en résultera pas malheur à la France ; que le *Brandebourg* restera toujours un électorat ; qu'il est bon qu'il n'y ait point d'électeur assez puissant pour se passer de la protection du roi ; que tous les princes

— 1760. de l'Empire auront toujours recours à cette protection *contra l'aquila grifagna*. *Nota bene* que si *Luc* était déconfit cette année, nous aurions la paix l'hiver prochain.

Mademoiselle *Vadé* se recommande à *Robinson*.

Mon divin ange, donnez des copies de ma lettre paternelle à *Palissot*. Où est donc la difficulté de mettre trois étoiles au lieu de votre nom, de dire la personne à qui je me suis adressé, ou de mettre tout ce qui vous plaira?

Mais revenons à l'Ecoffaïse. Qui sont donc les mal-intentionnés qui prétendent que ce n'est pas une traduction, et qui veulent la mettre sous mon nom pour la faire tomber? Ah, les méchantes gens!

Il y a encore des mal-vivans qui prétendent que je ne suis pas chez moi de mon bon gré, qui l'impriment, qui veulent le faire croire; si, que cela est vilain! Il faut bien dire, bien soutenir qu'il ne tient qu'à moi d'aller rire à leur nez à Paris, mais que j'aime mille fois mieux rire où je suis; il faut qu'ils sachent que je suis heureux, et qu'ils crèvent.

Il y a plus de deux mois qu'on m'a envoyé l'épigramme assez plate contre *Fréron*. Je joins à mon paquet les lettres originales de l'ami *Palissot*. Je vous prierai d'avoir la bonté de me les renvoyer.

J'ajoute , mon divin ange , que le commen-  
tateur de M. *Alétof* s'est trompé dans ses notes. 1760.  
Il faut mettre le 14 au lieu du 10 , jour de  
l'anniversaire d'*Henri IV*.

Madame *Scaliger* n'aurait pas fait cette  
faute. Je lui présente mes tendres respects , et  
me réjouis de sa santé ; et je vous aime encore  
plus que de coutume.

Un petit mot encore. Pourquoi changer le  
nom de *Frélon* ? est-ce la faute de *Hume* s'il y a  
un cuisinier dans Paris qui porte un nom lequel  
a un rapport éloigné au mot de *frélon* ? de  
plus , songeons que , s'il est bon de rire , il est  
meilleur de rire aux dépens des méchants.  
Mais ce petit hypocrite de *Joli de Fleuri* , ce  
petit ballon noir , gonflé de vapeurs puantes ,  
aura son tour , si DIEU n'y met la main.

Vous a-t-on dit que cette grosse masse de  
chair fraîche , nommée le landgrave de  
Hesse , est en prison à Stade ?

J'entends murmurer la prise de Marbourg.  
On ne saura que demain si la chose est vraie.

L'oncle et la nièce baissent le bout de vos  
ailes.

1760.

## L E T T R E C L X X I X .

A M. T H I R I O T .

A Tournay , le 7 de juillet.

**V**OUS m'avez comblé de joie , mon ancien ami , par votre lettre du 28. Je ne crois pas que M. d'*Alembert* se fasse prussien si aisément. Le *Salomon* du Nord doit être un peu embarrassé après la perte de ses vingt mille hommes à Landshut , ayant sous son nez quatre-vingts mille autrichiens , et cent mille russes à son cu , lesquels russes sont de rudes potsdamites.

Je ne fais si je me trompe , mais j'ai une grande idée de l'année 1760. On me mande qu'on vient d'envoyer prisonnier à Stade le landgrave de Hesse ; je n'en suis pas surpris : il y a trois ans qu'il était prisonnier , et , en dernier lieu , il l'était encore dans ses Etats.

On dit que le duc de *Brogie* ,

*Sage en projets , et vif dans les combats ,*

a pris Marbourg et son château , avec douze cents hommes.

Le *Salomon* du Nord m'écrit toujours ; il me mande que , le 19 de juin , il a voulu donner bataille à M. de *Daun* , qu'il n'a pu

en venir à bout ; mais que ce qui est différé n'est pas perdu. Il aime toujours à écrire en prose et en vers , dans quelque situation qu'il se trouve ; mais je n'ai jamais pu obtenir de lui qu'il réparât , par la moindre galanterie , l'indigne traitement fait à manière dans Francfort. Tant pis pour lui , n'en parlons plus. 1760.

Je vous ai mandé ce que je pensais d'un voyage en Russie. J'aime fort le Russe à Paris , mais je n'aime point que le premier baron chrétien soit russe. Songez que ces russes ne sont chrétiens que depuis six cents ans ou environ , et qu'il y avait déjà plusieurs siècles que les M \* \* \* étaient baptisés. Je ne veux ni premier baron chrétien à Archangel , ni premier philosophe en Brandebourg.

Maître *Aliboron* , dit *Fréron* , me paraît furieusement bête. Il conte qu'un jour la nouvelle se répandit qu'il était aux galères , et il est assez aveugle pour ne pas voir que c'est une nouvelle toute simple.

*Ramponeau* n'est point si plaisant que le Pauvre diable ; mais *Ramponeau* peut tenir son coin dans le recueil , quand ce ne serait qu'en faveur de la cabaretière *Raab* , aïeule de qui vous savez.

Dites à l'abbé *Trublet* qu'il faut qu'il se réconcilie avec les vers , comme *Pompignan* le prêtre avec l'esprit.

1760. Dites à *Protagoras* qu'il se trompe grossièrement , pour la première fois de sa vie , s'il pense que M. le duc de *Choiseul* protège les *Poliffots* et les *Frélons* , au point de prendre leur parti contre des hommes qu'il estime. Il les a protégés en grand seigneur , tel qu'il est ; il leur a donné du pain ; mais il est si loin de prendre leur parti , qu'il trouvera fort bon qu'on les assomme de coups de canne. On aurait beaucoup mieux fait de prendre ce parti que d'aller fourrer , mal à propos , la fille de M. le duc de *Luxembourg* dans des querelles de comédie.

Je savais déjà que *Robin-mouton* devait retourner à sa bergerie. Je ne fais si l'abbé *Morellet* ne restera pas encore quelques jours dans son château : c'est dommage qu'un aussi bon officier ait été fait prisonnier à l'entrée de la campagne.

Vous devriez bien , conjointement avec *Protagoras* , m'envoyer une liste des ennemis et de leurs ridicules ; cela fera un peu long , mais il faut travailler pour le bien de la patrie. Je voudrais un peu de faits ; je voudrais jusqu'aux noms de baptême , si cela se pouvait : les noms de saints font toujours un très-bon effet en vers. Je ne fais si l'abbé *Trublet* est de cet avis.

Nous avons ici une espèce de plaisant qui

serait très-capable de faire une façon de *Secchia rapita*, et de peindre les ennemis de la raison dans tout l'excès de leur impertinence. Peut-être mon plaisant fera-t-il un poème gai et amusant, sur un sujet qui ne le paraît guère. La *Dunciade* de *Pope* me paraît un sujet manqué. — 1760.

Il est important encore de savoir le nom du libraire qui imprime le *Journal de Trévoux*, le *Journal chrétien*, ou tels autres rogatons; si ce libraire a femme, ou fille, ou petit garçon; car il faut de l'amour et de l'intérêt dans le poème, sans quoi, point de salut. En un mot, mon plaisant veut rire et faire rire, et mon plaisant a raison, car on commence à se lasser des injures sérieuses; mais gardez le secret à mon plaisant. *Interim j am with all my heart yr. V.*

## L E T T R E C L X X X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 de juillet.

**M**ON divin ange, je crois que la plaisanterie ne finira pas. On dit qu'il la faut courte; mais celle-ci m'amusera long-temps, à moins qu'elle ne vous ennuye.



Il me vient une idée que vous avez sans doute.  
 1760. Il faut, en dépit des dévots, mettre *Diderot* de l'académie. Mettez-vous à la tête de la cabale, nous aurons pour nous tous les philosophes. M. de *Choiseul*, madame de *Pompadour* ne s'opposeront pas à son élection; je me flatte même qu'ils nous aideront. Quelle belle réponse ce serait à l'infamie de *Palissot* ! Entreprenez cette affaire, et réussissez; je serai au comble de la joie. La chose ne me paraît pas difficile; et, si elle l'est, c'est une nouvelle raison pour l'entreprendre.

N. B. Dans l'Ecoffaie, page 25, quand le chevalier *Monrose* sort, et qu'avant de finir la scène troisième il demande, à part, à *Fabrice*, si milord *Falbrige* est à Londres, et qu'il demande au maître du café si ce lord vient souvent dans la maison, le cafetier répond, *il y vient quelquefois*; il doit répondre, *il y venait avant son voyage d'Espagne*.

Cette petite particularité est nécessaire, 1°. pour faire voir que *Monrose* ne vient pas sans raison se loger dans ce café-là; 2°. qu'il a besoin de *Falbrige*; 3°. pour prévenir les esprits sur la mort de ce *Falbrige*; 4°. pour fonder la demeure de *Lindane* près d'un café où ce *Falbrige* vient quelquefois.

C'est un rien; mais rien, c'est beaucoup.

Mon cher ange, la détention de la chair —  
fraîche du landgrave ne se confirme pas ; 1760.  
cependant je ne parierais pas contre.

Je vous écris fort à la hâte, mais j'ai bien plus de hâte de recevoir de vos nouvelles. Je n'ai pas un moment à moi, car j'ai quelque chose en tête, et toujours pour rire. Par-là-sang-bleu, je ne croyais pas être si plaisant que je suis.

## L E T T R E C L X X X I.

A U P E R E M E N O U , jésuite.

Du 11 de juillet.

**E**N vous remerciant du *Discours royal* et de vos quatre lignes.

Mettez-moi, je vous prie, aux pieds du roi ;  
*ad multos annos.*

Envoyez surtout beaucoup d'exemplaires en Turquie, ou chez les athées de la Chine ; car, en France, je ne connais que des chrétiens. Il est vrai que parmi ces chrétiens on se mange le blanc des yeux pour la grâce efficace et versatile, pour *Pâquier-Quefnel* et *Molina*, pour des billets de confession. Priez le roi de Pologne d'écrire contre ces sottises qui sont

— le fléau de la société; elles ne sont certain-  
1760. nement bonnes ni pour ce monde ni pour  
l'autre.

*Berthier* est un fou et un opiniâtre, qui parle à tort et à travers de ce qu'il n'entend point. Pour le révérend père colonel de mon ami *Candide*, avouez qu'il vous a fait rire, et moi aussi. Et vous qui parlez, vous seriez le révérend père colonel dans l'occasion; et je suis sûr que vous vous en tireriez très-bien, et que vous auriez très-bon air à la tête de deux mille hommes.

Je suis très-fâché que votre palais de Nancy soit si loin de mes châteaux, car je serais fort aise de vous voir; nous avons, l'un et l'autre, d'excellent vin de Bourgogne, nous le boirions au lieu de disputer.

Une dévote, en colère, disait à sa voisine : Je te casserai la tête avec ma marmite. Qu'as-tu dans ta marmite ? dit l'autre ; un bon chapon, répondit la dévote : eh bien, mangeons-le ensemble, dit la bonne femme.

Voilà comme on en devrait user. Vous êtes tous de grands fous, molinistes, jansénistes, encyclopédistes. Il n'y a que mon cher *Menou* de sage ; il est à son aise, bien logé, et boit de bon vin. J'en fais autant ; mais, étant plus libre que vous, je suis plus heureux. Il y a une tragédie anglaise qui commence par ces

mots : *Mets de l'argent dans ta poche, et moque-toi du reste.* Cela n'est pas tragique, mais cela est fort sensé. Bonsoir. Ce monde-ci est une grande table où les gens d'esprit font bonne chère; les miettes sont pour les fots, et, certainement, vous êtes homme d'esprit. Je voudrais que vous m'aimassiez, car je vous aime.

1760.

## L E T T R E C L X X X I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 de juillet.

**M**ON divin ange, mettez *Diderot* de l'académie; c'est le plus beau coup qu'on puisse faire dans la partie que la raison joue contre le fanatisme et la sottise. Je vous promets de venir donner ma voix. Je vous embrasserai, et je repartirai pour ma douce retraite, après avoir signalé mon zèle en faveur de la bonne cause. J'ai les passions vives. Je me meurs d'envie de vous revoir, et je ne peux trouver un plus beau prétexte que celui de venir donner ma voix à *Socrate*, et des soufflets à *Anitus*.

Il me semble que *Diderot* doit compter sur la pluralité des suffrages; et si, après son

— 1760. élection, les *Anitus* et les *Mélitus* font quelques démarches contre lui auprès du roi, il fera très-aisé à *Socrate* de détruire leurs batteries, en désavouant ce qu'on lui impute, et en protestant qu'il est aussi bon chrétien que moi.

M. le duc de *Choiseul* dit que vous ne l'aimez plus ; vous l'avez donc bien grondé. Imposez-lui pour pénitence de faire entrer *Diderot* à l'académie. Il faudrait qu'il daignât en être lui-même, et introduire *Diderot* ; ce serait *Périclès* qui mènerait *Socrate*.

Il me reste encore un Russe : je vous l'envoie. Mais pourquoi n'imprime-t-on pas à Paris ces choses honnêtes, tandis qu'on imprime des *Fréronades* et des *Pompignades*,

Voulez-vous avoir la bonté de donner l'incluse à l'ambassadeur de Francfort. Il est ambassadeur d'une fichue ville. Je le barrerai dans ses négociations, mais ce ne sera pas dans celle de faire recevoir *Diderot* chez les quarante.

LETTRE

## LETTRE CLXXXIII.

1760.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

24 de juillet.

**S**I vous aviez voulu, Madame, avoir le Pauvre diable, le Russe à Paris, et autres drogues, vous m'auriez donné vos ordres; vous auriez, du moins, accusé la réception de mes paquets. Vous ne m'avez point répondu, et vous vous plaignez. J'ai mandé à votre ami que vous êtes assez comme les personnes de votre sexe qui font des agateries, et qui plantent là les gens après les avoir subjugués.

Il faut vous mettre un peu au fait de la guerre des rats et des grenouilles; elle est plus furieuse que vous ne pensez. *Le Franc de Pompignan* (page 9) a voulu succéder à M. le président *Hénault* dans la charge de surintendant de la reine, et être encore sous-précepteur ou précepteur des enfans de France, ou mettre l'évêque son frère dans ce poste. Ce *Moïse* et cet *Aaron*, pour se rendre plus dignes des faveurs de la cour, ont fait ce beau discours à l'académie, qui leur a valu les sifflets de tous

Corresp. générale. Tome VI. • P p

— 1760. Paris. Leur projet était d'armer le gouvernement contre tous ceux qu'ils accusaient d'être philosophes, de me faire exclure de l'académie, de faire élire à ma place l'évêque du Puy, et de purifier ainsi le sanctuaire profané. Je n'en ai fait que rire, parce que, Dieu merci, je ris de tout. Je n'ai dit qu'un mot, et ce mot a fait éclore vingt brochures, parmi lesquelles il y en a quelques-unes de bonnes et beaucoup de mauvaises.

Pendant ce temps-là est arrivé le scandale de la comédie des Philosophes. Madame de R\*\*\* a eu le malheur de protéger cette pièce, et de la faire jouer. Cette malheureuse démarche a empoisonné ses derniers jours. On m'a mandé que vous vous étiez jointe à elle; cette nouvelle m'a fort affligé. Si vous êtes coupable, avouez-le moi, et je vous donnerai l'absolution.

Si vous voulez vous amuser, lisez le Pauvre diable et le Russe à Paris. J'imagine que le Russe vous plaira davantage, parce qu'il est sur un ton plus noble.

Vous lisez les ordures de *Fréron*; c'est une preuve que vous aimez la lecture; mais cela prouve aussi que vous ne haïssez pas les combats des rats et des grenouilles.

Vous dites que la plupart des gens de lettres sont peu aimables, et vous avez raison.

Il faut être homme du monde avant d'être homme de lettres ; voilà le mérite du président *Hénault*. On ne devinerait pas qu'il a travaillé comme un bénédictin. 1760

Vous me demandez comment il faut faire pour vous amuser ; il faut venir chez moi , Madame. On y joue des pièces nouvelles , on y rit des sottises de Paris , et *Tronchin* guérit les gens quand on a trop mangé. Mais vous vous donnerez bien de garde de venir sur les bords de mon lac ; vous n'êtes pas encore assez philosophe , assez détachée , assez détrompée : cependant vous avez un grand courage , puisque vous supportez votre état ; mais j'ai peur que vous n'ayez pas le courage de supporter les gens et les choses qui vous ennui-ent.

Je vous plains , je vous aime , je vous respecte ; et je me moque de l'univers à qui *Pompignan* parle.



## 1760. LETTRE CLXXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 de juillet.

**M**ON cher ange, ce pauvre *Carré* se recommande à vos bontés. *Fréron* s'oppose à la représentation de sa pièce, sous prétexte qu'on l'a, dit-il, appelé quelquefois *Fréron*. Quelle chicane ! Ne sera-t-il permis qu'à l'illustre *Palissot* de jouer d'honnêtes gens ?

*Jérôme Carré* croit que, si sa requête à messieurs les Parisiens paraissait quelques jours avant l'*Ecoffaie*, messieurs les Parisiens seraient bien disposés en sa faveur.

Je reçois votre lettre du 9 ; je suis dans mon lit, entouré de cent paquets. On me presse pour le czar *Pierre I* : les philosophes me font enrager. Ils ne savent ce qu'ils font, ils sont défunis. J'aimerais mieux avoir affaire à des filles de chœur d'opéra qu'à des philosophes ; elles entendraient mieux raison.

J'ai à peine le temps de vous dire, mon divin ange, que vous me faites enrager sur l'*Ecoffaie*. Où est donc la difficulté de diviser en deux pièces le fond du théâtre, de pratiquer une porte dans une cloison, qui avance de quatre ou

cinq pieds ? L'avant-scène est alors supposée tantôt le café, tantôt la chambre de *Lindane* ; 1760. c'est ainsi qu'on en use dans tous les théâtres de l'Europe qui sont bien entendus. Le fond du théâtre représente plusieurs appartemens ; les acteurs sortent des uns et des autres, selon que le besoin l'exige : il n'y a à cela nulle difficulté.

Pourquoi avez-vous la cruauté de vouloir que *Lindane* ennuye le public de la manière dont elle a fait connaissance avec *Murray* ? Ce *Murray* venait au café ; ce coquin de *Frélon*, qui y vient aussi, y a bien vu *Lindane* ; pourquoi milord *Murray* ne l'aurait-il pas vue ? Ce sont ces petites misères, qu'on appelle en France bienfécances, qui font languir la plupart de nos comédies. Voilà pourquoi on ne les peut jouer ni en Italie, ni en Angleterre, où l'on veut beaucoup d'action, beaucoup d'intérêt, beaucoup d'allée et de venue, et point de préliminaires inutiles.

Mon cher ange, il est très-plaisant de jouer l'Ecoffaïse ; mais il faut absolument imprimer, deux ou trois jours auparavant, la requête de ce pauvre *Carre*, traducteur de *Hume*. Je me mets à l'ombre de vos ailes.

1760.

## L E T T R E C L X X X V.

A M. SENAC DE MEILHAN.

14 de juillet.

**V**ous m'écrivez, Monsieur, comme l'Eglise ordonne qu'on fasse ses pâques, à tout le moins une fois l'an. Je voudrais que vous eussiez un peu plus de ferveur; mais aussi, quand vous vous y mettez, vous êtes charmant.

Je suis très-fâché que \*\*\* se soit déclaré l'ennemi des philosophes, il ne faut pas se moquer des gens qu'on persécute; passe pour les gens heureux et insolens, c'est un grand soulagement de rire à leurs dépens.

On dit que *le Franc de Pompignan* est heureux, qu'il est gros et gras, qu'il est très-riche, qu'il a une belle femme; mais il a été fort insolent en parlant à ses confrères, et cela n'est pas bien. Je ne peux m'empêcher de savorer bon gré au cousin *Vadé*, et à M. *Alétof*, et même encore à un certain frère de la doctrine chrétienne, d'avoir rabattu l'orgueil de ce président de Querci. Ce n'est pas le tout d'avoir fait la *Prière du déiste*, il faut encore être modeste. Fi, que cela est vilain de se faire

le délateur de ses confrères ! Son frère l'évêque devait lui refuser l'absolution.

---

1760.

Moquez-vous de tous ces gens-là, et surtout de ceux qui vous ennuiant. Faites mes complimens, je vous en prie, à monsieur votre père, et à monsieur votre frère que j'ai vu dans un pays où certainement je ne le reverrai jamais. Vous trouverez les Délices un peu plus agréables qu'elles n'étaient, vous ferez mieux logé, et nous tâcherons de vous faire les honneurs de la maison mieux que nous n'avons jamais fait. J'ai bâti un château dans le pays de Gex, mais ce n'est pas avec la lyre d'*Amphion* ; son secret est perdu. Je me suis ruiné pour avoir eu l'impertinence d'être architecte. Je crois mon château fort joli, parce qu'un auteur aime toujours ses ouvrages ; mais il me paraîtra bien plus agréable, si jamais vous me faites l'honneur d'y venir.

J'admire l'impudence des ennemis de la philosophie, qui prétendent qu'il ne m'est pas permis de revenir à Paris. Il ne tient qu'à moi assurément d'y être, et d'y souper avec MM. *Favart*, *Poinfinet* et *Colardeau* ; mais je suis trop vieux. J'aime le repos, la campagne, la charrue et le semoir.

## 1760. LETTRE CLXXXVI.

A M. HELVETIUS.

Au château de Tournay, 16 de juillet.

J'AI reçu, mon cher philosophe, votre paquet de Voré, avec le même plaisir que ressentent les premiers fidèles, quand ils recevaient des nouvelles de leurs frères confesseurs et martyrs. Je suis toujours inconsolable que vous n'ayez pas imité le président de *Montesquieu*, qui se donna bien de garde de faire imprimer son ouvrage en France, et qui se réserva toujours le droit de le défavouer, en cas que les monstres de la bigoterie se soulevassent contre lui.

Je suis d'ailleurs convaincu qu'en y corrigeant une trentaine de pages, on aurait émoussé les glaives du fanatisme, et le livre n'y aurait rien perdu. Je l'ai relu plusieurs fois avec la plus grande attention; j'y ai fait des notes. Si vous le vouliez, on'en ferait une seconde édition, dans laquelle on confondrait les ennemis du bon sens.

Il faudrait que vous donnassiez la permission d'éclaircir certaines choses, et d'en supprimer d'autres. M<sup>r</sup> *Joli de Fleuri* n'aurait rien à répliquer si on lui coupait les deux mains, et si

on

on lui fe fait voir que ce font ces deux mains, ——— 1760.  
 qui ont procuré aux hommes les idées de tous  
 les arts ; puis que , sans les deux mains , aucun  
 art n'eût pu être exercé. La main droite de  
 M<sup>r</sup> *Joli de Fleuri* a écrit un réquisitoire qui  
 pêche contre le sens commun , d'un bout à  
 l'autre. Vous avez donné malheureusement  
 prétexte à tous les ennemis de la philosophie ,  
 mais il faut partir d'où l'on est.

A votre place , je ne balancerais pas à ven-  
 dre tout ce que j'ai en France ; il y a de très-  
 belles terres dans mon voisinage , et vous  
 pourriez y cultiver en paix les arts que vous  
 aimez.

Il est bien plaisant , ou plutôt bien imper-  
 tinent et bien odieux , qu'on persécute , dans  
 les Gaules , ceux qui n'ont pas dit la centième  
 partie de ce qu'ont dit à Rome les *Lucrèce* ,  
 les *Cicéron* , les *Pline* , et tant d'autres grands  
 hommes.

Je vous prie instamment de m'envoyer tout  
 votre poëme ; je vous en dirai mon avis si  
 vous le voulez , avec la sincérité d'un homme  
 qui aime la vérité , les vers et votre gloire.

C'est une chose fort triste que le succès  
 de la pièce des Philosophes. Cette prétendue  
 comédie est , en général , bien écrite , c'est son  
 seul mérite ; mais ce mérite est grand dans le  
 temps où nous sommes. Les oppositions qu'on

*Corresp. générale.* Tome VI. \* Qq

1760. a voulu faire aux représentations, n'ont fait qu'irriter la curiosité maligne du public ; il fallait rester tranquille, et la pièce n'aurait pas été jouée trois fois ; elle serait tombée dans le néant de l'oubli, qui engloutit tout ce qui n'est que bien écrit, et qui manque de ce sel sans lequel rien ne dure ; mais les philosophes ne savent pas se conduire : *Magis magnos clericos, non sunt magis magnos sapientes.*

M. Palissot m'a envoyé sa pièce reliée en maroquin, et m'a comblé d'éloges injustes qui ne sont bons qu'à semer la zizanie entre les frères. Je lui ai répondu qu'à la vérité je croyais faire des vers aussi bien que messieurs d'Alembert, Diderot et Buffon, que je croyais même savoir l'histoire aussi bien que monsieur d'Aubenton ; mais que, dans tout le reste, je me croyais très-inférieur à tous ces messieurs et à vous. Je lui ai conseillé d'avouer qu'il avait eu tort d'insulter très-mal à propos les plus honnêtes gens du monde. Il ne suivra pas mon conseil, et il mourra dans l'impertinence finale.

Tâchez de vous procurer le *Pauvre diable*, le *Russe à Paris*, et l'*Epître d'un frère de la doctrine chrétienne* ; ce sont des ouvrages très-édifiants ; je crois que M. Saurin peut vous les faire tenir. On m'a dit que, dans le *Russe à Paris*, il y a une note importante qui vous regarde. Les auteurs de tous ces ouvrages ne

paraissent pas trop craindre les persécuteurs fanatiques ; il faut savoir oser ; la philosophie mérite bien qu'on ait du courage : il serait honteux qu'un philosophe n'en eût point, quand les enfans de nos manœuvres vont à la mort pour quatre sous par jour. Nous n'avons que deux jours à vivre , ce n'est pas la peine de les passer à ramper sous des coquins méprisables. Adieu , mon cher philosophe ; ne comptez pour votre prochain que les gens qui pensent , et regardons le reste des hommes comme les loups , les renards et les cerfs qui habitent nos forêts. Je vous embrasse de tout mon cœur.

## L E T T R E C L X X X V I I .

A M. L I N A N T .

18 de juillet.

**I**L y a long-temps , Monsieur , que je vous dois une réponse. Je me suis fort intéressé à mademoiselle *Martin* ; mais il y a tant de gens à la foire qui s'appellent *Martin* , et j'ai reçu tant d'âneries de votre bonne ville de Paris , qu'il faut que vous me pardonniez de ne vous avoir pas répondu plutôt.

On m'a envoyé les vers du Russe. Ils n'en ont

Qq 2



— point paru mauvais pour un homme natif  
1760. d'Archangel; mais il me paraît qu'il ne connaît pas encore assez Paris. Il n'a pas dit la centième partie de ce qu'un homme un peu au fait aurait pu dire. D'ailleurs, je crois qu'il se trompe sur des choses essentielles : il appelle M. l'abbé *Trublet* diacre, et tout le monde prétend qu'il n'est que dans les moindres. J'ai remarqué quelques bévues dans ce goût-là, mais il faut être poli avec les étrangers.

On dit que M<sup>e</sup> *Joli de Fleuri*, avocat général portant la parole, fera un beau réquisitoire contre les Russes, attendu que M. *Alétof* est mort dans le sein de l'Eglise grecque; mais on prétend que la chose n'aura pas de suite, parce qu'il ne faut pas déplaire à l'impératrice de toutes les Russies. Je vous prie de dire à votre pupille, de ma part, qu'il deviendra un homme très-aimable, et qu'il aura une bonne tête.

Je me jette à la tête de madame sa mère (\*), pour qui j'ai le plus respectueux et le plus tendre attachement. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, de tout mon cœur, &c.

(\*) Madame de la Ligne d'Epiney.

A. M. THIRIOT.

Le 18 de juillet.

**N**OTRE cher correspondant , notre ancien ami est prié de vouloir bien faire parvenir au sieur *Corbie* la lettre ci-jointe de *Gabriel Cramer*. Il paraît qu'il est de l'avantage des *Cramer* et des *Corbie* de s'entendre, et de faire conjointement une belle édition qui leur sera utile , au lieu d'en faire deux , et de s'exposer à en être pour leurs frais.

Si j'avais le noble orgueil de M. le *Franc de Pompignan* , mon amour propre trouverait son compte à voir deux libraires disputer à qui sera la plus belle édition de mes sottises en vers et en prose ; mais je ne veux pas hasarder de leur faire tort , pour jouir du vain plaisir de me voir orné de vignettes et de *cus de lampe* , avec une grande marge.

Je crois que vous pouvez , mon cher ami , concilier *Cramer* et *Corbie* : il est bon de mettre la paix entre les libraires , puisqu'on ne peut la mettre entre les auteurs.

Il ne vient de Paris que des bêtises. Le *Franc de Pompignan* et *Fréron* se sont imaginés

— 1760. que je suis l'auteur des *Si* et des *Pourquoi* ; et vous savez qu'ils se trompent. On s'imagine encore que l'auteur de la *Henriade* ne peut pas revenir voir *Henri IV.* sur le Pont-neuf, et rien n'est plus faux ; mais il préfère ses terres au Pont-neuf, et à tous les ouvrages du Pont-neuf, dont Paris est inondé.

Ayez la charité de dire à *Protagoras* ce qui suit :

*Protagoras* fait ou laisse imprimer, dans le *Journal encyclopédique*, des fragmens de l'épître du roi de Prusse à *Protagoras* ; et il dit, dans sa lettre aux auteurs du *Journal*, qu'il n'a jamais donné de copie de cette épître du *Salomon* du Nord. Cependant *Protagoras* avait envoyé copie des vers du *Salomon* du Nord à *Hippofila Bourgelat* à Lyon. Il est très-bon que les vers du *Salomon* du Nord soient connus, et qu'on voye combien un roi éclairé protège les sciences, quand M<sup>e</sup> *Joli de Fleuri* les persécute avec autant de fureur que de mauvaise foi. Le roi de Prusse, qui m'a envoyé cette épître, ne manquera pas de croire que c'est moi qui l'ai fait courir dans le monde. Je ne l'ai pourtant lue à personne ; je ne vous en ai pas même envoyé un seul vers, à vous le grand confident ; je suis innocent ; mais je veux bien me faire anathème pour *Protagoras*, pourvu que la bonne cause y gagne.

Je souhaite que *Jean-Jacques Rousseau* obtienne de madame de *Luxembourg* la grâce de l'abbé *Morellet*; mais on est persuadé que l'envoi de cette malheureuse, *Vision* a avancé les jours de madame la princesse, de *R\*\*\**, en lui apprenant son danger que ses amis lui cachaient. Cette cruelle affaire est venue après celle de *Marmontel*. On veut bien que, nous autres barbouilleurs de papier, nous donnions mutuellement cent ridicules, parce que c'est l'état du métier; mais on ne veut pas que nous mêlions dans nos caquets les dames et les seigneurs de la cour qui n'y ont que faire. La cour ne se soucie pas plus de *Fréron* et de *Palissot*, que des chiens qui aboient dans la rue, ou de nous qui aboyons avec ces chiens. Tout cela est parfaitement égal aux yeux du roi, qui est, je crois, beaucoup plus occupé de ces chiens d'Anglais qui nous désolent, que des écrivains en prose et en vers de son royaume. Je voudrais que nous eussions cent vaisseaux de ligne, dussions-nous nous passer des *Fréron* et des *Pompignan*.

Vous vouliez la réponse à *Charles Palissot*, la voici. Vous la montrerez sans doute à *Protagoras* qui en sera édifié; il verra que je me fais tout à tous pour le bien commun.

J'avoue qu'on ne peut attaquer l'*inf.* . . ,

Qq 4

1760. tous les huit jours, par des écrits raisonnés; mais on peut aller *per domos* ferner le bon grain.

Je suis encore tout stupéfait qu'on puisse m'attribuer les Quand, les Vadé, les Alétof, &c. Quelle apparence, je vous prie, qu'au milieu des Alpes, quand on fait ses moissons, on aille songer à ces misères ?

*Interim ride, vale, et quondam veni.*

## LET TRE CLXXXIX.

A M O N S I E U R

LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 21 de juillet.

C A R I S S I M O Signore, ella riceverà il Shaftesbury quando piacerà al cielo. Il libro è mandato à un valente mercatante di Ginevra. O Dio ! rendè mi la gioventù, ed io porterò tutti i miei libri inglesi al mio senatore.

Oui, la nature a raison quand elle dit que *Carlo Goldoni* l'a peinte; j'ai été cette fois-ci le secrétaire de la nature. Vraiment le grand peintre fera bien de l'honneur au petit secrétaire, s'il daigne mettre son nom quelque part. Il peut me compter au rang de ses plus passionnés partisans. Je ferai très-honoré d'obtenir une petite place dans son catalogue.

Nous n'avons point encore ouvert notre théâtre , à cause des grandes chaleurs. Nous jouerons , comme *Thespis*, dans le temps des vendanges. Je lis actuellement *la Figlia obedi-* 1760.  
*diente* ; elle m'enchanté. Je veux la traduire ; je ne jouerai pas mal *il Pantalone*.

Plus j'avance en âge , et plus je suis convaincu qu'il ne faut que s'amuser. Et quel plus bel amusement que celui des *Sophocle* et des *Ménandre* !

Je me flatte que le cygne de Padoue , l'aimable *Algarotti* est avec vous. DIEU vous rende heureux l'un et l'autre , autant que vous méritez de l'être. On s'égorge en Allemagne , on s'ennuie à Versailles , on ne s'occupe à Londres que des fonds publics ; et , grâce à vous , Monsieur , on se divertit à Bologna la grassa.

Il n'y a de sages que ceux qui se réjouissent ; mais se réjouir avec esprit , quello è divino.

J wish you Good health , long life. Vous devez avoir tout le reste par vous-même. Your most humble obedient servant , le suisse V.

1760.

## L E T T R E C X C.

A M. T H I R I O T.

Aux Délices, 22 de juillet.

**M** O N cher correspondant, *quid nuper evenit* ? J'avais envoyé pour vous un gros paquet à M. de *Villemorien*, il y a environ huit jours; et M. de *Villemorien* m'écrit qu'il ne peut plus servir à la correspondance; et il me signifie cet arrêt sans me parler du paquet; et comme je ne me souviens plus de la date, je ne fais s'il m'écrit avant ou après l'avoir reçu; et cela me fait de la peine; et c'est à vous à savoir si vous avez mon paquet, et à le demander si vous ne l'avez pas, et à me dire d'où vient ce changement extrême; et vous noterez que, dans ce paquet, était entre autres ma lettre au *Palissot*, laquelle vous vouliez lire et faire lire; mais les notes du Russe à Paris en disent plus que cette lettre; et vous noterez encore qu'il y avait, dans mon paquet, un billet pour *Protagoras*.

On me mande de tous côtés que le *Franc* est très-mal auprès de l'académie et du public, qu'on rit avec *Vadé*, qu'on bénit le Russe, que le sermon sur la vanité plaît aux élus et aux réprouvés. Dieu soit béni, et qu'il ait la

bonne cause en aide ! Si on n'avait pas fait —  
 cette justice de *le Franc*, tout récipiendaire à 1760.  
 l'académie se ferait fait un mérite de déchirer  
 les fages dans sa harangue. Je compte que  
 M. *Alétof* a rendu service aux honnêtes gens.

On dit qu'on imprime un petit recueil de  
 toutes ces facéties. Hélas, sans le malheureux  
 passage du prophète, sur madame la princesse  
 de R\*\*\*, on n'aurait entendu que des éclats  
 de rire de Versailles à Paris.

Est-il vrai qu'on va jouer l'Ecoffaïse ? Que  
 dira *Fréron* ? Ce pauvre cher homme prétend,  
 comme vous savez, qu'il a passé pour être  
 aux galères, mais que c'était un faux bruit.  
 Eh, mon ami ! que ce bruit soit vrai ou  
 faux, qu'est-ce que cela peut avoir de commun  
 avec l'Ecoffaïse ?

*Fin du tome sixième.*



# TABLE ALPHABETIQUE

## DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

### A.

#### ANONYMES.

LETTRE I. Page 203

LETTRE II. 336

#### ALBARET. ( M. le comte d' )

LETTRE I. 144

LETTRE II. 213

#### ALBERGATI CAPACELLI. ( M. le marquis )

LETTRE I. 176

LETTRE II. 295

LETTRE III. 368

LETTRE IV. 464

#### ALGAROTTI. ( M. le comte )

LETTRE I. 151

LETTRE II. 338

LETTRE III. 367

# TABLE ALPHABETIQUE. 469

ANNECY. (M. l'évêque d') 179

ARGENCE, (M. le marquis d') *chevalier de Saint-Louis, seigneur de Dirac, &c.*

LETTRE I. 273

LETTRE II. 399

ARGENTAL. (Madame la comtesse d')

LETTRE I. 14

LETTRE II. 234

LETTRE III. 250

LETTRE IV. 252

ARGENTAL. (M. le comte d')

LETTRE I. 3

LETTRE II. 21

LETTRE III. 31

LETTRE IV. 34

LETTRE V. 36

LETTRE VI. 38

LETTRE VII. 40

LETTRE VIII. 50

LETTRE IX. 52

LETTRE X. 54

LETTRE XI. 58

LETTRE XII.	61
LETTRE XIII.	64
LETTRE XIV.	69
LETTRE XV.	74
LETTRE XVI.	82
LETTRE XVII.	85
LETTRE XVIII.	89
LETTRE XIX.	95
LETTRE XX.	96
LETTRE XXI.	109
LETTRE XXII.	113
LETTRE XXIII.	115
LETTRE XXIV.	118
LETTRE XXV.	123
LETTRE XXVI.	126
LETTRE XXVII.	128
LETTRE XXVIII.	132
LETTRE XXIX.	148
LETTRE XXX.	183
LETTRE XXXI.	219
LETTRE XXXII.	222
LETTRE XXXIII.	228
LETTRE XXXIV.	230

## ALPHABETIQUE. 471

LETTRE XXXV.	240
LETTRE XXXVI.	242
LETTRE XXXVII.	257
LETTRE XXXVIII.	270
LETTRE XXXIX.	290
LETTRE XL.	293
LETTRE XLI.	300
LETTRE XLII.	309
LETTRE XLIII.	313
LETTRE XLIV.	316
LETTRE XLV.	327
LETTRE XLVI.	328
LETTRE XLVII.	334
LETTRE XLVIII.	340
LETTRE XLIX.	352
LETTRE L.	364
LETTRE LI.	370
LETTRE LII.	373
LETTRE LIII.	377
LETTRE LIV.	394
LETTRE LV.	401
LETTRE LVI.	408
LETTRE LVII.	409

LETTRE LVIII.	418
LETTRE LIX.	425
LETTRE LX.	429
LETTRE LXI.	436
LETTRE LXII.	443
LETTRE LXIII.	447
LETTRE LXIV.	452
ARGET. (M. d')	71
AUBERT. (M. l'abbé)	103

## B.

BASTIDE, (M. de) <i>auteur de l'ouvrage intitulé : Le nouveau spectateur ou le Monde.</i>	198
BERNIS, (M. l'abbé comte de) <i>au sujet de sa promotion au cardinalat.</i>	145
BOCAGE. (Madame du)	153

## C.

CHAUVELIN, (M. le marquis de) <i>ambassadeur à Turin.</i>	330
CIDEVILLE.	

## ALPHABETIQUE. 473

### CIDEVILLE. (M. de)

LETTRE I.	10
LETTRE II.	92
LETTRE III.	165
LETTRE IV.	169
LETTRE V.	173
LETTRE VI.	206
LETTRE VII.	244
LETTRE VIII.	375

### CLAIRAUT. (M.) 254

### COURTIVRON. (M. le marquis de) 7

## D.

### DEFFANT. (Madame la marquise du)

LETTRE I.	194
LETTRE II.	260
LETTRE III.	281
LETTRE IV.	319
LETTRE V.	357
LETTRE VI.	379
LETTRE VII.	389
LETTRE VIII.	449

*Corresp. générale.*

Tome VI. \* R r

DIDEROT. (M.)	
LETTRE I.	130
LETTRE II.	171
DUCLOS. (M.)	423

## F.

## FONTAINE. (Madame de)

LETTRE I.	12
LETTRE II.	44
LETTRE III.	59
LETTRE IV.	76
LETTRE V.	216
LETTRE VI.	297
LETTRE VII.	383
LETTRE VIII.	412
FORMONT. (M. de)	163

## G.

## GRAFFIGNI. (Madame de)

LETTRE I.	104
LETTRE II.	117

# ALPHABETIQUE. 475

## H.

HELVETIUS. (M.)

LETTRE I. 182

LETTRE II. 456

## L.

LACOMBE, (M.) *avocat, et depuis libraire*  
*à Paris.* 405

LINANT. (M.)

LETTRE I. 99

LETTRE II. 361

LETTRE III. 459

LORENZI, (M. le comte de) *de l'aca-*  
*démie botanique de Florence.* 382

## M.

MENOU, (Au père) *jésuite.* 445

MICHODIERE, (M. de la) *intendant*  
*d'Auvergne.* 46

R r 2



## P.

## PILAVOINE. ( M. )

LETTRE I.	159
LETTRE II.	384

## R.

## RICHELIEU. ( M. le maréchal duc de )

LETTRE I.	5
LETTRE II.	24
LETTRE III.	26
LETTRE IV.	37
LETTRE V.	345

## ROUSSEAU. ( M. Pierre )

LETTRE I.	147
LETTRE II. <i>Au même et autres auteurs du Journal encyclopédique, au sujet de la Femme qui a raison.</i>	347

# ALPHABETIQUE. 477

## S.

### SAURIN, (M.) *de l'académie française.*

LETTRE I. 192

LETTRE II. 402

### SCHOUVALOF. (M. le comte de)

LETTRE I. 16

LETTRE II. 19

LETTRE III. 111

LETTRE IV. 133

LETTRE V. 139

LETTRE VI. 187

LETTRE VII. 223

LETTRE VIII. 247

LETTRE IX. 268

LETTRE X. 279

LETTRE XI. 303

LETTRE XII. 306

### SENAC DE MEILHAN. (M.)

LETTRE I. 343

LETTRE II. 434

LETTRE III. 454

SOLTIKOF. (M. de) 202

## T.

## THIRIOT. (M.)

LETTRE I.	33
LETTRE II.	156
LETTRE III.	161
LETTRE IV.	167
LETTRE V.	178
LETTRE VI.	190
LETTRE VII.	209
LETTRE VIII.	211
LETTRE IX.	214
LETTRE X.	232
LETTRE XI.	266
LETTRE XII.	324
LETTRE XIII.	333
LETTRE XIV.	354
LETTRE XV.	362
LETTRE XVI.	392
LETTRE XVII.	415
LETTRE XVIII.	421
LETTRE XIX.	427
LETTRE XX.	431

**ALPHABETIQUE. 479**

**LETTRE XXI. 440**

**LETTRE XXII. 461**

**LETTRE XXIII. 466**

**TRESSAN. ( M. le comte de )**

**LETTRE I. 80**

**LETTRE II. 86**

**LETTRE III. 122**

**LETTRE IV. 207**

**V.**

**VALLIERE. ( M. le duc de la ) 225**

**VERNES. ( M. )**

**LETTRE I. 65**

**LETTRE II. 67**

**LETTRE III. 158**

**LETTRE IV. 196**

**VOISENON, ( M. l'abbé de ) *qui avait  
envoyé à l'auteur son motet français : Les  
Israélites sur la montagne d'Oreb.* 107**

## 480 TABLE ALPHABETIQUE.

### Z.

**ZURLAUBEN, ( M. le baron de )**  
*brigadier d'infanterie et capitaine au régiment*  
*des Gardes-Suisses.* 100

*Fin de la Table du tome fixième.*













Digitized by Google

